

**Jean-Marie Lafortune**

# Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail

Fondements théoriques et enjeux sociaux  
du temps libre, du loisir, du jeu et du sport



Presses de l'Université du Québec

Collection



Sous la direction  
de Gilles Pronovost  
et Michel de la Durantaye

---

Cette collection vise à mieux comprendre les multiples facettes des usages du temps libre dans les cultures contemporaines. Une vie sociale et culturelle très riche prend place dans le temps libre, champ d'étude trop négligé des modes de vie et des comportements de tous les jours. Les ouvrages réunis dans cette collection, la plupart du temps rédigés dans une optique interdisciplinaire, traitent des valeurs et des significations, des pratiques quotidiennes émergentes, des grands acteurs du temps libre et de la culture (l'État, les villes, les mouvements sociaux, par exemple), ainsi que des nouvelles formes d'organisation.

*Gilles Pronovost*

# **Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail**

Fondements théoriques et enjeux sociaux  
du temps libre, du loisir, du jeu et du sport

## DANS LA MÊME COLLECTION

### **Le loisir contemporain**

Essai de philosophie sociale

2002, ISBN 2-7605-1146-4, 200 pages

### **Le loisir public au Québec**

Une vision moderne

2001, ISBN 2-7605-1143-X, 126 pages

### **Écotourisme et gouvernance participative**

*Marie Lequin*

2001, ISBN 2-7605-1084-0, 254 pages

### **Planification, aménagement et loisir, 2<sup>e</sup> édition**

*Robert Soubrier*

2000, ISBN 2-7605-1015-8, 520 pages

### **Loisir et société**

Traité de sociologie empirique,  
2<sup>e</sup> édition

*Gilles Pronovost*

1997, ISBN 2-7605-0960-5, 428 pages

### **L'évolution du loisir au Québec**

Essai socio-historique

*Michel Bellefleur*

1997, ISBN 2-7605-0967-2, 432 pages

## PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450

Sainte-Foy (Québec) G1V 2M2

Téléphone : (418) 657-4399 • Télécopieur : (418) 657-2096

Courriel : puq@puq.quebec.ca • Internet : www.puq.quebec.ca

Distribution :

### **CANADA et autres pays**

DISTRIBUTION DE LIVRES UNIVERS S.E.N.C.

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G7A 3S8

Téléphone : (418) 831-7474 / 1-800-859-7474 • Télécopieur : (418) 831-4021

### **FRANCE**

DISTRIBUTION DU NOUVEAU MONDE

30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris, France

Téléphone : 33 1 43 54 49 02

Télécopieur : 33 1 43 54 39 15

### **SUISSE**

SERVIDIS SA

5, rue des Chaudronniers, CH-1211 Genève 3, Suisse

Téléphone : 022 960 95 25

Télécopieur : 022 776 35 27



La *Loi sur le droit d'auteur* interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des ventes de livres et compromettant la rédaction et la production de nouveaux ouvrages par des professionnels. L'objet du logo apparaissant ci-contre est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit le développement massif du « photocopillage ».

**Jean-Marie Lafortune**

---

# **Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail**

**Fondements théoriques et enjeux sociaux  
du temps libre, du loisir, du jeu et du sport**

2004



**Presses de l'Université du Québec**  
Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bur. 450  
Sainte-Foy (Québec) Canada G1V 2M2

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives du Canada*

Lafortune, Jean-Marie

Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail :  
fondements théoriques et enjeux sociaux du temps libre, du loisir, du jeu et du sport

(Collection Temps libre et culture ; 7)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7605-1308-4

1. Loisir – Aspect sociologique. 2. Jeux – Aspect social. 3. Sports – Aspect sociologique.  
4. Loisir – Histoire. I. Titre. II. Collection.

GV14.45.L33 2004

306.4'812

C2004-941051-2

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Programme d'aide au développement  
de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Mise en pages : INTERSCRIPT

Couverture : Conception graphique : RICHARD HODGSON

Illustration : GEORGES SEURAT (1859-1891). *Le cirque* (1891), huile sur toile

**1 2 3 4 5 6 7 8 9 PUQ 2004 9 8 7 6 5 4 3 2 1**

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés*

© 2004 Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal – 3<sup>e</sup> trimestre 2004

Bibliothèque nationale du Québec / Bibliothèque nationale du Canada

Imprimé au Canada



## AVANT-PROPOS

Toute une série de craintes et de problèmes, mais aussi d'attentes et de promesses, sont soulevés au Québec et ailleurs dans les pays occidentaux au sujet de la question du temps hors travail. On évoque chroniquement la réduction du temps de travail ou sa répartition nouvelle pour permettre l'intégration professionnelle et sociale d'un grand nombre d'individus à la recherche d'un emploi et des bénéficiaires censés l'accompagner, mais dont les nouvelles formes de travail, comble de malheur, ne sont pas toujours porteuses. On dénonce à grands cris certaines activités de loisir dégradantes et funestes tant pour l'individu que pour la société et on regarde songeur le repli sur soi dans des formes de jeu individuelles présageant l'effritement du lien social. On s'inquiète de plus en plus du piètre état de santé de la population dont le style de vie cède au relâchement et à la passivité. On s'interroge sur la capacité des communautés à résister à l'intervention culturelle homogénéisante de l'État et à offrir une alternative à la culture de masse promue par l'entreprise privée. On parle en revanche de possibilités inédites pour l'individu de se réaliser, d'occasions de plus en plus fréquentes de se livrer passionnément à des activités électives et des possibilités illimitées d'exprimer sa créativité. On évoque en salivant l'idée que le travail et le jeu sont devenus indissociables et on se berce de savoir que l'ère des besognes affligeantes pour l'humain est terminée maintenant que la machine peut accomplir les tâches les plus périlleuses et exigeantes.

Le temps libre, le loisir, le jeu et le sport, tant dans leur expression historique concrète que dans la manière de les problématiser au plan sociologique, font l'objet d'un questionnement s'intensifiant depuis plus d'un siècle. Si l'accumulation de données empiriques devant rendre compte de l'extension matérielle de ces phénomènes, particulièrement à partir des années 1960, a contribué à en faire des objets d'étude consacrés, en revanche les théories mises en œuvre pour en délimiter les frontières conceptuelles et rendre compte de leur logique opérationnelle se dispersent dans la confusion et la controverse.

Certaines démarches analytiques parviennent toutefois à rassembler l'essentiel des préoccupations sociologiques propres à leur étude. Ainsi Picard (1980: 327), empruntant aux travaux de Lanfant (1972), décrit les étapes successives de la formation de la problématique relative au « loisir », terme générique recouvrant également le temps libre, le jeu et le sport, de la manière suivante :

Le loisir est d'abord défini différenciellement comme un temps libéré par le progrès technique et la productivité du travail, inscrit donc dans un processus de croissance économique et exerçant des effets en retour sur l'économie. Puis l'hypothèse est avancée de l'autonomisation relative du loisir et du champ culturel par rapport aux déterminations socio-économiques. Il s'ensuit logiquement un refus de subordonner la sociologie du loisir à celle du travail, en raison de la spécificité postulée du loisir, et une affirmation corrélatrice de la détermination individuelle des activités inscrites dans la sphère du loisir. Cette dernière est alors posée comme unanimement désirable, saisissable concrètement au niveau du vécu dans la manière dont les individus se représentent leur rapport aux activités qui occupent leur temps libre. De temps libéré de la nécessité du travail productif, le loisir devient ainsi, au moins idéalement, le champ privilégié du développement culturel et de la libre créativité.

À l'instar des distinctions proposées par De Grazia (1962) entre « temps libre », « loisirs » et « loisir », Picard résume la dynamique du temps hors travail comme s'inscrivant d'abord dans un rapport entre temps contraint et temps libre, puis entre activité de travail et activité de loisir, enfin entre les pôles de la nécessité et de la liberté au plan de la représentation que se donne le sujet de ses pratiques. Postulant une continuité entre ces niveaux de rapports, il cherche dès lors à appréhender l'opération qui préside à la transformation du temps libre en loisir.

Or, il nous apparaît que le fait de rompre avec le principe de continuité postulé dans cette hypothèse, au moins dans le premier moment de la réflexion, et d'isoler les différents plans de rapports que recouvre le temps hors travail permet de procéder à une analyse sociologique beaucoup

plus fructueuse. Il nous semble d'ailleurs qu'un tel découpage s'est effectivement produit sans toutefois être pleinement assumé et mené à terme. De sorte que l'on peut distinguer des formes de problématisation propres à la sociologie du temps libre, à la sociologie du loisir et à la sociologie du jeu s'appuyant sur des traditions sociologiques distinctes, entretenant des rapports de proximité conceptuelle avec des doctrines spécifiques, privilégiant certaines thématiques et présentant des enjeux sociaux particuliers. Lorsqu'on ajoute à ce triptyque fondamental l'approche hybride au plan épistémologique que met de l'avant la sociologie du sport, l'ensemble des objets du temps hors travail se trouve éclairé si bien qu'une sociologie générale peut être déployée dans ce vaste champ d'investigation, propre à la fois à restructurer les assises théoriques et à renouveler les recherches empiriques.





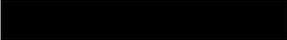
# TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos .....	VII
Liste des tableaux .....	XV
Introduction .....	1
<b>Chapitre 1: La sociologie du temps libre</b> .....	15
1.1 Dans le sillon de Durkheim .....	16
1.2 Deux siècles de pensée utopique comme socle .....	19
1.2.1 Le temps libre programmé comme le travail: Owen et Cabet .....	21
1.2.2 Le temps libre compensatoire d'un travail aliénant: Bellamy et Wells .....	23
1.2.3 Le temps libre intégrant le travail: Wiener et Rushkoff .....	25
1.2.4 Le temps libre intégré à un travail édifiant: Fourier et Morris .....	27
1.2.5 Conclusion .....	29
1.3 Itinéraire de Lafargue à Mothé .....	32
1.3.1 Lafargue: le droit de tous aux bénéfices du travail socialisé .....	32
1.3.2 Friedmann: le temps libre en compensation du travail en miettes .....	33
1.3.3 Dumazedier: les valeurs émergentes du temps libre ....	36
1.3.4 Mothé: le temps libre contre le lien social .....	40

1.4	Thématiques privilégiées et définition du « temps libre».....	44
1.5	Enjeux sociaux centraux .....	47
1.6	Conclusion .....	49
<b>Chapitre 2: La sociologie du loisir .....</b>		<b>53</b>
2.1	Dans le sillon de Weber .....	54
2.2	L'économie politique comme source doctrinale .....	58
2.2.1	La période classique (Smith et Ricardo) et sa critique marxiste .....	59
2.2.2	Le marginalisme de Jevons .....	61
2.2.3	Le keynésianisme et sa description anatomique par Galbraith. ....	62
2.2.4	Le néolibéralisme et ses effets chez Rifkin .....	64
2.2.5	Conclusion .....	65
2.3	Itinéraire de Veblen à Hoggart. ....	67
2.3.1	Veblen: le loisir comme code de l'affranchissement des nécessités .....	68
2.3.2	Lundberg: le loisir au cœur de l'organisation bourgeoise de la banlieue. ....	72
2.3.3	Hoggart: la tradition comme vecteur du loisir populaire .....	76
2.3.4	Lalive d'Épinay: sous-cultures et pratiques de loisir ....	82
2.4	Thématiques privilégiées et définition du «loisir» .....	85
2.5	Enjeux sociaux centraux .....	90
2.6	Conclusion .....	93
<b>Chapitre 3: La sociologie du jeu.....</b>		<b>97</b>
3.1	Dans le sillon de Cooley .....	98
3.2	La pédagogie active comme source doctrinale .....	102
3.2.1	Pestalozzi: le fondement de l'éducation élémentaire ouverte. ....	103
3.2.2	Fröbel: le jaillissement de la vie dans les jardins d'enfants. ....	104
3.2.3	Dewey: l'expérience de l'élève comme fondement pédagogique .....	105

3.2.4	Montessori: l'épanouissement de l'enfant par le travail	107
3.2.5	Neill: la vérité du désir de l'élève dans un milieu scolaire libéré	108
3.2.6	Freinet: la formation du jeune travailleur par le travail-jeu	109
3.2.7	Conclusion	110
3.3	Itinéraire de Groos à Cotta	114
3.3.1	Groos: le jeu comme acquisition de modèles comportementaux	114
3.3.2	Gulick: les terrains de jeu comme laboratoire de l'éthique	117
3.3.3	Huizinga: l'antériorité du jeu sur la culture	120
3.3.4	Caillois: les expressions ludiques caractéristiques de la société moderne	122
3.3.5	Cotta: l'ennui et le renouvellement des passions	124
3.4	Thématiques privilégiées et définition du «jeu»	127
3.5	Enjeux sociaux centraux	131
3.6	Conclusion	133
<b>Chapitre 4: La sociologie du sport</b>		137
4.1	Deux formes additionnelles de problématisation	139
4.1.1	Dans le sillon de Marx	139
4.1.2	Dans le sillon d'Elias	141
4.2	La gymnastique comme source doctrinale	146
4.2.1	Première période: paradigme biomécanique	148
4.2.1.1	Jahn: le mouvement patriotique des <i>turnen</i>	148
4.2.1.2	Ling: la gymnastique thérapeutique	149
4.2.1.3	Gutsmuths: fondement de l'éducation physique	150
4.2.2	Deuxième période: paradigme bioénergétique	151
4.2.2.1	Demenÿ: l'ingénierie corporelle	152
4.2.2.2	Hébert: la méthode naturelle	153
4.2.2.3	Baden-Powell: le scoutisme	154
4.2.3	Troisième période: paradigme bio-informationnel	155
4.2.3.1	Mérand: jeux collectifs et progrès social	155
4.2.3.2	Le Boulch: la psychocinétique	156
4.2.3.3	Parlebas: la pédagogie des conduites motrices	158
4.3	L'avènement de la doctrine sportive moderne	160

4.4	Panorama à partir d'une revue d'auteurs .....	165
4.4.1	Coubertin: le sport comme école des démocraties industrielles.....	166
4.4.2	Risse: le club sportif comme modèle de lien social .....	170
4.4.3	Riesman et Stone: le sport spectacle et l'intégration culturelle .....	173
4.4.4	Brohm: l'aliénation du sport de haute compétition.....	179
4.4.5	Elias: sportification et procès de civilisation.....	183
4.5	Thématiques privilégiées et définition du «sport» .....	186
4.6	Enjeux sociaux centraux .....	192
4.7	Conclusion .....	194
<b>Chapitre 5: Fondement d'une sociologie générale du temps hors travail .....</b>		<b>199</b>
5.1	La sociologie générale.....	200
5.2	Le concept de temps hors travail .....	201
5.3	Le spectre des approches sociologiques du temps hors travail ..	201
5.3.1	L'enracinement épistémologique.....	202
5.3.2	Les sources doctrinales .....	204
5.3.3	Les corpus et les thématiques privilégiées .....	208
5.3.4	Les enjeux sociaux soulevés.....	211
5.4	Quelques problématiques transversales.....	213
5.4.1	L'éducation comme acquisition de compétences, distinction culturelle et élévation spirituelle.....	213
5.4.2	La culture comme politique, système de valeurs et savoir-faire .....	214
5.4.3	L'éventualité du travail comme jeu .....	216
5.5	Les points de jonction entre les sociologies spécialisées.....	217
5.5.1	Le temps comme cadre et ressource de l'action .....	218
5.5.2	Le jeu: de microcosme à macrocosme de la société.....	218
5.5.3	Le statut de l'acteur et l'institutionnalisation des pratiques.....	220
5.6	Des projections sur l'évolution du temps libre, du loisir, du jeu et du sport.....	221
5.7	Conclusion .....	223
<b>Conclusion générale .....</b>		<b>227</b>
<b>Bibliographie .....</b>		<b>231</b>



## LISTE DES TABLEAUX

1	Filiation épistémologique des approches sociologiques du temps libre, du loisir et du jeu . . . . .	9
2	Spectre épistémologique de la sociologie du sport . . . . .	11
3	Caractère dominant chez l'être humain, fondement du projet de société et lieu privilégié de son expression dans les utopies des XIX <sup>e</sup> et XX <sup>e</sup> siècles . . . . .	29
4	Positions des utopistes vis-à-vis de l'industrialisation et formes corrélatives du temps libre . . . . .	31
5	Forme de problématisation, source doctrinale, figures dominantes, thématiques privilégiées et enjeux sociaux centraux de la sociologie du temps libre . . . . .	51
6	Conception de la théorie de la valeur, de la stratification sociale et du rôle de l'État en économie politique . . . . .	67
7	Figure et fondement des comportements types de loisir dans les sociétés industrielles . . . . .	90
8	Forme de problématisation, source doctrinale, figures dominantes, thématiques privilégiées et enjeux sociaux de la sociologie du loisir . . . . .	96
9	Portrait des principaux réformateurs de la pédagogie . . . . .	112
10	Exemples d'expressions formelles illustrant les quatre domaines du jeu chez Caillois. . . . .	123

11	Forme de problématisation, source doctrinale, figures dominantes, thématiques privilégiées et enjeux sociaux de la sociologie du jeu . . . . .	136
12	Synthèse des idées-forces de la sociologie figurative . . . . .	145
13	Fondements et caractéristiques des doctrines gymniques depuis le XIX <sup>e</sup> siècle . . . . .	161
14	Spectre épistémologique, interrogations types, thématiques et enjeux sociaux de la sociologie du sport . . . . .	198
15	Spectre épistémologique de la sociologie du temps hors travail selon ses différents objets . . . . .	204
16	Synthèse historique des sources doctrinales des sociologies du temps libre, du loisir, du jeu et du sport . . . .	208
17	Auteurs retenus pour les illustrations de cas . . . . .	209
18	Synthèse des thématiques privilégiées et des enjeux sociaux soulevés par la sociologie du temps hors travail . . . . .	212
19	Caractéristiques des trois problématiques transversales à la sociologie générale du temps hors travail . . . . .	217



# INTRODUCTION

## **DISPERSION ET RECONFIGURATION DE L'ANALYSE SOCIOLOGIQUE DU TEMPS LIBRE, DU LOISIR, DU JEU ET DU SPORT**

Le corpus sociologique constitué des travaux portant sur le temps libre, le loisir, le jeu et le sport se caractérise par deux traits majeurs: 1) le foisonnement des formes de problématisation déployées pour rendre compte de la logique de ces objets; 2) le chevauchement et l'ambiguïté des notions employées ainsi que les fréquents emprunts de cadres théoriques et de catégories d'analyse à d'autres disciplines, si bien que l'ensemble se caractérise par une grande dispersion des approches et des concepts, une profonde confusion sur le plan des rapports entre les fondements théoriques et leur application dans la recherche se soldant par une certaine superficialité des résultats.

La réflexion qui suit s'attache à répondre à une exigence de cohérence relative à l'analyse sociologique de ces objets en procédant à la reconfiguration des études qui leur sont consacrées autour des axes épistémologiques tracés par les auteurs classiques. Outre les éclaircissements d'ordre méthodologique et conceptuel qu'elle apporte, cette reconfiguration permet également d'élargir la compréhension que nous pouvons avoir des phénomènes rattachés à ces objets d'étude en articulant leurs éléments à une analyse plus globale.

## **Diagnostic sur l'état de la recherche et plan de la reconfiguration**

Les efforts menés jusqu'ici en sociologie pour éclairer les différents objets constitutifs du domaine du temps hors travail sont, de l'avis de plusieurs, restés insuffisants. Le diagnostic que nous portons sur l'état actuel de la recherche bénéficie de l'appui de commentateurs chevronnés de cette scène (Kelley et Godbey, 1992 ; Rojek, 1995). Pronovost (1993, p. 31-32) résume ainsi les principaux points d'achoppement autour de trois grands constats :

- Analyses rudimentaires malgré l'abondance de données empiriques et la complexité croissante des méthodes d'enquête, soulignant la difficulté d'allier des approches théoriques complexes et des méthodes empiriques valables ;
- Redondance des thèmes de recherche (études d'activités et postes de dépense associés, conciliation travail/loisir ou famille/loisir, etc.) centrés sur des aspects limités des phénomènes, se traduisant par un manque d'envergure des analyses ;
- Adoption d'une perspective peu sociologique, d'une part, par son manque d'ancrage dans la grande tradition sociologique, et d'autre part, par l'usage surabondant de concepts subjectivistes.

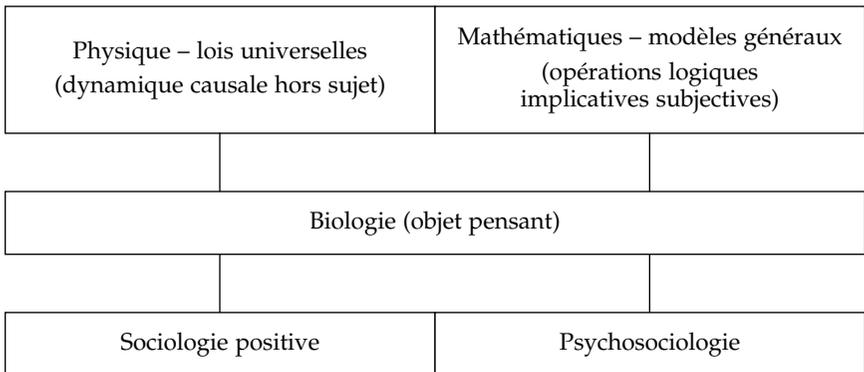
Devant ce constat sévère mais juste, des actions s'imposent, dont la plus urgente nous paraît être de doter ces études d'assises sociologiques solides leur garantissant un développement subséquent plus assuré et l'envergure qui leur manque cruellement. Pour ce faire, trois étapes sont suivies. Premièrement, nous entendons enraciner les diverses analyses développées, considérées comme spécialisées puisque centrées sur l'un ou l'autre des objets particuliers du temps hors travail, dans le terreau épistémologique qui a engendré la grande tradition sociologique, de manière à rattacher le temps libre, le loisir, le jeu et le sport à des formes spécifiques et validées de problématisation. Deuxièmement, considérant que la sociologie établit avec d'autres disciplines des rapports étroits d'emprunts conceptuels, il s'avère impérieux d'identifier et de circonscrire historiquement les sources doctrinales les plus déterminantes pour chacune des analyses répertoriées. Enfin, la revue d'un choix de textes constitutifs de leur corpus respectif permettra de cerner les thématiques privilégiées et de mieux délimiter leurs objets d'étude, avant d'ouvrir la discussion sur les principaux enjeux sociaux qui y sont soulevés.

## **L'enracinement épistémologique des quatre sociologies spécialisées**

La lecture de Piaget (1950) nous a fourni une première clef pour procéder à la ramification de trois analyses spécialisées autour des formes essentielles de conception de la totalité sociale qui traversent le champ de la sociologie.

Du point de vue de l'épistémologie génétique, la discipline sociologique s'inscrit dans le prolongement des axes structurants de la recherche biologique : reconnaissance d'une dynamique interne et externe à l'objet ; approche qualitative relativement aux caractères organisationnels, et quantitative relativement aux volumes en présence ; considérations diachroniques (hérédité, antécédents dans leur dimension causale) et synchroniques (états d'équilibre et implications fonctionnelles). Si la biologie présente une telle complexité, c'est qu'elle constitue une synthèse de sciences qui lui sont antérieures. En effet, la physique, qui repose sur une logique causale universalisante, empirique et historique, avance sur la base d'expérimentations dans la direction des rapports externes aux sujets humains. À l'opposé, les mathématiques, dont la logique implicative se développe en modèles de raisonnement, se réfèrent aux opérations effectuées par le sujet comme autant de propositions à caractère pragmatique.

On voit alors se dessiner deux mouvements complémentaires dans le développement des sciences. Le premier va de la physique à la sociologie positive, à travers l'usage du concept biologique de milieu, s'appliquant à connaître le monde à travers des relations causales et des déterminations externes à l'individu. Les régularités qui sont au centre de ce mouvement ne leur sont toutefois pas pour autant absolument étrangères puisqu'elles se réfèrent au cadre matériel de l'expérience des sujets empiriques. Le second mouvement va des mathématiques à la psychosociologie, à travers l'usage du concept biologique de besoins, mettant l'accent sur la compréhension de la conscience interne du sujet, appréhendée comme un moi substantiel, c'est-à-dire sur la structuration logique des connaissances du point de vue des implications fonctionnelles et sur la coordination de l'être à titre de condition de l'action. Ce mouvement couvre ainsi les mécanismes de la décision et du comportement individuel envisagés principalement sous l'aspect de leurs résultats utiles. Schématiquement, la filiation piagétienne se présente comme suit :



Émancipé de la biologie, l'objet sociologique se présente par ailleurs comme une totalité qui transforme les éléments dont elle est formée sans pour autant utiliser autre chose que les matériaux empruntés à ces éléments eux-mêmes. Or, Piaget mentionne trois solutions possibles au problème de la conception de la totalité sociale :

1. Le schéma atomistique consiste à reconstituer le tout par la composition additive des parties, tentant d'expliquer les caractères collectifs par les attributs de la nature humaine et de rendre compte de la société sur la base de la socialisation des individus.
2. Le schéma holiste, à partir duquel la totalité n'est pas que le résultat de la composition d'éléments structurants, mais comprend un ensemble de propriétés nouvelles par rapport aux éléments structurés par elle. On associe à ce schéma la notion biologique d'émergence car les propriétés apparaissent spontanément de la réunion des éléments et sont irréductibles à toute composition additive puisqu'elles consistent en formes spécifiques d'organisation.
3. Le schéma relativiste aborde le tout social ni comme une réunion d'éléments antérieurs ou comme une entité nouvelle, mais comme un système de rapports dont chacun engendre en tant que rapport une transformation des termes qu'il relie. L'explication contribue alors à éclairer les aspects complémentaires, individuels et interindividuels, des conduites de l'être humain en société, considérant qu'en plus des facteurs organiques qui conditionnent de l'intérieur les mécanismes de l'action, toute conduite suppose une interaction déterminante avec le milieu. De sorte que chaque rapport social constitue une totalité en soi, productrice de caractères nouveaux, et que la totalité sociale se présente comme un système d'interactions transformant les individus en leur structure.

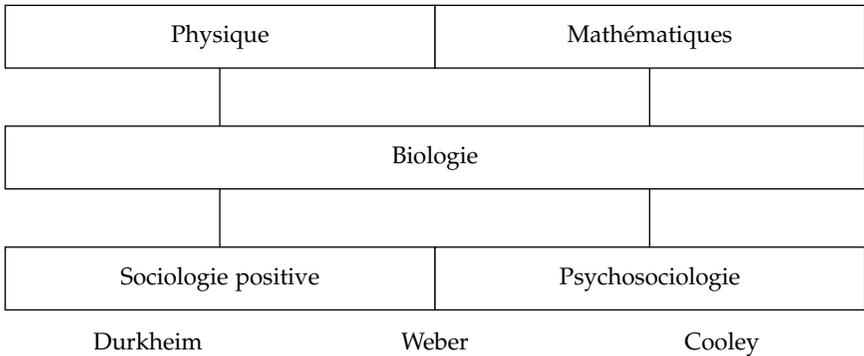
Des trois façons de conceptualiser la totalité sociale émergent autant d'écoles sociologiques s'enracinant sur une base nationale. Au programme d'étude nomologique à caractère holiste, adopté en France, s'oppose le programme réaliste, d'allégeance atomistique, élaboré aux États-Unis, alors que s'impose l'approche relativiste en Allemagne. Ces écoles ont respectivement pour figure pionnière Durkheim, Cooley et Weber.

Ainsi, le projet de connaissance durkheimien, bien qu'il décrive l'affirmation progressive de l'individualité, appréhende la totalité sociale à partir d'instances qui surplombent les sujets. Il impose au traitement scientifique de la société l'identification d'un objet propre, le social, qui se reconnaît à son extériorité vis-à-vis des individus qui composent la société et à la contrainte qu'il exerce sur eux. Il s'intéresse donc à des formes de

pratiques instituées qui dominent sur le plan historique les actions individuelles et dont on peut suivre l'évolution sur le plan juridico-politique. Cherchant à interpréter les régularités observées comme obéissant à des lois, ce projet s'inscrit dans l'axe qui va de la physique à la sociologie positive.

À l'objectivisme de Durkheim s'oppose le subjectivisme de Cooley qui, en mettant l'accent sur les opinions et les manières de penser individuelles, procède à l'analyse systématique des besoins, oscillant entre les notions d'intérêt et de passion, s'inscrivant ainsi dans l'axe qui va des mathématiques à la psychosociologie. On ne saurait, pour Cooley, sérieusement admettre l'existence d'une entité abstraite supérieure à l'individu et évoquer un sujet collectif en l'isolant des relations interindividuelles concrètes qui forment l'ossature réelle de la société.

Enfin, héritier d'une distinction marquée entre les sciences de la nature, appelant la mesure et l'expérimentation, et celles de l'esprit ou de la culture, insistant sur le sens et l'interprétation, Weber s'oriente vers la recherche de régularités au sein d'une unité culturelle donnée en s'intéressant aux effets de la transformation réciproque des sujets et de la collectivité. Il rejette le positivisme et le pragmatisme au profit d'une alternance entre l'enchaînement causal d'une histoire conçue comme évolution de l'infrastructure économique et une relation d'implications liées aux valeurs portées par les acteurs regroupés autour d'entités statutaires. On peut situer les trois traditions sociologiques dans le schéma piagétien comme suit:



Plus récemment, d'autres théoriciens ont mis de l'avant des approches assez similaires. Examinons brièvement, afin de mettre à l'épreuve et de parfaire la perspective que nous défendons, les travaux de Benton et de Collins. S'il peut sembler à première vue que Benton limite par convention, dans son ouvrage intitulé *Philosophical Foundations of the Three*

*Sociologies* (1977), son étude à ce que la discipline sociologique reconnaît le plus souvent comme ses pères fondateurs, on comprend bientôt que l'ambition de l'auteur consiste à partir de l'analyse épistémologique des orientations de recherche élaborées par Durkheim, Weber et Marx afin de baliser la voie en vue de l'élaboration d'une théorie matérialiste de la connaissance. Selon lui, la sociologie est philosophiquement enracinée dans trois théories distinctes de la connaissance ayant respectivement pour fondement le positivisme de Comte, la théorie critique de Kant et la méthode dialectique de Hegel.

Plus précisément, Benton relie originellement le positivisme à l'empirisme, ce qui l'inscrit dans un parcours allant de Locke au Cercle de Vienne, à partir duquel il se scinde en phénoménologie et en empirisme logique selon que la voie de l'induction ou de la déduction est privilégiée. Il le rattache ensuite au rationalisme, chronologiquement plus tardif mais plus directement constitutif de la tradition, le plaçant sur la trajectoire allant de Montesquieu à Durkheim, où prime l'idée de la subordination de l'individu à une totalité sociale supérieure, où la réalité tangible du monde existe indépendamment et avant toute saisie de l'esprit. Les idées maîtresses qui conduisent cette philosophie sont d'abord celle de l'expérience directe des faits (sociaux et mentaux) ou de l'épreuve des sens, puis celle de l'élaboration de lois d'organisation et de développement de nature purement relationnelle. Les formes sous lesquelles se manifeste le monde social ne présentent pas d'emblée de liaisons évidentes, aussi faut-il les chercher par les moyens de la science.

La théorie critique de Kant opère selon Benton la synthèse de l'empirisme et du rationalisme. Si le premier mène au scepticisme radical vis-à-vis de la possibilité de la connaissance du monde extérieur à la conscience individuelle, puisqu'il fait de l'expérience sensorielle l'ultime arbitre de la validité du savoir, le second pose dogmatiquement l'existence première de la réalité extérieure vis-à-vis de la conscience. Or, pour Kant, le jugement subjectif associé à l'expérience s'ordonne à des catégories objectives de l'entendement, ce qui ouvre la voie à la double analyse du donné matériel et du construit par l'esprit. L'héritage de la pensée kantienne est fortement ravivé à partir des années 1870 à l'Université de Heidelberg que fréquente Weber. La sociologie compréhensive, qu'élabore ce dernier, se tourne ainsi d'un côté vers l'histoire de l'infrastructure économique d'une entité territoriale donnée, jusque dans son armature politique et juridique, et de l'autre vers les logiques d'action qui témoignent de l'adhésion des acteurs à des systèmes de valeurs économiques et extra-économiques ou cultures enracinées. Corroborant nos vues, Benton estime que les travaux d'analyse concrète menés par Weber, mettant à l'avant-plan l'action de « classes » définies non comme des entités supra-individuelles autonomes

mais comme groupes statutaires auxquels les individus ont plus ou moins de chances d'appartenir, démentent ses propres prescriptions théoriques ayant inspiré l'individualisme méthodologique.

Pour sa part, la méthode dialectique hégélienne se présente comme la négation de l'approche matérialiste dont la logique causale se bute à des contradictions que seule peut surmonter une synthèse idéale. Le mouvement de la raison est premier par rapport aux manifestations empiriques et suit un cours dont l'achèvement est la réalisation de l'Esprit absolu, entendue comme prise de conscience de sa propre nature et pure connaissance de soi. Feuerbach opère l'inversion de cette philosophie et postule que l'existence précède l'essence, c'est-à-dire que la réalité n'est pas la résultante de la marche de l'Esprit mais qu'au contraire la conscience est la résultante du cours de l'histoire matérielle. Marx redresse à son tour cette conception de l'histoire selon laquelle l'être humain transcende successivement ses états d'aliénation dans le procès de la réalisation de soi jusqu'à l'atteinte de ces manifestations pratiques que sont la technologie, l'appareil politique et l'État républicain démocratique, observant que l'être humain n'a pas uniquement qu'à lutter contre des spéculations métaphysiques mais également contre des ordres matériels, nommément politiques et économiques.

L'analyse de Benton connaît de nombreuses transpositions dans notre conception des traditions sociologiques. Le point de vue épistémologique, dont l'accent porte sur les théories de la connaissance, est effectivement celui que nous privilégions, quoiqu'il nous apparaisse qu'une typologie fondée sur la spécificité des méthodes, telle qu'il l'élabore, conduit à une certaine confusion puisque celles-ci ne sont pas l'apanage de l'une ou l'autre des traditions. Nous croyons qu'il demeure préférable d'articuler la typologie autour de l'élément déterminant et plus distinctif de la conception de la totalité sociale. On peut toutefois déplorer le fait d'avoir négligé dans son travail, omission qui se comprend à l'aune de l'objectif poursuivi, la perspective atomistique et, avec elle, tout l'effort d'élaboration de la sociologie interactionniste aux États-Unis.

Collins propose, dans son livre intitulé *Three Sociological Traditions* (1985), une histoire de la sociologie depuis son institutionnalisation articulée autour des trois principales écoles de pensée selon une perspective plus chronologique qu'épistémologique. Bien qu'il reconnaisse une origine nationale pour chacune d'elles, la tradition du conflit trouvant son ancrage en Allemagne, celle de la solidarité rituelle en France et le micro-interactionnisme aux États-Unis, il constate de nombreuses interpénétrations entre ces trois écoles depuis les années 1930, la dynamique s'opérant géographiquement d'est en ouest, la tradition du conflit influençant significativement la sociologie française et surtout américaine, la tradition de

la solidarité rituelle établissant un dialogue avec plusieurs représentants des sciences sociales en Angleterre et rencontrant une terre d'accueil plutôt favorable aux États-Unis.

Plus spécifiquement, Collins dresse tout d'abord le profil de la tradition du conflit à laquelle il rattache à la fois les thèses de Marx et de Weber. Postulant invariablement l'idée qu'un procès de domination ou qu'une lutte politique traverse la dynamique sociale, posant conséquemment la stratification sociale et les rapports de « classes » au cœur de leurs réflexions, les sociologues inscrits dans cette tradition affectionnent tout particulièrement l'analyse historique menée sur le long terme permettant de rendre compte d'une réalité de nature économique et culturelle cachée par rapport à l'expérience directe qu'un sujet individuel peut en faire. Évoquant en amont l'œuvre des économistes politiques classiques et de Hegel, Collins situe en aval de cette lignée notamment les travaux des membres de l'École de Francfort, de Dahrendorf et de Wallerstein.

Les thèmes d'abord de l'ordre social, rattaché à une morphologie globale, puis de la moralité, exerçant une contrainte sur l'individu, et enfin du sacré, qui constitue le soubassement relationnel des membres d'une collectivité, sont posés par Collins comme au fondement de la tradition de la solidarité rituelle dont la figure la plus marquante est celle de Durkheim. Affichant un lien étroit avec l'ethnologie, les sociologues regroupés dans cette catégorie privilégient comme outil d'analyse la comparaison qui seule permet de faire voir des aspects de la réalité sociale autrement laissés dans l'ombre. Il cite à l'origine de cette approche Montesquieu et les encyclopédistes, relayés par Saint-Simon et Comte, et pour continueurs Mauss et Levi-Strauss aussi bien que Merton et Parsons.

Bien qu'il ne constitue pas la seule tradition sociologique mise en œuvre aux États-Unis, Collins considère le microinteractionnisme comme la contribution la plus originale et la plus achevée des sociologues américains, citant à l'appui les ouvrages de Cooley et surtout de Mead. L'approche s'attarde davantage au sujet humain et considère le monde social comme un objet construit par la conscience et l'action des individus. Rejetant l'image structurelle de la société portée par les solidaristes et le matérialisme de la théorie du conflit, les adeptes de ce courant trouvent refuge dans le Romantisme et montrent un intérêt particulier envers la perspective phénoménologique. Si Collins associe les noms de James et de Pierce, c'est-à-dire les principaux tenants du pragmatisme, au fondement de la sociologie microinteractionniste, il reconnaît Blumer, et l'interactionnisme symbolique, ainsi que Garfinkel, et l'ethnométhodologie, comme les successeurs les plus importants des pionniers mentionnés.

Malgré le fait que nous retrouvions chez Collins précisément les traditions sociologiques que nous estimons primordiales, nous devons prendre quelque distance vis-à-vis de sa position. En effet, ces traditions, dont il est hautement intéressant de suivre le parcours qu'il en trace tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, sont pour lui des fictions pratiques, puisqu'il affirme que d'autres traditions auraient également pu servir de lignes conductrices à son histoire, et non, comme nous le soutenons, les ancrages épistémologiques essentiels de la discipline.

Au terme de cette confrontation des thèses de Piaget, de Benton et de Collins, nous pouvons dresser le tableau comparatif des trois traditions sociologiques fondamentales selon leur figure emblématique, l'héritage philosophique auquel on peut les rattacher, le cadre épistémologique qui leur sert de balise ainsi que la conception de la totalité sociale qui les distingue. Il nous semble de plus, et c'est la perspective que nous défendons dans cet ouvrage, que chacune de ces traditions recouvre les préoccupations, endosse les catégories d'analyse et met de l'avant les formes de problématisation propres aux études de trois des quatre objets composant le temps hors travail. Nous faisons ainsi respectivement correspondre la sociologie positive à celle du temps libre, la sociologie critique à celle du loisir et la psychosociologie à la sociologie du jeu.

**TABLEAU 1**  
**Filiation épistémologique des approches sociologiques**  
**du temps libre, du loisir et du jeu**

	<b>Sociologie du temps libre</b>	<b>Sociologie du loisir</b>	<b>Sociologie du jeu</b>
Figure	Durkheim	Weber	Cooley
Héritage philosophique	Positivisme (Saint-Simon, Comte)	Philosophie de l'histoire (Kant)	Pragmatisme (James, Pierce)
Cadre épistémologique	Physique sociale	Sciences de la nature et de l'esprit	Psychologie sociale
Conception de la totalité sociale	Holiste	Relativiste	Atomistique

Le quatrième élément soumis à l'étude, le sport, constitue un cas particulier. En effet, comme en témoigne le vaste corpus qui lui est consacré, les sociologues du sport empruntent leurs orientations philosophiques et leurs cadres épistémologiques aux trois traditions présentées. De surcroît,

on trouve dans la diversité des recherches menées deux formes additionnelles de problématisation ou de traditions, induites par les travaux de Marx et d'Elias, dont nous devons également nous appliquer à saisir l'enracinement épistémologique.

Nous avons vu plus haut, avec Benton, que l'héritage philosophique de Marx réside dans la dialectique hégélienne et que le matérialisme historique a chez lui fonction de cadre épistémologique. On peut compléter la description en considérant que l'antagonisme de classes réunies en une société clivée fait office dans sa pensée de conception de la totalité sociale. On peut donc situer l'analyse marxiste à l'intersection des traditions holiste et relativiste en ce qu'elle s'articule, d'une part, autour d'entités sociales qui surplombent les individus et de lois qui régissent le cours des sociétés, et, d'autre part, autour des valeurs qui animent les classes sociales dont l'action entraîne la transformation réciproque des sujets et de la collectivité, exprimée chez lui en termes d'idéologie.

Le travail d'Elias est singulier et a peu fait l'objet d'appréciations par ses pairs. Nous croyons néanmoins pouvoir cerner les fondements de sa pensée en la rattachant à la philosophie freudienne. La sociologie figurative a pour cadre épistémologique la psychanalyse et fonde sa conception de la totalité sociale sur l'interdépendance des individus. On peut ainsi situer l'approche eliasienne ou figurative à la croisée des traditions relativiste et atomistique dans la mesure où elle s'oriente, d'un côté, vers la recherche de régularités au sein d'une unité historique donnée en s'intéressant aux effets de la transformation réciproque des sujets et de la collectivité, en plongeant donc les individus dans une dynamique culturelle qui rend compte de leurs modes d'actions, et en considérant, d'un autre côté, les relations interindividuelles concrètes comme l'ossature réelle de la société.

On en arrive ainsi, dans le cas de l'analyse sociologique du sport, à un spectre élargi à cinq formes de problématisation, soit dans l'ordre: la sociologie positive, la sociologie dialectique, la sociologie critique, la sociologie figurative et la psychosociologie (voir le tableau 2).

Ce panorama, dont la constitution peut paraître au premier abord un peu artificielle, trouve un accueil favorable dans un récent ouvrage de Berthelot (1990). Cherchant à dénouer l'ambiguïté caractéristique des sciences sociales autour de la polarité entre l'analyse explicative de phénomènes sociaux, qui renvoie à un système relationnel unitaire déterminé, et son alternative compréhensive consistant à décrypter la signification des actes en les rapportant à une pluralité de sens, Berthelot s'attaque, dans *L'intelligence du social*, aux problèmes sociocognitifs et sociologiques à l'aide d'un nouvel outil conceptuel. L'intelligibilité se déploie

**TABLEAU 2**  
**Spectre épistémologique de la sociologie du sport**

	<b>Sociologie positive</b>	<b>Sociologie dialectique</b>	<b>Sociologie critique</b>	<b>Sociologie figurative</b>	<b>Psychosociologie</b>
Figure	Durkheim	Marx	Weber	Elias	Cooley
Héritage philosophique	Positivisme (Saint-Simon, Comte)	Dialectique (Hegel)	Philosophie de l'histoire (Kant)	Phénoménologie (Freud)	Pragmatisme (James, Pierce)
Cadre épistémologique	Physique sociale	Matérialisme historique	Sciences de la nature et de l'esprit	Psychanalyse	Psychologie sociale
Conception de la totalité sociale	Holiste	Antagonisme de classes	Relativiste	Interdépendance individuelle	Atomistique

en vue de saisir un objet social selon les lignes de sens pertinentes et la soumission des représentations construites pour en rendre compte à l'épreuve des faits. Cette orientation l'amène à emprunter à Kant la notion de schème qui signifie justement médiation dynamique entre deux ordres. Au terme de sa réflexion, il distingue six schèmes d'intelligibilité qu'il rattache à des auteurs connus : 1) le schème causal, que traduit un programme nomothétique et qui s'exprime dans une causalité structurelle (Durkheim) ; 2) le schème fonctionnel, où prime une relation circulaire entre un élément d'un ensemble et l'ensemble lui-même, caractérisé donc par une détermination fonctionnelle (Merton) ; 3) le schème structural, où les éléments du système agissent comme des signes composant des codes et formant autant de syntaxes originales (Levi-Strauss) ; 4) le schème herméneutique, propre à une approche psychanalytique, procédant à la relecture des événements par le déplacement fondamental du sens plutôt que par son approfondissement (Freud) ; 5) le schème actanciel, sujet d'une approche interactionniste et parfois phénoménologique, où un système d'action donné renvoie à des intentionnalités, rendant ainsi compte de choix rationnels et de stratégies diverses (Weber) ; 6) le schème dialectique, où il s'agit d'éclairer un devenir en procédant à la négation d'une positivité (Marx).

Nous retrouvons ici un écho assez fidèle au développement de la discipline sociologique selon ses axes épistémologiques, bien que nous ne partagions pas tout à fait les rapports de pérennité avancés par l'auteur, ceci pour deux raisons. La première, c'est que sa typologie entend recouvrir la diversité des travaux réalisés dans l'ensemble des sciences sociales, alors que, pour nous, l'exercice se limite à la discipline

sociologique. La science politique ou l'histoire peuvent avoir recours à des schèmes d'intelligibilité dont l'utilisation en sociologie n'est pas nécessairement appropriée. Deuxièmement, Berthelot ne semble avoir considéré que les œuvres théoriques, alors que nous avons tenu compte des applications pratiques, ce qui permet parfois de clarifier l'orientation du travail des auteurs. Ainsi, il hésite à situer l'orientation épistémologique de Weber qu'il estime associé aux schèmes structural, herméneutique et actanciel, alors que, pour nous, les ouvrages en histoire des religions réalisés par ce dernier, dont le fameux essai sur *L'éthique protestante*, clarifie la teneur de sa contribution et motive son rattachement à une seule forme de problématisation. Enfin, Berthelot avoue que le schème fonctionnel relève au fond d'une approche présociologique puisque non émançipée de la biologie, bien qu'il ait donné lieu, entre autres par Merton, à l'analyse systémique. Or, pour nous et tel qu'envisagé également par Collins, le systémisme constitue une forme adaptée de l'interactionnisme, si bien que l'on retrouve chez Berthelot les mêmes cinq approches que nous mettons de l'avant.

### **L'identification des sources doctrinales**

La sociologie, comme toutes les sciences, établit avec d'autres disciplines ou champs de la pensée des rapports de proximité en termes d'emprunts de concepts et de catégories d'analyse décisifs du point de vue de son développement. Les perspectives qu'elle adopte, les préoccupations générales qu'elle porte, les points focaux d'observation sur lesquels elle se concentre, les méthodes d'investigation et de traitement des données qu'elle emploie sont ainsi directement puisées à des doctrines existantes ou fortement inspirés des principes qui les guident. Considérant que le domaine du temps hors travail renferme quatre sociologies spécialisées, nous avons circonscrit autant de sources doctrinales afin d'en éclairer les logiques respectives. Tout d'abord, l'univers de la pensée utopique procure à la sociologie du temps libre ses perspectives critiques, normatives et prospectives. Puis, les théories issues de l'économie politique donnent à la sociologie du loisir ses catégories d'analyse fondamentales articulées autour des thèmes de la production/consommation et de la stratification sociale. Ensuite, l'approche privilégiée par la pédagogie active fournit à la sociologie du jeu ses considérations sur la nécessaire conciliation entre développement individuel et développement collectif. Enfin, les thèses défendues en gymnastique apportent à la sociologie du sport son triple intérêt envers les vertus militaires, médicales et morales des exercices corporels. Estimant qu'il nous est utile d'avoir recours à ces sources à titre d'arrière-fond historique par rapport aux sociologies concernées, nous en avons dressé l'histoire depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Les thématiques ressortant des corpus

Nous en venons ensuite à l'examen des corpus distincts pour chacune des sociologies spécialisées, élaboré à partir d'un itinéraire remontant à l'origine de chacune et parcourant tout le XX<sup>e</sup> siècle. Les auteurs retenus, limités au nombre de quatre, sauf dans le cas de la sociologie du sport qui exigeait un traitement spécifique compte tenu de ses assises épistémologiques plus larges, font l'objet d'une reconnaissance explicite dans la littérature à titre de marqueurs pour chacun des domaines. Au terme de cette brève revue de littérature, nous recensons les thématiques privilégiées dans chacune des sociologies spécialisées, démarche nous permettant de mieux délimiter l'objet précis dont il est chaque fois question et d'en proposer une définition conséquente. Enfin, mettant à contribution le bagage accumulé et afin d'alimenter la discussion sur les retombées de ces études pour la compréhension de phénomènes tangibles, nous faisons ressortir chaque fois les principaux enjeux sociaux soulevés.

## Plan de l'ouvrage

La reconfiguration de l'analyse des objets du temps hors travail autour de quatre sociologies spécialisées s'étend sur autant de chapitres avant d'être résumée dans un chapitre synthèse. De manière plus détaillée, le chapitre 1 dresse le profil de la sociologie du temps libre. Nous l'enracinons d'abord sur le plan épistémologique en la rattachant aux travaux de Durkheim. Puis, nous présentons une revue historique de la pensée utopique, de Owen à Rushkoff, en passant par Fourier, Cabet, Bellamy, Morris, Wells et Wiener, et déterminons les points de contact de cette source doctrinale avec la sociologie du temps libre. Nous puisons ensuite les thématiques qui y sont privilégiées dans le corpus constitué des textes de Lafargue, de Friedmann, de Dumazedier et de Mothé. Enfin, nous dégageons les enjeux sociaux rattachés au temps libre après en avoir proposé une définition conséquente.

Le chapitre 2 retrace la structuration de la sociologie du loisir. Nous l'ancrons d'abord sur le plan épistémologique dans les travaux de Weber. Puis, nous couvrons à grands traits l'histoire de l'économie politique, de Smith à Rifkin, en passant par Ricardo, Jevons, Keynes et Galbraith, et déterminons les points d'attache de cette source doctrinale avec la sociologie du loisir. Nous repérons ensuite les thématiques centrales de cette approche dans le corpus constitué des textes de Veblen, de Lundberg, de Hoggart et de Lalive d'Épinay. Enfin, nous faisons ressortir les enjeux sociaux spécifiques au loisir après en avoir formulé une définition opératoire.

Le chapitre 3 expose la constitution de la sociologie du jeu. Nous la rattachons d'abord sur le plan épistémologique aux travaux de Cooley.

Puis, nous relatons brièvement l'histoire de la pédagogie active, de Pestalozzi à Freinet, en passant par Fröbel, Dewey, Montessori et Neill, et établissons les liens entre cette source doctrinale et la sociologie du jeu. Nous cernons ensuite les thématiques privilégiées par cette approche dans le corpus constitué des textes de Groos, de Gulick, de Huizinga, de Caillois et de Cotta. Enfin, nous exposons les enjeux sociaux propres au jeu après en avoir fourni une définition pratique.

Le chapitre 4 dépeint l'armature de la sociologie du sport. Nous complétons d'abord l'éventail de ses racines épistémologiques en ajoutant aux axes définis par Durkheim, Weber et Cooley ceux élaborés par Marx et Elias. Puis, nous dressons une triple histoire de la gymnastique, selon qu'elle est de conception militaire, médicale ou éducative, respectivement de Jahn à Mérand, en passant par Demenÿ, de Ling à Le Boulch, en passant par Hébert, et de Guthsmuths à Parlebas, en passant par Baden-Powell, en prenant soin d'établir les liaisons entre cette source doctrinale et la sociologie du sport. Nous dégageons ensuite les thématiques privilégiées par cette approche d'un corpus constitué des textes de Coubertin, de Risse, de Riesman et de Stone, de Brohm, ainsi que d'Elias et de Dunning. Enfin, nous mettons en exergue les enjeux sociaux se rapportant à l'objet sportif après en avoir soumis une définition inductive.

Nous résumons les acquis obtenus au terme de cette démarche dans le chapitre 5 afin de prendre toute la mesure des retombées de notre réflexion pour la discipline et de mieux cibler en quoi elles peuvent être fondatrices d'une sociologie générale du temps hors travail. Puis, nous discutons dans la seconde partie des thèmes de l'éducation, de la culture ainsi que de l'éventualité d'un rapprochement, voire d'une superposition, entre les valeurs du travail et celles du jeu, ces trois éléments constituant autant de problématiques transversales par rapport au domaine du temps hors travail et permettant de situer adéquatement une sociologie générale.

Nous récapitulons, en conclusion générale, les étapes de la démarche et anticipons sur ses suites, considérant qu'elles constituent le point de départ d'une analyse empirique. Il ne fait toutefois aucun doute pour nous que le rabattement de ces objets sur des formes de problématisation exclusives, sauf dans le cas du sport, contribue à démêler la confusion qui ressort de la littérature et procure une solution satisfaisante au problème de chevauchements inopportuns qui sclérose l'étude du temps hors travail en apportant une connaissance plus étendue et mieux assurée du domaine. Par ailleurs, nous estimons que la définition originale des objets et l'identification d'enjeux sociaux relativement inédits constituent une contribution significatives à ces études.

# LA SOCIOLOGIE DU TEMPS LIBRE

L'analyse sociologique du temps libre plonge ses racines dans l'École française. Héritière du positivisme, elle se structure selon le plan épistémologique de la physique sociale et présente une conception holiste de la totalité sociale. La pierre angulaire de cette approche relève du procès de cohésion et des institutions qui y concourent, faisant du désordre le principal enjeu politique. Sa perspective d'action a pour pivot l'éducation, qui non seulement assure l'unité actuelle mais prépare de plus les nouvelles générations au partage des aspirations communes. Suivant cette tradition, la forme du changement, qui trouve sa source dans les variations affectant le milieu, est le progrès et sa condition, la solidarité. La première partie de ce chapitre montre en quoi l'œuvre de Durkheim est l'instigatrice de cette forme de problématisation.

Par ailleurs, les sociologues du temps libre entretiennent un rapport de proximité avec la pensée utopique. Ils adoptent en effet le même point de vue critique, normatif et prospectif, en s'intéressant tout autant aux problèmes qui minent l'ordre social, à l'idéal à poursuivre en matière d'accès au temps libre qu'aux étapes de sa réalisation. La seconde partie du chapitre est consacrée à éclairer ce rapprochement en profilant une histoire de la pensée utopique depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle articulée autour de scissions relatives au potentiel de développement collectif que recèle le temps libre.

Nous parcourons, dans un troisième temps, un itinéraire constitué des travaux d'auteurs dont les fondements, emprunts et préoccupations s'inscrivent dans le cadre analytique propre à la sociologie du temps libre. Nous en dégageons les thématiques privilégiées et proposons, sur la base de leurs caractéristiques et dimensions, une définition de l'objet « temps libre ». Nous terminons par une discussion sur les principaux enjeux sociaux soulevés dans ce domaine.

## 1.1 DANS LE SILLON DE DURKHEIM

Préoccupé par les fondements de la cohésion sociale et les paramètres de son évolution, Émile Durkheim (1858-1917) a inscrit ses travaux au cœur des défis du régime républicain qui cherchait, à partir de 1871, à asseoir ses ambitions dans un contexte d'essor fulgurant de l'industrie. Au cours de la décennie 1880, où il obtient le poste de chargé de cours en sciences sociales à Bordeaux, il élabore ses notions clés de solidarité et d'évolution sociale comme fondements de sa théorie relative à *La division du travail social* (1893). Il formalise peu après, dans *Les règles de la méthode sociologique* (1895), les principaux thèmes de son système, soit ceux de l'indépendance de la sociologie, de l'importance de la règle, de l'insuffisance de l'économie classique ainsi que des réformes nécessaires pour que la société atteigne un état d'équilibre. À partir des années 1900, il se consacre à l'étude des religions, qu'il considère être le mortier des sociétés humaines, ce dont il rend notamment compte dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912). Ce n'est qu'à partir de 1913 qu'il est invité à enseigner la sociologie et l'éducation à la Sorbonne.

Durkheim estime que la dynamique essentielle de la modernité consiste en un processus de différenciation sociale, liée à l'activité de production, qui entraîne un enrichissement global sans commune mesure avec le passé. Il constate toutefois que cette dynamique est entropique et que, laissée à elle-même, elle peut conduire à l'anomie, soit à un état de désordre social avancé. C'est pourquoi il s'attache à édifier une sociologie de l'intégration et de l'ordre. Les modes de socialisation sont appréhendés avec rigueur puisque, justement, ils se situent au cœur de l'ordre social et favorisent sa reproduction. Est moral ce qui crée la solidarité sociale, ce qui permet la communion des individus sous la gouverne de règles qui, issues d'une instance supérieure ou d'une conscience collective, sont applicables à tous. Rappelons que la confrontation politique qui déchire l'époque relève, du point de vue philosophique, de la tension entre individu et société, l'individualisme des libertaires, des utilitaristes ainsi que des économistes libéraux s'opposant au centralisme organisateur des mouvements socialisants. Concilier individualisme et collectivisme dans une théorie qui en montre l'histoire et l'organisation, tel est le défi qu'il entend relever.

L'effort de Durkheim pour déterminer le fondement de la cohésion des sociétés industrielles, caractérisées d'abord par l'augmentation de la différenciation des rôles sociaux et de la spécialisation des fonctions, le conduit à développer deux ordres de conviction. D'une part, la solidarité des individus et des groupes réside dans l'unité d'allégeance à un corps commun de règles et de valeurs intériorisées dans la personnalité des membres de la société. D'autre part, les règles et valeurs sociétales supérieures qui concernent la légitimation des droits, des responsabilités et des vocations de l'individu sont déterminantes du point de vue de la survie de l'ensemble. Investi de ces certitudes, il entend circonscrire les conditions politiques, sociales et morales d'une régénération d'une société à vocation nécessairement individualiste.

Suivant sa loi de la gravitation du monde social, stipulant que la division du travail varie en raison directe du volume et de la densité des sociétés, le passage de la société traditionnelle à la société industrielle est expliqué comme relevant de sa dynamique interne. De sorte que, si la division du travail progresse d'une manière continue au cours du développement social, c'est que les sociétés deviennent régulièrement plus denses et très généralement plus volumineuses. Corrélativement, la densité démographique provoque divers états de densité morale, moteur du développement des sociétés et source de civilisation, produit des interactions et d'une intensification de l'influence réciproque des personnes.

Durkheim s'applique par ailleurs à émanciper la sociologie de la philosophie sociale, de manière qu'elle puisse formuler ses propres interrogations à visées scientifiques. Héritier du positivisme, il entend dégager par la seule observation les lois de fonctionnement et de transformation des sociétés. Il s'agit en fait d'appréhender les phénomènes sociaux comme des choses. L'émergence de la sociologie repose ainsi pour lui sur deux piliers : le social, défini comme un ensemble de phénomènes relevant d'un règne ou d'une nature spécifique, et la science, qui dicte un programme d'étude consistant à établir une histoire raisonnée des groupements humains à partir d'éléments vérifiables empiriquement. L'observation sociologique doit alors débiter par une définition claire du normal et du pathologique affectant une société donnée, le normal se référant ici à ce qui fait office d'obligation pour l'individu.

Trois moments ponctuent l'approche holiste de Durkheim. D'abord, la condamnation du finalisme et du psychisme. Puis, l'attribution du monopole de l'explication aux seules causes sociales. Enfin, l'insistance sur le caractère collectif, voire structurel, de l'histoire. Durkheim situe ainsi la cause d'un fait social dans les faits sociaux qui le précèdent et non dans les consciences individuelles. Il pose pour règle que l'histoire d'une structure sociale n'explique pas la fonction qu'elle assume. Ce qui entre plutôt

en jeu pour expliquer les processus sociaux, ce sont, pour les sociétés considérées, leurs densités démographique et morale aux niveaux que leur permet leur milieu d'implantation, à quoi il faut ajouter l'influence permanente des sociétés voisines. Le milieu social est considéré par Durkheim comme le facteur déterminant de l'évolution collective, sous peine de renoncer à établir des rapports de causalité qui tiennent de l'explication historique, au sens de succession de formes sociales globales.

Persuadé que la société doit exercer de manière continue une pression pour garder les individus dans une relation d'appartenance commune, Durkheim estime que l'éducation est l'institution la plus apte à assurer de manière contingente et continue un travail de cohésion, qui seul peut garantir ordre et progrès, par l'aspect formateur et intégrateur qu'il opère sur les nouvelles générations.

On peut dégager de son travail une série de considérations relatives à la problématisation du temps libre dans la société industrielle (Rojek, 1985). Durkheim avait conscience de la fragilité et de la complexité de l'ordre social moderne. La société était à ses yeux un organisme délicat et finement balancé. Cette préoccupation pour l'harmonie admet difficilement l'excès ou la rupture. L'idée d'une civilisation des loisirs n'aurait pu sérieusement s'imposer à lui, qui considérait au contraire que trop de temps libre constitue un danger pour la société, en détournant les individus du travail vers l'oisiveté. Il croyait en une intensité normale des besoins sociaux, intellectuels, moraux et physiques. La soif de science, d'art et de confort est définie chez lui concomitamment avec les appétits matériels. Durkheim estimait que l'industrialisation avait détruit les institutions et les valeurs traditionnelles sans systématiquement les remplacer par de nouvelles. Au cours de ce passage, la vie sociale fut traversée par des sentiments de désordre et de désaffiliation qui affectèrent également le temps libre et qui appelèrent une intervention vigoureuse de la puissance publique. À défaut donc d'associer les désirs égoïstes aux obligations morales que la vie collective nécessite, le temps libéré du travail peut s'avérer antisocial et devenir autodestructeur.

Dans *La division du travail social*, Durkheim procède à une distinction catégorielle entre, d'une part, le temps libre caractéristique d'une société traditionnelle, où prime la solidarité mécanique se manifestant par une division simple du travail, une référence commune aux symboles et aux rituels, l'identification étroite de l'individu au groupe ainsi que par la loi répressive qui incarne les sentiments collectifs et, d'autre part, le temps libre produit par la société industrielle. Il aborde la redéfinition et la diversification des activités du temps libre dans le processus d'industrialisation où prime l'interdépendance structurelle et fonctionnelle. Il considère ainsi que la forme et les pratiques liées au temps libre sont tributaires de l'organisation

du travail et que leurs caractéristiques propres sont dépendantes de l'état historique des forces productives. Le développement du temps libre s'effectue donc pour lui conjointement avec la division du travail et joue dans la société industrielle le rôle de contrepoids vis-à-vis de l'engagement individuel forcé dans les activités de production. Durkheim envisage favorablement l'aménagement d'espaces libres de manière à répondre, d'un point de vue collectif, aux besoins légitimes des familles et des regroupements occupationnels d'individus. Il constate cependant que la division complexe du travail favorise la fragmentation des valeurs et des croyances, l'expansion de l'individualisme et de ses attributs, dynamique de différenciation ne s'appliquant pas uniquement au travail mais également au temps libre. Il se penche donc sur la fonction que doit assumer le temps libre pour renforcer la solidarité.

Durkheim aborde cette question dans le cadre plus général de son analyse de la religion dans les sociétés primitives, particulièrement dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Rites et cérémonies se déroulant dans le cours du temps libre, organisé autour du culte de l'individu, doivent, dans les sociétés industrielles, tenir la place des activités religieuses dans les sociétés traditionnelles, en favorisant, certes de façon sécularisée, l'expression et la réaffirmation des sentiments collectifs. Les activités s'inscrivant à l'intérieur du temps libre, telles les fêtes, la musique, la danse et la recherche d'excitants, sont posées comme réminiscences de la célébration religieuse, également animées par une dynamique propre à produire et à entretenir la solidarité. Les jeux et les principales formes d'art ont donc, selon lui, une origine religieuse et une fonction moralisatrice. Les activités du temps libre émergent de la sphère religieuse de deux manières : 1) historiquement, les sentiments de plaisir et d'exaltation générés par l'activité religieuse sont si intenses et tumultueux qu'ils débordent les formes religieuses ; 2) structurellement, les symboles religieux peuvent être combinés de multiples façons, laissant place au jeu, à l'art, à ce qui recrée l'esprit en marge de la fatigue liée à la vie courante. En sorte que le temps libre est auréolé d'une vertu charismatique et constitue le moment privilégié de communion si nécessaire à la santé des sociétés industrielles, et que son utilisation, loin d'être abandonnée à la discrétion des individus, doit faire l'objet d'une intervention énergique de la part des instances chargées d'assurer la reproduction sociale.

## 1.2 DEUX SIÈCLES DE PENSÉE UTOPIQUE COMME SOCLE

Le récit utopique moderne, qui décrit un idéal d'organisation spatiale et politique de la communauté humaine, fait partie de l'héritage révolutionnaire

des Lumières. Ce genre littéraire n'équivaut pas à l'expression de pensées chimériques ou illogiques, mais plutôt à des propositions que tiennent compte à la fois des faiblesses de l'ordre existant et de ses virtualités.

On peut ranger cette littérature selon deux traditions concernant ce qui est retenu dans l'ambivalence entre bonheur collectif et liberté individuelle. La première, promue dans le courant de pensée socialiste qui incarne pour nous l'authentique projection utopique, présente un caractère fortement normatif et propose simultanément de nouveaux buts ainsi que les conditions pour les atteindre. La seconde, ancrée dans le courant de pensée libéral, regroupe des anticipations qui sont en fait des avertissements relatifs à la menace que rencontre la liberté individuelle lorsque la planification du bonheur s'avère trop rigoureuse. On distingue ainsi les projets de reconstruction sociale, souvent accompagnés d'une discipline autoritaire, des aspirations libérales, dénonçant l'inflexibilité et la centralisation. Les périodes caractérisées par un haut niveau de coercition, tels la monarchie anglaise du XVII<sup>e</sup> siècle ou l'absolutisme français du XVIII<sup>e</sup> siècle, donnent lieu à des anticipations libérales. La fiction de l'état de nature dans la pensée des théoriciens politiques anglo-américains (Locke, Jefferson) et français (Morelly, Rousseau) se situe dans cette catégorie. De même en est-il pour les périodes marquées par la centralisation étatique et les grands pouvoirs bureaucratiques du XX<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent les œuvres de Zamiatin (*We*, 1920), de Huxley (*Brave New World*, 1932) ou de Orwell (1984, 1949). Des anticipations libérales, on ne peut toutefois dégager rien de substantiel du point de vue du contenu du temps libre, si ce n'est l'exigence pour les individus de disposer d'eux-mêmes lorsque cette liberté ne nuit pas à autrui. L'occupation de ce temps n'est jamais précisée. En revanche, les périodes où le pouvoir est moins concentré, où les initiatives locales et individuelles sont plus nombreuses et entrent en conflit, comme on le constate au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale, puis à partir de l'effondrement du bloc de l'Est, donnent lieu aux utopies communautaristes. On assiste alors à l'élaboration de projets de reconstruction où la société, conçue comme un tout, peut être heureusement transformée par la réorganisation industrielle (XIX<sup>e</sup> siècle) ou par son dépassement (XX<sup>e</sup> siècle).

L'ambition des utopistes consiste d'abord en l'affranchissement de la misère et de l'injustice. La réalisation du bonheur collectif passe par l'élimination des activités serviles, notamment par l'incorporation des innovations technologiques, et par la rationalisation de la production qui permet l'émancipation vis-à-vis de l'empire du besoin. Sur un autre plan, l'égalité non seulement formelle mais réelle qui est promue relève de l'intervention d'un gouvernement dont les actes sont imprégnés de science.

La perfection de l'organisation politique d'une société ne saurait se manifester sans un découpage territorial et un projet architectural qui lui donnent toute sa tangibilité. Convaincus que le cadre bâti induit des comportements précis chez ses occupants et que la maîtrise de l'espace équivalait au contrôle des mœurs, les utopistes proposent toujours un aménagement rationnel, fondé sur une savante planification. Le défi concret des utopistes modernes consiste donc à exprimer spatialement le destin industriel de la société et à favoriser un nouvel humanisme par un aménagement où l'être humain réalise collectivement ses aspirations au bonheur.

En tant qu'œuvres normatives, l'étude des utopies nous procure des enseignements fort enrichissants en vue de saisir les perspectives adoptées par les sociologues du temps libre. C'est qu'elles traitent tout autant des bénéfices offerts aux individus en retour d'un travail honnête que du sort impitoyable qui attend ceux qui, aptes au travail, s'y refusent. Elles nous montrent également les efforts pour traduire en des mesures législatives concrètes et inscrites dans la trame urbaine les préoccupations d'ordre politique relatives à l'utilisation du temps libre à des fins de renforcement de la solidarité sociale passant par un accès plus égalitaire aux produits du travail et aux bienfaits de la culture.

Pour fins d'illustration, nous abordons selon les trois phases qui marquent leur développement depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, d'abord les utopies de Owen et de Cabet, puis de Bellamy et de Wells, enfin de Wiener et de Rushkoff. Nous relaterons également les idées de Fourier et de Morris qui inscrivent leur projet hors de toutes considérations historiques. Nous les examinerons en les rapportant à des positions types vis-à-vis de la production industrielle dont nous isolerons deux composantes essentielles, soit la centralisation des décisions et l'ouverture à l'innovation technique, de sorte que nous pourrions identifier les exigences normatives qu'elles inspirent aux différentes étapes de l'industrialisation.

### **1.2.1 Le temps libre programmé comme le travail: Owen et Cabet**

Dès l'âge de dix ans, Robert Owen (1771-1858) travaille dans une fabrique de coton où il contribue au perfectionnement des techniques de tissage. Moins d'une décennie plus tard, il dirige une filature de Manchester. En 1798, un riche mariage lui permet de devenir copropriétaire de la fabrique écossaise de New Lanark et de mettre en pratique les réformes sociales que lui avait inspirées sa connaissance directe de la misère du prolétariat industriel. Owen expose en 1813, dans *A New View of Society*, ses vues sur l'organisation humaine de la société. Il milite alors pour une religion rationnelle, une science sociale de la production et de la pédagogie.

Convaincu de l'absolue malléabilité de l'être humain, l'éducation lui paraît indispensable pour dominer la machine tout en exploitant l'éventail des possibilités qu'offre la révolution industrielle. À ses yeux, le progrès continu des sciences ainsi que des arts techniques et mécaniques qui, sous le régime de l'individualisme, a augmenté la misère et l'immoralité des producteurs, est destiné, sous un régime plus clairvoyant, à solutionner ces mêmes maux.

Ouvrier devenu patron, Owen transforme son usine en association communautaire et tire une déontologie du bonheur des humbles fondée sur une planification de la société industrielle naissante. En face des taudis nés de la concentration de la main-d'œuvre, il se fait urbaniste et élabore une cité modèle (*New Harmony*) avec ses habitations collectives, son confort matériel tributaire des moyens de l'industrie, ses espaces et ses programmes de loisir favorisant le maintien d'un rapport étroit de l'humain avec la nature et garantissant aux ouvriers une santé ferme et une éducation poussée. Les adultes ont droit à l'instruction et les enfants ne sont plus astreints dans les usines douze heures par jour à un labeur épuisant. Mais cette instruction ouverte à tous, qui tient lieu d'occupation première du temps libre, s'apparente à un conditionnement, une façon de faire accepter par les individus des valeurs morales collectives utiles à la société. Pour lui déjà cette quête ne doit pas se limiter à un seul pays ou à une seule nation mais s'étendre à toute l'humanité. Car Owen estime que son programme social et son urbanisme novateurs, allant dans le sens d'une fédération de petits villages, sont généralisables du fait de l'identité profonde des êtres humains et de la capacité de l'industrie, une fois bien organisée, à satisfaire leurs besoins. Accroissement infini des richesses justement distribuées et éducation rationnelle sont les clés du devenir de l'humanité. On en retiendra principalement la précocité et la pérennité de l'institution scolaire qu'il inaugure ainsi que le renforcement du système coopératif auquel il a beaucoup contribué.

Avocat, Étienne Cabet (1788-1856) est témoin des conquêtes napoléoniennes et de l'héritage de celles-ci sur le plan de l'organisation raisonnée de la société. La construction de l'État-nation français régissant l'Église, le système scolaire et l'administration du territoire à travers une bureaucratie tentaculaire lui inspire son utopie communiste. Militant, il participe à plusieurs insurrections contre les régimes royalistes, notamment contre la monarchie de 1830. Cabet propose en 1840, dans son traité scientifique et philosophique intitulé *Voyage et aventures de Lord William Carisdall en Icarie*, qui connut un grand succès auprès des travailleurs de l'époque, une description détaillée de l'organisation sociale et politique d'une communauté idyllique vue à travers les yeux d'un voyageur anglais censé incarner le plus haut degré d'avancement de la civilisation de l'époque.

Cabet est favorable à l'industrialisation, qui, selon lui, peut procurer l'égalité d'abondance. À ses yeux, aucun autre système n'est plus favorable au perfectionnement des arts et aux plaisirs raisonnables de la civilisation. Cette égalité est poussée aux limites de la standardisation dans des domaines aussi divers que le logement, les vêtements, la nourriture et les mœurs. Aux dépens de l'excentricité et de la liberté, la production et la distribution des biens sont planifiées par des experts dans l'optique d'une équité mathématique. Tous ont accès au temps libre suivant la maxime admise en Icarie voulant que chacun reçoive de la société en retour de son labeur une rétribution proportionnée à ses besoins. L'éducation intensive, promulguée par l'État, a pour fonction un conditionnement strict qui prépare le citoyen à ses devoirs. Elle lui apprend dès l'enfance à aimer et à estimer le travail. La propreté et la commodité des ateliers, le chant qui anime et réjouit les masses de travailleurs, l'égalité du travail pour tous, sa durée modérée et l'honneur dont les travaux sont entourés dans l'opinion publique concourent à rendre le travail attrayant. L'idée d'efficacité joue un rôle important et justifie la sévérité des systèmes de contrainte.

Cabet tenta à la fin de sa vie de donner une forme concrète à son utopie, à une échelle très restreinte, en regroupant une poignée d'immigrés européens dans des communautés communistes aux États-Unis. Les établissements érigés dans des marécages isolés du Missouri périclitèrent cependant rapidement.

### **1.2.2 Le temps libre compensatoire d'un travail aliénant: Bellamy et Wells**

Journaliste et juriste, Edward Bellamy (1850-1898) publie en 1888 un roman intitulé *Looking Backward: 2000-1887* où il anticipe, en feignant de retracer à partir du regard d'un historien, Julius West, se réveillant d'un sommeil hypnotique prolongé qui l'aurait fait parcourir 113 ans d'histoire en une seule nuit, le progrès moral et matériel accompli sous l'égide d'un État-providence après un siècle de transformations sociales. Soulignons que le contexte dans lequel écrivait l'auteur était celui d'une syndicalisation des milieux ouvriers et d'une agrégation du capital dans des trusts immenses.

Bellamy estime que toute réforme des institutions doit débiter par une nouvelle organisation du travail et une répartition de la richesse. Notre dormeur est donc informé dès son réveil par son hôte, le D<sup>r</sup> Leete, que, de la même manière que les problèmes politiques du XVIII<sup>e</sup> siècle furent résolus par la proclamation de l'indépendance d'une seule entité politique, les défis économiques du XIX<sup>e</sup> siècle ont été surmontés grâce à l'organisation unique de la production et de la distribution à l'échelle nationale par

le biais de l'activité d'une seule corporation qui parvient à répondre à tous les besoins de l'industrie. Dans les deux cas, c'est la préparation de l'opinion publique qui a permis d'éviter les débordements de violence rattachés à ces procès.

Bellamy s'interroge sur la forme parfaite d'organisation industrielle et les effets de l'égalité économique complète. Il ouvre les portes de son utopie à la technologie et envisage ses applications de manière autoritaire et hiérarchisée. Il ménage cependant une place pour l'exercice de la liberté individuelle dans des secteurs certes restreints de la vie. Ainsi, les habitants de son utopie peuvent voyager et échanger avec l'étranger leurs biens et des services personnels. Durant leurs années sabbatiques, qui équivalent à un temps libre élargi, ils peuvent vaquer aux loisirs de leur choix, mais ce choix apparaît réduit lorsque l'on comprend que les activités professionnelles ne sont pas conçues pour éveiller la curiosité intellectuelle et affiner l'expression créatrice. Toutefois, des jeux sont organisés, tablant sur l'opposition des équipes suivant la branche industrielle où elles s'insèrent. Pour Bellamy, le divertissement public est aussi nécessaire au peuple que le pain. Chez lui, le temps libre est d'abord le produit d'une croissance technologique rationnelle à laquelle l'organisation sociale et les valeurs humaines doivent s'ajuster. Dans l'ordre de ses préoccupations, le bonheur passe avant la culture.

Romancier visionnaire, Herbert Georges Wells (1866-1946) abandonne dans son œuvre publiée en 1905, *A Modern Utopia*, l'idée que la réalisation d'un projet utopique doit se limiter à une société close et isolée du reste de l'humanité. L'utopie moderne, qui se dessine à travers les visions d'un médium tournées vers le destin de l'humanité et voyant paranormalement ce qu'il aurait pu être, est cinétique et se présente comme une phase transitoire à laquelle succédera une longue et incessante suite de phases de transformation. Par hypothèse, le lieu de cette utopie, qui conventionnellement se situe au-delà de Sirius, est un globe identique au nôtre où chaque élément terrestre, dont l'être humain, possède sa contrepartie. On y mène une vie en parallèle, mais une distorsion s'est produite entre les deux mondes, si bien qu'à niveau d'industrialisation égal l'ordre de ces deux univers fonctionne différemment. En Utopie, une seule civilisation embrasse l'ensemble de la planète, agissant sereinement et sans confusion. La machinerie, humanisée, y joue un rôle important, soulageant le dur labeur et apportant son lot de confort matériel. Rappelons que Wells écrit alors dans un contexte où les nationalismes s'affrontent violemment et où le laisser-faire individualiste conduit à l'inhumanité.

Pour Wells, l'être humain est social, de sorte que la liberté ne saurait être absolue. Aussi, adoptant un point de vue utilitariste, il imagine un contexte de maximalisation de liberté générale, ayant retiré les libertés

individuelles qui nuisent à autrui. Cela ne se met cependant pas en place tout seul, mais requiert un effort coordonné et un projet commun. Le confort (logis, vêtement, nourriture), la santé (soins) et l'emploi pour tous (avec ses protections) sont le produit d'un État omniprésent. Dans l'utopie moderne, le gouvernement n'est pas nécessairement mauvais et l'individu pas foncièrement bon. Wells se méfie d'un idéal démocratique qui idéalise l'autonomie individuelle. Les exigences organisationnelles de l'environnement technique exigent une puissante coordination, soutenue par une classe politique composée d'experts vivant en marge de la société. Les libertés admises ont trait à la mobilité des personnes, aux choix d'occupation, à des affaires économiques personnelles à petite échelle (sans héritage). Wells cherche en fait un compromis entre le contrôle étatique indispensable au bonheur généralisé et la liberté requise pour la réalisation de soi. Il en conclut que la liberté exige une retenue du pouvoir mais non son annihilation. L'État doit maintenir l'ordre public ainsi que la décence et procurer une protection complète aux mineurs. Il peut punir les excès personnels mais, pour l'essentiel, il doit laisser les personnes raisonnables adopter les comportements qu'elles désirent.

### 1.2.3 Le temps libre intégrant le travail: Wiener et Rushkoff

Scientifique précoce et brillant collaborateur à un programme de recherche alliant la biologie, la neurologie, la linguistique et la physique appliquée, Norbert Wiener (1894-1964) formule à partir de 1948, dans son œuvre intitulée *Human Use of Human Beings*, des aspirations quant à l'orientation et aux résultats prochains de la cybernétique, définie comme science du contrôle dans l'acquisition et la transmission des informations et des messages chez les êtres humains, les animaux et les machines, qui comprend formellement divers éléments de projection utopique. Il se pencha longuement, pour le compte de l'armée, sur les problèmes de l'autonomisation des tirs antiaériens et s'intéressa jusqu'à sa mort au problème des prothèses de membres du corps humain.

Wiener défend deux thèses: d'une part, la société ne peut être comprise qu'à travers une étude des messages et des moyens de communication dont elle dispose et, d'autre part, les messages réciproques entre l'humain et les machines et entre les machines elles-mêmes jouent un rôle croissant dans le développement de ces messages et de ces moyens de communication.

L'idéal d'une société de communication, affranchie de la corruption politique et financière, se forge chez Wiener au cœur des hostilités de la Seconde Guerre mondiale et est présenté comme la seule option viable à l'état de barbarie qui domine la civilisation. Cette option prend appui sur

trois piliers définissant l'*homo communicans*: une nouvelle anthropologie, un nouveau modèle social et une nouvelle valeur incarnée par la communication. Il s'agit pour Wiener de combattre le désordre croissant en lui opposant un nouvel ordre transparent qui n'existe qu'à travers l'échange d'informations entre sujets sans intériorité selon un procès exempt d'idéologie. Il ne s'agit plus de devenir quelqu'un, ayant éventuellement des positions politiques, mais d'être branché en interagissant à travers les réseaux de communication.

L'utopie de Wiener écarte non seulement les sources du conflit, mais elle réalise une réconciliation totale entre ce que l'être humain est, ce qu'il devient et ce qui l'entoure. Au cœur de ce pur système relationnel, le temps libre est appelé à croître à mesure que s'étend l'automatisation et à se vêtir des habits de la culture conçue comme ensemble complexe d'informations et de processus créateurs.

Dans une œuvre romanesque publiée en 1994 et intitulée *Cyberia: Life in the Trenches of Hyperspace*, Douglas Rushkoff décrit un avenir, qu'il estime rapproché, où l'espace est circonscrit par le territoire de l'information digitale. Le livre se présente comme un tour guidé du monde visionnaire qu'est Cyberia. Les explorateurs que nous suivons sont habités, comme tous les pionniers, par des craintes, des doutes et des frustrations. Mais ils dessinent résolument la fin de l'histoire. L'horizon de son utopie est le dépassement de la réalité telle que nous la connaissons. Les voies d'accès à ce nouvel univers sont la technologie, le réseautage planétaire de communication et la réalité virtuelle qui rompt avec les règles de la réalité physique, permettant notamment de franchir plus aisément le temps et l'espace.

Les Cybériens sont convaincus que le nouveau monde est en rupture et s'érige sur un terreau inédit qui interpelle la conscience. Dans l'utopie cybérienne, il n'existe qu'un cerveau commun et global. Gaïa est en fait un être terrestre suprême dont les humains sont les neurones. Le paradigme scientifique qui s'impose et les drogues qui circulent font figures de renouveau: l'ordinateur remplace la presse à imprimer, le LSD la caféine, l'holographie la perspective dans la peinture, la fusée la roue et les informations digitales l'agriculture.

Le mouvement social dont ils sont l'avant-garde s'est rebellé contre le système obsolète de langage, de pensée et de gouvernement. Les Cybériens versés dans l'activisme politique utilisent les virus dont ils infectent la datasphère pour concurrencer et réduire à l'impuissance les structures sociales hypocrites et illogiques. La réaction des traditionalistes est celle de la panique puisque Cyberia ébranle la base de la réalité sur laquelle les idées de contrôle et de manipulation ont éclos.

Pour Rushkoff, la réalité en émergence et qui se déploie sous nos yeux a déjà fait son deuil des caractéristiques de la modernité. Linéarité du déroulement de l'existence, intégrité de la personne humaine et raison matérielle cèdent leur place à la simultanéité, à la participation à l'unité d'une conscience supérieure et à la spiritualité du monde virtuel. L'éventualité de Cyberia repose sur le renversement d'un système politique et culturel obsolète, centralisateur et contraignant, pour y substituer un univers ludique où tous les citoyens contribuent à sa re-création, sous un mode libre et éclaté, par le biais d'un contrôle réciproque.

#### 1.2.4 Le temps libre intégré à un travail édifiant: Fourier et Morris

Employé de commerce et écrivain prolifique, Charles Fourier (1772-1837) propose un projet utopique de manière un peu diffuse dans diverses œuvres, dont principalement la *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* (1808), le *Traité de l'association domestique agricole* (1822) et *Le nouveau monde industriel et sociétaire* (1829). L'idéal de Fourier, qui s'exprime par une conception optimiste de l'histoire, a pour origine une impitoyable critique de la société, plus particulièrement de son système conjugal et commercial. Il se distingue de la majorité des utopistes par le fait qu'il n'entend pas transformer la nature humaine, mais plutôt la comprendre telle qu'elle est et aménager le lieu de son épanouissement en dévoilant les pesanteurs culturelles ayant recouvert ses attributs libres et authentiques.

Le principe de l'association fouriériste s'incarne dans le plan du phalanstère, équivalant à une coopérative de production et de consommation reposant sur trois bases. D'abord, une base économique, sous forme d'un labeur de nature plus agricole qu'industrielle, devant garantir un certain confort matériel. Puis, une base sociale réglant le monde moral ou passionnel. Enfin, une base intellectuelle chargée de découvrir les lois universelles de l'ordre. La vie associative que propose Fourier prétend ainsi être une solution de remplacement à l'inachèvement de la civilisation dont il est contemporain, qui à la fois impose aux individus des restrictions abusives et les encourage à une course au bien-être qui les épuise et les détruit. L'action d'institutions communes, érigées sur la base des véritables besoins humains, solutionnera ce dilemme.

La restructuration radicale de la société autour de l'association respectueuse des passions, des caractères, des goûts et des instincts, est, à ses yeux, nécessaire pour à la fois développer suffisamment la production afin de s'affranchir du paupérisme et réaliser l'être humain total dans une communauté organique. Bien qu'il adhère à la critique saint-simonienne de l'oisiveté, Fourier conçoit une société où le travail est non avilissant, le

temps libre dominant et où prévaut sans condition ni justification le droit à un minimum vital.

De son vivant, Fourier n'a pas connu d'application de son projet utopique. Mais son œuvre ne fut pas sans influence pratique. En France, Godin y donna un écho avec son familistère à Guise, dans les Ardennes, dont les portes restèrent ouvertes de 1859 à 1968. Aux États-Unis, *The Brook Farm* fut une expérience directement inspirée de ses idées.

Poète, penseur et militant politique, William Morris (1834-1896) est d'abord un artiste pour qui la cause de l'art est la cause du peuple. Rédacteur en chef du *Commonweal*, organe de la Ligue socialiste qui prône notamment la journée de huit heures, le salaire minimum garanti et le suffrage universel, il y publie en feuillets à partir de 1884 ses *News from Nowhere*, textes rassemblés en un volume en 1890.

C'est dans la vallée de la Tamise que Morris situe son utopie, à une époque où une révolution a fait le grand ménage dans les iniquités et les laideurs héritées du XIX<sup>e</sup> siècle. Les grandes villes ont disparu, et Londres n'est plus qu'un amas de villages entourés de forêts parsemées de marais où les enfants apprennent l'été les rudiments de la vie rustique. Les quartiers les plus sordides, ceux dont les noms étaient évocateurs de taudis et de misère, sont devenus des parcs magnifiques, des palais et des musées. Dans le roman, le visiteur de ce lieu réenchanté est en fait l'un des invités reçus par un groupe de jeunes femmes libres à l'allure athlétique, incomparablement plus saines que les femmes de l'époque antérieure. C'est que le travail est devenu, dans cette Angleterre nouvelle, une activité d'amusement et de création rendue possible par la simplification des niveaux de vie et le refus des besoins artificiellement stimulés.

Libérés des pressions économiques, les habitants de cette vallée mènent une existence de loisir qui, loin d'être ostentatoire et composée d'activités factices, ressemble à la vie des artistes. Morris ne s'est pas contenté d'évoquer la nécessité et la dignité du travail, mais propose en fait d'en définir la nature avec les mêmes caractéristiques que l'on attribue communément au temps hors travail.

L'élargissement des qualités rattachées au temps libre, par le fait qu'elles sont intégrées au travail, se réalise chez Morris à travers la réduction draconienne des désirs humains et la contribution des deux sexes aux activités de production. Morris admet d'emblée la rationalité, la santé, la bonté et la tolérance des individus à l'échelle de petites communautés. Son refus de l'industrialisation passe par un rejet de la centralisation politique et territoriale qui l'accompagne ainsi que de l'innovation technique sur laquelle elle repose, et n'entraîne pour toute réforme qu'un retour à des valeurs traditionnelles qui seules allient beauté et humanité.

### 1.2.5 Conclusion

On peut rendre compte de l'évolution des utopies selon le caractère dominant attribué à l'être humain, le fondement des projets et leur lieu privilégié d'expression (voir le tableau 3). Ainsi, chez Owen et Cabet, l'être humain est défini comme un agent économique intégré au procès de production, si bien que l'utopie tourne autour de l'organisation du travail et que son espace privilégié est l'usine. Chez Bellamy et Wells, l'être humain est plutôt perçu comme un agent politique disposant de certains droits et libertés, de sorte que la projection utopique tourne autour de la représentation politique et que son espace privilégié d'expression est le gouvernement national ou mondial. Pour Wiener et Rushkoff, chez qui l'être humain est considéré comme un agent culturel inscrit dans un réseau de communication, le projet de société tourne autour de la circulation de l'information et son lieu d'expression privilégié est le monde symbolique ou virtuel.

**TABLEAU 3**  
**Caractère dominant chez l'être humain, fondement du projet de société et lieu privilégié de son expression dans les utopies des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles**

Auteurs (période)	Caractère dominant chez l'être humain	Fondement du projet de société	Lieu privilégié d'expression
Owen et Cabet (1800-1869)	Agent économique	Organisation raisonnée du travail (primauté du bonheur collectif)	Usine
Bellamy et Wells (1870-1929)	Agent politique	Reconnaissance de droits et de libertés politiques (conciliation bonheur/liberté)	Gouvernement
Wiener et Rushkoff (1930...)	Agent culturel	Participation culturelle (primauté de la liberté individuelle)	Réseaux de communication
Fourier et Morris (a-historique)	Être de passions	Activité créatrice (exaltation d'une liberté frugale)	Art

L'évolution des utopies nous fait donc voir une dynamique où trois enjeux se sont historiquement superposés : la participation économique (1800-1869), la participation politique (1870-1929) et la participation culturelle (depuis 1930). Cette trajectoire nous démontre des exigences cumulatives : d'abord, celle du travail (parce que l'être humain est un être de besoins, il y a nécessité du travail) ; puis, celle d'une intégration politique (parce qu'il travaille, l'individu peut prétendre à un statut politique) ; enfin, celle d'une activité culturelle (parce que le travail produit en abondance et que l'individu dispose de droits politiques, il peut prendre part à la dynamique culturelle). En marge de l'histoire, certains auteurs, tels Fourier et Morris, affirment par ailleurs que, puisqu'il constitue un être de passions, l'humain ne doit être emprisonné dans aucun carcan économique, politique ou culturel, et doit pouvoir manifester son originalité par des activités créatrices dont le lieu privilégié d'expression est l'art.

Les projets utopiques considérés traduisent ainsi une triple revendication. D'abord, une organisation rationnelle de la production garantissant à la fois l'augmentation du produit et l'amélioration des conditions du travail. On touche alors aux bénéfices de l'intégration professionnelle et économique. Puis, une démocratisation du système politique octroyant à tous des droits et des libertés inaliénables. On se rapporte alors aux prérogatives qui accompagnent la reconnaissance du statut de citoyen. Enfin, une accessibilité élargie à l'ensemble des modes de communication. On fait alors appel aux avantages pour l'individu d'être inscrit au cœur d'une communauté symbolique et de partager l'information qui favorise son développement cognitif<sup>1</sup>.

Il est par ailleurs possible de situer les utopies suivant l'importance et la forme qu'elles prêtent au temps libre (voir le tableau 4). Cet exercice requiert toutefois que nous les situions vis-à-vis de l'industrialisation et de ses implications. La révolution industrielle doit être vue comme une rupture avec un état de société précédent. Elle contribue d'un côté à la

---

1. De sorte que l'histoire de la pensée utopique donne écho, malgré son léger décalage chronologique, à l'avènement des trois types de droits en Angleterre tel que proposé par Marshall (1950). Selon sa thèse, articulée autour de la surimpression historique des dimensions de la citoyenneté, les droits civils, nécessaires à la liberté individuelle, telle la liberté de penser, de croire, de poursuivre en justice et de passer contrat, qui ont pour assise institutionnelle les règles de la loi et des tribunaux, furent accordés au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Les droits politiques, nommément le droit d'exercer le pouvoir politique, le droit de vote et de participation, qui trouvent leur ancrage dans les institutions parlementaires et les conseils municipaux, remontent pour leur part au XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, les droits sociaux, dont la figure concrète est le droit à un niveau de vie décent et à la sécurité sociale, dont le fondement institutionnel se situe dans l'éducation et les services sociaux, sont l'apanage du XX<sup>e</sup> siècle.

victoire de l'humanité sur la nature, par l'emploi de nouvelles techniques dont l'organisation du travail, mais elle conduit d'un autre côté à la soumission à un pouvoir renforcé, compte tenu que la production à grande échelle requiert une coordination d'ensemble. Le type de rapports des utopistes à l'industrialisation passe d'abord d'un refus à une acceptation béate, puis à une acceptation modulée pour enfin postuler le dépassement du processus industriel. À chacune de ces positions se rattache une forme de temps libre. Au refus de l'industrialisation correspond l'intégration du temps libre dans un travail créateur et édifiant. À l'acceptation globale de l'industrialisation correspond un temps libre programmé se situant en continuité avec l'enrégimentation du travail. À l'acceptation conditionnelle de l'industrialisation correspond un temps libre compensatoire en retour d'un travail aliénant. Enfin, au dépassement de l'industrialisation correspond un temps libre qui intègre le travail.

**TABLEAU 4**  
**Positions des utopistes vis-à-vis de l'industrialisation**  
**et formes corrélatives du temps libre**

Le temps libre intégré à un travail édifiant  <ul style="list-style-type: none"> <li>• Refus de l'industrialisation</li> </ul> Socialisme anarchiste	Fourier (1808-1829) ou l'aménagement des passions dans une coopérative agricole	Morris (1884-1890) ou l'épanouissement de l'art une fois les besoins réduits
Le temps libre programmé comme le travail  <ul style="list-style-type: none"> <li>• Acceptation globale de l'industrialisation</li> </ul> Socialisme autoritaire	Owen (1813-1830) ou les bienfaits de l'industrie ne sont réels qu'avec l'éducation.	Cabet (1840) ou l'hygiène publique et morale rationalisée
Le temps libre compensatoire d'un travail aliénant  <ul style="list-style-type: none"> <li>• Acceptation conditionnelle de l'industrialisation</li> </ul> Socialisme libéral	Bellamy (1887) ou le socialisme d'État fondé sur des droits formels	Wells (1905) ou les bienfaits d'un gouvernement mondial garantissant l'exercice de droits individuels
Le temps libre intégrant le travail  <ul style="list-style-type: none"> <li>• Dépassement de l'industrialisation</li> </ul> Métasocialisme	Wiener (1948-1954) ou l'homme-message dans un monde de pure communication	Rushkoff (1994) ou la fusion de la communauté humaine dans l'hyperespace

L'étude de la pensée utopique nous renseigne sur la perspective qui domine l'étude du temps libre. À l'instar des utopistes, les sociologues du temps libre sont à la recherche d'un nouvel ordre social et spatial dont la trajectoire prend simultanément la figure d'une critique, d'une proposition normative et d'une prospective. Les normes de conduite et d'aménagement qu'ils élaborent concernent tout d'abord la production, conscients que seul le travail auquel tous participent, se déroulant dans les conditions les plus favorables et surtout soumis à des mesures favorisant les gains de productivité, peut à la fois conduire à la satisfaction des besoins matériels collectifs et accroître le temps libre. Elles ont ensuite trait au fonctionnement de l'appareil politique de manière que le produit du travail soit équitablement redistribué, de sorte que des objectifs de justice sociale soient atteints, se traduisant par une égalité sur le plan de l'accès au temps libéré du travail. Elles ont enfin pour finalité de renforcer le sentiment d'appartenance à une culture commune en rendant accessibles divers équipements collectifs et en soutenant directement la participation culturelle.

### 1.3 ITINÉRAIRE DE LAFARGUE À MOTHÉ

Par sa forme de problématisation, qui trouve son ancrage dans la tradition sociologique positive dont Durkheim a fixé les principales balises, et par sa source doctrinale, soit la pensée utopique, qui lui inspire sa perspective critique, normative et prospective aux différentes périodes de son expression, la sociologie du temps libre possède des contours et des orientations propres. Notre objectif consiste maintenant à cerner les thématiques privilégiées par cette approche, à partir desquelles nous pourrions définir le concept de temps libre. Nous examinons, pour ce faire, un éventail d'œuvres d'auteurs marquants dans ce domaine depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, soit celles de Paul Lafargue, de Georges Friedmann, de Joffre Dumazedier et de Daniel Mothé. Nous terminons cette section par une discussion autour des enjeux sociaux centraux soulevés par la sociologie du temps libre.

#### 1.3.1 Lafargue: le droit de tous aux bénéfices du travail socialisé

Homme politique et gendre de Marx, Paul Lafargue (1842-1911) fut, en 1882, cofondateur du Parti ouvrier français. Il fait paraître l'année suivante un opuscule intitulé *Le droit à la paresse*. Dans un style pamphlétaire, Lafargue développe une critique acerbe du mode de distribution de la richesse dans la société industrielle capitaliste. Il insiste principalement sur l'appropriation privée du surtravail et sur la tendance de la classe régnante à se détourner d'investissements utiles au profit d'une consommation improductive présentée comme stratégie pour surmonter les crises

de surproduction. Car là où le capital est privé et l'apanage d'une minorité, le temps libre devient un privilège de classe et donne lieu à des dépenses futiles répondant à des mœurs creuses. Lafargue dénonce vertement ce revirement de la classe bourgeoise d'une éthique puritaine, alors qu'elle était en lutte contre la noblesse et le clergé, à une consommation immorale, maintenant qu'elle a définitivement triomphé de l'aristocratie et qu'elle s'est soumise les hommes d'Église. La bourgeoisie se paie même le luxe de s'entourer d'une classe domestique, dont les membres sont tirés du peuple, comme autant de bras soustraits au travail productif.

Le droit du travail, proclamé en France en 1848, sous de fortes pressions ouvrières, a eu pour effet de piéger les travailleurs dans un marché de l'emploi qu'ils ne contrôlent pas et dans un système de contrats qui les embrigade juridiquement. Curieusement, rapporte Lafargue, ce sont les industriels qui, vers 1860 en Europe, ont demandé à ce que soit légalement fixée la durée de la journée de travail en usine, ayant observé que les taux de productivité pouvaient être maintenus, voire accrus, par une diminution relative des heures accordées au travail.

L'avenir appartient, selon lui, au machinisme humanisé. L'introduction par le capitalisme de machines dans le procès de production a asservi les êtres humains. La quête incessante de productivité en a appauvri la majorité. Mais par un retournement, mettant à l'avant-plan l'appropriation collective des moyens de production, cette dynamique peut et doit être socialement féconde. Car, à l'évidence, le temps libre ne peut être conquis qu'à la condition d'avoir atteint des seuils minimums de productivité. Aussi, seule une forme collectivisée de machinisme permet d'entrevoir l'abondance pour tous et la liberté.

### **1.3.2 Friedmann: le temps libre en compensation du travail en miettes**

Entre 1946 et 1960, le philosophe des sciences et sociologue Georges Friedmann (1902-1977) procède à l'examen de l'organisation industrielle du travail, en portant une attention toute particulière à l'accroissement d'un temps libéré du travail professionnel comme l'une de ses conséquences immédiates et l'un de ses enjeux cruciaux. Sa pensée s'articule en trois temps et débouche davantage sur une série de questionnements que sur des certitudes.

Ainsi, en 1946, dans *Problèmes humains du machinisme industriel*, il destine les sciences sociales au projet d'humaniser l'énorme appareil de production issu de la révolution industrielle. D'emblée, le machinisme doit être replacé dans un contexte historique et une structure sociale. C'est que

la rationalisation du procès de travail résulte selon Friedmann d'un compromis entre trois points de vue : celui de l'État, cherchant à renforcer l'économie nationale ; celui des directions d'entreprise, appliquant la pure logique du profit ; et celui des travailleurs, qui aspirent à se réaliser au mieux.

S'il constate qu'il est impossible de heurter de front le profit privé de l'entrepreneur dans le projet de refonte humaniste du travail, il remarque par ailleurs que le facteur humain peut être davantage pris en considération. Ainsi, la diminution de la durée du travail, la lutte contre la fatigue physique et psychique et l'introduction méthodique de pauses servent tant les travailleurs que les patrons. Si le machinisme condamne les travailleurs à la fatigue et à la monotonie, peuvent-ils trouver ailleurs le bonheur, notamment dans le temps libre ? Peut-être, répond Friedmann, mais cela implique qu'une formation générale leur soit offerte, qui allie culture générale et technique, ce qui nécessite davantage de temps libéré du travail.

Friedmann soutient en 1950, dans *Où va le travail humain ?*, que le milieu technique se surimpose progressivement au milieu naturel à mesure que l'industrialisation se développe. Cette préséance du milieu technique, issue du domaine de la production, tend à s'étendre à l'ensemble des activités hors travail. S'érige alors au cœur de cette dynamique une médiation toujours plus importante entre l'humanité et la nature, ce qui entraîne des transformations dans le mode d'être de l'humain, au carrefour du biologique et du social. On constate ainsi un changement de rythme des activités vitales, physiques et intellectuelles, une nouvelle marche du temps, dont la vitesse accrue modifie la perception de l'espace, une mutation au plan des sensibilités, le toucher et l'ouïe cédant à la vue, enfin des changements relatifs aux mentalités, le sens de la logique, empruntant autrefois à une mystique qui accordait une place de choix à une action externe au social, se limitant à une approche scientifique qui ne déborde pas la matière.

L'auteur donne quelques indications relativement aux relations à venir entre le travail et le temps libre. Le travail est continuellement bouleversé par les techniques appliquées à la production. La division du travail s'accompagne de deux mouvements : l'éclatement des métiers unitaires et l'émergence de nouveaux métiers. Les nouvelles techniques de production, dont au premier rang l'automatisation, transformeront la substance du travail puisqu'elles recouvrent des tâches nouvelles plus ou moins qualifiées. Elles feront passer les tâches d'un travail d'exécution exigeant des habiletés manuelles à du travail d'activation de machines qui requiert surtout de l'attention. Par ailleurs, le temps libéré est accaparé par des obligations domestiques, familiales, éducatives et professionnelles,

dont le second emploi devant bien souvent garantir le confort matériel de base. Pour sa part, le domaine des loisirs est traversé par la multiplication des associations récréatives qui entretiennent des rapports complexes avec la vie démocratique. Cette dynamique s'avère encouragée par l'exode vers la banlieue.

À la question de savoir si le temps libre permet l'accomplissement de l'être humain dans la civilisation technicienne, Friedmann répond au conditionnel. Une intervention de la puissance publique lui paraît requise pour éviter que l'individu ne soit laissé à la merci des médias de masse et pour mettre en place un programme de loisirs éducatifs et culturels assorti des infrastructures nécessaires. De manière générale, la renonciation du travailleur à toute espèce de satisfaction en tant que producteur peut être partiellement compensée par la satisfaction en tant que consommateur, à condition que la distribution des biens soit équitablement organisée.

Poussant plus loin la réflexion, Friedmann aborde, en 1956, les enjeux reliés au loisir, considéré dans le cadre des problèmes de la spécialisation et de l'insatisfaction au travail, dans *Le travail en miettes*. Le constat qu'il porte alors est que le loisir est utilisé en vue de réaliser des aspirations non retirées du travail professionnel. Il ne fait plus de doute que la réalité du travail détermine les activités hors travail et que les conditions aliénantes du premier déteignent sur les secondes. Il s'ensuit une fuite dans le loisir chez les purs exécutants qui, par souci d'économie et dans l'optique de la réalisation de soi, développent divers dadas et passe-temps. Les travailleurs cherchent ainsi à compenser par l'art et l'artisanat les effets d'une vie trop mécanisée. Friedmann remarque toutefois que la publicité et les communications de masse détournent d'un loisir édifiant et contribuent à développer des tendances égoïstes, matérielles et violentes.

Il propose de considérer comme temps libre les activités divertissantes et culturelles soustraites aux obligations économiques, sociales et familiales, auxquelles il ajoute les nouveaux besoins créés par l'abondance et entretenus par les médias de masse. L'occupation du temps libéré du travail professionnel pose un problème social important. Ou bien les individus s'évertueront à perdre leur temps, ou bien ils pratiqueront des loisirs actifs, ce qui suppose l'accessibilité à des équipements et une promotion par l'éducation populaire et, plus globalement, par une politique culturelle implantée à l'échelle nationale.

Friedmann résume en 1960 ses considérations relatives à l'évolution du travail et du loisir dans *La civilisation technicienne*. D'essence universaliste, la civilisation technicienne couvre l'organisation scientifique du travail, la production en série, les médias de masse, la publicité, la consommation, dont le tourisme de masse, ainsi que les comportements hors travail.

Elle multiplie les instruments de production et les biens de consommation en même temps qu'elle suscite la libération de temps séparé du travail et soumet l'individu à des excitations et à des sollicitations nouvelles. L'industrialisation tend à produire du temps libre, mais aussi de nouvelles contraintes, au premier rang desquelles l'attraction vers de nouvelles formes de confort, l'allongement des temps de déplacement, l'élan inquiet vers des types d'évasion réelle ou imaginaire.

Le loisir dans la société technicienne ne peut se comprendre que par la rencontre des médias de masse et de «l'homme-d'après-le-travail». Prenant la forme d'un hédonisme triomphant bien qu'uniforme, le loisir est porteur de toutes les virtualités. Il favorise la quête du bonheur, à condition que l'individu y soit préparé. Friedmann constate à cet égard l'insuffisance du réseau des institutions favorables à la réalisation du bonheur et l'exigence d'une maîtrise des instruments techniques pour éviter qu'ils ne nous maîtrisent. La civilisation technicienne n'est pas préparée à l'avènement de l'être de loisir. La société née des révolutions industrielles ne possède pas en propre d'institutions de loisir. Il remarque également que les valeurs déployées dans les loisirs de masse ne remplissent pas le vide laissé par la réduction de la semaine de travail.

L'humanisation des loisirs passe par l'humanisation du travail. L'état aliénant du travail rend plus difficile l'effet compensatoire des loisirs. Pour que le temps libéré devienne du temps libre, il faut un système d'institutions et de valeurs qui détourne des nouveaux besoins de consommation conduisant à l'accroissement du travail.

### **1.3.3 Dumazedier: les valeurs émergentes du temps libre**

Dans la relation qui associe travail et loisir, Friedmann privilégiait le premier terme. Joffre Dumazedier (1915-2002), dont l'étude de la question s'étale sur un demi-siècle, insiste davantage sur la relation inverse. Au terme de recherches empiriques d'envergure, ce dernier en vient à proposer l'idée d'une révolution culturelle du temps libre de nature esthétique-éthique. Avec le recul des obligations institutionnelles, le loisir couvre progressivement l'entièreté de la vie humaine et réciproquement le jeu tend à repousser toutes les obligations que le sujet ne s'impose pas à lui-même.

Dumazedier constate une rupture fondamentale au tournant des années 1960. Une économie de services conditionne désormais le développement de la consommation et du loisir de masse. L'entrée dans la nouvelle économie entraîne des transformations sociales et culturelles profondes qui touchent aux relations entre obligations et choix personnels, devoirs sociaux et droits individuels, entre système de valeurs personnelles et

collectives. Il s'intéresse d'abord à la dynamique productrice du temps libre dans les sociétés industrielles avancées, là où le niveau de développement des forces productives est le plus élevé et où on retrouve la majorité des travailleurs dans le secteur tertiaire, puis à l'occupation du temps libéré par le travail professionnel.

L'avènement du temps libre est tributaire de gains de productivité, rendus possibles par le progrès des sciences techniques appliquées à la production. Le temps libéré par la croissance industrielle diffère du temps inoccupé par le sous-développement économique par le fait qu'il s'accompagne d'une production accrue de richesses. Le temps libre doit également son extension à l'action sociale des syndicats en ce qui concerne l'amélioration des conditions de travail et, surtout, la diminution du temps de travail. Enfin, des pressions exercées par certains entrepreneurs de la consommation de masse ont contribué à accroître le temps libre, en faisant valoir la nécessité pour écouler la production que les travailleurs disposent de plus de temps pour consommer.

La levée des obligations professionnelles doit également se doubler de la levée des obligations familiales. Le temps libéré du travail n'équivaut bien sûr pas intégralement à du temps libre. Dumazedier fait entre autres référence à la dure réalité qui attend les travailleuses de retour de l'ouvrage et remarque que le temps gagné sur le travail professionnel est consacré par les femmes à des travaux domestiques dans le cadre d'un semi-loisir et par les hommes hors foyer en pur loisir. L'auteur constate que, dans l'ensemble, le temps libéré du travail professionnel est occupé trois fois sur quatre par des activités de loisir, assumant, selon sa formule bien connue, une *fonction* de délassement, de divertissement ou de développement. Il y a donc ouverture large, en relation tensionnelle avec les pouvoirs économiques et politiques, d'une sphère de la culture. Mais il y a aussi menace, suivant le type d'engagement lié aux choix de loisir, de dépolitisation ou de désinvestissement des citoyens vis-à-vis des lieux de décision.

La nécessité du travail devenant plus relâchée et le contrôle des institutions constitutives de la société étant moins étendu, un temps marginal est libéré dont la fin première ne se mesure plus en relation avec les institutions, mais en fonction de la réalisation de l'individu. La subjectivité est devenue une valeur sociale. La forme du loisir ainsi délimitée renvoie à trois structures fondamentales : le temps, les activités et les valeurs. Les remarques finales de l'auteur sur l'occupation du temps libre portent sur le constat d'inégalité vis-à-vis du potentiel que renferme le loisir, problème qui renvoie à la justice sociale. Si le loisir est davantage qu'un complément du travail, le loisir de masse doit se fonder sur une politique culturelle urbaine qui comprend l'éducation populaire.

Sur le plan de l'observation directe sur le terrain, Dumazedier eut l'initiative, en collaboration avec Aline Ripert et Nicole Samuel, de mener une étude longitudinale, sur une période de 30 ans, dans la ville d'Annecy (Samuel, 1993). Entre 1954 et 1956, est mise de l'avant une problématique du développement culturel. Les résultats de cette recherche sur les principaux aspects du loisir paraissent en 1966 dans le livre *Loisir et culture*. La perspective de recherche repose à ce moment sur l'hypothèse voulant que le contenu du loisir constitue, à partir d'un certain seuil de développement économique, le plus important des problèmes que pose la culture de masse. L'approche adoptée est, au dire de Dumazedier, de type probabiliste, c'est-à-dire orientée vers l'évolution probable du loisir, en tenant compte de son développement souhaitable selon certains critères d'ordre culturel sur lesquels peuvent se fonder les interventions de la puissance publique dans ce domaine. L'ensemble est placé dans une perspective de démocratie culturelle et de culture continue, débordant notamment dans la sphère du loisir, et pose la question de la culture de masse définie comme celle dont le contenu est ouvert à la majorité de la population. Les données de l'équation relatives au développement culturel sont donc les suivantes : les besoins d'une population, les objectifs culturels à atteindre, les moyens de les réaliser ainsi que les obstacles qui doivent être surmontés dans ce but.

Partant du concept de plan culturel, défini comme celui des symboles affectifs, cognitifs et conatifs qui mettent l'individu en relation avec le monde, la société et lui-même dans une civilisation donnée, Dumazedier conçoit alors le développement culturel comme « une mise en valeur de ces ressources symboliques afin de permettre à l'individu de mieux maîtriser la nature tout en la respectant, de mieux participer à la société tout en sachant préserver son intégrité personnelle, de mieux se dominer soi-même tout en sachant être heureux ». (Dumazedier 1966, p. 33) Cela l'amène à constater que le développement culturel, sans se confondre avec le développement de la société ni avec celui de la personnalité ou celui de l'économie, est déterminé par eux tout en les déterminant. Si le loisir peut être considéré comme un moyen de relation sociale, comme l'expression de la personnalité, comme bien ou service et enfin comme support culturel, c'est sur ce dernier aspect que Dumazedier met l'accent.

Puisque sa perspective d'intervention consiste à donner une importance explicative aux valeurs, il choisit de traiter les contenus de loisir comme des configurations d'intérêts de genres différents et de niveaux inégaux, dans le but de prendre appui sur les valeurs que ces intérêts expriment et qui, selon lui, devaient inspirer l'évolution culturelle au cours des décennies suivantes. Dès ce stade de réflexion, se pose la question du rapport entre les valeurs du loisir et les autres valeurs rattachées au travail,

à la famille, à la politique et à la religion. Sur le plan des valeurs culturelles internes au loisir, il propose de considérer les activités de loisir par la présence simultanée de quatre caractères : libérateur, désintéressé, hédoniste et personnel. Enfin, il retient cinq domaines du loisir où se manifestent les valeurs culturelles : esthétique, intellectuel, manuel, physique et social. L'enquête montre que le loisir est loin de se réduire à une consommation standardisée et qu'il s'avère plutôt un cadre diversifié d'accès à des valeurs culturelles de niveau inégal, réparties de façon variable selon les classes sociales. Il apparaît en outre qu'au-delà des différences de nature économique, les variations de niveaux d'instruction constituent le point névralgique qui décide des inégalités de développement culturel dans le loisir des classes sociales.

La seconde recherche, menée en 1972 et publiée en 1976 sous le titre *Société éducative et pouvoir culturel*, va dans le sens d'un renforcement de la problématique du développement culturel, en ajoutant à l'importance du niveau d'instruction les questions relatives au lien entre le loisir et les obligations professionnelles, familiales, sociales, civiques et spirituelles. Des limites sont constatées au rôle de l'école dans la satisfaction des besoins culturels de la population par l'observation d'un système improvisé d'éducation permanente, résultat d'une combinaison entre l'action de l'école et celle de certaines associations culturelles. En fait, Dumazedier constate que les associations culturelles et sportives orientent la formation des valeurs et intérêts culturels principalement par l'action novatrice d'animateurs dont les conceptions de l'action culturelle concordent malgré la diversité de leurs origines sociales et de leurs perspectives idéologiques.

On peut distinguer chez ces animateurs un double cadre de référence : le premier, constitué de leur système de valeurs culturelles, modelé sur un schéma commun avec les autres animateurs, et le second, de leurs convictions idéologiques et politiques qui présentent en bout de ligne un éventail diffus. Ce système commun de valeurs pousse les animateurs à revendiquer une certaine autonomie par rapport aux institutions auxquelles ils sont professionnellement rattachés et permet de mettre en œuvre la société éducative, reflet concret d'un nouveau système de valeurs relatif au loisir ainsi que d'une nouvelle conception de la vie culturelle. Dans une dynamique complémentaire, on observe l'influence exercée par ces animateurs sur leurs institutions d'appartenance professionnelle ayant pour effet de changer les institutions sociales en institutions socio-éducatives devant favoriser, au-delà de leurs fins utilitaires, l'épanouissement du corps et de l'esprit de chacun. On voit enfin que ce groupe d'animateurs échappe en partie au conditionnement social et politique et s'impose comme une réalité relativement autonome qui modifie, sans toutefois jamais le supprimer complètement, le conditionnement social et

politique. Cette autonomie culturelle conquise vis-à-vis des institutions prend le nom de pouvoir culturel. La problématique du développement culturel se trouve donc complétée et renforcée par les concepts de société éducative et de pouvoir culturel.

Au terme des deux premiers tomes, s'impose l'idée que le loisir, bien que conditionné par les besoins de l'industrie et du politique, est devenu le lieu de l'émergence de valeurs nouvelles pour l'individu et de transformation des valeurs d'engagement social. Une relation d'influence réciproque est ainsi établie entre les formes et les contenus du loisir et les formes et les contenus de la vie familiale, professionnelle, politique et spirituelle. Avec la troisième phase de l'analyse, effectuée en 1984-1986 et publiée en 1988 par Nicole Samuel sous le titre *La dynamique du changement culturel dans une ville moyenne (Annecy: 1956-1986)*, la problématique du développement culturel est différée vers celle des temps sociaux. Les auteurs constatent qu'à partir du début des années 1980, d'importantes minorités d'individus adoptent un mode de vie orienté par un système de valeurs où le temps libre, en particulier le temps de loisir, tout en demeurant conditionné par des facteurs économiques, sociaux et politiques, est privilégié par rapport au temps de travail, aux obligations familiales, à l'engagement religieux, civique ou politique.

L'hypothèse se fonde dorénavant sur la dynamique par laquelle l'intensification des valeurs liées au temps de loisir introduit des transformations culturelles et sociales dans l'ensemble des temps sociaux, étant compris que ceux-ci sont non seulement distincts d'une société à l'autre, mais également hétérogènes au sein d'une même société. L'analyse débouche alors sur la notion de structure symbolique des temps sociaux, définie comme l'ensemble des habitudes, des rites, des normes, des représentations et des valeurs qui règlent la relation au temps des individus et des groupes sociaux. Cette structure symbolique se transforme continuellement. Ainsi apparaît un conflit entre les normes sociales datant du début de l'industrialisation et les valeurs vivement ressenties par les individus et les groupes sociaux lors d'une étape ultérieure de l'industrialisation, valeurs qui ont eu une influence sur la réduction de la durée du travail et le développement du temps libre. L'analyse se termine par la démonstration que ce conflit a progressivement abouti à une nouvelle structure symbolique des temps sociaux où les valeurs qui avaient suscité le conflit, liées au loisir, sont devenues des normes susceptibles de dominer cette structure.

### **1.3.4 Mothé: le temps libre contre le lien social**

Dans son ouvrage paru en 1997 intitulé *L'utopie du temps libre*, le syndicaliste Daniel Mothé (né en 1924) se demande si la réduction du temps de

travail constitue en elle-même un levier de progrès social et culturel. Il situe préalablement cette réduction du temps de travail en lien avec la précarisation de l'emploi pour conclure que la valeur du temps libre est question de ressources et qu'il n'est en fait réservé qu'aux classes moyennes et supérieures.

L'auteur reconnaît au travail une valeur sociale et individuelle, au-delà de considérations strictement instrumentales ou économiques, en ce qu'il donne accès à un statut et favorise l'épanouissement de l'individu. Il avance ensuite que le temps libéré, qui n'échappe nullement au règne économique, dans la mesure où il est immédiatement colonisé par la consommation marchande et n'est qu'exceptionnellement voué à l'engagement associatif et politique, est rabattu dans la sphère privée. À la consommation, marquée par la passivité et l'aliénation individuelle, Mothé oppose un usage social du temps libre, actif et libérateur, réducteur des inégalités et visant le bien commun. Cette perspective requiert de la part de l'État la mise en œuvre d'une véritable politique culturelle, substituant par exemple l'achat de livres ou de billets de spectacle par l'implantation de bibliothèques publiques et la présentation gratuite d'événements culturels ou en offrant en parallèle des programmes télévisuels de divertissement des émissions éducatives. L'auteur conclut son ouvrage en invitant à la régulation étatique du temps libre, de façon à assurer au plus grand nombre l'accès aux biens et aux services communs.

La thèse de Mothé se développe autour du refus de l'opposition classique entre travail/nécessité-contrainte et loisir/luxe-liberté, en associant étroitement conditions de travail et conditions du temps libre. Il déplore par ailleurs que la sphère du loisir se caractérise par un individualisme aigu, en associant exclusivement l'essor de cet individualisme à la consommation dirigée. Or, d'autres phénomènes sont en jeu, au premier rang desquels celui de la réduction des contraintes et des obligations issues principalement des sphères familiale et religieuse, faisant en sorte que les individus se sentent retrouvés en bonne partie à profiter seuls du temps libéré de l'impératif du travail. On peut ajouter que cet individualisme est renforcé par la transformation récente du monde du travail et par le retour à une contractualisation libérale.

Mothé récidive deux ans plus tard, dans le sillon de l'adoption de la loi des 35 heures en France, en publiant un nouvel ouvrage intitulé *Le temps libre contre la société*. Son propos, plus étayé, repose sur les mêmes acceptions. Ainsi, bien que le fondement principal du républicanisme soit la solidarité, depuis l'échelle d'une communauté à celle de l'humanité, les inégalités criantes qui traversent la société ne sont à ses yeux que bien timidement combattues. La lutte au chômage ne donne pas lieu à une véritable redistribution de la richesse, mais à un nouveau partage du temps

de travail, de telle sorte que l'on assiste à un glissement de la solidarité vers les seuls intérêts des employeurs et des salariés, qui se situent respectivement sur les plans de la flexibilité et de la quête du bonheur. Dans le cadre de la mise en œuvre de cette loi des 35 heures, le gouvernement offre un nouveau cadre temporel alors que les marchands pourvoient aux activités qui y prennent place. Il en résulte non seulement un problème dans la répartition du temps libre, mais également dans les conditions de son utilisation. Or, la réponse néolibérale à ce problème, qui consiste en une surconsommation des riches qui entraîne dans son sillage l'amélioration de la situation des moins nantis, réduisant la solidarité à une action caritative, aux bons sentiments et à la morale individuelle, annihile l'action politique du citoyen et le confine à la quête de ses seuls intérêts.

La réduction du temps de travail se répercute différemment sur les salariés sans atteindre l'objectif de favoriser l'insertion professionnelle des sans-emploi. D'une part, parce que cette loi s'accompagne d'une gestion beaucoup plus sévère des heures supplémentaires et d'un contrôle accru du travail au noir, les travailleurs payés à l'heure, qui trouvaient dans ces formes alternatives de travail de quoi arrondir leurs fins de mois, n'en retirent pas les mêmes avantages que ceux rétribués sur une base hebdomadaire ou mensuelle. D'autre part, cette réduction s'accompagne de l'augmentation des contraintes sur les salariés, notamment au plan des horaires, afin de rationaliser l'usage des instruments de travail. En somme, Mothé constate une variation importante dans l'utilisation du temps libre suivant le niveau et la stabilité du revenu. S'ajoute à cela l'appel de la consommation, d'abord quantitative puis qualitative, entraînant une perpétuelle situation de manque et de besoin.

Abordant en accéléré la petite histoire du temps libre, Mothé trace un parcours ponctué de trois grandes périodes. D'abord, la demande de repos qui marqua le XIX<sup>e</sup> siècle. Ensuite, l'accès au loisir éducatif qui, au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, s'étendit de l'enfance à la jeunesse puis aux adultes, dans la perspective d'un projet collectif. Enfin, la généralisation du loisir consommatoire à partir de 1950, dont l'extension fut favorisée par l'accroissement du temps libre et accompagnée de l'uniformisation des objectifs et des produits centrés sur les individus.

Considérant le loisir à titre d'objet de consommation, Mothé réfute ensuite le mythe selon lequel derrière la contrainte du travail existerait une autorégulation individuelle et sociale naturelle, donc que la réduction du temps de travail entraînerait un accroissement volontaire de l'éducation et de la formation ainsi qu'une préoccupation plus vive vis-à-vis de la santé. La réalité lui apparaît plutôt sous la figure d'un attrait manifeste envers la facilité et l'accessibilité, un recul de la gratuité, la colonisation urbaine des espaces naturels, la socialisation par la voie de la consommation et la

ségrégation associative sur la base des coûts de cotisation. Face à cette réalité, l'intervention étatique, nécessaire pour contrer les effets pervers des loisirs individuels mis en valeur par l'offre privée de consommation et qui prend la forme de législations et de réglementations, passe à son tour par la facilité et l'accessibilité.

Mothé en arrive alors au cœur de son argumentaire. Selon lui, les gens en situation de temps libre accru ne débattent pas davantage des problèmes de la cité. Quand les citoyens ne suivent que leurs intérêts, la politique n'attire plus... que ceux qui veulent s'en servir à leurs propres fins. Il en résulte que la logique du temps libre et celle des institutions qui le supportent (loisir, culture, sport) va à l'encontre des intérêts sociaux. D'une part, cette logique ne rassemble plus mais sépare les individus et les groupes puisque le domaine ludique ne propose pas un vivre ensemble universaliste mais particulariste par la mise en valeur d'espaces non sociaux de privatisation (domicile, nouvelles formes de jeux, etc.) et par une ségrégation suivant les capacités financières. Elle n'exige, d'autre part, aucun effort social, ne requérant des acteurs que des qualités relationnelles minimales. Elle ne crée pas non plus de projet général qui solliciterait l'affiliation. Enfin, elle ne repose sur aucun critère universel, développant plutôt l'individualisme.

L'action politique possède des exigences que le domaine ludique réfute, à savoir un caractère sacrificiel, un brassage social, des revendications fortes et la définition d'options égalitaires. C'est pourquoi l'auteur milite en faveur d'une politique alternative du temps libre. Tenant pour acquis que le recul de la socialisation des pauvres entraîne la diminution des opportunités de leur action politique et que le temps libre agit sur eux de manière inverse par rapport aux nantis, Mothé tient à affirmer haut et fort que le temps libre constitue un bien qui doit être défini politiquement par le peuple entier, à toutes les échelles de participation, autour d'enjeux collectifs.

En conclusion, il réitère l'idée que le temps libéré du travail professionnel reste un temps appartenant à la société plutôt qu'à l'individu, ce temps devant être soumis aux divers registres du politique: la gouvernance, selon les obligations de l'État; la philosophie politique, selon les principes évoqués pour concrétiser la solidarité; et la pratique sociale, selon la dynamique de la société civile. Laisser à l'initiative individuelle, l'accroissement du temps libre conduit à l'augmentation des inégalités et des ségrégations. Il faut donc sortir le temps libre du privé pour en faire quelque chose de public, au sens politique. L'autorégulation du marché et l'autoritarisme politique n'ont pas su répondre au défi que cela pose. Il reste donc le mutualisme appuyé sur certaines institutions intellectuelles et d'entraide ainsi que sur l'action citoyenne. Au-delà de l'hédonisme, nous devons reconnaître le défi toujours posé du vivre ensemble.

## 1.4 THÉMATIQUES PRIVILÉGIÉES ET DÉFINITION DU « TEMPS LIBRE »

Adoptant le style pamphlétaire, Lafargue dénonce l'inégalité de la distribution du produit social et réclame le droit des ouvriers aux bénéfices du travail socialisé. Il cible avec justesse le lieu par où le temps libre, comme temps social, apparaît et peut s'étendre à la fois en volume global ainsi qu'aux différentes couches sociales. Il impute ainsi aux gains de productivité, et plus précisément aux gains de productivité affectant le surtravail, soit la part du travail qui déborde celle qui garantit à la force de travail sa reproduction, le rôle moteur dans l'avènement et l'extension du temps libre. Il estime par ailleurs que, dans la mesure où le travail est devenu social, c'est-à-dire dans le cas où l'ensemble des fonctions assumées par les individus sont interdépendantes, le mérite individuel cesse d'opérer de sorte que tous ont droit à une part égale des produits du travail. Or, seule une classe de privilégiés, dont la position est le fruit d'une usurpation liée à la propriété privée, profite du temps libre. Ainsi posée, la question du temps libre en est une d'injustice sociale, résidant dans le détournement de la richesse collective vers les dépenses futiles et improductives de la classe oisive et dans le fait que les individus qui contribuent directement à la production, c'est-à-dire rendent possible et accroissent le temps libre, sont ceux-là mêmes qui ne peuvent en bénéficier et sont condamnés à la misère.

L'enjeu central du temps libre est lié, selon Friedmann, à son usage. Celui-ci estime en effet que la production industrielle, éprouvante et aliénante pour ceux qui accomplissent les tâches manuelles ou subalternes, est le pari que tient la civilisation technicienne pour accroître le confort matériel des masses et ainsi repousser la misère. Le paradoxe de cette civilisation se situe justement autour du fait qu'elle mobilise toutes les énergies utiles pour la production et qu'elle se désintéresse de ce qui l'excède. Elle n'a donc pas produit d'institutions particulières relatives à l'occupation du temps libre, si bien que ce sont encore des industries qui s'en chargent. Or, le compromis établi autour de l'acceptation d'un travail parfois abêtissant laissait planer des attentes non seulement sur le plan de la satisfaction de besoins matériels, mais également sur le plan de l'expression de l'authenticité de la personne que permettrait le temps hors travail. Ce n'est pourtant pas ce que constate Friedmann à la suite d'enquêtes internationales extensives. Il observe plutôt que la majorité des individus expriment dans leur temps libre les signes d'un malaise profond en termes de passivité, de routine, d'agressivité et d'isolement. Il en conclut que la puissance publique doit intervenir dans le domaine du temps libre afin de faire contrepoids au secteur privé et d'élever le niveau moral de la société, particulièrement par le moyen de l'éducation qui permet d'atteindre deux finalités essentielles dans ces conditions, soit la mise à jour des

connaissances techniques et l'éveil intellectuel garant d'activités plus saines et édifiantes prenant place dans le temps libre.

Dans un parcours au sein duquel le temps libre passe d'un caractère résiduel à un caractère structurel au plan de l'organisation de la vie sociale et individuelle, Dumazedier retrace d'abord la dynamique productive de temps libre dans l'effet conjugué de gains de productivité entraînés par les progrès techniques appliqués à la production, de pressions exercées par les syndicats et de l'encouragement donné par de nombreux entrepreneurs soucieux d'écouler la production. Il s'intéresse ensuite, à mesure que le temps libre s'accroît, à sa transposition en temps discrétionnaire pour l'individu selon l'importance relative que prennent ses obligations autres que professionnelles, soit civiques, familiales et religieuses. Il en conclut alors à un bénéfice différentiel du temps libéré du travail selon certaines catégories de la population, notamment les personnes les moins nanties qui se cherchent un second emploi et les femmes pour qui les tâches domestiques accaparent beaucoup de temps. Il constate toutefois qu'avec la montée de la valorisation sociale de l'individu, il y a relâchement du contrôle exercé par les institutions, si bien que le temps libéré du travail productif tend à devenir un temps discrétionnaire, marqué par l'exigence d'expression de l'individualité, où s'élaborent des valeurs collectives nouvelles. L'analyse empirique longitudinale à laquelle il se livre à Annecy relativise cette mouvance en la contextualisant. Ainsi, les aspirations émancipatrices des individus sont mises en relation avec l'action des animateurs sociaux mobilisant certaines valeurs et contribuant à l'affirmation d'un véritable pouvoir culturel face au conditionnement social et politique, ainsi qu'avec les objectifs culturels collectifs à atteindre. Le développement culturel met donc en rapport de détermination réciproque la personnalité, la société politique et l'économie. Un nouveau système de valeurs relatif au loisir et une nouvelle conception de la vie culturelle sont le produit de la société éducative. Dumazedier conclut que la structure symbolique des temps sociaux s'est profondément transformée depuis les débuts de l'industrialisation, inversant maintenant le rapport d'influence entre les valeurs rattachées au temps libre et celles propres au travail.

Mothé adopte à son tour le mode interrogatif en abordant la question du temps libre. Il se demande si la réduction du temps de travail, à une époque où ce dernier est marqué par la précarité, représente véritablement un levier de progrès social et culturel. Il observe alors que la valeur du temps libre réside dans les ressources qui permettent d'actualiser les potentialités qu'il recèle. Limitées au domaine privé, ces ressources sont variables selon les couches sociales, alors que, aménagées par le domaine public, elles favorisent un accès égalitaire. Deux menaces planent ainsi sur le temps libre : la privatisation des activités qui s'accompagne d'une

dépolitisation généralisée de la vie sociale et la colonisation par la consommation marchande qui reproduit les inégalités et les ségrégations. Dans les faits, la logique des institutions qui supportent le temps libre va à l'encontre des intérêts sociaux. Mothé aspire à un temps libre actif, libérateur, réducteur des inégalités et visant le bien commun. Il exhorte à une régulation étatique du temps libre afin de concrétiser la solidarité, qui demeure l'horizon de toute république. La seule réduction du temps de travail n'est pas suffisante. Le défi consiste selon lui à mieux répartir certes le temps de travail, mais également les conditions d'utilisation du temps libre. Il milite en faveur d'une politique culturelle étatique implantée à l'échelle du territoire pour contrer les effets délétères du secteur privé et du repli des individus dans leurs bulles étroites. Toutefois, devant la voie de la facilité à laquelle il estime que l'État a également cédé, en tentant de concurrencer l'industrie du divertissement sur son terrain, il fonde un certain espoir sur l'action citoyenne pour réanimer l'idéal de la communauté politique. Le temps libre, qui demeure un temps social, doit faire l'objet d'une attention et d'interventions fortes de la société. Il pose aujourd'hui, avec plus d'acuité encore que la question du travail, le défi du vivre ensemble.

Trois grandes thématiques nous semblent traverser le corpus de la sociologie du temps libre autour desquelles les textes recensés développent conjointement leur argumentaire.

1. Le premier thème est celui de la redistribution de la richesse, qui interroge la capacité d'une formation politique à assurer sa cohésion dans une perspective de justice sociale. En effet, tous les auteurs soulignent avec insistance que les fruits du travail socialisé doivent être justement partagés entre tous les membres de la communauté puisque tous ont contribué par leurs efforts à leur production. Cette répartition n'est donc pas perçue comme une aumône mais comme un dû de la société envers ses membres. Ces fruits se traduisent certes par des niveaux de salaires appréciables assortis de bénéfices significatifs, mais également par des services de base à la communauté tel le soutien aux individus en situation hors travail (étudiants, chômeurs, assistés sociaux, retraités) ainsi que la construction d'infrastructures sanitaires et scolaires. Si un souci de justice anime ces politiques sociales, celles-ci poursuivent également des finalités de paix sociale et de renforcement de la cohésion, la solidarité manifestée dans le temps libre faisant office de contrepois aux effets individualisants de la division du travail.
2. Le deuxième thème est incarné par l'importance de la mise en œuvre d'un projet éducatif, et plus spécifiquement par la généralisation de l'éducation populaire et permanente, dont l'exigence

relève aussi bien de préoccupations économiques que sociopolitiques. La dynamique de l'innovation technique, rattachée au progrès de la division du travail, requiert en effet une formation adaptée et renouvelée de la main-d'œuvre, tandis que l'exécution de tâches manuelles routinières, susceptibles d'abrutir les travailleurs qui s'y consacrent, doit être compensée par l'acquisition de connaissances qui permettent l'épanouissement intellectuel et favorisent la participation sociale. Les auteurs recensés reconnaissent ainsi unanimement que le temps libéré du travail doit prioritairement être consacré, particulièrement dans le cas des travailleurs les moins qualifiés, au perfectionnement de leurs connaissances et de leurs compétences.

3. Le troisième thème a trait à l'application de politiques culturelles urbaines qui, sur la base d'une accessibilité tant financière que géographique aux équipements collectifs (musées, théâtres, bibliothèques, etc.), étendent au plus grand nombre la participation culturelle et évitent un décrochage ou la multiplication de sous-cultures qui mine le sentiment d'appartenance à une entité sociale supérieure. La nation recouvre davantage que l'étendue d'un marché. Elle incarne un mode de vie en commun qui s'enracine dans des pratiques et des références culturelles partagées, autour de symboles unificateurs qui délimitent un univers singulier auquel appartiennent tous les citoyens. Or, le temps libre constitue l'un des principaux leviers de l'affirmation de cette identité commune.

À la lumière des fondements épistémologiques, des préoccupations à caractère utopique, c'est-à-dire critique, normatif et prospectif, du contenu des travaux parmi les plus marquants des sociologues du temps libre et des thématiques centrales issues de ce corpus, nous pouvons maintenant circonscrire notre premier objet. Le « temps libre » se définit ainsi comme *le temps libéré du travail social par les gains de productivité à l'intérieur duquel la justice et la cohésion sociales sont recherchées par l'application de politiques et d'autres mesures égalitaires.*

## 1.5 ENJEUX SOCIAUX CENTRAUX

Le temps libre ainsi délimité soulève d'emblée un certain nombre d'interrogations. Celles-ci ont respectivement trait à la dynamique paradoxale touchant aux conditions de l'extension du temps libre, à la stratégie employée pour faire advenir une égalité de fait traduisant réellement les aspirations de justice sociale et au problème lié à l'usage asocial du temps

libéré qui met fortement à l'épreuve la cohésion tant recherchée. La sociologie du temps libre met donc en exergue trois enjeux sociaux centraux.

1. Nous avons vu que l'extension du temps libre est fonction de l'augmentation de la productivité du travail, ou plus précisément du surtravail, ce qui implique que la société centre ses efforts sur la production, investissant considérablement pour ce faire dans les processus matériels concernés, et maintienne en haute estime les valeurs associées au travail dont restent tributaires les gains de productivité. Ce phénomène a pour conséquence que la réduction du temps de travail se heurte assez rapidement à une limite, considérant que, sous un certain seuil, l'intérêt manifesté par les individus engagés dans la production envers leurs activités s'estompe et peut conduire à un recul de la productivité. L'enjeu consiste ici à maintenir l'attrait du travail devant la concurrence déloyale que lui livrent les valeurs associées au temps libre. La dynamique productive du temps libre est donc foncièrement paradoxale, en ce que son développement menace les conditions mêmes de son existence et de son extension.
2. La réduction du temps de travail constitue une mesure susceptible de mieux répartir la richesse, mais ses répercussions ne sont pas automatiques ni uniformes, si bien que des inégalités persistent tant sur le plan de l'accès au temps libre que sur celui des ressources qui permettent d'en bénéficier. La mise en œuvre de politiques sociales visant à concrétiser une égalité de fait pour tous les segments de la population face au temps libre reste un enjeu majeur. Diverses stratégies sont envisagées pour remédier à ce problème. D'un côté, on met timidement en place des mesures correctrices et proactives, communément appelées politiques de discrimination positive, envers certaines catégories de personnes. Ces politiques sont davantage l'apanage du marché du travail bien qu'elles puissent s'étendre au temps libre, quoique leur caractère temporaire et ponctuel en restreigne la portée. D'un autre côté, on songe à appliquer des mesures universelles et indépendantes des gains d'emploi tel le revenu de citoyenneté sans parvenir à faire consensus.
3. Le temps libre ne fut généralisé à toutes les couches de la société que dans la mesure où il pouvait faire l'objet d'un contrôle. Si son accès apparaît maintenant légitime pour tous les membres de la société, directement impliqués ou non dans le procès de production, en revanche son usage discrétionnaire, ne s'avérant pas toujours socialement bénéfique, continue d'appeler diverses sanctions. Que la subjectivité soit devenue une valeur sociale ne

vient en fait qu'obscurcir le problème. L'enjeu réside ici dans l'usage asocial du temps social qu'est le temps libre selon deux axes contigus. La marchandisation et la privatisation des activités du temps libre se traduisent par un dédain de la participation politique et sociale. La prétention de la société sur le temps libre des individus doit pouvoir s'appuyer sur une offre d'occupations édifiantes, certes, mais surtout capables de rejoindre les citoyens là où ils sont et aptes à les intéresser, ce qui représente un défi de taille pour n'importe quelle société soucieuse de préserver une culture commune et les valeurs qui la soutiennent.

## 1.6 CONCLUSION

La sociologie du temps libre emprunte le sentier balisé par l'école sociologique française dont l'attention s'est très tôt portée sur l'analyse des temps sociaux. Depuis les études de Le Play sur *Les ouvriers européens* (1854) à celles de Halbwachs sur *La classe ouvrière et les niveaux de vie* (1913), des remarques de Gurvitch dans *La vocation actuelle de la sociologie* (1950) aux réflexions de Lefebvre dans sa *Critique de la vie quotidienne* (1958 et 1961), des projections de Fourastié dans *Les 40 000 heures* (1972) aux travaux plus récents de Sue dans *Vers une société du temps libre?* (1982) ou dans *Temps et ordre social* (1994), s'est affirmé un vaste champ d'investigation mettant à l'avant-plan une méthode d'observation et de comparaison spécifique qui consiste en l'étude des budgets-temps.

Il revient toutefois à Émile Durkheim d'avoir le mieux délimité la forme de problématisation utilisée par la sociologie du temps libre. Celle-ci a pour héritage philosophique le positivisme, tel que l'a conçu Saint-Simon, et comme cadre épistémologique la physique sociale comme l'a formulée Comte. Adoptant formellement la conception holiste de la totalité sociale à la suite des prescriptions de Durkheim, la sociologie du temps libre a fait des problèmes reliés au désordre sa préoccupation politique centrale, de l'éducation son domaine prioritaire de l'action sociale et de l'État son intervenant principal. Elle considère de plus le progrès comme la forme essentielle du changement, les variations affectant la collectivité et le milieu comme sa source et la solidarité comme sa condition.

La sociologie du temps libre entretient par ailleurs avec la pensée utopique des rapports étroits et y puise une perspective à la fois critique, normative et prospective. Cela se traduit par des positions qui engagent des débats politiques, notamment autour de l'organisation du travail et de la distribution de son produit, par des prescriptions parfois strictes et radicales concernant les mesures sociales à mettre de l'avant pour assurer

l'égalité entre les citoyens, ainsi que par de nombreuses prédictions sur l'avenir de la société marquée par une nouvelle répartition entre temps de travail et temps libre, tenant compte des répercussions entraînées par ces nouveaux rapports sur les plans des valeurs et du lien social.

C'est autour des œuvres de Lafargue, de Friedmann, de Dumazedier et de Mothé que nous avons illustré le corpus de la sociologie du temps libre. Le premier insiste sur le droit, que l'on doit reconnaître aux travailleurs, aux fruits du travail socialisé. Le deuxième interroge la capacité d'une civilisation technicienne à proposer à ses membres des activités hors travail qui permettent de compenser l'aliénation vécue par les individus au travail. Le troisième constate qu'avec la transformation de la structure de l'emploi, l'accroissement des revenus et du temps discrétionnaire ainsi qu'avec l'action catalysante des animateurs culturels, de nouvelles valeurs liées au temps libre viennent concurrencer celles rattachées au travail. Le dernier exhorte à une intervention publique vigoureuse dans le domaine du temps libre, de manière à faire contrepoids à l'emprise marchande et au repli de l'individu sur lui-même au détriment de la vie politique et du vivre ensemble.

Ces auteurs exposent dans leurs argumentaires les thématiques principales qui ressortent de la sociologie du temps libre. Ainsi, les questions d'une meilleure redistribution de la richesse, d'une nécessaire éducation permanente et de l'exigence d'une politique culturelle dans l'urbanisme traversent tout le corpus examiné. Ces considérations conduisent à une définition originale du temps libre comme temps libéré du travail social par les gains de productivité à l'intérieur duquel la justice et la cohésion sociales sont recherchées par l'application de politiques et d'autres mesures égalitaires.

Les trois composantes de cette définition se transposent en autant d'enjeux sociaux. La question des conditions de l'extension du temps libre se rapporte à la dynamique paradoxale voulant qu'à trop accroître le volume de temps libre on en vienne à en miner son existence même, considérant que le renversement des valeurs qui accompagnent ce mouvement risque d'entraîner des reculs au plan de la productivité. La volonté d'incarner la justice sociale dans une égalité de fait reste problématique, aucune solution ne semblant permettre d'atteindre parfaitement l'objectif poursuivi, puisque tant les mesures correctrices de type discrimination positive que l'idée d'un revenu de citoyenneté ne paraissent aptes à satisfaire les attentes. Enfin, le problème lié à l'usage asocial du temps libéré du travail touche à deux aspects complémentaires des occupations qu'il recouvre, menaçant à leur manière la vitalité politique et la force du lien social, soit l'emprise croissante du secteur privé à travers une marchandisation tous azimuts et le repli individuel dans la sphère privée, dangers face auxquels doit s'affirmer une intervention étatique éclairée.

**TABLEAU 5**  
**Forme de problématisation, source doctrinale, figures dominantes,**  
**thématiques privilégiées et enjeux sociaux centraux**  
**de la sociologie du temps libre**

<b>Forme de problématisation</b>	
Héritage philosophique	Positivisme
Cadre épistémologique	Physique sociale
Conception de la totalité sociale	Holisme
Acteur principal	Puissance publique
Préoccupation politique centrale	Désordre
Domaine prioritaire de l'action sociale	Éducation
Forme du changement	Progrès
Source du changement	Variations affectant la collectivité et le milieu
Condition du changement	Solidarité
<b>Source doctrinale: la pensée utopique</b>	
Participation économique (1800-1869)	Le temps libre programmé comme le travail
Participation politique (1870-1929)	Le temps libre, récompense d'un travail aliénant
Participation culturelle (1930...)	Le temps libre intégrant le travail
Participation organique (a-historique)	Le temps libre intégré à un travail édifiant
<b>Figures dominantes</b>	
Lafargue	Droit des travailleurs au temps libre
Friedmann	Ambivalence sur l'usage du temps libre
Dumazedier	Primauté des valeurs du temps libre
Mothé	Nécessité de socialiser le temps libre
<b>Thématiques privilégiées</b>	
	Redistribution de la richesse
	Éducation populaire
	Politique culturelle dans l'urbanisme
<b>Enjeux sociaux centraux</b>	
	Conditions de l'extension du temps libre
	Concrétisation d'une égalité de fait
	Problème lié à l'usage asocial du temps libéré



## LA SOCIOLOGIE DU LOISIR

L'analyse sociologique du loisir trouve ses assises dans l'œuvre de Weber. Héritière de la philosophie de l'histoire, elle s'articule selon le plan épistémologique alternatif de la science de la nature et de celle de l'esprit. Elle adopte une conception relativiste de la totalité sociale, mettant en rapport des acteurs portés par des valeurs dans un état donné des forces économiques. La dynamique sociale qu'elle dépeint se réfère principalement à l'action de la bourgeoisie, qui incarne la force motrice de la société née de l'industrie. Si le domaine prioritaire de l'action sociale concerne la formation d'une classe politique apte à renforcer la vitalité de la société, l'enjeu politique central relève de la désorientation susceptible d'en compromettre l'affermissement. Suivant l'école sociologique allemande, la forme du changement, dont la source se situe sur le plan de l'agir des acteurs collectifs dans un cadre historique précis, a trait à l'accroissement de la puissance, et sa condition réside dans l'expression d'une volonté ferme. La première partie de ce chapitre décrit la forme de problématisation mise de l'avant par cette approche.

Par ailleurs, la sociologie du loisir tisse des liens étroits avec l'économie politique à laquelle elle emprunte notamment ses catégories d'analyse. S'intéressant ainsi à la formation de la valeur selon une perspective objective (travail) et subjective (utilité), elle en adopte la stratification sociale afférente conçue en termes de classes (production) et de groupes statutaires (consommation). L'histoire de l'économie politique depuis ses origines

nous renseigne donc sur la manière dont les sociologues du loisir structurent leurs recherches. La deuxième partie du chapitre est consacrée à cette présentation.

Après en avoir tracé un itinéraire à partir des travaux de quatre auteurs importants s'inscrivant dans cette approche, nous en dégageons, en troisième partie, les thématiques privilégiées et proposons une définition conséquente de l'objet «loisir». Nous terminons par une discussion sur les principaux enjeux sociaux soulevés dans ce domaine.

## 2.1 DANS LE SILLON DE WEBER

Juriste et économiste, Max Weber (1864-1920) domine la sociologie allemande au tournant du XX<sup>e</sup> siècle par l'ampleur de ses travaux et la profondeur de ses réflexions. Après une thèse sur l'histoire agraire romaine (1891), il se consacre à l'enseignement universitaire, qu'il quitte bientôt pour des raisons de santé. Un héritage lui permet alors de s'adonner aux études qui le fascinent, ayant pour objet le sort de l'Allemagne, la dynamique historique de l'Occident ainsi que le statut et les objets des sciences sociales.

Weber traite directement, tout au long de son parcours intellectuel, de la question des méthodes, en abordant par exemple le problème de *L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociale* (1904) et celui des limites du savoir objectif dans le cadre de son *Essai sur la théorie de la science* (1917). Réfutant le positivisme, qui fait fi de l'intentionnalité, autant que le pragmatisme, qui l'exacerbe au point de la dénaturer, Weber élabore une théorie relativiste où deux voies d'observation se juxtaposent. D'abord, celle de la science naturelle qui ordonne le donné sensible selon des lois structurelles et développementielles, principalement à partir de l'infrastructure matérielle. Puis, celle de la science de la culture, qui sélectionne dans l'infini des événements humains ce qui se rapporte aux valeurs et construit des ensembles stables à partir de la compréhension du sens que les sujets attribuent à leurs pratiques. D'un côté, il emprunte à l'école historique allemande la posture selon laquelle l'histoire, bien qu'elle retrace la succession de faits réels ayant conduit à une actualité matérielle, ne suit pas un cours régulier et universel, mais doit être rabattue sur les destinées imprévisibles d'une culture nationale contingente; de l'autre, il poursuit l'œuvre de Kant, réactualisée par Dilthey, en interrogeant les facultés mêmes de la connaissance et de l'action, procédé qui, partant de conjonctures, appelle en dernière instance l'universalisme. Alternant entre ces deux sources, il place de surcroît la connaissance devant l'exigence de validation empirique.

Dans le cadre de conférences célèbres tenues en 1918 portant sur les vocations de savant et d'homme politique, il oppose les domaines de la connaissance scientifique et de l'action politique en affirmant l'incompatibilité des vertus requises entre chacun d'eux. Le savant retrace, à l'aide d'un modèle simplificateur fondé sur des jugements de faits, les liens entre les choix d'action des sujets et leurs conséquences logiques. Son devoir ne consiste nullement à réformer la société ou à proposer une théorie révolutionnaire, mais à établir des relations formelles à partir d'une posture endossant une neutralité axiologique. L'homme politique, porteur d'un idéal réformiste, intervient à l'inverse dans une conjoncture toujours singulière et agit essentiellement en fonction de valeurs spécifiques. Bien que les conséquences de ses actes ne puissent être rigoureusement prévues, il contribue à modifier le cours déterminé des choses.

Ayant écarté tout déterminisme, Weber se tourne vers le probabilisme. Il propose ainsi, dans *Économie et société* (1922), une définition des classes sociales à partir des chances typiques qu'ont les individus de disposer de biens et de services, considérant leur capacité financière à se les procurer, leurs conditions externes de vie et leur destinée personnelle. Il insiste sur le patrimoine possédé plutôt que sur la place occupée dans le processus productif, de sorte que les classes sociales ne sont pas nécessairement déterminées par un antagonisme et encore moins par des lois de l'histoire. Plus précisément, la stratification sociale revêt chez lui trois dimensions : économique, statutaire et politique. La première relève des possessions effectives, le statut évoque le prestige attaché à une fonction sociale tandis que l'accès au pouvoir politique renvoie à la possibilité de l'influencer. La conception de la stratification sociale s'appuie donc, chez Weber, sur la théorie de l'idéal type qui consiste en la transposition des éléments perçus par l'observateur en schémas abstraits qui, sans prétendre être l'incarnation directe de la réalité, procurent une bonne idée de ce qui se passe réellement et facilitent les opérations logiques sur le plan de la représentation des faits sociaux.

Appliqué à saisir la singularité de la civilisation occidentale, Weber propose, dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), une nouvelle méthode d'interprétation historique. Refusant la détermination économique marxiste, il fonde son interprétation sociologique de l'histoire sur les facteurs politiques, juridiques, littéraires et religieux affectant les destinées nationales. La morale et la culture procurent un accès privilégié à la compréhension des sociétés du fait qu'elles allient théorie et pratique. Le dogme de la prédestination, porteur d'un rationalisme humaniste et d'une éthique sociopolitique, explique selon lui l'origine de l'esprit du capitalisme, soit le besoin produit chez le croyant de se voir confirmer son élection. L'ordre n'est plus providentiellement établi, mais repose sur la valeur

morale du travail et du profit honnête. Weber entreprend ainsi de démontrer que, bien qu'elle soit liée au dogme de la prédestination, l'éthique calviniste a entraîné un irrésistible élan vers un travail et un enrichissement incessants, l'ascétisme rigoureux s'avérant une formation au calcul. Il y démontre en somme que les comportements des individus ne sont intelligibles que si l'on prend en considération leurs conceptions du monde, au premier rang desquelles leurs croyances religieuses. C'est cet ethos, caractérisant le puritain, qui est absent de toutes les civilisations non occidentales, comme le démontrent ses études menées en *Sociologie des religions* (1917-1919). Ce dernier travail consiste en fait en une exploration des divers systèmes de croyances et de pensées indiquant l'intrication des idées et des institutions ainsi que le lien entre les valeurs religieuses et les attitudes sociales.

Contrairement à ses postulats théoriques, qui posent l'individu au cœur du processus de valorisation et d'action, ses études historiques débouchent sur la reconnaissance d'une dynamique impulsée par différents groupes sociaux formant autant d'acteurs collectifs auxquels Weber se réfère en tant que politiciens professionnels, clercs, lettrés, nobles ou juristes. De sorte que l'on retrouve dans *L'Éthique* trois éléments dont l'articulation indique la voie épistémologique que Weber utilise pour ses études empiriques : d'abord, un système de représentation normatif (l'éthique protestante) ; puis, des conditions matérielles historiques (réseau urbain dont l'agencement est à vocation productive) ; enfin, le comportement d'acteurs (bourgeois s'engageant dans les affaires avec pour but d'en tirer un profit). Dans le cadre de notre réflexion, ces aspects se traduisent par la primauté d'une culture, où s'impose un système de valeurs, par la préséance d'une infrastructure économique, qui joue un rôle déterminant dans l'élaboration des stratégies d'action, et par l'adoption de comportements types selon des catégories précises d'acteurs, animés d'une rationalité spécifique qui les oppose aux autres. Ainsi comprise, l'entreprise interprétative de Weber peut servir de cadre général à la sociologie du loisir où, conformément à sa perspective empruntée à l'économie politique, la rationalité des comportements qu'adoptent un certain nombre d'individus constitués hiérarchiquement en classes autour de la production et en groupes statutaires autour de la consommation sont dirigés par un double diktat culturel et économique, c'est-à-dire par des valeurs qualitatives et quantitatives.

L'apport direct de Weber à l'étude sociologique du loisir emprunte en fait trois voies, soit celle de l'analyse du travail dans la société capitaliste, celle de la thèse de la rationalisation et celle du concept de style de vie lié au mode de consommation (Rojek, 1985).

1. Dans la société capitaliste, le travail est conduit par une quête insatiable de profit qui l'investit d'une passion quasi religieuse. L'entrepreneur, soit virtuellement tout être humain, est entièrement dévoué à l'accumulation et rivé aux occasions de gains financiers. Sa conduite des affaires et le niveau de richesse qu'il atteint révèlent sa valeur personnelle. Son attitude dévote vis-à-vis de l'accumulation entraîne donc un régime de sobriété dans sa consommation de biens et de services. Un même esprit de réserve émotionnelle et de calcul rationnel gouverne sa disposition au travail, alors que le marché sature ses relations de loisir, conçu comme ensemble d'activités non directement rentables ou rémunératrices. Pour lui, la seule vertu vient du travail et le loisir l'en détourne.
2. La civilisation occidentale se caractérise, selon Weber, par un processus de rationalisation que traduit le recours croissant à la prévision et au calcul dans tous les domaines de la vie sociale. Cette thèse tient compte de divers processus : instrumentalité des relations personnelles, sécularisation, développement de connaissances scientifiques et techniques, formalisme légal et administration bureaucratique. La rationalisation entraîne deux retombées dans le domaine du loisir. La première a trait à la discipline qui caractérise le loisir moderne. Puisque le capitalisme industriel repose sur le conditionnement rationnel du travailleur, le lieu de travail équivaut à un modèle de discipline avec ses incitatifs, ses punitions, sa mécanisation et sa logique architecturale. La discipline du travail, qui contribue à régulariser la production et à accroître le profit, s'érige comme une nouvelle économie de l'effort physique, en favorisant la spécialisation et en donnant de nouveaux rythmes aux activités. Par extension, cette discipline s'étend à l'ensemble des activités. D'où, les pratiques de loisir sont, elles aussi, façonnées par un haut niveau de calcul, une impersonnalité formelle, la standardisation et la routine. La seconde retombée concerne le charisme, le désenchantement et le loisir. Si sous l'autorité d'une personnalité charismatique, caractérisée par l'absence de sphère privée, une loyauté personnelle stricte est requise, invalidant toute forme de loisir égoïste, sous l'administration bureaucratique, qui incarne l'autorité contemporaine, une sphère privée est juridiquement consacrée, permettant formellement l'expression des identités, mais ne ménageant finalement que des relations déshumanisées.
3. Pour Weber, chaque groupe statutaire se repère à son style de vie, qui évolue en relation avec le contexte social, que relate notamment le rapport de substitution entre les biens de consommation

et le temps libre. Le loisir fait partie des comportements statutaires, de sorte que la signification subjective d'une activité de loisir se rapporte à des niveaux variables dans l'échelle du prestige social et que la forme du loisir équivaut à une expression de la force du groupe statutaire. Ainsi les clubs et les associations volontaires se distinguent selon des préférences honorifiques.

## 2.2 L'ÉCONOMIE POLITIQUE COMME SOURCE DOCTRINALE

L'économie politique s'attache à l'administration des ressources dans une société suivant deux axes complémentaires. D'abord, une analyse de la formation matérielle de la valeur, qui repose essentiellement sur la production, implique le travail et conduit à une stratification sociale articulée autour d'une division de classes. Puis, une analyse de la formation appréciative de la valeur, qui repose sur les choix de consommation, implique le loisir et conduit à une hiérarchisation de statuts. Bien qu'elle s'évertue à postuler des situations d'équilibre, prenant appui sur des mécanismes naturels, l'économie politique trouve dans l'innovation technique et l'intervention étatique l'origine et l'amplitude des transformations qui affectent le cours des sociétés. Une brève histoire des théories dominantes qui ont jalonné le parcours de l'économie politique, à partir d'œuvres maîtresses, nous permet de mieux saisir leur articulation et leurs retombées sur la sociologie du loisir.

On distingue couramment sur le plan doctrinal, quatre grandes périodes : l'économie politique classique (1776-1869), le marginalisme (1870-1929), le keynésianisme (1930-1969) et le « néolibéralisme », dénomination non encore formalisée, développé à partir des années 1970. Nous avons retenu pour chacune de ces périodes une ou deux contributions particulièrement significatives et en présentons les aspects pertinents pour notre propos. Nous avons limité ces aspects à trois, soit la conception de la formation de la valeur et de la stratification sociale ainsi que la position prise à l'égard de l'intervention étatique. Nous abordons donc dans l'ordre les théories de Smith et de Ricardo, puis celle de Jevons, ensuite celles de Keynes et de Galbraith pour finir avec celle de Rifkin. Nous avons de plus tenu à incorporer certains éléments de la critique de l'économie politique classique formulée par Marx, dont la teneur nous permet de mieux cerner les orientations et les limites qui caractérisent la doctrine dans les premiers moments de son élaboration, éléments d'une critique qui exerce une grande influence dans les études sociologiques du loisir.

L'examen des thèses recensées selon les trois dimensions ciblées de notre analyse, et résumées en un tableau synthèse en conclusion, présente leur articulation selon les catégories d'analyse qu'empruntent fréquemment les sociologues du loisir à l'économie politique.

### 2.2.1 La période classique (Smith et Ricardo) et sa critique marxiste

Les physiocrates avaient jeté les bases d'une analyse économique globale tournant autour des concepts de monnaie, de prix, de valeur, de circulation et de marché, centrée sur l'agriculture et n'accordant que peu d'intérêt au travail industriel. La perspective change radicalement avec l'économie politique qui s'élabore corrélativement avec les progrès de l'industrie. Les thèses formulées par Smith et Ricardo, respectivement dans *Les recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776) ainsi que dans les *Principes de l'économie politique et de l'impôt* (1821), constituent le socle reconnu de l'économie politique classique.

Économiste et moraliste, Adam Smith (1723-1790) voit dans le travail l'origine authentique de toute valeur. Il construit, uniquement sur la base du rapport au travail productif, un modèle de structure sociale où, par la fusion des intérêts individuels et collectifs, le pouvoir politique est repoussé au profit des initiatives privées et des lois du marché. Suivant sa perspective, chaque citoyen entre de façon décisive dans la relation sociale à titre de producteur. Selon sa thèse, la richesse d'une nation est fonction du rapport entre le produit du travail et la consommation, rapport qui dépend de deux facteurs, soit les compétences des travailleurs et la proportion de la main-d'œuvre active vis-à-vis de la population inactive, elle-même tributaire de l'accumulation et de la répartition du capital.

Partant des composantes du prix d'une denrée, Smith élabore une stratification sociale où les ouvriers reçoivent un salaire devant assurer leur subsistance, les détenteurs de capital un profit proportionnel au risque encouru par leurs investissements et les propriétaires terriens, souvent inactifs sur le plan de la production, des rentes qui exercent une pression indésirable sur les prix. Le travail est présenté comme la source et l'instrument de mesure de la valeur des denrées avec lesquelles il établit des rapports d'équivalence immédiats. Consacrée à la structure de production et aux modalités de l'échange, la théorie de Smith débouche sur une condamnation du parasitisme social dont font preuve les classes improductives. L'économie politique classique naissante n'offre au plus qu'une base à l'avènement du loisir, soit l'accroissement de la productivité, à travers le processus de division du travail, pour ne faire de la capacité de consommation des masses qu'une retombée possible de l'augmentation des richesses chez les nations bien gouvernées.

Économiste, David Ricardo (1772-1823) formalise l'analyse autour d'une théorie de la production qui l'emporte désormais sur celle de la circulation. Dans son œuvre, il aspire à démontrer, à l'aide de lois économiques, comment les trois classes de la société déjà déterminées par Smith (propriétaires fonciers, détenteurs de capitaux et travailleurs) se partagent

la production nationale et à quelle part de revenu chacune peut prétendre. La thèse qu'il défend fait toutefois des ouvriers non de petits producteurs indépendants, mais de véritables prolétaires. D'emblée, son approche prend appui sur des mécanismes naturels et écarte l'interventionnisme.

Comme activité de fabrication, le travail est d'abord considéré comme source de toutes les valeurs, si bien que la valeur d'une marchandise s'accroît avec la quantité de travail social qu'il faut pour la produire. En revanche, cette valeur ne sera pas affectée par les variations de salaire contre lequel le travail s'achète et se vend comme une marchandise. Par ailleurs, le capital, défini par Ricardo comme la part de la richesse collective employée à la production, comprenant donc toutes les ressources nécessaires pour rendre le travail productif sur un territoire donné, peut varier en quantité et en valeur. Les ouvriers ne voient leur sort s'améliorer, et des occasions de loisir s'offrir ou s'élargir, que lorsque le capital augmente en quantité, faisant hausser la demande de main-d'œuvre et donc les salaires, sans augmenter en valeur, ce qui pourrait avoir pour effet d'accroître le prix des denrées de subsistance. Il estime que l'introduction de machines dans le système productif conduit à des dégrèvements massifs d'ouvriers à moins que l'impulsion qu'elle donne au produit net ne compense la diminution observée dans le produit brut lors de son avènement. L'innovation technique apparaît alors comme susceptible d'entraîner des crises économiques par le déplacement parfois brusque de capital qu'elle suscite d'une branche à une autre de l'industrie et par la transformation parfois importante qu'elle induit dans la composition du capital fixe.

La critique de l'économie politique s'est imposée très tôt à la pensée du philosophe et économiste Karl Marx (1818-1883) et est demeurée une tâche sans cesse renouvelée. Débutée vers 1844-1847, tel qu'en font foi les *Manuscrits parisiens* et la réponse qu'il adresse aux positions prises par Proudhon dans *Misère de la philosophie*, reprise en 1857-1859 dans la *Contribution*, son *Introduction générale* et la présentation des *Principes* devant la guider, pour être ensuite largement augmentée et formalisée dans *Le Capital* au cours de la période 1863-1875, sa critique oscille entre la déconstruction d'une théorie et la construction d'une science.

Si la marchandise est à la fois valeur d'usage et valeur d'échange, il faut, selon Marx, que le travail matérialisé dans cette marchandise possède, lui aussi, ce double caractère. Le fondement de la formation de la valeur réside ainsi dans le fait que le travail social, général et abstrait, produit les valeurs d'usage qui sont portées à l'échange et, selon l'état des forces productives qui rend plus ou moins productif le temps de travail, charge toute marchandise de leur valeur d'échange. C'est en révélant par ailleurs le secret de la production capitaliste au moyen de la plus-value qu'il présente non comme une donnée, selon les formes fixes de la rente,

du profit et de l'intérêt, mais de manière indépendante de ses formes particulières, que Marx élabore sa stratification sociale. La société bourgeoise se divise ainsi en deux classes aux intérêts irréconciliables : d'une part, celle qui se partage le surtravail, les capitalistes, et, d'autre part, celle qui est condamnée à le procurer gratuitement, le prolétariat. Enfin, s'il importe aux économistes de présenter la production comme soumise à des lois immuables et la distribution à des principes éternels, faisant de la propriété, et de sa protection, une donnée transhistorique, Marx rétorque que la propriété n'est pas une condition naturelle mais historique de la production, et que les institutions juridiques et les types de gouvernement sont engendrés organiquement par les formes de production.

### 2.2.2 Le marginalisme de Jevons

Le marginalisme apparaît au moment où l'appareil industriel fait des bonds immenses sous l'impulsion de nouvelles technologies et formes d'énergies, et où conséquemment une situation d'abondance amène à se questionner sur les motifs qui poussent les individus à vouloir céder et acquérir les denrées relatives à la satisfaction de besoins non impérieux. La rupture entre l'économie politique classique et le marginalisme est énorme. D'une part, le sujet de la théorie change. Il n'est plus tant un producteur, appartenant à l'une ou à l'autre des classes sociales selon qu'il dispose de sa seule force de travail, d'un capital constitué de valeurs mobilières ou de propriétés immobilières, qu'un consommateur, dorénavant conduit par des intérêts universels mais guidé par l'état de ce dont il dispose et limité par des capacités d'achat différenciées, par là rattaché à un groupe statutaire. D'autre part, la dimension historique est différemment perçue. Alors que l'histoire, dans l'économie politique classique, est conduite par la nécessité et condamne l'humanité à des efforts toujours croissants pour seulement maintenir son niveau de bien-être, elle ne connaît plus de finitude *a priori* avec le marginalisme et est uniquement scandée par le rythme de progression de la productivité et de la désidérabilité qu'éprouvent les individus envers les nouvelles marchandises. Outre le recours à une mathématisation plus poussée, les économistes marginalistes, dont les pionniers furent l'Autrichien Carl Menger (1840-1921), le Français Léon Walras (1834-1910) et l'Anglais William Stanley Jevons (1835-1882), procèdent ainsi, à partir des années 1860, à un déplacement de perspective en réfutant l'analyse causale pour l'étude de la dépendance mutuelle des éléments d'un système réductible, non à des lois mais à des modèles. La figure du consommateur qui choisit, et dont on peut schématiser le comportement, vient alors s'adosser à celle du travailleur qui produit.

Jevons centre son analyse, dans un article intitulé *Economy* (1866), sur la désidérabilité. L'étude des choix permet de mesurer les variations du

désir à l'aune de la minimisation des peines et de la maximalisation du plaisir. Comme le désir se caractérise à la fois par l'intensité et la durée, on peut trouver la somme de désir attribuable à une action en mesurant l'aire sous la courbe dans un plan où l'intensité du désir est en ordonnée et sa durée, en abscisse. Évidemment, dans ce schéma, le plaisir et la douleur correspondent respectivement à des quantités positives et négatives. La variation de la désidérabilité est médiatisée par l'usage d'objets qui sont utiles s'ils contribuent à accroître le plaisir. L'utilité se mesure à la quantité de plaisir produit, mais tend à diminuer avec l'usage répété d'un même objet. Jevons insiste ici sur le fait que le coefficient d'utilité repose sur une fonction régressive vis-à-vis de la quantité globale d'utilité d'un objet donné.

En somme, Jevons aborde l'analyse de la valeur à l'aune de l'appréciation subjective, et formalise le domaine des choix applicables à la consommation. Le principe de l'utilité qu'il défend repose sur les estimations fondées sur ce que le sujet possède déjà, comblant au moins ses besoins impérieux, et sur l'effort qu'il doit consacrer en vue d'obtenir mieux ou davantage. Sa thèse s'incarne dans un système de préférences qui donne à la stratification sociale non une déclinaison de classes mais de groupes statutaires. Généralisant l'analyse du comportement des consommateurs, il postule l'individu générique, « naturellement » raisonnable bien que mu par ses passions, et non le militant porté par des intérêts de classe. Aseptisé au point de vue politique, le marginalisme dépeint des « mécanismes naturels » qui n'appellent aucune intervention étatique active.

### 2.2.3 Le keynésianisme et sa description anatomique par Galbraith

L'analyse économique polarisée autour des problèmes de la production, dans la période classique, et de l'échange ou de la consommation, dans le marginalisme, trouve dans le keynésianisme un effort de synthèse remarquable. Le défi consiste à unifier les théories de la valeur en combinant les approches objective et subjective dans une conception qui en montre la complémentarité par des mécanismes simples. Tel est le projet de Keynes dans sa *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* publiée en 1936, thèse que nous avons fait suivre par les remarques de Galbraith qui expose dans *Le nouvel État industriel*, paru en 1967, les retombées concrètes de l'application de cette approche.

Économiste et financier, John Maynard Keynes (1883-1946) réfute tant l'économie politique classique que le marginalisme et propose un nouvel utilitarisme. La loi des débouchés de Say, voulant que la demande crée l'offre, est alors radicalement remise en question. Le laisser-faire, dans le cadre d'une crise économique majeure, connaît également une fin tragique.

La formation des richesses repose chez Keynes sur une organisation de la production qui tient compte de la consommation à une échelle nationale. La formation de la valeur relève dans ce cadre d'inclinaisons psychologiques (propension à dépenser et à investir) tout autant que de facteurs objectifs (état de la technique, niveau des salaires, importance de l'outillage et de la main-d'œuvre inemployée, situation des marchés et de la concurrence). En tenant compte du comportement tant des entrepreneurs que de l'ensemble des salariés, la théorie générale nivelle la structure sociale. Et bien qu'elle reconnaisse l'existence d'une disparité de revenus, elle avance dans le sens d'une réduction des écarts. L'action de la puissance publique est positivement appelée non seulement pour assurer un encadrement juridique d'ensemble, mais également pour travailler aux équilibres macro-économiques et favoriser la promotion de toutes les couches sociales. Keynes préconise d'ailleurs la réduction du temps de travail associée à une démocratisation des loisirs, en vue de stimuler plus efficacement le travail et de maintenir le niveau de productivité.

Dans son ouvrage, l'économiste John Kenneth Galbraith (né en 1908) suggère que le marché n'équivaut plus dans l'économie américaine de l'après-guerre à une force dominante, puisqu'il doit s'adapter aux exigences des organisations industrielles qui requièrent le renouvellement des rapports entre les gens d'affaires et l'État. Selon lui, l'innovation technologique provoque la transformation continue de la société, entre autres, en mettant en place des modalités de plus en plus poussées de planification, en requérant ou en larguant les travailleurs et en exigeant une main-d'œuvre plus spécialisée. Les principaux signes du cycle nouveau de production et de consommation qui voit alors le jour aux États-Unis sont d'abord l'essor d'un appareil de persuasion (marketing), puis l'affaiblissement du mouvement syndical dans le sillon de la création d'emplois moins concentrés, enfin la croissance des effectifs de l'enseignement supérieur accompagnée d'une valorisation de l'instruction.

Selon Galbraith, tout dans le système industriel américain, qui associe étroitement l'État et de grandes entreprises oligopolistiques, concourt à la croissance continue des richesses. Pour ce faire, le système « exerce sur les prix le contrôle qui lui est nécessaire comme une sorte de sous-produit de son propre développement » (Galbraith, 1966, p. 197). Le travail comprend sa compensation qui se situe non dans la fin du travail, promesse qui n'a jamais été tenue, mais dans la possibilité d'acquérir les biens et les services convoités. L'individu dont la tâche est plus agréable et dont les besoins vont croissant préférera le travail accru aux loisirs supplémentaires. La diminution des loisirs traditionnels va de pair avec les exigences du système industriel qui nécessite une longue formation de la main-d'œuvre et un travail d'ajustement constant. Il note également que la stratification

sociale a changé. Ainsi, au temps où les propriétaires terriens dominaient, les conflits sociaux les opposaient aux travailleurs et aux détenteurs de capital. Puis, à partir du moment où les détenteurs de capital ont pris le dessus, les conflits les opposaient aux travailleurs. À compter du moment où la propriété intellectuelle domine, les conflits opposent les détenteurs du savoir aux simples exécutants.

#### 2.2.4 Le néolibéralisme et ses effets chez Rifkin

Une nouvelle rupture sur le plan doctrinaire apparaît dans le champ de l'économie politique à partir des années 1970. Alors que le keynésianisme mettait de l'avant la figure de l'épargnant à l'intérieur de la scène économique nationale, le néolibéralisme impose la figure de l'investisseur agissant à l'échelle internationale. Il en résulte une logique qui ébranle la synthèse keynésienne en ce qu'elle réfute ses principes régulateurs, soit la recherche d'une croissance économique et d'une paix sociale par une intervention étatique étendue sur son territoire, pour y substituer les vertus de la déréglementation et les prérogatives des investisseurs partout sur la planète, ce qui a pour effet de raviver la contradiction entre le capital et le travail ainsi que d'accroître les inégalités.

Étudiant les impacts du machinisme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, concrétisation à ses yeux de l'investissement qui constitue le moteur de l'économie capitaliste, Jeremy Rifkin entrevoit l'orée d'un monde fortement clivé sur les plans des débouchés professionnels et des possibilités de consommation dans son ouvrage *La fin du travail* paru en 1995. Il constate que la nouvelle économie du savoir (informatisation, automation) et les nouvelles techniques de gestion (*reengineering*), qui permettent d'énormes gains de productivité, se soldent par un largage massif de travailleurs sous-qualifiés, la polarisation extrême des revenus ainsi qu'une hausse des tensions sociales à moins que le tiers secteur n'arrive à canaliser les énergies délaissées par le désengagement de l'État et la reconfiguration des activités industrielles privées.

La théorie de la valeur se fonde chez Rifkin sur le niveau d'investissement réalisé dans la sphère de production ainsi que sur les estimations de réalisation de désirs d'un point de vue subjectif, bien qu'il constate un fort clivage entre le pouvoir d'achat d'une nouvelle classe de riches et celui de la majorité des travailleurs qui voient leur situation économique se détériorer. La nouvelle structure sociale solidaire de l'application des nouvelles technologies met face à face les gestionnaires et détenteurs du savoir ainsi que les simples exécutants. L'incertitude prévaut chez Rifkin relativement à l'avènement d'une société de loisir. C'est, selon lui, l'évolution des luttes politiques qui décidera si le temps libre sera imposé aux travailleurs

sous forme de temps partiel obligé, de licenciements massifs et de chômage, ou s'il sera le temps de loisir, fruit du partage des gains de productivité, de la réduction du temps de travail et de la hausse des revenus.

### 2.2.5 Conclusion

Chacune des quatre périodes ponctuant le développement de l'économie politique se distingue ainsi fortement sur le plan doctrinal. La période dite classique se caractérise par une insistance presque exclusive sur le phénomène de la production, avec la stratification sociale qui s'y rattache. Conçu comme un effort indispensable pour lutter contre la nécessité, le travail, saisi abstraitement en tant que temps, occupe la place centrale des thèses de Smith et de Ricardo en s'affirmant comme l'activité créatrice de la valeur. En revanche, défini comme activité concrète de l'ouvrier, le travail ne garantit que la subsistance. Les innovations techniques, reposant sur l'utilisation de la vapeur produite par la combustion de bois puis de charbon, et sur l'organisation du travail dans la manufacture puis dans la fabrique, sont considérées comme la cause des transformations sociales. L'intervention étatique, dont la légitimité est reconnue, est cependant appelée à se restreindre à l'aménagement d'un cadre juridique et au maintien de la paix publique et de l'ordre. Dans ce cadre, qu'on le conçoive en termes de consommation ou d'abstention d'activité rémunératrice, le loisir n'occupe aucune place, si ce n'est que comme privilège des rentiers, bien qu'on en pressente l'avènement dans la mesure où des hausses de la production diminuent le coût des biens et appellent une large consommation.

Les thèses marginalistes, élaborées au cours de la période suivante, déplacent le centre de l'analyse de la production vers la circulation ou l'échange, comme les travaux de Jevons le démontrent. Les conséquences d'un tel virage sont importantes. On abstrait l'individu d'une situation de classe pour en faire un sujet universel soumis aux mêmes inclinaisons et animé d'une même rationalité procédant par calcul des peines et du plaisir. L'analyse rabat ainsi la perspective historique d'une dimension objective, liée à la lutte perpétuelle menée contre la nécessité, à une dimension subjective, associée à l'évolution des besoins, non impérieux, chez l'individu selon ce qu'il détient et ce qu'il est prêt à mettre en œuvre pour obtenir plus ou mieux. S'attachant aux motivations de l'échange, prenant plus franchement la figure de la consommation puisque les sujets ont cessé d'être conçus comme de petits producteurs, la démarche conduit à l'étude des préférences individuelles, traduites en termes d'utilité, qui s'incarnent dans des valeurs économiques (ce dont disposent les individus) et non économiques (l'appréciation personnelle de ce qui accroît ou non le plaisir). La stratification sociale qui ressort de ces considérations

s'articule autour de l'expression combinée de ces deux sortes de valeurs dans des comportements qui manifestent l'appartenance à des groupes statutaires.

La synthèse entre la théorie de la production et de la consommation, telle que la déploie Keynes et la dépeint Galbraith, caractérise la période subséquente. Le renforcement réciproque de ces deux moments, exposé dans la théorie générale, entraîne une transformation importante de la conception de la stratification sociale alors que l'État est appelé à harmoniser la production et à soutenir la consommation. Le sort des travailleurs s'améliore alors que se conforte la situation salariale, dorénavant assortie de bénéfices variés. Les entrepreneurs obtiennent pour leur part une garantie de débouché pour leurs produits. Les innovations techniques, dont au premier plan l'organisation même du travail, entraîneront des gains de productivité importants et permettront une diminution notable du temps de travail. La production de masse entraîne la consommation de masse, si bien qu'en ce qui concerne la gradation des groupes statutaires, ce sont les strates médianes qui augmentent le plus en volume et qui accaparent une majorité de plus en plus importante de la population. Compte tenu du nivellement des conditions financières des ménages et du conditionnement actif des besoins, phénomènes induits et requis par cette conception de l'organisation sociale et qui ont pour effet de normaliser à la fois ce dont disposent les individus et ce qui leur apparaît comme le plus utile, les pratiques de loisir se standardisent et les préférences de consommation affichent des différences moins marquées.

Enfin, avec l'avènement du néolibéralisme, dont Rifkin décrit à la fois le fondement économique, qui réside en une augmentation fulgurante des investissements dans le procès de production, notamment sur le plan des innovations techniques qui entraînent d'énormes gains de productivité, et les séquelles sur le plan social, qui consistent en un profond clivage des conditions de vie se traduisant par une hausse des tensions sociopolitiques, l'économie politique semble renouer avec l'antique contradiction qui oppose capital et travail. Cette dynamique s'appuie également sur le repositionnement des États autour d'une intervention qui tend à revenir à un simple encadrement juridique, alors que leur emprise sur les leviers de l'économie diminue dans la mesure où le terrain des investisseurs se limite de moins en moins à des frontières politiques et que le niveau des investissements requis pour stimuler une économie de haute technologie déborde souvent leurs capacités. La stratification sociale qui l'accompagne se démarque par une recomposition des classes autour du pôle des gestionnaires industriels et des détenteurs du savoir et du pôle des simples exécutants, considérant que de nombreux salariés, à travers les possibilités d'épargne et de placement qui leur avaient été ménagées au cours de la période précédente, ont

acquis un titre d'investisseurs. Parallèlement, l'écart entre les groupes statutaires, quant au niveau et au mode de consommation, s'est immensément élargi, au point où le loisir tend à redevenir un privilège de classe.

**TABLEAU 6**  
**Conception de la théorie de la valeur, de la stratification sociale et du rôle de l'État en économie politique (en parallèle avec les scansions historiques impulsées par les innovations techniques)**

Auteurs (période)	Théorie de la valeur		Stratification sociale		Rôle de l'État	Innovations techniques	
	Concept	Figure	Prod.	Cons.		Énergie	Outils
Smith/Ricardo (classique, 1776-1869)	Travail	Producteur	Classes (forte polarité)		Régl. (inaction)	Vapeur Bois Charbon	Division du travail
Jevons (marginalisme, 1870-1929)	Utilité	Consommateur		Statuts (longue échelle)	Régl. (faible action)	Pétrole Gaz Électricité	Machinisme
Keynes et Galbraith (keynésianisme, 1930-1969)	Propension à épargner et à investir	Épargnant	Classes (faible polarité)	Statuts (courte échelle)	Régl. (forte action)		Automation
Rifkin (néolibéralisme, 1970...)	Déplacement des capitaux	Investisseur	Classes (forte polarité)	Statuts (longue échelle)	Régl. (inaction)		Automatisation

### 2.3 ITINÉRAIRE DE VEBLÉN À HOGGART

Par sa forme de problématisation, qui a ses ramifications dans la tradition sociologique allemande dont Weber a indiqué les paramètres, et par sa source doctrinale, soit l'économie politique, qui lui procure ses catégories d'analyse et définit aux divers moments de son élaboration les conditions dans lesquelles s'inscrivent les pratiques de loisir, la sociologie du loisir présente une analyse et poursuit des orientations spécifiques. Notre objectif consiste maintenant à cerner les thématiques privilégiées par cette approche, à partir desquelles nous pourrions définir le loisir. Nous étudions, pour ce faire, un échantillon d'œuvres phares dans ce domaine depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, soit celles de Veblen (1899), de Lundberg (1934) et de Hoggart (1957). Nous examinerons de plus l'avènement de pratiques rattachées à des sous-cultures à partir des enquêtes réalisées par Lalive d'Épinay en 1983. Nous terminerons cette section par une discussion autour des principaux enjeux sociaux soulevés par la sociologie du loisir.

### 2.3.1 Veblen: le loisir comme code de l'affranchissement des nécessités

Économiste d'origine norvégienne, Thorstein Veblen (1857-1929) propose en 1899, avec sa *Théorie de la classe de loisir*, une véritable anthropologie du loisir aux États-Unis. La thèse qu'il défend est que les choix de consommation de la classe de loisir, et virtuellement de toutes les classes sociales puisque l'émulation caractérise la nature humaine, sont purement orientés vers le prestige et la distinction, ce qui a pour effet de maintenir, voire d'accroître, les dépenses inutiles, de systématiser des mœurs creuses et de constituer un frein au développement, tant social que culturel.

Pour Veblen, la classe oisive est une institution préexistante au capitalisme et à l'industrialisation. Il en situe l'avènement dans le passage de la sauvagerie primitive à la barbarie, soit lors de la transition d'une vie habituellement pacifique à une vie uniformément guerrière. La classe de loisir est présente dans toutes les sociétés où se sont imposées des distinctions de classes. Exemptés de façon coutumière des métiers d'industrie, ses membres occupent des positions honorifiques dans le gouvernement, l'armée, la vie ecclésiastique et les sports<sup>1</sup>.

Au cours de l'évolution culturelle, l'émergence d'une classe de loisir coïncide avec les débuts de la propriété individuelle. Loisir et propriété intéressent Veblen comme faits de la structure sociale et l'interpellent à titre de droit convenu et de prétention équitable. L'origine de la propriété se situe, selon lui, dans le mariage forcé et la possession des femmes, qui répondent de l'appétit de commandement des mâles victorieux et de leur désir de publier la prouesse accomplie en exposant aux regards son résultat durable. Partout où la propriété privée est instituée, le processus économique prend l'allure d'une lutte pour la possession des biens, non pas une lutte pour l'existence comme le supposent les économistes classiques, mais une concurrence pour la richesse et l'honneur.

- 
1. La classe de loisir plonge en fait ses racines dans la classe travailleuse caractérisée par l'instinct artisan, aussi vieux que l'humanité elle-même, qui se manifeste par le goût de l'effort utile et le travail coopératif et qui ne rebute pas à la prise en charge des tâches jugées indignes et sans prouesse. Mais dynamisé par une quête d'estime et une efficacité différentielle, l'instinct artisan conduit à la démonstration de forces et à la rivalité. Par un renforcement culturel, cet esprit belliqueux s'est transformé en instinct prédateur, dont la forme d'expression est l'exploit, qui a donné chez ceux qui le manifestaient la suprématie sur le reste de la classe travailleuse. De sorte que, en face du labeur vil et servile, le travail bon marché qui s'accompagne d'une certaine soumission, s'érige la prouesse considérée comme une marque d'indépendance et de dignité, apanage de la nouvelle classe de loisir.

Si les gens n'étaient portés que par le calcul des plaisirs et des peines dans leur quête d'enrichissement, ils vivraient dans le labeur et la frugalité, ce dont témoignent les classes travailleuses. Il en va autrement pour les membres de la classe oisive qui s'imposent comme diktat l'abstention de tout travail productif en même temps qu'ils se font un devoir d'étaler leurs richesses dans leur recherche de distinction. L'exemption de toute tâche servile et la jouissance d'un confort convenable ont toujours caractérisé la noblesse, et la vie de loisir y apparaît toujours garante de haute civilisation. Peiner équivaldrait à se déshonorer puisque ce serait montrer sa misère traduite en termes de pauvreté et de sujétion. La dignité de la richesse appelle la dignité du loisir, rendant le travail incompatible avec une vie vertueuse.

Le loisir ostentatoire, lieu de prouesses, doit tout de même faire montre de preuves tangibles du mérite (médailles, décorations honorifiques, etc.) dans des résultats qui relèvent davantage de biens immatériels que matériels (arts, érudition, apprentissage de langues mortes ou de codes de bienséance, etc.). Les membres de la classe de loisir passent ainsi une bonne partie de leur temps hors de la vue d'autrui, mais ils ont le devoir d'étaler le raffinement de leurs goûts et de leurs talents, l'éloquence de leurs manières et de leur allure, autant d'éléments reconnaissables à leur absence d'application lucrative et répondant exclusivement à l'exigence d'une perte de temps manifeste.

Les femmes qui appartiennent à la classe de loisir jouissent, contrairement à toutes les autres, d'une exemption de travail manuel vu la noblesse de leur origine. Elles restent malgré tout, après celle de leur père, la propriété de leur mari. La gestion de la domesticité leur est généralement confiée, loisir qui verse parfois dans la corvée et qu'à ce titre refuse le maître. C'est par elles que s'affirme une classe oisive subsidiaire, chargée d'un loisir délégitime qui sert l'honorabilité de la classe oisive primaire. On exige des membres de cette classe non seulement la soumission, mais aussi les signes de l'intériorisation des règles de soumission. Les personnes dont l'affaire est le loisir par procuration vont de plus se charger de la consommation de biens par procuration, s'appliquant à l'aménagement de la résidence, à la nourriture et aux vêtements.

Les produits de la consommation de masse répondent à des nouveaux besoins issus du confort et de l'abondance, et ne sont pas, à ce titre, indispensables à la santé et à la vie. La logique de généralisation des pratiques ostentatoires relève du processus d'émulation présent dans toutes les sociétés. Cette logique veut que ce soit les membres de la classe jouissant d'un niveau plus élevé de crédit qui procurent aux membres de la classe inférieure le critère du convenable en matière de consommation.

Le gaspillage ostentatoire est une pratique historique. « Aussi, le besoin d'étaler des dépenses se trouvera toujours là à point nommé pour répondre aux accroissements de la production et du rendement et absorber le surplus des marchandises une fois satisfaits les besoins les plus élémentaires. » (Veblen, 1970, p. 74) L'auteur ajoute que, là où l'étalage somptuaire fait partie du style de vie, toute augmentation des possibilités de paiement d'un individu s'accompagne aussitôt d'un supplément proportionnel affecté à la dépense ostentatoire. Car, contrairement aux besoins élémentaires, les besoins spirituels sont indéfiniment extensibles.

Chez le commun prévaut l'adage « bon marché, mauvaise qualité ». Il en résulte une norme d'utilité qui considère au mieux comme passable ce qui rend un bon service matériel, et exige qu'on exhibe l'élément honorifique pour être pleinement acceptable. C'est ce que les producteurs d'articles de consommation, eux-mêmes soumis à la règle, ont compris. Dès que la condition économique le permet, les choix de consommation se tournent vers la plus-value honorifique. Ainsi les marchandises produites en série posent problème aux consommateurs. Ceux-ci se tournent plutôt vers des produits faits main, même s'ils sont parfois moins utiles, à moins qu'ils ne sombrent dans le toc. Avec la rareté, les objets gagnent en distinction pécuniaire et doivent en même temps, selon la règle, être coûteux et mal adaptés à leur usage apparent.

Veblen en arrive ici à l'un des éléments décisifs de sa démonstration touchant non seulement l'exemption de l'industrie, mais surtout le conservatisme qui caractérise la classe oisive. Cette démonstration requiert une certaine mise en contexte. Pour lui, la vie de l'homme en société est une lutte pour l'existence et donc un procès d'adaptation sélective. L'évolution de la structure sociale est un procès de sélection naturelle des institutions qui sont en retour de puissants facteurs de sélection.

[...] les institutions sont des habitudes mentales prédominantes, des façons très répandues de penser les rapports particuliers et les fonctions particulières de l'individu et de la société. (Veblen, 1970, p. 125)

La somme de toutes les institutions en vigueur à un moment donné définit le mode de vie et exprime une théorie dominante de la vie se réduisant en dernière analyse à un type de caractère. Les relations sociales d'aujourd'hui formeront les institutions de demain et perdureront jusqu'à ce que des circonstances nouvelles ne contraignent les gens à les changer. « L'évolution de la société, c'est en réalité un processus où les individus s'adaptent mentalement sous les pressions des circonstances. » (Veblen, 1970, p. 126)

Le progrès social est conçu comme un ajustement des façons de dépenser aux forces environnantes, ce qui constitue un procès infini.

Cependant, toute fraction ou classe qui sait l'un de ses intérêts essentiels à l'abri de cette contrainte mettra plus de temps à conformer ses opinions et son système de vie au nouvel ordre des choses, retardant d'autant le procès d'évolution. Cette position protégée est l'apanage de la classe désœuvrée face aux forces économiques qui tirent vers un rajustement.

Dans les sociétés industrielles, où les forces sont de nature essentiellement économique, la pression que le milieu exerce sur le groupe et le pousse à réajuster son mode de vie prend la forme d'exigences pécuniaires qui l'accablent. À l'abri des sursauts économiques, la classe de loisir reste dans ce cadre la plus intouchable et donc la plus foncièrement conservatrice. Ce conservatisme s'oppose à l'innovation qui se manifeste chez les classes inférieures. La classe oisive est ainsi, sur le plan du progrès social, pour le meilleur et pour le pire, un boulet pour la société puisqu'elle en retarde l'évolution, surtout que les dispositions qui s'y perpétuent font l'objet d'imitation par les autres classes. Les membres de la classe de loisir sont viscéralement inquiets, sinon systématiquement opposés, vis-à-vis de tout changement social significatif. Ils réagiront devant toute source de changement en affligeant les responsables d'une privation matérielle grave, remède connu à l'action sociale.

Élargissant la portée de sa thèse, Veblen se tourne en conclusion du côté des survivances modernes de la prouesse dans des domaines autres qu'économiques. L'être de l'industrie est d'un naturel pacifique, en ce qu'il a refoulé des propensions rebelles, alors que le membre de la classe de loisir est d'instinct prédateur. Pensons au rituel du duel, institution propre à cette classe dont on ne retrouve écho que chez les délinquants de bas étage. La férocité juvénile carbure à l'exploit jusqu'à ce qu'elle atteigne la maturité. L'enrégimentation de la jeunesse dans des organisations sportives en fait foi.

Les sports de toutes espèces portent le même caractère général, même si l'élément de destruction physique et d'efficacité dans la destruction n'est pas particulièrement visible. [...] On s'adonne aux sports quand on est d'une constitution spirituelle archaïque; autrement dit quand on éprouve un irrésistible penchant pour la rivalité et la quête de proie. (Veblen, 1970, p. 167)

Le sport est, selon lui, traversé par un tempérament essentiellement puéril et l'esprit sportif équivaut à un exploit téméraire. « S'adonner aux sports, c'est donc faire nettement preuve d'un arrêt dans le développement de la nature morale. » (Veblen, 1970, p. 168) La substance des sports est futilité, leur enjeu est simulacre. Comme au sein de toute rivalité, la stratégie et la fourberie, la dissimulation et l'intimidation y règnent immanquablement.

### 2.3.2 Lundberg: le loisir au cœur de l'organisation bourgeoise de la banlieue

L'ouvrage de Georges A. Lundberg, de Mirra Komarovsky et de Mary Alice McNerny, intitulé *Leisure: A Suburban Study* (1934), décrit l'emprise du loisir dans un environnement embourgeoisé. Le loisir est ainsi rattaché aux institutions constitutives de la banlieue américaine (famille, église, école, etc.), habitée par les classes moyennes disposant d'un bon salaire. L'état du développement des forces productives aux États-Unis, caractérisé par de forts gains de productivité et la réduction du temps de travail, requiert, selon les auteurs, que l'on problématise conjointement le travail et le loisir. Une réponse doit être apportée au problème de l'extension des pratiques récréatives, éducationnelles et artistiques et à celui de l'adéquation de l'offre de biens et de services de loisir à des comportements changeants. L'analyse de la faisabilité et de la désidérabilité de programmes publics issus des résultats de l'étude doit engager les éducateurs, les travailleurs sociaux ainsi que les leaders de la communauté.

#### 1. *Les lieux de l'enquête*

Le demi-million de personnes qui habitent le comté de Westchester, territoire de 1165 km<sup>2</sup> situé à 20 kilomètres au nord de la ville de New York, est composé de salariés bien rémunérés qui font la navette quotidienne avec la métropole pour des raisons d'emploi ou qui y possèdent d'immenses maisons secondaires. L'absence de la grande industrie contribue à la préservation des beautés naturelles et se traduit par l'absence de zones de pauvreté.

#### 2. *Typologie des équipements de loisir*

L'enquête fait ressortir un niveau élevé d'organisation centrée sur cet aspect de la vie généralement vu comme plutôt gratuit et spontané. Le nombre élevé de clubs et l'extension de leurs activités indiquent de plus que le loisir ne reste pas en périphérie de la vie de la population du comté mais en constitue un aspect essentiel. Notons également un lien de dépendance étroit entre le loisir et l'aspect pécuniaire (cotisations, coûts d'entrée, etc.).

#### 3. *Profil des comportements de loisir*

L'analyse des résultats de 2460 entrevues individuelles donne lieu à l'établissement de profils comparés de comportement de loisir sur des périodes allant d'un jour à une année. Considérant que le loisir est conditionné chez les salariés par le temps d'obligation professionnelle, sa forme et son rythme doivent être observés en lien étroit avec les tâches professionnelles ou

scolaires (horaires quotidiens, congés, vacances). Le travailleur moyen de la région dispose ainsi annuellement de 85 jours hors travail: 52 dimanches, 52 samedis après-midi et 7 congés fériés. Concrètement, mis à part les ménagères et les ouvrières ainsi que les chômeurs, toutes les autres composantes des classes moyennes (cols blancs, travailleurs non qualifiés, cadres supérieurs et professionnels) ont sensiblement la même quantité de temps libre, soit autour de sept heures par jour. Ils partagent également une même conception, à savoir que les satisfactions majeures de la vie sont éprouvées une fois le sommeil acquis, le travail et les autres petites tâches obligatoires assumées. Huit activités accaparent 90% du loisir des classes moyennes: repas au restaurant, visites, lecture, divertissement public, sports, écoute de la radio, activités motorisées et activités de clubs. De manière générale, quand le temps de loisir augmente, la part du temps consacré aux repas pris au restaurant, la pratique des sports et des activités motorisées ainsi que l'écoute de la radio, diminuent, tandis que croissent les visites, la lecture et la fréquentation des clubs. Lorsque le revenu s'accroît, le profil ne change pas, bien que la qualité de chaque activité se trouve majorée.

#### *4. L'organisation des loisirs*

Les auteurs notent l'importance croissante des associations volontaires, formées de gens partageant les mêmes goûts et intérêts, comme institutions de loisir, à mesure que la maisonnée diminue son emprise sur ce domaine et que le voisinage cesse d'être le lieu privilégié de la sociabilité. Le contraste est toutefois flagrant entre la sur-organisation des quartiers riches et la sous-organisation des quartiers pauvres. Malgré leur importance, les divers clubs ne regroupent que la moitié de la population adulte du comté. Fait saillant d'une étude de cas menée sur une demi-douzaine de clubs, les ménagères issues des catégories les mieux nanties, qui consacrent en moyenne sept heures par semaine aux activités de leur club, forment dans cette banlieue la classe de loisir.

#### *5. La famille et le loisir*

La famille reste le lieu privilégié d'expérience du loisir. En fait, les rapports amoureux, du flirt au mariage puis à la garde des enfants, sont parsemés d'activités récréatives. La grandeur du logis et du terrain adjacent ainsi que le nombre d'équipements récréatifs qui s'y trouvent, dont des pièces de jeu pour les enfants et, depuis peu, pour les adultes, est corrélatif du revenu des ménages, mais surtout du type d'implantation générale de chaque banlieue. Le loisir des personnes composant les ménages varie suivant que la navette avec la ville commande une récréation de détente, que l'isolement de la journée conduise à la recherche d'activités plus vivantes ou que

le désœuvrement l'emporte. Ainsi, par importance, le banlieusard consacre son temps de loisir passé à la maison aux repas, à la lecture, aux visites, à l'écoute de la radio, au jardinage et à l'étude. Le loisir passé à l'extérieur couvre, par ordre décroissant, les visites, les sports, les repas, les activités motorisées, la fréquentation des places publiques, de l'église, du club, l'étude, la lecture et les activités artistiques. Une différence apparaît ici suivant la catégorie de revenu faisant permuter les visites avec les sorties au restaurant. Les banlieusardes passent leur loisir domestique, par importance, aux repas, à la lecture, aux visites, à l'écoute de la radio, aux activités artistiques et à l'étude, tandis qu'à l'extérieur de la maison, elles privilégient, par ordre décroissant, les visites, la fréquentation des places publiques, des clubs, les sports, la fréquentation de l'église, les activités motorisées, les activités artistiques et la lecture. En ce qui touche les enfants, une différence marquée caractérise le loisir des garçons et des filles, en ce que les premiers passent beaucoup plus de temps de loisirs hors du foyer.

## 6. *L'Église et le loisir*

Pendant des siècles, le milieu religieux fut le centre de la sociabilité, de la musique, du théâtre et des arts. Son dynamisme dans le domaine du loisir vient en grande partie du fait que son programme comporte des limitations strictes au travail et à l'existence matérielle. Dans le monde protestant, contrairement aux aires où préside le catholicisme, les différentes confessions n'ont pas exercé de frein sévère à l'émergence du loisir moderne. Leurs équipements et leurs infrastructures (salles de classe, cuisines, lieux d'assemblée, bibliothèques, salles de jeu, etc.) sont mis à partie depuis le tournant du xxe siècle pour soutenir l'action philanthropique et l'intervention auprès des jeunes. L'école du dimanche reste très courue, les parents, même non croyants, y trouvant un lieu d'éducation morale en même temps qu'une garderie.

## 7. *L'école et le loisir*

La valeur éducative s'avère très élevée chez les classes moyennes, par la formation qu'elle procure (scolaire et parascolaire), les possibilités d'emploi qu'elle apporte et le statut social qui en dérive. Le système scolaire occupe donc, dans l'organisation globale de la banlieue, une place prédominante, de surcroît motivée par le nombre élevé d'enfants. Rappelons que le mouvement pour la récréation est né du souci d'offrir un loisir sain aux jeunes et que c'est en débutant par les enfants que les restrictions puritaines vis-à-vis du jeu et du loisir furent d'abord relâchées. L'école joue un rôle structurant dans le loisir de trois manières. D'abord, par la formation ou la préparation au loisir, par le développement d'habitudes et de goûts.

Puis, elle constitue le terrain de jeu du cinquième de la population, proportion allant croissant à mesure que se prolonge la durée des études. Enfin, les équipements scolaires (gymnases, terrains de sport et d'athlétisme, bibliothèques et auditoriums), souvent de construction récente, sont largement mis à contribution pour le loisir de l'ensemble de la communauté. Notons enfin la position stratégique de l'école sur le plan des loisirs sportif, scientifique et culturel dans une banlieue résidentielle aisée.

#### *8. L'art, l'expérience esthétique et le loisir*

Les activités d'ordre artistique sont étroitement liées au loisir, que l'on conçoit souvent comme temps de création. La pratique artistique, entremêlée avec le jeu et les arts, est à l'origine partie prenante de rites à caractère spirituel. Avec la modernité, on note une recherche de l'art pour l'art, comme activité créative sans autre utilité concrète. Délaissant les arts pratiques, les gens se tournent vers les productions artistiques, et changent alors de position, en passant d'un statut de producteur à celui de consommateur. Dans l'architecture de la banlieue, ce sont dans les cours avant et arrière que les habitants expriment leur créativité. Pour sa part, la musique s'est démocratisée, le coût des instruments, pour les personnes de plus en plus nombreuses qui en jouent, et celui des productions musicales liées aux nouvelles technologies (disques, radio) étant de plus en plus abordables. Le cinéma connaît également dans le comté une forte croissance. Le théâtre et les salles de danse correspondent à des activités moins communes, mais plus prestigieuses.

#### *9. L'éducation des adultes et la lecture*

L'éducation permanente est le trait d'une société dont les besoins évoluent rapidement et qui requiert l'adaptation des individus. L'automation ne dispense pas de l'acquisition d'un savoir élargi qui déborde le seul plan professionnel et incite les individus à y consacrer un temps de loisir appréciable. L'érudition qui répond à la seule curiosité s'inscrit comme une activité de loisir. Elle poursuit généralement, bien que de manière indirecte, des fins plus utilitaires (intégration sociale des immigrants, avancement, augmentation de salaires, etc.). Les bibliothèques publiques et les patronages, s'ajoutant aux distributeurs commerciaux, ont favorisé l'accès aux livres, aux journaux et aux périodiques.

#### *10. Responsabilité face au problème des loisirs*

De tout temps, des philosophes ont indiqué à quel point le loisir édifiant pouvait être créatif et procurer des satisfactions légitimes, alors que

l'oisiveté conduisait aux vices et à la dégénérescence. Les contemporains qui mettent en œuvre les activités de loisir sont investis par les mêmes appréhensions. Considérant que le loisir est devenu affaire de masses, il quitte le strict domaine de la vie privée pour être soumis aux directives des pouvoirs publics qui se reconnaissent depuis peu une responsabilité dans ce domaine. La reconnaissance du loisir comme problème est également le résultat du fait que les enfants des générations urbaines sont privés de leurs terrains de jeux naturels, qu'on doit donc leur procurer des espaces artificiels, mais que leur nombre impose que leurs activités récréatives urbaines soient dirigées. Puis, dans la mesure où le travail s'avère productif mais monotone et que le temps qui lui est accordé diminue, cette préoccupation doit s'étendre aux travailleurs. L'engagement des pouvoirs publics est aussi requis par les retombées parfois négatives du loisir commercial. C'est sous ces conditions que le loisir est devenu un problème commun aussi important que l'éducation ou la santé publique. Il requiert une gouvernance publique forte et continue, toutefois restreinte aux domaines vitaux pour la communauté, dans lesquels les initiatives privées sont insuffisantes.

### **2.3.3 Hoggart: la tradition comme vecteur du loisir populaire**

L'enquête de Richard Hoggart menée en 1957 sur *La culture du pauvre* offre une description de l'évolution de la vie quotidienne et des loisirs des classes populaires urbaines du nord-est industriel de l'Angleterre. Ses observations touchent tour à tour à l'organisation de l'habitat et aux déplacements, aux rythmes et aux lieux de travail et de loisir, aux cycles des âges de la vie et aux relations entre les sexes, à la structure familiale et à l'éducation des enfants, enfin à l'articulation des pratiques économiques et culturelles. Insatisfait d'une définition de la culture populaire articulée autour de caractéristiques purement négatives (défaut de motivation, manque d'intérêt, absence d'aspiration, dépossession culturelle, etc.), issues d'une catégorie de chercheurs ignorants de ses impulsions profondes, Hoggart, originaire de ce « milieu », déclare pouvoir décrire positivement un large spectre de pratiques. À la réflexion des intellectuels bourgeois qui donnent une image stigmatisante de la classe populaire du point de vue des mœurs (comportement orienté par les seuls instincts, nature brutale et primitive, dynamique collective animée par une douceur féminine, etc.), Hoggart oppose la compréhension par proximité et le portrait vivant d'une culture enracinée. Il démontre, au terme de son étude, que la culture populaire a résisté aux attaques homogénéisantes des médias et que les pratiques culturelles fondées sur la tradition trouvent encore une actualité criante.

## *Partie 1: l'ancien temps*

### *1. La tradition orale*

La culture populaire comprend son lot de superstitions formulées sous forme proverbiale dont l'ensemble ne va pas sans présenter des contradictions flagrantes.

Les aphorismes traditionnels du discours populaire ne sont jamais utilisés ou pensés comme les moments logiques d'un raisonnement ou d'une argumentation. (Hoggart, 1964, p. 59) [...] En réalité, ils [les membres de la classe populaire] s'abstiennent systématiquement de se poser en toute clarté la question de leur vérité ou de leur fausseté. (Hoggart, 1964, p. 62) Les classes populaires manifestent ainsi leur pouvoir spécifique de s'adapter au changement en assimilant de la nouveauté ce qui convient à leur ethos et en ignorant délibérément le reste. (Hoggart, 1964, p. 63) [...] Vivre au sein du milieu populaire, c'est, aujourd'hui encore, appartenir à une culture diffuse qui n'est pas moins contraignante et élaborée que celle qui caractérise les autres classes. (Hoggart, 1964, p. 63)

### *2. Le foyer et ses membres*

Le foyer constitue le cœur des relations familiales et sociales. Est péché ce qui va à l'encontre du développement de la cellule familiale et de sa stabilité (avortement, absence de contribution à l'économie domestique, etc.). Cette cohérence est renforcée par une éthique fondée sur l'adage: «Qu'est-ce que les autres vont penser?» Ainsi, la plus grande part de temps libre d'un ménage populaire se passe chez soi. Ce repli sur la vie familiale apporte en son sein promiscuité affective et atmosphère grégaire autant que méfiance vis-à-vis de l'extérieur. Même une fois mariés, les enfants tardent à quitter définitivement la maison. Une bonne table est par ailleurs hautement considérée, se traduisant par des mets souvent plus copieux que subtils. Hoggart note une réticence générale à l'égard des restaurants, où s'entremêlent des considérations de qualité et de coût. La cuisine populaire est au cœur d'une sérénité de classe dont rend bien compte cet autre adage: «Tant qu'on a l'estomac bien garni, il n'y a pas à se plaindre.»

Cheville ouvrière de la famille, plus garante de l'unité familiale que le père, la mère est le pivot autour duquel est bâti le foyer qui constitue en retour son unique univers. Son orgueil s'enracine dans le fait que tant de gens dépendent d'elle. La dure vie quotidienne devient une routine dans laquelle elle s'enferme. Comme sa vie conjugale l'a isolée de ses amitiés de jeunesse, elle se limite à des rapports cordiaux de voisinage. La mère assume la gestion d'un budget extrêmement serré et en subit des pressions

supplémentaires. Elle gère également la fécondité. Ses responsabilités font qu'elle vieillit vite. Elle fréquente peu le médecin, préférant se fier aux conseils de ses proches. Dans l'ensemble, les ménagères d'âge mur se soignent mal, travaillent trop et trop longtemps, ne savent pas se détendre, ne dorment pas assez et ont un régime alimentaire mal équilibré. Leur grand plaisir est d'être servies à table, à l'occasion par leurs filles ou leur mari, ou mieux, mais plus rarement, d'être invitées à sortir. Pour leur part, les jeunes filles sont la cible facile de la consommation dirigée, puisqu'elles savent qu'elles devront bientôt tout sacrifier à la famille. « Si l'on ne rencontre presque jamais chez les femmes du peuple une nostalgie douloureuse de la liberté perdue, c'est qu'elles n'ont jamais pensé que l'adolescence fut autre chose qu'une récréation. » (Hoggart, 1964, p. 90) Ce caractère éphémère des moments vraiment ludiques entraîne, sur le plan de l'attitude, une permissivité élargie pour les enfants et les adolescents.

Patron de la maison, où il fait montre d'une contribution significative mais bien séparée dans l'ensemble des tâches domestiques, le père constitue le principal lien entre l'intérieur du foyer et le dehors, particulièrement par le biais d'un rapport pécuniaire. Maître chez lui, il entretient souvent une relation assez brutale avec la maisonnée, ce qui n'exclut pas l'affection. On craint et décrie ses sautes d'humeur, mais on le vénère pour sa force. Le père conserve une bonne part de la paye pour son divertissement et sa sociabilité personnelle (cigarettes, pari, alcool), seules dépenses qu'un ouvrier consacre à ses plaisirs. Tout comme leurs consœurs, les garçons acceptent le mariage et ses suites, dès la fin de l'adolescence, comme une chose normale.

### 3. *Le quartier*

Dès que l'on franchit le seuil du foyer, on entre dans l'espace du quartier, dont l'aménagement est généralement un peu sommaire et délaissé. On tombe toujours sur un terrain vague à proximité, ceinturé d'usines, qui sert de parc. La plupart des services, tels les magasins d'alimentation, font crédit. Dans bien des cas, l'échelle d'un seul quartier demeurera toute la vie le cadre des ménages, caractérisés par une faible amplitude de déplacements (pas de voyages, peu de vacances, itinéraires routiniers). Le réseau des relations sociales comprend les représentants d'organismes caritatifs installés dans le secteur, quelques festivités (fêtes nationales, armistices, etc.) célébrées suivant la saveur locale, et des cérémonies entourant la vie familiale: enterrements, mariages, incidents et, surtout, divers clubs de loisir. Les jeux des jeunes de 5 à 13 ans sont simples et n'exigent qu'un équipement restreint. Les sorties suivent le rythme des saisons: aventures, cueillette de fruits et de légumes, bains publics, visite d'un parc éloigné mais réputé. On fréquente la bibliothèque, surtout l'hiver, à la recherche de chaleur.

#### 4. *La conscience de classe (eux et nous)*

La classe populaire aménage sa cohésion à travers un pouvoir d'exclusion de tout ce qui n'est pas restrictivement inséré dans le réseau familial élargi mais immédiat. Elle exprime une méfiance envers tout ce qui représente l'autorité extérieure : employeurs, gens aisés, fonctionnaires, policiers. D'ailleurs, les membres de la classe populaire hésitent souvent à devenir des contremaîtres ou des sous-officiers, car ils craignent qu'on ne les accuse d'être passés de l'autre côté. Comme le monde des emplois possibles se déploie pour eux horizontalement, la vie ne se présente pas comme une ascension et le travail n'en constitue pas l'élément le plus intéressant. Chez les plus de 35 ans, l'antagonisme eux/nous est renforcé par le souvenir de l'égoïsme de classe dont témoignèrent les autres classes au moment de la crise des années 1930. On assiste chez les jeunes à un repli sur soi, renforcé par les nouveaux divertissements, diminuant la hargne vis-à-vis d'autrui. La propriété, l'épargne et l'amour-propre ne procèdent pas tant du désir de s'élever et d'échapper à sa classe d'appartenance que de ne pas succomber aux pressions du milieu. Les ouvriers possèdent peu, mais ces possessions leur appartiennent en propre, fruit de leur travail. Les rapports entre les membres de la même classe dépassent l'amabilité : on doit se montrer serviable et toujours prêt à rendre service. La solidarité de classe ne prend cependant pas la figure d'un projet d'émancipation. Le sentiment de communauté est renforcé par la certitude d'appartenir irrévocablement au groupe, à la chaude sécurité que procure cette certitude et au recours toujours possible à l'aide du voisin.

Le rapport entre eux et nous se retrouve également dans deux autres institutions. D'abord, le sport professionnel, qui occupe une place aussi considérable que le sexe et le sang. Ce n'est pas qu'on mette en pratique l'adage sportif d'un esprit sain dans un corps sain, mais on trouve aux athlètes des qualités prisées telles l'audace, la force, l'adresse et la ruse. D'emblée, l'arbitre est vu comme le méchant. L'autre domaine est celui du destin individuel des membres royaux, appuyé par une publicité insistante.

#### 5. *La morale*

L'argent et le pouvoir ne font pas le bonheur. Ce qui peut le faire, ce sont les rapports humains, l'affection familiale, l'amitié et la possibilité de bien s'amuser. Hoggart constate des attitudes ambivalentes, teintées à la fois de déférence et de méfiance, face à ceux qui s'engagent dans la vie politique et intellectuelle. Ces déviants sont admis tant qu'ils acceptent la règle de la classe. Car il existe au sein de la classe populaire une tendance au conformisme qui exerce ses contraintes. Un groupe populaire est caractérisé par un haut degré de fermeture. La capacité d'influence dans la

société étant restreinte, c'est vis-à-vis des autres membres de la classe que l'on exerce une surveillance. Les rapports langagiers entre congénères paraissent secs et brutaux du fait qu'on ne dispose pas du rythme et des modulations apaisantes courantes chez les autres classes. Il existe une résignation, qui exclut le fatalisme et l'idéalisme, voire qui peut être joyeuse, devant les difficultés de la vie. On constate en même temps le refus catégorique de s'humilier devant les autres. La classe populaire manifeste de la défiance devant l'enthousiasme patriotique et les devoirs civiques. Elle est par ailleurs porteuse d'une bonne dose de puritanisme : l'alcool y est admis mais rejeté s'il compromet l'avenir du ménage ; la vie sexuelle, dont les mœurs ne sont pas plus libres que dans les autres classes, est simplement cachée et les premières expériences se font plus tôt. Dans un autre registre, la classe populaire a le goût du concret, de la présence directe, et est animée d'un ethos fondé sur le réalisme. En politique, elle se distingue par un pragmatisme criant, leur quotidien et les exigences immédiates permettant à très peu de membres de se hausser à la compréhension des affaires publiques ou internationales. Elle ne fait pas reposer le jugement sur des idéaux, mais sur des qualités concrètes (droiture, gentillesse, franchise, simplicité). De sorte qu'elle peut être aisément trompée, en faisant appel aux valeurs qui sont les siennes, dans certains domaines (politique, consommation) malgré son bon jugement dans les relations humaines.

## 6. *La religion*

Les membres de la classe populaire présentent une religiosité élémentaire, plus fortement portée vers les églises dissidentes animées par des pasteurs issus du peuple, peu éduqués comparativement à ceux de l'Église anglicane, et moins franchement de l'autre côté. On fait preuve à leur égard d'un cynisme jovial. L'église et la chapelle sont le théâtre de leurs spectacles, rares, mais mémorables. La croyance s'affirme avec l'âge. L'image qu'on se fait de l'autre vie est celle d'un repos mérité. Les leçons du Christ leur semblent les plus avisées pour le genre de vie communautaire qu'ils mènent.

## 7. *L'art*

L'art populaire montre plus qu'il n'analyse et met en scène des éléments connus. Les feuilletons radio qui situent leur intrigue dans un cadre physique bourgeois doivent leur succès non pas au snobisme du peuple, mais à son goût pour les affaires domestiques. La passion, qui pousserait irrémédiablement l'individu, n'est jamais élevée au-dessus de la vie familiale heureuse et rangée. Dans les journaux féminins, on parle des

problèmes quotidiens, des personnes qui les surmontent, des remèdes à employer, des espoirs à fonder (horoscope), sur fond de stabilité du foyer.

### 8. *La bonne vie*

Les joies sont vécues au jour le jour selon le destin et la chance, sans trop de prévisions et de possibilités sur le plan budgétaire. Une philosophie qui rend compte de la prodigalité dans les dépenses superflues et d'un ordre de priorité différent affecté sur le plan des dépenses vis-à-vis des autres classes: les petits plaisirs de la vie (boire, fumer) l'emportent sur les nécessités urgentes et les gestes spontanés sont élevés au rang de coutumes (visites du dimanche). La classe populaire fait montre d'un hédonisme qui accepte sa condition et oublie ses soucis. S'y trouve cependant un goût manifeste pour les jeux d'argent; à l'occasion, on se permet des fantaisies. « Dans une vie dominée par les contraintes extérieures, les témoignages les plus infimes de la liberté de choisir prennent une valeur symbolique. » (Hoggart, 1964, p. 191) Le goût populaire de l'exubérance s'exprime dans toutes les formes de récréation (arts plastiques et décoratifs, chansons, etc.), par une débauche de détails ornementaux et une extravagance baroque. Presque tous les divertissements populaires sont des plaisirs de foule, désordonnés et grouillants.

### 9. *Le club*

Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle s'est implantée la tradition du club dont le but est de distraire et d'éduquer les travailleurs par la conversation et la lecture. En fait, on y va surtout en semaine ou quand on n'a plus un sou, fréquentant davantage le pub la fin de semaine et lorsque l'on dispose d'un peu plus d'argent. On s'y retrouve pour jouer aux fléchettes, au billard, aux cartes ou aux dominos. L'animation des clubs tourne autour de chansons puisées à un répertoire précis, soutenu par des chorales et des orchestres locaux. Peu de jeunes fréquentent les clubs ouvriers, boudant leur atmosphère pesante au profit des boîtes de nuit.

## ***Partie 2: transformations et impacts des médias sur la culture populaire***

Hoggart aborde, dans la seconde partie de son ouvrage, le choc de la rencontre entre la culture traditionnelle et la culture de masse. L'augmentation du confort matériel et la démocratisation sont perçues comme de véritables progrès. Mais c'est du côté des divertissements que la pénétration des nouvelles attitudes est la plus grande, encore qu'elle demeure partielle.

### *1. De la tolérance à la complaisance*

La constellation d'attitudes typiquement populaires se composait de réalisme, de tolérance désabusée, de pragmatisme, de fatalisme, d'humanisme diffus et du refus de la discussion systématique. C'est par la grande presse qu'une morale de la complaisance universelle a été introduite dans l'esprit des gens du peuple : les interdits anciens n'ont plus cours, la science a remplacé la religion, la psychologie a autorisé toutes les tolérances qu'on peut définir comme l'abstention de tout jugement envers autrui ainsi que le refus de la responsabilité et du risque.

### *2. De la participation au conformisme*

La grande presse a perverti les mœurs et nivelé le niveau culturel par le bas. Par son dénigrement de l'intellectualisme et le recours à de nombreux stéréotypes, elle cherche à satisfaire les envies de l'homme sans qualité. En fait, les produits culturels se sont substitués à l'éducation populaire. Le conformisme associé aux médias de masse atteint toutefois rapidement ses limites à la rencontre des membres de la culture populaire, qui « acceptent sans difficulté les formes de délassement ou de divertissement que leur offre la société où ils vivent, mais sans se laisser fasciner par le spectacle ou manifester le moindre respect pour cette société. » (Hoggart, 1964, p. 332) L'effet global relève davantage de l'anonymat que de l'uniformité. La culture populaire est dynamique, et au contact des médias de masse elle se recrée.

### *3. Du goût du présent à l'exaltation du nouveau*

La classe populaire ne possédant pas un sentiment assuré du passé, les nouvelles générations qui en sont issues, courtisées par le modèle bourgeois, tendent à se faire imposer des styles et des modes. Étant supposées être constamment en état de bien-être, elles oublient que cet état est différentiel par rapport à un état de manque, et vont jusqu'à perdre le sens du bien-être. Mais en dépit de la quantité croissante de divertissements standardisés que l'industrie déverse sur le marché, le goût populaire de l'expression personnelle survit dans le bricolage et dans certaines activités de loisir créateur.

#### **2.3.4 Lalive d'Épinay : sous-cultures et pratiques de loisir**

Pour Christian Lalive d'Épinay et son équipe, le système de production déborde le champ économique vers le champ culturel, en ce sens où l'ensemble des manières de penser et d'être est largement façonné par la

perspective productiviste. Marqué selon eux par les mêmes inégalités, «le vaste et apparemment informe champ des loisirs est organisé selon la logique de l'ordre de la production». (Lalive d'Épinay, 1983, p. 80-81) L'accent de la recherche intitulée *Temps libre, culture de masse et culture de classes aujourd'hui* (1985) porte ainsi sur les principaux éléments qui président à la construction de la structure sociale des sociétés industrielles (âge, genre, espace urbain/rural, classe sociale) déterminant l'ordre du loisir. Ils distinguent d'abord les détenteurs et gestionnaires de capital des salariés qui ne disposent que de leur force de travail. Chez ces derniers, on distingue autant de sous-classes qu'il existe de modes de rétribution : selon un salaire proprement dit, selon des honoraires caractérisant les professions libérales dont les représentants possèdent leurs moyens de production, selon les bénéfices provenant de la vente de produits artisanaux et enfin selon les bénéfices provenant du commerce.

Deux interrogations guident l'étude des relations structurelles de loisir, ayant trait au lieu où s'opère la discrimination sociale relativement à l'accès au domaine du loisir et à la manière dont chaque classe charge ses loisirs de significations particulières et y trouve la satisfaction d'un besoin spécifique qui rend compte de valeurs. Différents facteurs sont pris en considération pour y répondre, soit la localisation spatiale du loisir (associé à l'occupation résidentielle ou non) et le type d'environnement spatial (ville, banlieue, campagne), l'attitude de l'acteur selon qu'il prend l'initiative ou est l'objet de l'activité, et la fonction de l'activité, suivant qu'elle vise l'obtention d'informations, la recherche d'expressivité ou le désir d'interaction.

Il ressort de l'enquête que trois césures caractérisent la stratification sociale des pratiques de loisir. La première concerne l'écart entre les cols blancs et les ouvriers, c'est-à-dire entre les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels, ces derniers pratiquant moins de loisirs d'expression (art, gymnastique, etc.) que les premiers. La deuxième césure touche au monde de la qualification et oppose les ouvriers et employés aux cadres et gens de professions libérales. Dans le premier cas, travail et loisir sont fortement distincts, alors que dans le second la cloison entre ces deux champs s'amincit significativement. Enfin, la troisième césure sépare radicalement les classes laborieuses et moyennes des classes supérieures, chez qui toutes les activités peuvent constamment être choisies, mais où l'on prise particulièrement les spectacles nobles et détient un monopole sur certaines pratiques, notamment l'équitation, le cyclisme, l'écriture et les collections.

Lorsqu'on tient compte de l'insertion professionnelle des femmes et que l'on isole les ménagères, deux césures supplémentaires s'imposent. D'abord, entre les hommes et les femmes actives, les femmes actives non mariées versant moins du côté des activités familiales et davantage du côté

de spectacles nobles et d'un loisir exigeant. Puis, entre le groupe formé des hommes actifs et des femmes actives qui fréquentent les restaurants, le cinéma, les clubs ou s'inscrivent à des cours et à des conférences, et les ménagères, qui sont systématiquement en retrait de la vie de loisir.

Les auteurs notent également qu'avec la croissance économique, il y a élévation du niveau de vie et mutation du producteur en consommateur, bref que surgit au sein des sociétés industrielles avancées la culture, dont le loisir, de masse. Trois procédures sont rattachées à cette généralisation : l'intégration au marché de toutes les catégories de la population (prolétaires, enfants, personnes âgées) ; l'extension de l'emprise économique jusque dans la vie privée, faisant de toute pratique ludique un objet de commerce ; l'association de la croissance à la définition économique de l'individu comme être de besoins doté d'une essence mercantile. Avec la culture de masse, la gratuité, le domaine privé et l'unicité cèdent au payant, au public et à la série. Cette dynamique conduit à l'offre de produits standard destinés à des individus moyens. Elle prend donc appui sur les classes moyennes et assujettit les individus à un rôle de consommateur/voyeur dû à l'absence de contact avec les producteurs.

Par-delà la circonscription de la culture de masse, les auteurs s'attendent à définir une typologie des sous-cultures, à partir des critères que sont l'espace de vie (urbain ou non), la teneur de l'activité (instrumentale ou expressive), les formes de sociabilité (de masse ou fusionnelle), la spécialisation ou la globalité (selon le lien établi entre corps et esprit). Quatre groupes ressortent de cette typologie, soient les jeunes, caractérisés par le nomadisme culturel, les vieux, qui ont une tendance au repli culturel, les femmes cadres s'adonnant à des loisirs nobles et les hommes des classes populaires dont la pratique de loisir est à la fois intensive et routinière.

Sur le plan des rapports entre travail et loisir chez les diverses classes sociales, que l'on appréhende à partir de la satisfaction au travail, défini selon des éléments intrinsèques au travail (réalisation de soi) et extrinsèques (possibilité d'avancement), trois hypothèses sont avancées : le choix de loisir équivaut à une compensation vis-à-vis des obligations du travail ; il y a surdétermination du travail sur le loisir où les mêmes règles ont cours ; il y a indépendance des deux domaines.

Ce sont les femmes actives qui souffrent le plus du manque de temps, malaise qui s'affirme à mesure que l'on descend dans l'échelle sociale. Les hommes connaissent plutôt le phénomène inverse. De manière générale, la satisfaction au travail et l'investissement dans le travail s'accroissent avec l'élévation dans la structure sociale. Il y a séparation nette entre travail et loisir, et renoncement possible au travail, plus fréquemment en milieu populaire. Les frontières sont floues entre travail et loisir chez les classes supérieures.

On privilégie au sein de la culture populaire l'espace du voisinage et les activités expressives. Il n'existe pas de capital en talents mais une grande gratuité. S'y manifeste une réticence flagrante vis-à-vis du projet culturel proposé qui se résume en quelques interrogations : Pourquoi pratiquer des sports si le travail est déjà physique ? Pourquoi s'investir dans la haute culture si on ne fréquente personne avec qui échanger à ce niveau ? Pourquoi mettre en œuvre un projet éducatif s'il n'existe aucune possibilité d'avancement ? Ainsi, la rationalité générale appliquée au loisir concerne la multiplicité des pratiques, la gratuité, la mobilisation générale du corps et de l'esprit, l'investissement dans la relation à autrui et la quête d'expressivité.

Les membres de la bourgeoisie conçoivent une culture au sens de modèle universel de comportement. La pratique à laquelle ils se réfèrent est fondée sur la différenciation entre corps et esprit suivant une spécialisation fonctionnelle. S'y déploie également un projet de capitalisation. Il y a imbrication des activités de travail et de loisir qui ne repose pas sur le métier mais sur le rang. L'idéal de la jeunesse possède une grande valeur, et c'est pour quoi on tente de préserver le corps et la vitalité de l'esprit.

En ce qui a trait aux aspirations au loisir, on note un taux constant chez les 15-50 ans, puis une chute après cet âge. Ces aspirations sont plus fortes chez les femmes actives que chez les hommes ou les ménagères, qui sont à peu près équivalentes. On observe le plus haut taux d'aspiration au loisir chez les classes moyennes, contribuant à dynamiser la culture de masse, alors que la culture élitaire s'en émancipe et la culture populaire y résiste. Le niveau le plus faible d'aspiration est donc constaté chez les classes ouvrières, les classes supérieures et les agriculteurs.

## 2.4 THÉMATIQUES PRIVILÉGIÉES ET DÉFINITION DU « LOISIR »

Veblen pose la question de la place et de la valeur de la classe de loisir prise comme facteur économique de la vie moderne. Il s'intéresse plus particulièrement à l'origine de cette institution et au parcours qui lui a donné ses caractéristiques propres, portrait complété par l'ajout de traits de la vie sociale non spécifiquement économiques. S'inspirant d'observations ethnologiques, sa perspective historique repose sur des lois immanentes de l'évolution. Il insiste sur le fait qu'au-dessus de certains seuils de confort la consommation passe d'une logique utilitaire à une logique de distinction.

Les États-Unis de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle témoignent à ses yeux de la dynamique qu'il a mise à jour. Le loisir de la haute bourgeoisie de l'époque passe par l'érudition et la culture de qualités esthétiques dont l'acquisition répond aux normes du loisir ostentatoire. La tenue de fêtes somptueuses, qui procèdent de la consommation de biens par procuration et de

coûteux efforts accomplis en matière d'étiquette, sert surtout le dessein de s'avantager. Postulant un phénomène d'émulation, il constate l'avatar de cette disposition chez la petite bourgeoisie habitant la banlieue résidentielle, où seule l'épouse accomplit les devoirs de loisir et de consommation à titre de tâches subsidiaires, le maître de maison ne pouvant exercer directement ces fonctions, affairé à gagner sa vie et celle de la maisonnée, mais continuant de les financer pour conserver et accroître le prestige dont il s'entoure.

Le terme de loisir exprime chez Veblen la consommation improductive du temps qui tient à l'indignité du travail productif et témoigne de la possibilité de s'offrir une vie d'oisiveté calquée sur le modèle aristocratique. Si le privilège du loisir est la marque essentielle de la noblesse, les comportements qui en traduisent l'exercice concret tendent à servir de lignes directrices pour les membres des autres classes de la société. En procédant à cette dénonciation des mœurs de la bourgeoisie triomphante, Veblen insiste sur la rivalité puérile d'individus en quête d'argent et de gloire, besoins jamais satisfaits puisqu'ils se mesurent à la richesse et à l'honneur d'autrui. À l'abri des pressions financières qui la contraindraient à changer ses façons d'agir et de penser, la classe de loisir sclérose la société de son conservatisme et de ses dépenses futiles.

Sans détour, Lundberg et ses collègues étalent quant à eux ce modèle petit-bourgeois, caractérisant les aspirations des classes moyennes, qui préside à l'organisation globale du loisir dans la banlieue récréative : 1) une gouvernance éclairée, qui fait du loisir un problème aussi important que l'éducation et la santé publique, qui sait harmoniser les initiatives privées et publiques, en encadrant étroitement les entreprises strictement commerciales, et ponctuer le calendrier par de grands événements publics et patriotiques ; 2) un cadre naturel, protégé par une série de dispositions législatives et des emprises publiques considérables ; 3) un transport efficace pour assurer la mobilité nécessaire, entre autres pour accéder à la grande ville qui procure le travail ; 4) des infrastructures et des équipements abondants et diversifiés permettant la pratique d'activités de plein air et intérieures suivant une distribution régulière dans la journée, la semaine et l'année ; 5) une reconnaissance du rôle central de la cellule familiale dans les activités de loisir, renforcé par un type d'implantation au sol (maisons imposantes, cours arrières vastes, équipements récréatifs minimum) ; 6) une intervention déterminante des associations volontaires dans l'organisation du loisir autour de clubs dont la hiérarchie équivaut à la gradation de toutes les catégories de la population et dont l'action va bien au-delà des services aux membres, jouant à ce titre un rôle semi-public ; 7) une meilleure connaissance de la stratification sociale suivant les catégories de revenus et les occupations de façon à éclairer la composition de

l'offre d'activités; 8) une offre consolidée de loisir de l'Église, dont les diverses confessions, en concurrence pour le marché des fidèles, sont considérées comme autant d'intervenants actifs; 9) un rôle pivot de l'école sur le plan de la cohésion de la communauté, à travers la préparation au loisir, la mise à la disposition de ses infrastructures et l'organisation d'activités parascolaires; 10) une mise à contribution de l'art et de l'éducation des adultes au processus de socialisation.

Hoggart suit dans son livre l'évolution de la culture populaire sur quatre décennies, soit de 1920 à 1960, analyse le style de vie qui y a cours et les valeurs qui commandent ses divertissements. Il entend montrer comment les attitudes modernes, produit du mode de vie urbain qui caractérise l'Angleterre à partir des années 1830, se superposent, sans les réduire pour autant à néant, aux attitudes anciennes, héritées de la campagne. Il aborde la question de l'identité de la culture populaire à la fois par un critère objectif et un critère d'impression subjective (eux/nous). Le seul revenu ne permet guère de tracer une frontière entre les ouvriers et les couches voisines de la stratification sociale. L'usage de codes de communication, reposant sur des valeurs convenues, permet d'en mieux saisir l'étendue. Il s'intéresse particulièrement à l'impact des médias de masse sur l'ensemble des comportements culturels issus de la tradition.

Appliquant une sociologie compréhensive, il remarque que la classe populaire a acquis, au cours de la période étudiée, un pouvoir de pression dans le domaine politique ainsi qu'une plus grande part dans la distribution des biens. Il constate la disparition du sentiment qu'éprouvaient les ouvriers d'appartenir à une classe inférieure. Il note de plus qu'à partir des forces agissantes sur la transformation des attitudes, l'évolution sociale avance vers une plus grande indifférenciation culturelle entre les classes. Il conclut cependant à la persistance des résistances de la culture populaire aux pressions de la culture de masse. Le poids de l'industrie culturelle, dans le domaine des imprimés du moins (romans d'évasion, illustrés, journaux à scandales, magazines bon marché), est surestimé par rapport à la survivance de pratiques instituées au sein de la classe populaire. L'impact est plus partiel, plus lent et plus progressif qu'on ne le croit. L'expression culturelle de cette classe ne se limite pas à la littérature consommée, mais repose sur une histoire.

Comme Lalive d'Épinay et son équipe le montrent dans leur étude, le loisir renvoie à une stratification sociale au sens de positions différentielles qu'occupent les individus dans la structure de production et le système de consommation, plaçant le travail et le loisir dans des rapports précis. Soit d'une part une situation où travail et loisir se confondent, telle chez les rentiers, les producteurs indépendants, les hauts dirigeants du secteur

public ou privé, les artistes, voire les militants, faisant reposer le loisir sur la distinction et le prestige personnel. Soit encore une situation où travail et loisir s'opposent radicalement, tel chez la majorité des salariés, notamment les syndiqués, donnant au loisir la figure d'une compensation. Soit enfin une situation où les revenus insuffisants de travail privent l'individu d'un exercice réel du loisir, tel chez les bas salariés et les travailleurs précaires. Ainsi les pratiques de loisir varient suivant qu'elles fusionnent avec le travail, qu'elles occupent un espace-temps interstitiel dans le déroulement du travail ou qu'elles demeurent un horizon auquel une mauvaise situation professionnelle interdit l'accès.

Poussant plus loin leur sous-catégorisation, les auteurs débouchent sur une série de constats : en ce qui touche l'âge, le loisir diffère chez les jeunes, les adultes et les personnes âgées ; du point de vue du lieu de résidence, il est modulé selon que l'on vive en ville ou à la campagne ; en ce qui a trait au genre, le loisir varie suivant trois groupes : hommes, femmes actives et ménagères. Bref, deux populations se distinguent : celle où la pratique du loisir renvoie à l'âge (jeunes/vieux), au sein de laquelle la différence de classe s'estompe, et celle d'une troisième population (adulte) où l'âge importe peu mais où le genre domine. Ainsi, le loisir ne s'avère être le monopole d'aucun groupe social et les membres d'un même groupe n'ont pas tous les mêmes loisirs. De telle sorte que « si la structure sociale se reproduit dans la sphère des loisirs, elle ne le fait jamais mécaniquement, mais toujours de manière tendancielle et probabiliste ». (Lalive d'Épinay, 1983, p. 83)

Trois thématiques essentielles traversent le corpus de la sociologie du loisir. Elles concernent d'une part, le rapport qu'entretient le niveau de vie avec le genre de vie, en ce sens où les variations du niveau de vie entraînent des modifications dans la structure de la consommation. Elles recouvrent d'autre part, la signification qu'attachent les individus à leurs actions en référence à une éthique. En somme, les deux grandes dimensions du loisir se rencontrent à l'intersection d'une condition socio-économique sur la base de laquelle les individus font des choix qui répondent à leurs moyens et des préférences qui opèrent un tri dans les activités selon des valeurs affinitaires et certaines aspirations.

1. Les comportements de loisir renvoient d'abord à la position qu'occupent les individus dans la structure de production, selon qu'ils sont affranchis de la condition salariale, qu'ils connaissent une certaine ascension dans le marché du travail ou qu'ils sont confinés au bas de l'échelle, voire carrément exclus du marché du travail. D'un point de vue idéal typique, on peut décrire ces comportements comme relevant dans l'ordre du type aristocratique, du type bourgeois et du type populaire.

2. Les valorisations spécifiques du couple travail/loisir sur lesquelles ces comportements reposent diffèrent grandement. Le type aristocratique se distingue par l'absence d'opposition entre travail et loisir. N'étant pas contraints au travail, les individus qui endossent ce comportement type s'astreignent néanmoins à un loisir exigeant conforme aux codes de l'ostentation, c'est-à-dire de la rivalité pécuniaire. Le type bourgeois se démarque par une opposition radicale entre le travail et le loisir, la cloison érigée entre ces deux domaines d'activités étant assez étanche et leur pratique, bien segmentée dans le temps et l'espace. Cette opposition traduit en fait une adhésion première aux valeurs du travail et une conception instrumentale du loisir dans le cadre duquel les individus qui manifestent ce comportement type recherchent une récompense jugée méritée en s'adonnant allègrement à la consommation. Le type populaire se caractérise par l'absence de reconnaissance des attraits prêtés habituellement au travail comme au loisir, conduisant les individus qui adoptent ce comportement type à un désintéret et à un dédain vis-à-vis de ces deux domaines, leur préférant les valeurs traditionnelles tournant autour de la vie familiale, qui réfutent autant l'ostentation que la consommation de masse.
3. Ces comportements couvrent enfin des modes de dépense spécifiques. Dans le premier cas, les coffres étant garnis au prix d'un labeur très modéré, on dépense typiquement sans compter, mais en affectant des signes de l'opulence, la consommation de luxe ou inutile. Dans le deuxième cas, le coussin financier étant variable et l'effort pour le consolider relativement élevé, on dépense typiquement plus ou moins modérément selon une part du budget fixée. Enfin, dans le dernier cas, les économies étant rares et minces, et l'effort pour les réaliser apparaissant comme creux et démesuré, on dépense typiquement le moins possible.

La stratification sur laquelle débouche cette typologie de comportements de loisir s'enracine visiblement dans la sphère de la production. Elle est toutefois également déterminée par les pratiques de consommation qui se fondent à la fois sur des capacités financières et des valorisations d'ordre éthique. C'est, selon nous, le propre du loisir que d'allier des considérations matérielles et spirituelles incarnant respectivement des valeurs économiques et culturelles<sup>2</sup>.

---

2. Ces comportements types se retrouvent par ailleurs intégralement chez un auteur tel Parker (1983) bien que sous une autre appellation. Ce dernier décrit le modèle extensif, caractérisé par l'absence de séparation nette entre travail

**TABLEAU 7**  
**Figure et fondement des comportements types de loisir**  
**dans les sociétés industrielles**

Comportement type	Figure	Fondement		
		Position dans struct. prod.	Valorisation travail/loisir	Perspective de dépenses
Aristocratique	Ostentation	Émancipation de la condition salariale (rentiers)	Absence d'opposition entre travail et loisir	Sans compter
Bourgeois	Consommation de masse	Ascension dans le marché du travail	Forte opposition entre travail et loisir	Accordée au budget
Populaire	Tradition	Confinement au bas de l'échelle, voire exclusion du marché du travail	Dédain du travail et du loisir (consommatoire)	Minimale

À la lumière de son ancrage épistémologique, des catégories d'analyse qu'elle puise à l'économie politique, l'amenant à poser le problème de la stratification sociale et du contenu des valeurs, de la teneur des travaux parmi les plus marquants des sociologues du loisir et des thématiques centrales issues de ce corpus, on peut maintenant cerner notre second objet. Le « loisir » se définit comme *l'ensemble des pratiques différenciées de mise en valeur des richesses accumulées qui s'incarnent dans des modèles culturels de dépenses.*

## 2.5 ENJEUX SOCIAUX CENTRAUX

Dans la mesure où le loisir doit sa logique à trois comportements types fondamentaux qui s'ancrent à la fois dans le champ économique et culturel, les enjeux sociaux qui l'entourent concernent l'évolution de ces modèles comportementaux, alors que change la dynamique économique et culturelle. Les enjeux sociaux que soulève ainsi la sociologie du loisir ont trait à la capacité des élites à insuffler de nouvelles formes dignes de loisir, au danger que représente le conformisme issu de la démocratisation du loisir pour le renouvellement des pratiques culturelles, concernant

---

et loisir, le modèle oppositionnel, marqué par une opposition claire, et le modèle neutre, sans préférence apparente, où une distinction existe mais sans polarisation.

notamment leurs aspects non matériels, et à l'incertitude quant à la persistance de traits culturels relevant de la tradition.

1. L'éthique promue par la classe de loisir comprend à la fois le dédain du travail et le respect de valeurs élevées. À l'indignité du travail correspond la distinction du loisir saturé d'activités et orienté vers la réalisation d'exploits devant être reconnus, ces performances se situant hors de la sphère directement productive, du côté des arts et de la culture. Signalons qu'une bonne partie de la mise en scène de ces exploits est consentie au respect des convenances. L'ostentation sur laquelle l'analyse de Veblen insiste définit une situation où plus l'écart à la nécessité est marqué, plus le rapport à la fortune est présumé étroit. De sorte que le loisir caractérise une classe à l'abri du besoin et entièrement tournée vers la quête de prestige et la mise en scène de sa richesse.

Comme les valeurs de la classe de loisir se mesurent à sa toise et que son train de vie fixe la norme d'honorabilité pour la société entière, l'assise essentielle du bon renom traversant toutes les classes reste, dans la société industrielle, la puissance pécuniaire. Le moyen de briller en ce domaine, et par là de conserver ou d'améliorer sa réputation, c'est d'avoir du loisir et de la consommation pour la montre. On valorisera davantage tantôt la consommation, tantôt le loisir, selon ce que les mœurs associent à la puissance et ce que les modes rattachent à la recherche d'estime. L'évolution culturelle ne suit toutefois pas un cours prévisible et, partant de la classe de loisir, la diffusion des modèles de comportement varie selon les fossés plus ou moins larges qui séparent les classes.

C'est à cette classe qu'il revient de déterminer, d'une façon générale, quel mode de vie la société doit tenir pour recevable ou générateur de considération; c'est aussi son rôle de promouvoir par le précepte et par l'exemple le plan de relèvement social sous sa forme la plus haute et la plus idéale. (Veblen, 1970, p. 69)

La condamnation de Veblen n'est cependant pas sans équivoque. Si la classe de loisir pousse les classes inférieures au conservatisme et entrave directement l'évolution culturelle par son inertie propre, tant par son impact sur la structure sociale que sur le caractère des individus, elle demeure l'institution privilégiée d'éclosion de nouvelles pratiques culturelles. Pour improductif et ostentatoire qu'il soit, le loisir constitue le fondement de la

dynamique culturelle. Ainsi, la question de la capacité des élites à insuffler des formes saines et édifiantes de loisir reste ouverte et constitue un enjeu social important.

2. Les besoins physiques d'un être humain sont inextricablement rattachés à ses désirs psychologiques. L'insatiabilité de ces derniers est reconnue dans une société où la consommation est en bonne partie ostentatoire. C'est pourquoi la pauvreté est définie non pas comme manque absolu, mais comme écart entre les désirs-nécessités et la capacité de les assouvir. On retrouve d'ailleurs peu de pauvres dans certaines sociétés où le confort matériel est bas. L'élévation du pouvoir d'achat, qui donne accès à la consommation de masse, doit donc s'accompagner d'une éducation des désirs, des goûts et des idéaux. Lundberg estime qu'il doit être fait en sorte que les individus s'adaptent à un ordre social désiré, ce qui nécessite deux phases: la manipulation de l'environnement et le conditionnement de l'individu aux désirs et aux goûts compatibles avec les limitations connues d'autres facteurs. L'enjeu social concerne ici non pas le seuil minimum de revenu à accorder aux individus, mais les standards sociaux qui permettent la reconnaissance.

L'organisation bourgeoise du loisir se caractérise également par un processus d'individuation et de privatisation. D'abord, les activités de loisir s'inscrivent dans la sphère privée, considérant un procès historique de valorisation de l'individu. Puis, elles sont promues par les institutions de la sphère privée: famille, entreprises, église, associations volontaires. Enfin, les entrepreneurs en loisir parviennent à manipuler les individus jusque chez eux, encourageant le narcissisme. Le domicile l'emporte donc progressivement sur la place publique comme lieu privilégié de pratique de loisir, repli qui peut poser problème dans la mesure où les individus qui ne trouvent pas dans le travail un lieu de socialisation active risquent de tarir leurs compétences sociales.

3. Hérités de la campagne, où ils sont encore bien vivants, et transposés en milieu urbain, où ils subissent les pressions de la consommation de masse, les traits persistants de la tradition (désinvolture par rapport au monde du travail et distanciation face au loisir de masse; tolérance fondée sur la charité; intensité des relations familiales et de voisinage et authenticité des sentiments qui accompagnent la maladie, la naissance et la mort) sont constamment menacés par les bouleversements économiques et culturels susceptibles d'effacer toute trace d'enracinement profond, actualisé par la manifestation tangible et renouvelée

d'un héritage, et de compromettre l'existence de réseaux de proximité qui ont démontré leur capacité de résistance aux tumultes de l'histoire et sans lesquels les individus les plus démunis courent les plus graves dangers. Expriment son point de vue là-dessus il y a plus de 40 ans, Hoggart reste malgré tout optimiste.

Même si les formes modernes du loisir encouragent parmi les gens du peuple des attitudes que l'on est en droit de juger néfastes, il est certain que des pans entiers de la vie quotidienne restent à l'abri de ces changements. (Hoggart, 1964, p. 379)

## 2.6 CONCLUSION

La sociologie du loisir s'engage sur la voie tracée par l'école sociologique allemande dont l'intérêt s'est fortement centré sur l'analyse de l'action et de la stratification sociales dans des contextes historiques, soit les déterminants sociaux et culturels de la vie économique. Cela s'affirme depuis les analyses de Ferdinand Tönnies sur les traits historiques qu'adoptent respectivement *Communauté et société* (1887) jusqu'aux *Problèmes de la philosophie de l'histoire* (1892) relevés par Georg Simmel, de l'étude des *Partis politiques* (1911) de Robert Michels au portrait du *Bourgeois* (1913) de Werner Sombart, de la distinction entre actions logiques et non logiques et la circulation des élites dans le *Traité de sociologie générale* (1916) de Vilfredo Pareto aux projections pessimistes de Oswald Spengler dans *Le déclin de l'Occident* (1918).

Il revient toutefois à Max Weber d'avoir circonscrit les contours de la forme de problématisation mise en place par la sociologie du loisir. Celle-ci a pour héritage la philosophie de l'histoire et pour cadre épistémologique l'investigation conjointe issue de la science de la nature et de celle l'esprit comme l'a suggérée Kant et formalisée Dilthey. S'attachant à matérialiser la conception relativiste de la totalité sociale à la suite des prescriptions de Weber, la sociologie du loisir a fait des problèmes reliés à la désorientation sa préoccupation politique centrale, de la formation d'une classe politique éclairée son domaine prioritaire de l'action sociale et des groupes statutaires ses acteurs principaux. Elle considère par ailleurs l'augmentation de la puissance comme la forme essentielle du changement, l'agir d'acteurs collectifs dans un cadre historique comme sa source et la volonté comme sa condition.

La sociologie du loisir entretient avec l'économie politique des rapports étroits et y puise ses catégories d'analyse, à savoir principalement les relations entre les acteurs sociaux autour des procès de production et de consommation tout en partageant la conviction que les poussées historiques sont engendrées par les innovations techniques. Ces emprunts se traduisent par la mise au premier plan du problème des valeurs exprimées dans les activités de loisir, par la conception d'une hiérarchie de comportements types adoptés par les individus dans leur mode de consommation, généralement établie selon la position qu'ils occupent dans le mode de production, et par une place ambivalente accordée à l'intervention étatique, allant d'une régulation purement formelle sur le plan juridique à une harmonisation de la production et à un soutien actif à la consommation.

C'est autour des œuvres de Veblen, de Lundberg, de Hoggart et de Lalive d'Épinay que nous avons illustré les thèses issues de la sociologie du loisir. Le premier procède à la critique du loisir et de la consommation ostentatoires de l'élite économique dont le résultat ne consiste pas uniquement en dépenses inutiles, mais également en un développement culturel sclérosé. Le deuxième dépeint la banlieue cossue comme la projection territorialisée du loisir des classes moyennes dont l'éventail des équipements, des activités et des coûts de cotisations aux divers clubs renvoie à la gradation des revenus des ménages. Le troisième prend le pouls, à travers une approche compréhensive, du loisir populaire héritier des valeurs de la campagne et soumis aux pressions de la consommation de masse qui déferlent en ville. Le dernier cherche à rendre compte, par une cartographie complexe, des pratiques parallèles de ces trois classes statutaires et constate l'existence d'une multitude de sous-cultures.

Les thématiques privilégiées qui ressortent de la sociologie du loisir recouvrent la structuration des trois principaux comportements types décrits selon qu'ils versent dans l'ostentation et la rivalité pécuniaire (type aristocratique), dans la consommation de masse et le conformisme (type bourgeois) ou dans la tradition et les valeurs prémodernes (type populaire). Ces considérations conduisent à proposer de définir le loisir comme l'ensemble des pratiques différenciées de mise en valeur des richesses accumulées qui s'incarnent dans des modèles culturels de dépenses.

À chacune de ces thématiques correspond un enjeu social, en ce sens où l'existence des comportements types de loisir est fondée sur des caractéristiques appelées à évoluer. Ainsi, les enjeux sociaux que soulève la sociologie du loisir ont d'abord trait à la capacité des élites à insuffler de nouvelles formes dignes de loisir, étant admis qu'une pratique de type aristocratique laisse place à l'approfondissement de la culture et à l'éclosion de modes nouvelles; puis au danger que représente le conformisme issu de la démocratisation du loisir pour le renouvellement des pratiques

culturelles, considérant le haut niveau de manipulation médiatique auquel la pratique de type bourgeois est soumise, conditionnement s'étendant jusqu'aux aspects non matériels du loisir; enfin à l'incertitude relative à la persistance de traits culturels relevant de la tradition, à mesure que la culture urbaine se généralise, que l'individualisme s'affirme au détriment de l'organisation familiale et que l'héritage associé aux pratiques de type populaire se perd en même temps que ses conditions de renouvellement.

TABLEAU 8

**Forme de problématisation, source doctrinale, figures dominantes, thématiques privilégiées et enjeux sociaux de la sociologie du loisir**

<p><b>Forme de problématisation</b></p> <p>Héritage philosophique Cadre épistémologique Conception de la totalité sociale</p> <p>Acteur principal Préoccupation politique centrale Domaine prioritaire de l'action sociale</p> <p>Forme du changement Source du changement Condition du changement</p>	<p>Philosophie de l'histoire Science de la nature et science de l'esprit Relativisme</p> <p>Groupes statutaires Désorientation Formation d'une classe politique</p> <p>Puissance Agir dans un cadre historique Volonté</p>
<p><b>Source doctrinale</b></p> <p>Économie politique classique (1776-1869) Marginalisme (1870-1929) Keynésianisme (1930-1969) Néolibéralisme (1970...)</p>	<p>Producteurs divisés en classes Consommateurs regroupés en groupes statutaires Travailleurs-épargnants Investisseurs</p>
<p><b>Figures dominantes</b></p> <p>Veblen Lundberg Hoggart Lalive d'Épinay</p>	<p>Critique de la consommation aristocratique improductive Banlieue comme organisation sociale du loisir bourgeois Foyer familial comme lieu du loisir populaire Sous-cultures et pratiques différenciées de loisir</p>
<p><b>Thématiques privilégiées</b></p>	<p>Ostentation des élites Consommation de masse des classes moyennes Tradition des classes populaires</p>
<p><b>Enjeux sociaux soulevés</b></p>	<p>Capacité des élites à insuffler des formes dignes de loisir Conformisme issu de la démocratisation du loisir Persistance de traits culturels relevant de la tradition</p>

## LA SOCIOLOGIE DU JEU

L'analyse sociologique du jeu trouve ses ramifications profondes dans l'École américaine. Héritière du pragmatisme, elle se développe selon le plan épistémologique de la psychosociologie qui prend appui sur une conception atomistique de la totalité sociale. La dynamique induite procède de la restructuration continue des schèmes de l'esprit qui incorpore les modifications survenues tant du côté du sujet que de son environnement, de sorte que les représentations qu'ont les sujets individuels d'eux-mêmes et d'autrui sont considérées comme les faits sociaux concrets. L'enjeu politique central se présente alors sous les traits de la désorganisation, faisant de la communication le domaine prioritaire de l'action sociale. Suivant la perspective adoptée par la tradition sociologique américaine, la forme du changement, dont la source se situe dans les innovations individuelles, est la croissance et sa condition essentielle, le consensus. La première partie de ce chapitre porte ainsi sur la forme de problématisation mise de l'avant par cette approche en montrant en quoi l'œuvre de Cooley en fut l'inspiratrice.

Par ailleurs, la sociologie du jeu partage les préoccupations et puise nombre de notions chez les réformateurs de la pédagogie. Y prévaut la perspective psychopédagogique, prenant en considération à la fois l'intérêt individuel et collectif, et posant comme condition d'un développement harmonieux les mêmes exigences d'un cadre formel égalitaire, d'une approche non directive et d'une socialisation par l'activité ludique. Une histoire de la pédagogie active depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle nous renseigne

donc sur la manière dont les sociologues du jeu abordent leur objet et définissent le fondement de leur pratique. La deuxième partie du chapitre est consacrée à cette présentation.

En troisième partie, nous proposons un itinéraire de la sociologie du jeu depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en présentant les travaux de cinq auteurs. Nous cernerons alors les thématiques privilégiées qui nous procurent les bases sur lesquelles définir le « jeu » avant d'ouvrir une discussion sur les enjeux sociaux soulevés par cette approche.

### 3.1 DANS LE SILLON DE COOLEY

Pour Charles H. Cooley (1864-1929), la société ne saurait être une entité abstraite, en ce sens où il ne peut être question de fait social que dans la mesure où l'on se réfère aux phénomènes d'échanges interindividuels qui accompagnent toute vie collective. En fondant le comportement individuel et l'innovation sur l'interaction et la valorisation des échanges, Cooley jette les bases d'une théorie générale de l'action sociale. L'interactionnisme se conjugue chez lui avec le fonctionnalisme, dans la mesure où le développement harmonieux des relations sociales, tout en restant organique, requiert un effort de structuration. Il souhaitait ainsi alimenter l'opinion publique, conçue comme agent de changement, aux sources de la science et aux bienfaits de l'art et de la critique.

Cooley montre en 1902, dans *Human Nature and the Social Order*, comment les attitudes qui commandent les choix personnels et la conduite sont produites par les relations directes entre individus au sein de groupes dits primaires, dont la famille représente la figure dominante. Plus spécifiquement, les groupes primaires se caractérisent par une association et une coopération intimes dont le résultat est du point de vue psychologique une certaine fusion des individualités en un tout, de sorte que la vie commune et le but du groupe deviennent la vie et le but de chacun. Ces groupes sont primaires puisqu'ils apportent à l'individu son expérience la plus primitive et la plus complète de l'unité sociale et forment une source relationnelle assez permanente. Il insistera plus tard, dans *Social Organisation: A Study of the Larger Mind* (1909), sur l'empreinte profonde que laisse la vie industrielle, ayant pour effet de substituer aux relations primaires des relations dites secondaires articulées autour de nouvelles entités que forment les groupes professionnels, les clubs et les associations. Les groupes secondaires se distinguent ainsi par des relations impersonnelles ou contractuelles plus ou moins durables, dont la forme privilégiée n'est plus l'échange verbal mais la communication écrite.

L'approche que propose Cooley est inspirée par le pragmatisme, dont William James (1840-1910) a donné la première définition en énonçant que c'est dans la différence pratique qui résulte de leur affirmation ou de leur négation que tient la valeur des jugements subjectifs. En bonne partie fondée sur une psychologie descriptive, le pragmatisme superpose dans son programme la morale pratique à une théorie de la vérité. Celle-ci doit donc être envisagée non dans la reproduction du réel extérieur à l'être humain mais en fonction de son désir d'action. Ainsi, la connaissance qui en émane délaisse le domaine des causes pour celui des finalités poursuivies.

Cooley est de plus dépositaire d'une vision romantique qui met l'accent sur l'unité des phénomènes, par opposition à une approche scientifique qui découpe le social pour tenter d'en isoler les faits. Il tente ainsi d'appréhender les phénomènes sociaux en faisant jouer les attributs de la nature humaine, plaçant au cœur de cette dynamique l'état d'esprit général issu de la discussion interindividuelle. Dans ce qu'elle offre de plus immédiat aux sens, la société est, selon lui, une relation entre les représentations personnelles, de telle sorte que les perceptions mentales que les individus ont les uns des autres constituent les faits sociaux concrets et que la première tâche de la sociologie consiste justement à les décrire et à les interpréter.

La conscience individuelle à laquelle réfère Cooley possède toutefois un autre fondement que celui du sujet cartésien, puisqu'elle ne s'appuie pas tant sur la raison que sur les pulsions. Entre ces deux termes se joue l'action des groupes primaires, canalisant les élans individuels vers une rationalisation réglée et s'imposant comme moment intermédiaire entre la conscience individuelle et collective. Cooley déploie en fait une conception dynamique où la prise de conscience de soi et des autres émerge dans un même mouvement au sein duquel les groupes primaires jouent un rôle structurant.

La conscience sociale peut être entrevue dans un esprit particulier ou dans une activité collective impliquant plusieurs esprits. Les perceptions sociales d'un sujet sont étroitement connectées à celles des autres sujets, agissant et réagissant entre elles pour former un tout. Ce processus conduit à la formation d'une opinion publique, soit à un état d'esprit partagé par les membres d'un groupe ayant plus ou moins conscience de soi. Ainsi, par exemple au sein d'une famille, l'on doit à l'opinion publique le fait de porter à l'attention de tous les pensées et les sentiments de chacun, contribuant par là à la constitution d'un ensemble organique et les coopératif. Il existe de même, dans l'esprit de chacun des membres, une conscience sociale recouvrant un sens aigu des caractéristiques personnelles et des façons de penser des autres membres. Au terme de cette dynamique s'érige chez chacun la conscience de soi qui est le reflet des perceptions

qu'il porte sur lui-même et qu'il attribue aux autres, phénomène produit directement et indirectement par la vie commune. Les trois aspects de la conscience distingués par Cooley se résument donc ainsi : la conscience de soi, ou ce que le sujet pense de lui-même ; la conscience sociale, selon sa tonalité individuelle, ou ce qu'un sujet pense d'autrui ; enfin la conscience publique, ou la représentation collective des deux états de conscience précédents telle qu'elle s'articule au sein d'un groupe communicationnel, ces trois phases constituant un seul ensemble.

Cooley élabore par la suite une théorie du changement social dans son ouvrage intitulé *Social Process* (1918). Il y recense les enjeux reliés aux réformes sociales susceptibles d'endiguer les tensions issues des récents progrès politiques et économiques engendrées par la guerre civile et les poussées de l'industrialisation (conflits raciaux, compétition, pauvreté, etc.). Il oppose à l'approche positiviste une approche humaniste et idéaliste en prenant appui ontologique et méthodologique sur l'organicisme. Cet antirationalisme le pousse à considérer l'importance de l'affect dans le comportement humain et débouche sur l'évolutionnisme, qui, contrairement à la dialectique de type hégélien, reconnaît dans la dynamique de lutte pour l'existence, au-delà des consensus nécessaires, un mouvement unifié dans lequel les oppositions restent vives et concrètes.

Cooley tente de concilier la genèse des structures et leurs fonctions contingentes. De façon générale, il perçoit le changement social comme un processus global et linéaire, évoluant en étroite corrélation avec les transformations d'ordre physico-organique (climat, topographie, ressources naturelles) qui modifient de l'extérieur le système d'interactions sociales. Il associe au changement brusque des risques de désorganisation et de dégénérescence. Aussi, il puise son modèle de croissance dans le concept biologique d'adaptation progressive. Sa vision de la croissance s'enracine dans son idéalisme qui lui garantit que la quête morale de chaque génération trouve son achèvement. Cooley apparaît ainsi plutôt candide en reconnaissant que le progrès est davantage matière de croyance que de démonstration empirique. Au fond, sa conception du progrès est une affirmation sereine d'une amélioration morale et sociale continue caractérisant la société moderne.

Cooley voit dans les différences individuelles la source de l'innovation sociale conçue en termes de sous-processus liés aux interactions qui, à travers leurs jeux d'opposition, forcent l'adaptation et la coopération. Il porte une attention particulière tant sur les ajustements sociaux issus des rapports entretenus par une société à la fois vis-à-vis d'elle-même et des sociétés voisines que sur les besoins relatifs à la nature humaine.

Chez lui, la théorie du changement social est conforme à sa vision organique où la réalité sociale existe en tant que sphères interconnectées mais différenciées du point de vue de leur mode de croissance : la personnalité, mue par des sentiments, des pulsions et des habitudes ; les groupements relationnels, qui renvoient à des systèmes réglés de coordination d'activités relevant d'une organisation où les rôles sont spécialisés ; les actions standardisées et les systèmes impersonnels d'idées qui constituent à une échelle supérieure des ensembles unifiés de principes, de valeurs, d'institutions et de traditions.

Les caractéristiques de l'organisation sociale et politique sont déterminantes quant à la dynamique du changement suivant qu'une société s'y montre favorable ou non, attitude que traduit une tendance au conventionnalisme plutôt qu'au traditionalisme, une inclinaison vers l'avenir et le progrès plutôt que vers l'héritage. Cooley identifie par exemple comme propices à l'innovation l'organisation politique de type démocratique, l'alphabétisation et l'instruction publique, la mobilité physique et la circulation de l'information. Une société peut toutefois également être appelée à changer suivant l'évolution des rapports qu'elle entretient avec d'autres sociétés (guerres, commerce, migrations, etc.).

La mesure du changement, qui doit naturellement et donc progressivement s'opérer, est à chercher du côté de la cohésion organique résultant du dépassement des oppositions. Mais son rythme est corrélatif de la rigidité institutionnelle, des crises affectant l'environnement biophysique et de l'originalité ou du génie propre issu de l'interaction concrète des individus. L'ampleur du changement est, quant à elle, à cerner du côté des variations affectant le type de personnalité.

De manière générale, l'amélioration vers une cohésion organique supérieure s'exprime par la manifestation des cinq traits suivants :

1. La transformation est marquée d'une conscience sociale plus élevée, garante d'une intégration morale et sociale qui permet d'étendre le domaine de l'expérience humaine à mesure que son isolement s'atténue, considérant l'essor des réseaux de communication.
2. Elle opère une complémentarité dans la différence, une intégration fonctionnelle de la diversité. L'adaptation requiert l'action individuelle et l'intervention des groupes primaires tout autant que des gestes collectifs.
3. L'expansion de la sphère des choix individuels, synonyme pour Cooley de démocratie, trouve un support privilégié dans les moyens de communication. L'opinion publique, expression de la volonté générale, doit être alimentée. Le changement doit être

conscient et rationnel. La sociologie doit contribuer à l'avancement des connaissances sur lesquelles repose le changement et aider à entrevoir et à réduire les effets déstabilisateurs des transformations.

4. Cette rationalité doit avoir pour effet l'augmentation du contrôle exercé par l'organisation sur elle-même et sur son milieu. Elle doit pouvoir reconnaître et prévenir les écueils qui menacent sa croissance et permettre de réagir adéquatement aux différents troubles qui scandent son évolution. Le savoir appliqué à ce qui est et ce qui doit être relève à la fois de la science, de la technique et de l'éthique. Cooley confie le contrôle social rationnel aux soins d'analystes compétents, de critiques et de scientifiques dont il souhaite voir les recommandations pénétrer davantage les groupes primaires.
5. L'effet général du changement constitue une humanisation des institutions et procède d'une élévation dans l'échelle des valeurs clés que sont la justice, la vérité et la civilité.

L'apport de la pensée de Cooley à la sociologie du jeu prend cinq directions. D'abord, l'interactionnisme, qui caractérise ses premiers travaux, trouve écho dans la forme même du jeu en ce qu'elle consiste en un rapport de face à face et d'influence réciproque. Ensuite, sa conception de la subjectivité, fondée davantage sur la passion que sur la raison cartésienne, décrit bien la situation de l'individu en situation de jeu où domine l'affect. Puis, le procès de socialisation qu'il décrit au sein des groupes primaires ne va pas sans rappeler la constitution d'une communauté ludique dont les règles de fonctionnement sont librement consenties et où les rôles de chacun sont bien définis. Quatrièmement, le conventionnalisme sur lequel il érige le lien social est régi par le même mode opératoire que le jeu, faisant des membres du groupe ludique les seuls maîtres de la destinée de leur pratique. Enfin, le type d'évolution qu'il conçoit, défini comme pure adaptation et ajustement continu du sujet aux variations affectant le milieu, processus où les tensions entre les intérêts individuels restent vives malgré la réalisation de compromis faisant office de consensus, correspond à la nature imprévisible du jeu, alors que la lutte pour l'existence, entérinée par sa conception, apparaît effectivement au cœur de l'affrontement ludique.

### **3.2 LA PÉDAGOGIE ACTIVE COMME SOURCE DOCTRINALE**

La pédagogie active consiste en une éducation se donnant pour objectif de favoriser l'autonomie des individus en suivant la voie tracée par la nature,

complétée par l'appropriation de us et coutumes permettant d'agir librement selon le contexte social et culturel. Si le cadre général de l'enseignement doit être caractérisé par la liberté des élèves, éventuellement garantie par des droits, et l'action des éducateurs guidée par la non-directivité, c'est dans le jeu que les réformateurs de la pédagogie trouvent l'adéquation à laquelle ils aspirent entre les élans pulsionnels de l'être et les exigences culturelles de la société. Bien que ses formes précises doivent à l'histoire leurs traits généraux, le jeu est la manifestation de la nature en l'être humain et sa pratique spontanée ne peut qu'exprimer le destin de tout être qui est la réalisation de soi, de manière innocente, libre et joyeuse.

Cette perspective est détaillée par Rousseau dans son ouvrage intitulé *Émile: ou de l'éducation* paru en 1762. L'auteur y tisse un lien complexe entre l'affirmation de dispositions naturelles et la promotion culturelle de ces dispositions. Ainsi, bien qu'il réclame pour l'enfant la liberté et pour seul maître la nature, Rousseau élabore une mission éducative chargée de protéger et de soutenir ce développement intrinsèque tout en lui permettant de se doter des compétences requises pour l'exercice concret de cette liberté dans une société donnée. Le jeu, apparaissant dans ce programme comme un droit de l'enfant, acquiert une valeur éducative en ce qu'il exerce les sens, procure de la robustesse et favorise l'expression de soi selon des modalités convenues.

En traçant l'histoire récente de la pédagogie active, nous pourrions constater la force et la persistance de ces thèmes au cours des deux derniers siècles. La revue des théories et des pratiques pédagogiques de Pestalozzi, de Fröbel, de Dewey, de Montessori, de Neill et de Freinet nous permettra non seulement d'en suivre l'éclosion dans les diverses contrées où ces réformateurs ont respectivement œuvré (Suisse, Allemagne, États-Unis, Italie, Angleterre, France), mais également de cerner les principales contributions de cette discipline à la constitution de la sociologie du jeu. Au-delà des questions de méthodes, nous verrons que tous ces auteurs convergent vers de mêmes préoccupations que nous présentons dans une synthèse finale.

### **3.2.1 Pestalozzi: le fondement de l'éducation élémentaire ouverte**

Les théories du pédagogue suisse Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827), directement alimentées aux idées de Rousseau, sont au fondement de l'éducation élémentaire moderne. Ayant rompu avec la philosophie pour procéder, par tâtonnement, à la quête d'une méthode originale d'enseignement, Pestalozzi est l'instigateur de divers instituts dont le plus connu, celui d'Yverdon, a servi d'incubateur pour la formation de nombreux réformateurs de la pédagogie. L'œuvre pédagogique qu'il considère comme la plus urgente consiste à élever les jeunes gens provenant des milieux les

plus humbles et les plus vulnérables, à partir d'une approche inspirée de circonstances réelles, au rang de citoyens dignes, responsables et socialement utiles. L'auteur opère une synthèse de sa méthode dans son ouvrage intitulé *Comment Gertrude instruit ses enfants* publié en 1801. Partant d'un tableau idéal d'une éducation domestique, son propos débouche sur la nécessité d'une réforme d'envergure fondée sur la conviction que réside là le progrès moral et le bonheur du peuple.

La méthode élaborée par Pestalozzi s'appuie sur l'ordre naturel de la croissance humaine, à partir de l'acquisition de rudiments fondés sur l'expérience intuitive des jeunes ainsi que sur des pratiques concrètes, en mettant de l'avant les travaux manuels, dans l'optique d'une consolidation de l'ensemble des facultés et des capacités individuelles selon un plan qui va du cœur (bienveillance) à la tête (réflexion), en devant compter sur la main (geste créateur). Il estime que le moment le plus important dans le développement de l'enfant est sa première année de vie et adresse plusieurs de ses travaux aux mères en soulignant fortement que la condition essentielle de tout enseignement véritable repose sur un témoignage d'amour. Bien que ses entreprises pédagogiques ne furent pas dans l'ensemble couronnées de succès, du moins aux yeux de ses contemporains, Pestalozzi libéra l'enseignement des contraintes dogmatiques et ouvrit la voie à une éducation collective et universelle. Son œuvre inaugure une profonde transformation de l'institution scolaire, si bien qu'on peut le considérer comme le père de l'école pour tous.

### **3.2.2 Fröbel: le jaillissement de la vie dans les jardins d'enfants**

Délaissant les procédés pédagogiques mécanisés de Pestalozzi, le géomètre et pédagogue allemand Friedrich Fröbel (1782-1852) veut célébrer le renouvellement de la vie dans ce qu'elle recèle de plus libre et qui, dialectiquement, est ce qui l'attache le plus nécessairement à la nature. Le défi qu'il entend surmonter consiste à développer la vertu sociale de l'enfant sans en faire disparaître l'individualité. Le développement de la personne est un procès organique où chaque stade a sa valeur, puisqu'à chaque moment de sa croissance l'être humain s'exprime dans son intégralité, plénitude qui est à la fois héritage du passé et préparation à l'avenir. L'épanouissement, dont il trace la trajectoire en des termes philosophiques, suit les règles de la loi sphérique, de telle manière qu'en partant d'un centre le sujet se déploie en tous sens. D'où la méthode pédagogique qu'il préconise procède justement d'un équilibrage des forces contraires issues de ce rayonnement. Appliquée à la prime enfance, son approche pédagogique met à l'avant-scène le jeu dont le procès incessant de création incarne et épouse le mouvement de la vie. Il donne ainsi aux éducateurs les premiers jouets pédagogiques qui favorisent l'auto-amusement.

C'est dans le cadre de l'expérience du foyer familial de Keilhau (1817-1831) qu'il produit son œuvre maîtresse, *L'éducation de l'homme*, publiée en 1826, guide de puériculture proposant comme but de l'éducation la réalisation de soi. De retour en Allemagne, après son exil volontaire en Suisse (1831-1836), Fröbel s'installe à Blankenburg (1837-1844). Plutôt que d'ouvrir sa pensée plus franchement vers la préadolescence et la réforme nécessaire des institutions scolaires, il se rabat sur la prime enfance et continue d'exalter le modèle familial. Il met alors sur pied les premiers jardins d'enfants (1837), accompagnés d'un matériel de jeu original et d'un guide pour les éducateurs. Considérant que les tout-petits bénéficient incontestablement d'une présence maternelle, il exige que ces lieux soient supervisés par des femmes. En 1851 cependant, on interdit en Prusse les jardins d'enfants sous prétexte qu'ils répondent d'un principe socialiste et antichrétien. Cette interdiction est levée en 1860, moment à partir duquel ses idées connaissent une expansion rapide dans le monde.

### **3.2.3 Dewey: l'expérience de l'élève comme fondement pédagogique**

Il ne fait aucun doute aux yeux du philosophe et éducateur états-unien John Dewey (1859-1952), que lorsque les enfants ont la chance de pouvoir se livrer à des activités physiques qui mettent en jeu leurs impulsions naturelles, le fait d'aller à l'école est pour eux une joie, la discipline leur semble moins lourde et l'étude, plus facile. Aussi, Dewey estime que l'intérêt de l'enfant doit dorénavant être au cœur des programmes éducatifs, ce qui implique que l'on accorde une place accrue à l'initiative individuelle et que l'on parvienne à créer une ambiance de gaieté. Pour ce faire, il faut laisser leur vécu pénétrer l'enceinte scolaire en opérant une sélection des activités pratiquées à l'extérieur pour n'en garder que les plus constructives. Une fois en poste à l'université Columbia, il procède à une proclamation d'émancipation de l'enfance dans un pamphlet paru en 1897, intitulé *My Pedagogic Creed*, où il énonce sa vision éducative en cinq articles. Ses idées, dont de nombreuses œuvres subséquentes clarifient les fondements, précisent les objectifs et illustrent les applications, pénétrèrent l'organisation du système scolaire aux États-Unis et influencèrent les réformateurs de plusieurs pays.

Article I. L'éducation est affaire de participation de l'individu à la conscience sociale de la race. Ce processus débute à la naissance et conditionne continuellement les pouvoirs de l'individu, sature sa conscience, forme ses habitudes, élève ses idées et éveille ses sentiments et ses émotions. Selon Dewey, l'éducation déborde la conscience contingente, en ce sens où elle relève du capital hérité et consolidé de la civilisation. S'y trouve également quelque chose de fondamentalement social puisqu'elle fait en sorte

que l'individu participe aux ressources intellectuelles et morales de l'humanité. Ainsi, l'auteur a la conviction que la seule éducation authentique résulte de la stimulation des capacités de l'enfant par les exigences des situations sociales au milieu desquelles il se trouve et sera appelé à agir. De sorte que le processus éducatif possède deux aspects complémentaires : l'un psychologique, en son soubassement, en référence aux instincts profonds et aux capacités de l'enfant; et l'autre social, déterminant les exigences actuelles de la civilisation, ce qui permet d'interpréter les forces de l'enfant du point de vue de leur utilité.

Article II. L'école est avant tout une institution sociale. Elle est le lieu privilégié de l'éducation conçue non comme préparation à la vie, mais comme processus de vie. Elle doit par conséquent se présenter sous les traits de la vie sociale à une échelle réduite et simplifiée afin de rester accessible aux enfants. L'échec de l'éducation traditionnelle vient du fait qu'elle néglige ce principe fondamental qu'une école est une forme de vie en commun au profit d'une conception restreinte qui la confine à l'inculcation de données et d'habitudes. Or, l'acquisition de la morale ne saurait relever que de pures leçons. Elle doit sa vitalité au rapport direct avec autrui dans une unité de travail et de pensée. L'enseignant n'a pas pour tâche d'imposer certaines idées ou de créer certaines habitudes chez l'enfant, mais de rendre accessibles les traits culturels dont on estime essentiel que les élèves s'imprègnent, s'exerçant sur eux comme une pression, et de l'aider à réagir adéquatement à ces influences. Ainsi, la discipline scolaire ne doit pas émaner directement du maître, mais bien de la vie de l'école en général.

Article III. En jetant trop brusquement l'enfant dans des études spécialisées (lecture, écriture, histoire, géographie, etc.), on ne respecte pas sa nature et on rend de surcroît difficile l'acquisition des meilleurs résultats moraux. Le centre de l'activité scolaire doit tourner autour des activités sociales propres de l'enfant. Il s'agit fondamentalement de suivre les lignes constructives générales qui ont donné naissance à la civilisation et de rendre les enfants aptes à œuvrer dans cette direction. Ainsi, les activités expressives (cuisine, écriture, travaux manuels, etc.) doivent prendre le pas sur les matières d'érudition, de sorte que, reposant sur l'expérience, la démarche et la finalité de l'éducation se superposent.

Article IV. La nature de la méthode à appliquer renvoie à la question du développement des capacités et des intérêts de l'enfant. L'esprit dans lequel l'éducation doit se pratiquer repose sur les principes suivants : 1) accorder la préséance à l'aspect actif sur l'aspect passif, à l'expression sur l'impression, au développement musculaire sur le développement sensoriel et aux mouvements sur les sensations conscientes, considérant que la conscience est essentiellement motrice et impulsive et que les états de conscience tendent à se projeter en action; 2) le meilleur véhicule de

l'éducation est l'image ; 3) les intérêts manifestés sont les signes d'une force accrue et représentent les capacités qui éclosent, d'où l'attention doit constamment porter sur ces intérêts, sans toutefois les flatter ni les réprimer, mais simplement avec le but de circonscrire la capacité qui en est à la base ; 4) les émotions sont les réflexes des actions, de sorte que favoriser de bonnes habitudes d'action et de pensée entraîne la formation d'émotions correspondantes.

Article V. L'éducation est la méthode fondamentale du progrès et de la réforme sociale. Par elle, la société peut formuler son propre but et se diriger en ce sens. Cette conviction devrait conduire à l'allocation conséquente de ressources aux éducateurs. Citons à titre de guides pour avancer plus avant dans la bonne direction, une connaissance plus poussée de la structure individuelle et des lois de la croissance ainsi que l'utilisation accrue de la science sociale qui procure de surcroît la connaissance de la bonne organisation des individus.

### 3.2.4 Montessori : l'épanouissement de l'enfant par le travail

Médecin et pédagogue italienne, Maria Montessori (1870-1952) est l'auteure d'une méthode destinée à favoriser le développement des enfants par la manipulation solitaire d'un matériel spécialisé qui affine la coordination des mouvements, l'esprit d'entreprise et la maîtrise de soi. Après avoir fait ses preuves auprès d'enfants retardés, elle s'intéresse à l'enseignement général. L'origine de sa démarche remonte à 1907, moment de l'inauguration d'une école pour enfants normaux issus de milieux défavorisés. D'abord conçue pour des jeunes âgés de 3 à 6 ans, sa méthode est transposée jusqu'à couvrir toute la période de l'adolescence. À partir de son œuvre directrice *Pédagogie scientifique*, publiée en 1909, où elle décrit l'aménagement et le fonctionnement d'un établissement qu'elle nomme la *Maison des enfants*, elle entend réformer intégralement la pédagogie. Fuyant la guerre et le fascisme, elle contribue à la fondation de plusieurs écoles en Angleterre, aux États-Unis, en Espagne, au Danemark, en Inde et aux Pays-Bas où est appliquée sa méthode.

La perspective de réforme pédagogique qu'elle met de l'avant porte sur la relation adulte-enfant et plus particulièrement sur le pôle oppresseur de cette relation (adulte) en vue d'émanciper le pôle opprimé (enfant). L'enjeu de sa méthode s'articule ainsi autour du passage d'une approche éducative fondée sur l'obéissance et la soumission à celle qui s'appuie sur l'initiative et la liberté. Corrélativement, il s'agit de modifier la salle de classe pour en faire le lieu de l'épanouissement de l'enfant. Le rôle de l'éducation consiste alors à intéresser profondément l'enfant à une activité extérieure à laquelle il consacrerait l'ensemble de ses possibilités. Dans tous les

cas, l'enseignant veille, seconde, prévient, mais ne conduit pas. Il peut pour ce faire compter sur du matériel spécialisé qui favorise l'autoéducation, entreprise de conception qui associe étroitement Montessori, après Fröbel, à l'industrie du jouet. Elle ne verse toutefois pas dans l'hédonisme pour autant, puisqu'elle se réfère plus volontiers au travail qu'au jeu pour désigner l'activité enfantine, le jeu équivalant pour elle à une récréation entre deux tâches utiles, alors que le travail est essentiellement constructif, sa discipline favorisant la libre activité et l'effort conscient. Les trois piliers de sa méthode visant le respect authentique de la personnalité de l'enfant sont donc un milieu adapté, l'humilité du maître et le recours à du matériel scientifiquement conçu.

### **3.2.5 Neill: la vérité du désir de l'élève dans un milieu scolaire libéré**

Pédagogue britannique, Alexander S. Neill (1883-1973) fonde en 1921 une école où il met en pratique l'idée que les enfants sont capables de s'éduquer avec le minimum d'intervention de l'adulte. Il donne un compte rendu de sa technique, en 1960, dans un pamphlet intitulé *A Radical Approach to Child Rearing (Libres enfants de Summerhill)*, afin de répondre aux critiques qui taxent sa pédagogie d'anarchisme et de répandre ses théories pédagogiques à l'extérieur de sa contrée. Neill indique en introduction de son ouvrage que Summerhill constitue une aventure durable puisque cette école autogérée, située en banlieue de Londres, est en activité depuis près de 40 ans. L'enseignement qu'on y propose s'adresse à des enfants et à des adolescents âgés de 5 à 16 ans sans difficultés mentales, physiques ou économiques particulières.

Dénonçant l'effet inhibiteur de l'encadrement parental, social et scolaire traditionnel sur le développement de l'enfant, l'auteur pose le désir comme moteur de l'apprentissage valorisant la créativité de l'être par opposition à la docilité et au conformisme ambiant. Le défi de l'institution scolaire consiste, selon lui, à aménager les conditions favorables à l'émergence de la volonté et à l'expression d'opinions véritablement personnelles. La garantie juridique d'une égalité de droits entre pensionnaires et personnel enseignant étant donnée par une charte, l'assistance aux cours étant facultative, la vie de l'élève fréquentant Summerhill est strictement soumise au *self-government* dont l'expression ultime est l'initiative personnelle, la confiance en soi, la fantaisie et la joie. Le caractère des enfants ainsi formés conduit au respect de soi et des autres en dehors de toute convention préétablie, préparant adéquatement le futur citoyen responsable.

### 3.2.6 Freinet: la formation du jeune travailleur par le travail-jeu

Pédagogue français et militant de la cause du peuple, Célestin Freinet (1896-1966) estime que la réforme pédagogique est rendue nécessaire à cause du rythme accéléré de l'évolution sociale et technique qui insuffle constamment de nouvelles façons de faire et de penser. Bien entendu, la modernisation qui s'impose ne passe pas chez lui par l'autoritarisme et le retour aux méthodes anciennes, qui impliquaient la séparation de l'école et de la vie, mais par une compréhension accrue des besoins et des intérêts des enfants comme de la société qui requiert une plus grande ouverture de l'école à la vie. Il formule dans le cadre d'une œuvre luxuriante les trois grandes exigences de l'école nouvelle: un milieu ouvert qui trouve dans la libre communauté scolaire son expression la plus achevée; un enseignement fondé sur l'activité de l'élève; un lien entre l'action de l'école et le travail social qui attend les jeunes. Les techniques Freinet, par définition évolutives en comparaison avec les méthodes pédagogiques de nature plus figées, ont connu une extension importante dans le monde éducatif à partir des années 1950.

Il expose dans *L'éducation du travail* le fondement de son approche pédagogique. L'ouvrage, qui connaît un vif succès dès sa parution en 1946, utilise la technique du dialogue philosophique entre un instituteur d'âge mûr, monsieur Long, qui manifeste un optimisme béat vis-à-vis des progrès de la raison et de la science, et un jeune berger nommé Mathieu, humble porteur d'un savoir traditionnel qui a fait ses preuves. La présence que Freinet accorde à la sagesse populaire sur la science abstraite, et dont toute l'œuvre est imprégnée, vient de sa conviction que les connaissances accumulées par les hommes et sanctionnées par l'épreuve de la pratique sont le socle de toute éducation véritable. En fait, selon lui, la teneur du problème éducatif part de la définition même de la pédagogie. Celle-ci se définissant comme la science de la conduite d'une classe, elle implique trois éléments distincts sur lesquels devra s'opérer la réforme, soit le cadre bâti, l'approche (comprenant les outils) et l'intérêt des élèves.

Freinet s'élève contre l'institution scolaire de son époque dont il réfute l'enseignement aristocratique, la méthode dogmatique et scolastique, la morale purement formelle imposée d'en haut et la rigidité des aménagements. Il aspire à la formation humaine et sociale du travailleur dans un milieu scolaire ouvert et à des installations modifiables selon les exigences des apprentissages. Le fondement tripartite de son approche pédagogique est le suivant: l'éducation du travail, au sein de laquelle le travail-jeu, procurant des apprentissages individuels concrets et une utilité sociale certaine, est réellement formateur; le développement optimal

des qualités personnelles de chaque enfant en proposant une diversité d'activités et donc de possibilités d'épanouissement ; le souci de faire sentir à l'enfant qu'il n'est pas seul, qu'il appartient à une collectivité, qu'il n'est pleinement lui-même que bien inséré dans un milieu social qui reconnaît son apport.

### 3.2.7 Conclusion

Si, de Pestalozzi à Freinet, les thèses de la pédagogie active ne diffèrent sensiblement pas, en revanche leur impact sur l'enseignement concret évolue à mesure que l'institution scolaire se démocratise. Pour la plus grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, les méthodes traditionnelles et nouvelles existent en parallèle. Rattachées à des options philosophiques opposées, la pédagogie traditionnelle privilégie la conception sociologique selon laquelle l'enfant doit être éduqué pour la société en vue d'assumer la pérennité du groupe social dont il fait partie, alors que la pédagogie active adopte une attitude humaniste orientant la démarche vers la formation de l'individu pour lui-même en éveillant en lui la multiplicité des intérêts. L'avènement de la scolarité obligatoire, à compter des années 1870, provoque leur rencontre dont le choc s'incarne dans une interrogation tenace : la fonction sociale de l'école doit-elle être essentiellement d'assurer l'instruction de la masse des sujets scolarisés ou de prendre en charge leur épanouissement ? L'écart entre les deux camps entraîne l'accentuation continue du décalage entre le discours pédagogique et les réalisations objectives, puisque malgré la pénétration de leurs vues chez l'ensemble des enseignements et de l'opinion, les méthodes nouvelles restent confinées dans leur application à des écoles pilotes ou alternatives. La situation change radicalement à compter des années 1960, alors qu'un consensus est obtenu autour des idées forces de la pédagogie nouvelle qui s'inscrivent au cœur de tous les programmes : tenir compte des rythmes et des stades de développement de l'élève ; rendre l'enfant actif ; susciter la coopération au lieu de la compétition ; donner le pas à la découverte sur l'exposé, à la démarche inductive sur la démarche déductive. Cette incorporation des thèses de la pédagogie active s'aligne en fait à l'épuisement de l'ambiguïté autour de la fonction sociale de l'école. Il est dorénavant évident que l'institution scolaire est le creuset où se forment les citoyens responsables, capables de participer à la vie d'une société démocratique.

Les méthodes de la pédagogie active se sont donc affirmées en s'opposant point par point à la pédagogie traditionnelle et en se réclamant toutes de Rousseau par leur souci de tenir compte essentiellement de l'enfant plus que du contenu de la matière enseignée. Les promoteurs de ces méthodes ont été pour la plupart des praticiens. Certains ont conçu

leur approche en partant des difficultés qui ont surgi chez les sujets inadaptés sur le plan scolaire et pour lesquels les méthodes traditionnelles s'avéraient inefficaces. C'est surtout à l'école élémentaire et au stade pré-scolaire que ces méthodes ont été le plus appliquées. Leur généralisation a été plus limitée dans l'enseignement secondaire, principalement en raison de la rigidité des programmes. La réalisation centrale de la pédagogie active est d'opérer la liaison entre l'école et la vie en concevant l'apprentissage comme une expérience. Dans ce cadre, le rôle de l'éducateur consiste à outiller l'enfant pour qu'il puisse mieux réagir à son environnement en l'aidant à percevoir les composantes de la situation et en lui proposant des critères à partir desquels il puisse juger de ses progrès. L'école est posée comme une société démocratique en action. La pédagogie active entend de plus concilier l'autonomie de la personne et la nécessaire socialisation car, selon le précepte entériné, l'élève doit apprendre à se développer et à faire profiter la société de son développement.

Au terme de notre examen (voir le tableau 9), la pédagogie active nous a donc appris que c'est seulement lorsque la coopération l'a emporté sur la contrainte que la liberté individuelle a pu éclore. La coopération doit être comprise comme l'ensemble des interactions entre individus égaux, par opposition aux rapports d'autorité entre supérieurs et inférieurs, et différenciés, à l'inverse du conformisme obligatoire. Historiquement, la coopération s'est organisée en corrélation avec la division du travail social et avec la différenciation psychologique des individus qui en résulte. Elle suppose alors l'autonomie des individus, c'est-à-dire la liberté de pensée, la liberté morale et la liberté politique. Il ne faudrait toutefois pas se méprendre sur la nature de cette liberté née de la coopération, puisque tous les auteurs insistent pour la distinguer de l'anarchie et la définir comme la soumission de l'individu à une discipline qu'il choisit lui-même et à la constitution de laquelle il collabore avec toute sa personnalité.

Ainsi, sous l'action combinée des efforts des réformateurs de la pédagogie, d'un intérêt accru pour la psychologie de l'enfant et de l'expérience directe de la salle de classe, l'enseignement a connu des modifications considérables, surtout après 1870, qui ont eu pour effet la mise en place de nouveaux programmes. Il est apparu souhaitable de partir de l'expérience et des capacités de ceux qui apprennent et d'ouvrir l'enceinte de l'école aux activités que les enfants pratiquent à l'extérieur. Il n'est alors pas étonnant de constater la promotion des jeux dans le nouveau système où l'initiative et la coopération, qui développent la camaraderie et la solidarité, se conjuguent avec une certaine morale, qui exclut la tricherie et impose le *fair-play*. Deux méthodes partagent un intérêt envers l'utilisation de la vie sociale des écoliers dans l'éducation à la fois intellectuelle et morale. La première est la méthode du travail en équipe qui consiste en une organisation

de travaux en commun par petits groupes. Alors que s'affinent des qualités de discussion et de leadership, un mouvement d'entraînement emporte même les élèves les moins stimulés. Outre le bénéfice intellectuel de la critique mutuelle et de l'apprentissage, de la discussion et de la vérification, ils acquièrent ainsi un sens de la liberté et de la responsabilité réunies, de l'autonomie dans la discipline librement établie. La seconde méthode est

**TABEAU 9**  
**Portrait des principaux réformateurs de la pédagogie**

<b>Auteurs</b>	<b>Œuvres maîtresses</b>	<b>Conditions essentielles</b>	<b>Fondement de la méthode</b>	<b>Lieux et types d'application</b>
Pestalozzi	<i>Comment Gertrude instruit ses enfants</i> (1801)	Amour Dignité	Acquisition des rudiments	Yverdon (Suisse) 1805-1825 Institut familial
Fröbel	<i>L'éducation de l'homme</i> (1826)	Vie Humanité	Unification du sujet	Keilhau et Blankenburg (Allemagne) 1817-1831 Foyer familial 1837-1844 Jardin d'enfants
Dewey	<i>My Pedagogic Creed</i> (1897)	Vécu Gaieté	Intérêt de l'enfant	Université Columbia (États-Unis) début xx <sup>e</sup> siècle Enseignement de la pédagogie
Montessori	<i>Pédagogie scientifique</i> (1909)	Émancipation Personnalité	Auto-apprentissage	San Giorno (Italie) 1907-1920 Maison des enfants
Neill	<i>A Radical Approach to Child Rearing</i> (1960)	Libération Volonté	Vérité du désir	Summerhill (Angleterre) 1921-1971 École alternative
Freinet	<i>L'éducation du travail</i> (1946)	Souplesse Sociabilité	Travail coopératif	Saint-Paul-de-Vence (France) 1920-1936 École nouvelle

le *self-government*, qui consiste à attribuer aux élèves une part de responsabilité dans la discipline scolaire. L'application de cette méthode est très souple, pouvant aller de la simple attribution par le maître de fonctions limitées à certains élèves (surveillance, vestiaires, bibliothèques, etc.) à une autonomie réelle en classe, comprenant un système de sanctions, ou à des initiatives touchant les activités parascolaires.

L'histoire de la pédagogie active débouche ainsi sur une série de constats qui traversent l'ensemble des thèses défendues par la sociologie du jeu. Au-delà d'un étalage de réflexions largement imprégnées de philosophie et à ce point convergentes qu'il s'avère inutile de tenter d'en proposer une périodisation, on peut dégager quatre ordres de préoccupations ayant de fortes répercussions dans l'analyse sociale des activités ludiques.

D'abord, un horizon commun visant à conjuguer dans un rapport complexe l'autonomie individuelle et la solidarité collective. Il s'agit dans tous les cas de doter les enfants de compétences touchant à l'expression d'opinions et d'émotions, gages de participation sociale constructive, ainsi que de favoriser l'initiative et la maîtrise de soi, exigences de la vie coopérative. Et dans la mesure où on considère les élèves non comme les destinataires de connaissances abstraites mais comme les principaux agents de leur formation, on prend en compte leurs besoins et leurs intérêts qui s'inscrivent en complémentarité ou en renforcement vis-à-vis des besoins et des intérêts de la société.

Puis, le souci général de réformer l'institution scolaire traditionnelle pour en faire un milieu ouvert présentant un cadre éducatif démocratique caractérisé par le rapprochement entre maîtres et élèves, faisant d'eux des frères et sœurs comme dans les foyers familiaux mis sur pied par Pestalozzi et Fröbel, et des égaux vis-à-vis de règles juridiques en vigueur dans les institutions publiques à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont l'exemple le plus probant nous est fourni par Neill.

Ensuite, dans ce qui constitue peut-être l'élément décisif, la promotion unanime d'une certaine attitude dont doivent faire preuve les éducateurs, la forme de l'enseignement l'emportant toujours sur son contenu. Ainsi, leur rôle consiste invariablement à accompagner, à soutenir, à seconder l'activité des enfants, aspect apparemment passif de leur présence doublé d'un aspect actif consistant à prévenir le désordre, l'empiétement mutuel, les excès et les influences néfastes de la culture sur le développement naturel de leurs aptitudes. Dans tous les cas, le fondement de la discipline n'est pas à chercher du côté de la sévérité mais de l'affection et de la confiance réciproques. Dans la mesure d'ailleurs où ils parviennent à intéresser les enfants à une activité constructive, la dimension disciplinaire de leur travail s'estompe presque complètement.

Enfin, l'apport du jeu dans l'ensemble des méthodes entrevues, dont la contribution est chaque fois recherchée. D'une part, chez les tout-petits, pour accroître leur coordination et procurer de la joie. D'autre part, chez les enfants selon diverses manières: en proposant des formes ludiques d'enseignement, utilisant le chant ou la danse de façon à alléger le contenu éducatif; en utilisant directement le jeu comme mode d'apprentissage, tablant sur ses effets de cohésion individuelle et collective ainsi que sur son action moralisatrice; finalement, en offrant aux enfants des périodes de jeu au cours desquelles ils peuvent se détendre, encore que cette dernière perspective ne soit partagée ni par Montessori ni par Freinet pour qui cette forme du jeu n'entraîne aucune édification et prépare inadéquatement à la vie future. Ce qui est donc frappant, c'est l'indifférenciation profonde entre le jeu et le travail qui marque unanimement les conceptions des auteurs considérant qu'ils poursuivent tous les mêmes fins conscientes et constituent un effort tendu vers une création et la réalisation de soi.

Ces enseignements nous éclairent du point de vue de la formation de citoyens libres au sein d'une démocratie. Ils procurent un renforcement à la fois de l'esprit de communauté et du sens de la liberté responsable. C'est à cette source que puisent allègrement les sociologues du jeu en élargissant les principes de base vers deux directions essentielles. D'abord, en quittant le strict domaine scolaire au profit du milieu urbain et social dans son ensemble. Puis, corrélativement, en considérant non seulement les besoins des écoliers, mais aussi ceux des adolescents et bientôt des adultes.

### 3.3 ITINÉRAIRE DE GROOS À COTTA

#### 3.3.1 Groos: le jeu comme acquisition de modèles comportementaux

Partant de la théorie du *rehearsal* dérivée de l'étude des animaux, c'est-à-dire de la théorie de l'activité préparatoire ou de la répétition au sens théâtral, le philosophe allemand Karl Groos (1861-1946) définit l'activité ludique comme la voie privilégiée chez l'humain pour atteindre la maturité. À ses yeux, le jeu constitue ce par quoi les instincts, suivant leurs phases de maturation, peuvent se manifester et l'autonomie s'affermir. Il estime que la longue période de l'enfance chez les animaux les plus évolués, dont l'humain fait partie, est destinée à l'acquisition de mécanismes d'action acquis à travers le jeu. Il érige sur la base de ce fondement biologique une classification des jeux humains en trois catégories: les jeux relevant de l'appareil sensoriel (expérimentation du toucher, de la température, du goût, de l'ouïe, des couleurs, des formes, du mouvement, etc.); les jeux relevant de l'appareil moteur (tâtonnement, destruction et analyse, construction et synthèse, jeux de patience, jet simple, jet en frappant ou

en poussant, impulsion en vue de rouler, de tourner ou de glisser, de lancer vers un but, d'attraper des objets en mouvement); les jeux de l'intelligence, du sentiment et de la volonté (impliquant la mémoire, l'imagination, l'attention, la raison, la surprise, la peur, etc.).

Groos délimite dans la troisième partie de son ouvrage intitulé *The Play of Man* (1898) les domaines couverts par les études du jeu, et résume les enjeux qui traversent les diverses approches selon qu'elles appréhendent le phénomène ludique par ses aspects physiologiques, biologiques, psychologiques, esthétiques, sociologiques ou pédagogiques. Ainsi, du point de vue physiologique, le jeu se situe au cœur d'un débat entre les tenants de la théorie du surplus d'énergie et ceux de la théorie de la récréation, où l'accent porte non sur la vigueur et la dépense, mais sur la détente procurée.

Du point de vue biologique, le jeu est abordé sur le plan de l'explication génétique, puis sur celui de l'évaluation de sa valeur organique. Disposant du seul outil conceptuel de la sélection naturelle, qui postule la survie du mieux adapté dans le cadre de la lutte pour l'existence, Groos s'engage dans le débat sur l'importance des caractères innés et acquis, de l'adaptation et de l'ajustement. L'analyse du jeu fondée sur des instincts (combat, amour, émulation, agrégation), plutôt que sur une impulsion ludique unique et abstraite, l'amène à délaisser la notion de réflexe inné au profit de celle de réflexe conditionné. Le jeu se trouve alors posé au carrefour des exigences physiologiques et des diktats du milieu.

D'un point de vue psychologique, le jeu renvoie à une quête de réalisation de soi qui produit un effet d'autant plus plaisant chez un sujet qu'il est le fruit de sa volonté. En fait, la psychologie insiste sur trois types de nécessité innés en cause dans le jeu: l'exercice de l'attention, le désir d'être (ou demande d'une cause efficiente volontaire) et l'imagination. La récréation, qui procède le plus souvent d'une reproduction d'activités originales sous forme ludique, trouve ainsi sa pertinence dans le sentiment de liberté qui accompagne le jeu, en opposition au sérieux qui caractérise les activités quotidiennes.

Dans la mesure où le plaisir rattaché à l'art entre dans le domaine ludique par le fait qu'il produit un effet stimulant sur les sens, deux formes de jeu cohabitent d'un point de vue esthétique, soit la stimulation sensorielle agréable, dont l'art fait partie, et la stimulation intensive qui appartient davantage au domaine de la transe. Selon Groos, l'envoûtement esthétique n'est pas seulement une expérience sensorielle récréative, il caractérise également les niveaux de perception les plus élevés et les produits culturels les plus raffinés.

D'un point de vue social, l'activité ludique traduit deux instincts distincts et dérivés de la relation parentale, soit le désir d'agrégation et le désir de communication à la double fin d'appartenance à un groupe et d'influence sur les membres qui le composent. La coopération que procure le jeu répond tant d'une recherche de satisfaction récréative que de l'association effective transposable à des domaines sérieux de la vie. C'est pourquoi certains jeux ont pour effet de renforcer les relations sociales encore plus chez l'adulte que chez l'enfant. Plus spécifiquement, les activités ludiques intersubjectives se divisent en quatre grandes catégories, faisant écho à autant d'impulsions essentielles. La première, caractérisée par une impulsion agonale, est constituée des jeux de combat et regroupe les affrontements physiques ou mentaux, les élans destructeurs, la provocation, la moquerie, les jeux de chasse et les expériences de transfert. La deuxième, se rapportant aux impulsions sexuelles, comprend les jeux de courtisans, les représentations érotiques dans l'art et les moqueries rattachées au sexe. La troisième catégorie, fondée sur l'impulsion émulative, couvre l'ensemble des jeux de rôles et d'imitation. La dernière catégorie, exprimant l'impulsion associative, a trait aux jeux de société.

Groos note comme caractéristique de l'impulsion associative la subordination volontaire de l'individu au groupe et attribue aux jeux de société un caractère instrumental en ce qu'ils touchent l'apprentissage de la soumission à la loi ou à un leader. Il postule d'ailleurs un lien entre la subordination volontaire et la pénalité, et dit percevoir jusque dans les plus menus jeux d'enfants une distinction nette entre la revanche personnelle et le châtement social, la violation des lois même non écrites (mensonge, trahison, couardise) étant sanctionnée dans un sentiment spontané d'outrage du groupe qui mène souvent à l'expulsion. En revanche, il constate l'existence de compassion ou d'un désir de camaraderie s'articulant autour du jeu, défini comme champ d'activités artistiques codées (architecture, peinture, musique) et pratiques culturelles ritualisées où dominent la fête, le repas communautaire, la danse, les chants et la poésie.

Enfin, d'un point de vue pédagogique, Groos considère que le jeu est depuis longtemps reconnu comme un complément nécessaire à l'enseignement selon deux perspectives complémentaires. D'une part, l'enseignement peut prendre la forme d'une activité récréative et, d'autre part, le jeu peut être converti en enseignement systématique. Il invite alors à bien doser les activités pour que le plaisir soit réel et l'apprentissage véritable. En fait, il s'agit d'encourager les jeux les plus utiles et de décourager les moins intéressants sur les plans éducatif et social. Toutefois, dans la mesure où, à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle, les jeunes ont pour cadre de vie la grande ville, les occasions et les équipements de jeu déficitaires doivent être aménagés pour la saine expérience récréative de la jeunesse.

*City children grow under unnatural conditions, and opportunities for play, especially health-producing movement-play, should be provided artificially, space devoted to it, needed aids furnished, and the effort made to introduce the most useful and attractive gymnastic plays for the children. The growing interest of all classes in such efforts encourages the hope that the damaging consequences of our modern methods of living may be effectually counteracted in this way.* (Groos, 1901, p. 404)

### 3.3.2 Gulick: les terrains de jeu comme laboratoire de l'éthique

D'abord nommé coïnculteur, en 1887, puis supérieur, de 1889 à 1900, du nouveau département d'éducation physique de Springfield (New York), Luther Gulick (1865-1918) assume la supervision des activités physiques de la YMCA d'Amérique du Nord à titre de secrétaire en chef du Comité international des YMCA de 1900 à 1916. Pionnier du mouvement pour la récréation, il milite pour l'implantation urbaine systématique de terrains de jeu. Les constats proposés dans son ouvrage intitulé *The Philosophy of Play* (1920) font suite à une revue de littérature de langue française, anglaise et allemande sur le thème du jeu portant sur une période de plus de vingt ans (1886-1919). Il formule à l'endroit de l'ensemble de cette littérature une critique en quatre temps : la théorie admise tend à induire la cueillette des données ; peu d'aspects des faits répertoriés sont utilisés dans les modèles de compréhension ; les observateurs ne font souvent que compiler les faits ; les faits essentiels sont en général négligés. Pour répondre à ces insuffisances, il entend apporter sa contribution à la compréhension du phénomène ludique et à la détermination de la voie par laquelle le jeu révèle sa valeur éducative et morale. Pour ce faire, il aborde tour à tour le jeu des jeunes, puis celui des adultes, enfin les rapports qu'entretiennent le jeu et la démocratie.

Selon Gulick, le mouvement corporel s'impose au nouveau-né, puis chaque période de la croissance est marquée par un nouvel intérêt correspondant au développement neuromusculaire de l'enfant. Le type de jeu à promouvoir à cet âge doit favoriser son développement concomitant et ainsi procéder par des niveaux croissants de complexité. Il est possible de schématiser cette trajectoire pour la période allant de 0 à 12 ans. Entre 0 et 6 ans, les jeux sont plutôt individuels et contribuent à l'apprentissage de la coordination corporelle générale. Entre 7 et 12 ans, ils prennent la forme de la compétition et sont affaire de maîtrise de soi et d'autrui. À partir de 12 ans, le jeu d'équipe domine la scène ludique et impose aux jeunes le sens du sacrifice.

À l'échelle de l'agglomération, le défi consiste à bien doser les équipements récréatifs. Comme les enfants de 6 ans et moins n'ont à peu près pas besoin de supervision et qu'il est préférable de ne pas les concentrer en grand nombre, il vaut mieux leur aménager des aires de

jeu restreintes mais accessibles, de type terrains de sable avec quelques équipements légers, et les protéger de l'influence des enfants plus âgés ainsi que des adultes. En revanche, pour qu'on laisse les enfants de plus de 6 ans jouer de manière véritablement libre, une animation au moins minimale est essentielle et dépasse en importance l'existence du terrain de jeu lui-même ou les appareils qu'il contient. Le terrain de jeu se présente donc comme un dispositif par lequel un seul animateur peut effectivement contrôler le jeu d'un nombre élevé d'enfants.

Considérant que le milieu urbain tend à accroître la sollicitation du système nerveux et à sous-solliciter les aptitudes physiques, Gulick estime primordial d'offrir en compensation aux citadins plus âgés des équipements permettant l'exercice physique tout au long de l'année. La nature, lieu privilégié d'une récréation consistant surtout à recouvrer ses énergies et à se retrouver en famille, doit rester au cœur des aménagements artificiels. Par-delà la gymnastique scolaire, on doit donner la chance aux jeunes et aux moins jeunes de jouer librement dans des aires appropriées. Le jeu pose toutefois la question de son usage concret, car, selon lui, il existe un danger réel que les gens se dépensent trop en activités ludiques pour être efficaces au travail. Accordant sans ambages au travail la priorité sur le jeu au plan des exigences sociales, il considère que de manière générale le problème de la récréation est lié aux volumes et aux rythmes de la main-d'œuvre et des effectifs étudiants, rattachés à des obligations en termes de lieu, d'activités et de compagnonnage.

Il faut en outre garder à l'esprit, rappelle Gulick, que la récréation des adultes n'équivaut pas au jeu des enfants, mais en est précisément l'inverse, puisque la récréation n'est pas chez eux une dépense effrénée mais une relaxation, alors que le jeu des jeunes, aussi fatigant que le travail, est épuisant et requiert souvent à son terme un temps de récréation. Mais au-delà de ses moments de pause, l'adulte se retrouve souvent en situation de jeu, si on définit celui-ci comme une activité librement choisie qui n'a d'autre fin qu'elle-même. La différence relève alors d'une attitude mentale plus que d'une activité concrète. Le sentiment du choix et l'intensité du désir constituent ainsi les éléments déterminants du domaine ludique. Au fond, le jeu se différencie du travail davantage par un état d'esprit que par la dépense d'énergie. Il n'est pas moins sérieux. En ce sens, la question du jeu est un problème d'une vie libre et enrichie, tandis que la question de la récréation ne se rapporte qu'à l'alternance de phases dans l'activité humaine.

Par ailleurs, si la puissance publique s'abstient de financer et d'ériger les aménagements nécessaires pour satisfaire les besoins récréatifs, le secteur privé va s'en emparer pour le meilleur et pour le pire. Gulick constate que l'attitude des pouvoirs publics consiste davantage à poser des

restrictions aux formes de distraction privées qu'à procurer de saines formes de jeu dans la vie sociale. La poursuite des intérêts strictement privés s'avère pourtant incompatible avec l'interdépendance socio-économique désormais requise. L'exploitation de la masse par une minorité d'entrepreneurs doit être remise en question et appeler l'intervention publique.

Abordant les rapports du jeu et de la démocratie, Gulick considère que le premier est plus qu'une voie d'expression de soi, mais bel et bien le mode opératoire de la seconde, où tout est question de leadership et du sens civique qui l'anime. La démocratie équivaut selon lui à placer les individus devant des choix de telle manière que « *the type of freedom found in play is the type of freedom on which democracy rests* ». (Gulick, 1920, p. 261) C'est que le jeu soumet à des règles qui forcent l'ajustement du sujet libre et le met en contexte concret de relations sociales. La libre expression du naturel cède le pas à la conduite volontaire. Le jeu socialise ainsi fortement par le biais de la relation entretenue entre les joueurs et avec les instructeurs. Il y a donc rencontre entre les instincts de jeu et les instances qui opèrent sur lui une flexion en vue de le soumettre à des formes spécifiques. L'auteur en conclut que la liberté, pour mieux s'exercer, requiert la mise en place d'un contrôle minimum.

Gulick insiste ainsi longuement sur l'importance de la direction et du contrôle des terrains de jeu. Car seul le jeu bien supervisé, c'est-à-dire animé et surveillé, est apte à transmettre la tradition sociale et morale de la race. En plus d'assumer une surveillance et d'appliquer des sanctions, les animateurs servent d'exemples, dimension clé rendue essentielle en l'absence d'un legs vivant par contact intergénérationnel des jeux et des façons de jouer antiques puisque le rythme et le cadre du développement urbain ont condamné toute une série de jeux ruraux à l'oubli. Les conditions originales de la pratique ludique étaient l'abondance de temps et d'espace, alors que les conditions contemporaines se caractérisent plutôt par la rareté de ces ressources. Les jeux doivent donc être adaptés au milieu urbain et répondre aux caractéristiques suivantes : être de plus courte durée, permettant d'y mettre un terme ou de les prolonger à volonté, plus souples, c'est-à-dire aptes à s'adapter à un nombre de joueurs variable, et plus avares en espace, de manière à pouvoir être pratiqués dans des lieux restreints.

Notant l'absence aux États-Unis d'habitudes sociales relevant de célébrations collectives, Gulick formule le projet de construction par le jeu d'émotions communes et d'un sentiment patriotique conduisant à un état de sociabilité plus élevé. La tradition sociale, qui façonne continuellement la vie matérielle et rend possible la vie civilisée, constitue un héritage culturel qui donne forme au domaine ludique, le jeu collectif pouvant alors être considéré comme un rite ou une cérémonie initiatique. C'est ce qui

explique, selon lui, que des jeux organisés, pourtant fondés sur des sentiments communs, diffèrent entre des pays même rapprochés sur le plan culturel tels que l'Angleterre et les États-Unis. Le pouvoir de la tradition sociale ne disparaît toutefois pas avec la modernité et l'urbanisation au profit de la pure raison, mais s'incarne dans de nouvelles institutions. De même, si le jeu quitte le foyer et cesse de s'articuler comme avant autour de la vie familiale, ce processus n'équivaut pas à une détérioration de la vie sociale, mais à une transformation dans les lieux de son accomplissement. Le défi de trouver une nouvelle niche aux activités ludiques dans la communauté est de taille, et cette question doit être traitée avec autant de sérieux que l'architecture des bâtiments, exigeant la mise en œuvre d'une planification exhaustive s'adressant à toutes les couches de la société.

L'élan qui entraîne toute la personnalité et le corps dans la quête d'un but légitime, la poursuite d'un objectif sous des règles et un minimum de conditions nécessaires à cette quête, voilà comment on peut caractériser l'impulsion ludique. C'est là que l'être humain est à son mieux, à son niveau spirituel le plus élevé. Mais la nature humaine est ainsi faite qu'elle reste insatisfaite des plaisirs anciens et aspire constamment à de nouvelles satisfactions. Elle avance par des quêtes successives. Aussi, le désir doit-il l'emporter sur le devoir dans l'expression la plus élevée de la vie.

Gulick se dit foncièrement à la poursuite d'un idéal. Selon lui, les activités investies par des valeurs affectives, au rang desquelles il faut compter le jeu, sont aussi importantes que le pain. Le malheur qui accable les masses ne vient pas du manque de nourriture, d'abri et de vêtements, mais de la recherche de choses immatérielles. Il faut reconnaître qu'au-delà du confort existent des buts ou des idéaux répondant à des désirs profonds. Le jeu est pour lui, outre la danse et la prière, la voie royale d'entrée dans la sphère de la vie où la qualité importe, où le désir trouve à se satisfaire. Le choix humain et le jeu libre sont des buts en soi pour l'enfant comme pour l'adulte. Historiquement, le jeu ne vaut pas moins que le travail, puisque tout bien considéré, les choses les plus belles proviennent de l'effort ludique et non du travail laborieux.

### **3.3.3 Huizinga : l'antériorité du jeu sur la culture**

La dimension ludique, telle que l'aborde Johann Huizinga (1872-1945) dans son *Essai sur les fonctions sociales du jeu* paru en 1938, est à ce point constitutive des manifestations culturelles et institutionnelles de la vie sociale qu'il n'hésite pas à proposer à côté des expressions d'*homo sapiens* et d'*homo faber* celle d'*homo ludens*. Pour cet historien néerlandais, les formes ludiques anticipent les formes culturelles, si bien que «la civilisation humaine s'annonce et se développe au sein du jeu, en tant que jeu». (Huizinga, 1951, p. 12)

Huizinga s'applique d'abord à saisir les caractères sociaux du jeu. Il suppose de la part des participants une décision volontaire dont la base est la gratuité au sens où elle ne relève pas de l'urgence physique ou du devoir moral et ne vise aucune fin utile. L'énergétique propre au jeu renvoie ainsi au plaisir ou, mieux, au ravissement. Il insiste ensuite sur le fait que tout jeu s'inscrit dans un espace-temps spécifique en marge de la vie courante, condition d'une épreuve qui nécessite pour en déterminer l'issue qu'elle se réfère à ses propres rythmes et délimitations. Enfin, il reconnaît l'existence de règles pour conduire et encadrer le jeu, ces règles devant être admises d'emblée par les participants formant ainsi communauté.

À ses yeux, le jeu constitue une véritable célébration, avec ses rites et son public, et doit être rapporté originellement au domaine religieux. Il lui reconnaît ainsi une dimension spirituelle primordiale et en fait une manifestation de la supériorité ou de la subtilité de l'esprit, témoignage de vertus et de qualités inégalables qui constituent l'enjeu premier de toute activité ludique. Cette célébration comporte donc un défi et impose à son terme une réussite, qui accessoirement prend la forme du gain matériel ou pécuniaire. De sorte que le but du jeu se trouve dans son issue, victoire qui marque la distinction, l'honneur, la considération, la louange, la reconnaissance, et qui se donne comme un prix.

L'impulsion ludique, qui comprend la détermination d'un espace-temps séparé, une pratique réglée, un enjeu ou un gage, se soldant par l'identification d'un gagnant, qu'il soit individuel ou collectif, caractérise bon nombre de manifestations culturelles et institutionnelles. Huizinga en procure plusieurs exemples: le domaine juridique, où il identifie trois formes historiques, passant du hasard (tirage au sort), à la compétition (confrontation déterminant la juste cause), puis à la lutte verbale (qui caractérise le procès moderne); les guerres courtoises, véritables duels collectifs dont les adversaires s'estiment et se respectent, à défaut de quoi la violence retombe à l'état sauvage; les jeux de l'esprit et l'improvisation, entremêlant une multiplicité de codes; la joute oratoire philosophique, dont le va-et-vient de questions et de réponses s'accompagne d'une dimension solennelle; la versification poétique qui comporte des règles strictes; la composition musicale, dont le langage de base constitue une codification rigide; enfin l'expression théâtrale, dont le support vocal et la gestuelle obéissent à des variations subtiles et convenues de nuances.

Si, dans ses phases primitives, la culture se déploie dans le jeu et comme jeu, en revanche, selon l'auteur, la modernité rompt avec cette intrication étroite et féconde. Alors que le jeu implique la détermination extérieure des règles, la modernité politique pose plutôt leur détermination interne. Ainsi, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'apport créateur des formes ludiques cède le pas au profit d'une préoccupation exclusivement productiviste. Du

statut de mode opératoire de la culture, le jeu ne devient plus qu'un élément culturel parmi d'autres et agit de manière compensatoire vis-à-vis de l'impératif du travail. En passant de divertissements occasionnels à des compétitions organisées, les jeux modernes requièrent le sérieux de l'entraînement doublé des techniques de relations humaines que sont la publicité et la propagande. Ils ne se fondent plus sur la gratuité, n'impulsent plus les formes culturelles et ne relèvent plus de fêtes sacrées. Ils n'ont dorénavant pour toute sanction que celle du marché et ne s'évaluent plus qu'à l'aune de la rentabilité.

### **3.3.4 Caillois : les expressions ludiques caractéristiques de la société moderne**

Anthropologue français, Roger Caillois (1913-1978) inscrit d'emblée ses travaux dans la continuité de ceux de Huizinga. Il estime cependant que ce dernier a consacré toute son attention aux jeux de compétition réglée, comme forces motrices et directrices des formes culturelles, alors qu'il se donne lui-même pour tâche d'élargir l'étude aux domaines du hasard, du masque et de la transe. Il se propose de surcroît d'aborder les positions du sujet de la pratique ludique suivant la nature du jeu considéré. Enfin, convaincu que le jeu n'est pas nécessairement marqué par un désintérêt matériel, il accorde à la manifestation ludique droit de cité dans l'ordre économique.

Caillois présente en introduction de son ouvrage intitulé *Les jeux et les hommes* (1958) les quatre acceptions courantes du concept de jeu. Un jeu, tels que les échecs ou les cartes, peut d'abord désigner la totalité des pièces nécessaires au fonctionnement d'un ensemble complexe. Il peut ensuite référer au style ou à la manière d'un interprète, étant alors affaire de nuances. Il peut par ailleurs renvoyer, à titre de pari, à un mélange de chance et d'habileté, où il s'agit de tirer un bénéfice maximum à partir de règles arbitraires mais impératives. Enfin, il peut se définir comme la facilité de mouvement qui caractérise les pièces mobiles insérées dans des engrenages complexes. En somme, le jeu implique des notions de totalité, de règles et de liberté.

Abordant le cœur de son argumentaire, il convient avec Huizinga d'un certain nombre de caractéristiques applicables au jeu. D'abord, l'idée que le jeu n'entraîne aucune création de richesse, exerçant son action sur le changement dans les attitudes, cette gratuité fondamentale allant de pair avec une mobilisation particulière des facultés et une exigence de rigueur. Il admet de plus la double dimension du jeu, combinant l'activité puérile et l'acte créateur en matière culturelle. Il précise toutefois que ce n'est pas le jeu lui-même mais les dispositions psychologiques qu'il requiert et

développe qui constituent d'importants facteurs de civilisation. Il convient aussi que le jeu permet une avancée civilisationnelle considérable en ce qu'il favorise le règlement d'oppositions en faisant intervenir, par convention, autre chose que la force brute.

Sur le plan du développement personnel, Caillois relève que le jeu constitue un support à l'affirmation et à la maîtrise de soi ainsi qu'à la formation du caractère, qu'il affine les sens, enrobe l'effort dans le plaisir, contribue à diversifier les réactions vis-à-vis des difficultés et des obstacles, préparant en ce sens à l'échec ou au gain, qu'il développe enfin le respect de l'autre dans la rivalité. Mais de manière plus prosaïque, le jeu suppose surtout que l'on ne soit pas sous l'empire du besoin et que l'on dispose de loisirs, sans compter qu'il reste à la merci de l'ennui, de la satiété et des variations d'humeur.

L'auteur propose ensuite une classification alliant quatre types de jeu aux dispositions subjectives qui s'y rattachent, situés entre deux pôles établis entre les principes de règles conventionnées (*ludens*) et de divertissement puéril (*paidia*). Il recense d'abord le jeu de compétition (*agon*), fondé sur l'ambition du triomphe et l'affirmation du sujet. Il identifie ensuite le jeu de hasard (*alea*), organisé autour de paris et caractérisé par la démission de la volonté. Vient ensuite le jeu de simulacre (*mimicry*), marqué par le goût de revêtir les traits d'un personnage étranger qui se traduit par le travestissement du sujet. S'ajoute enfin le jeu de vertige (*ilinx*), en référence à la poursuite d'états de transe propices à la déperdition du sujet. Pour mieux faire saisir sa typologie, il utilise des exemples concrets empruntés au monde contemporain.

**TABLEAU 10**  
**Exemples d'expressions formelles illustrant les quatre domaines du jeu chez Caillois (adapté de ses schémas)**

activité réglée (*ludens*) \_\_\_\_\_ activité non réglée (*paidia*)

Compétition affirmation du sujet		Hasard démission du sujet		Simulacre travestissement du sujet		Vertige déperdition du sujet	
Culture	Institution	Culture	Institution	Culture	Institution	Culture	Institution
sports	concurrence dans le commerce, examens et concours	loteries, casinos	spéculation boursière	carnaval, théâtre, cinéma, vedettariat	uniforme, étiquette, cérémonial, métiers de représentation	alpinisme, ski, haute voltige	professions exigeant domination du vertige

**Note:** Le terme « culture » renvoie aux formes culturelles demeurant en marge du mécanisme social, alors que celui d'« institution » se réfère aux formes institutionnelles intégrées à la vie sociale.

Au terme de son analyse, Caillois croit disposer de suffisamment d'éléments pour élaborer non seulement une sociologie du jeu, mais également une sociologie à partir des jeux. Il note d'abord que, pendant longtemps, l'étude des jeux équivalait à l'étude des jouets, considérés comme divertissements enfantins abandonnés à l'âge adulte. Il observe de plus dans la littérature la concurrence de deux thèses, à savoir la tradition forte qui postule la déchéance de certaines pratiques culturelles nobles dans le jeu, et la tradition neuve, inaugurée par Huizinga, posant plutôt l'impulsion de la culture par le jeu. Il croit parvenir à une conciliation de ces deux thèses en proposant de considérer le jeu, dans sa dynamique propre induisant des dispositions psychologiques qui structurent les conduites et les institutions, comme facteur d'épanouissement de la culture, tout en admettant parallèlement que des éléments culturels désuets peuvent se dégrader sous forme de jeu, ce qui implique toutefois la modification de leur fonction sociale.

Puisqu'il y a des rapports étroits de connivence entre jeux, mœurs et institutions, Caillois conçoit le projet d'évaluer le destin des cultures sur la base des préférences accordées à l'une ou l'autre des catégories élémentaires de jeux. Il élabore alors la thèse selon laquelle il y aurait eu substitution en matière culturelle, dans le cadre du passage de la société primitive à la modernité, d'un privilège accordé aux jeux de masques et d'extase par la préférence notoire manifestée envers les jeux de compétition et de chance. Il appuie son propos sur une série d'observations ethnologiques où les jeux de masques trouvent leur utilité sociale en incarnant les forces naturelles agissantes et où les jeux de transe voient leur efficacité dans le lien établi avec les esprits à travers les phénomènes de possession. En rupture complète avec ce mode d'être culturel, la modernité met plutôt de l'avant des valeurs de mérite liées à la compétition, telle qu'en fait notamment foi l'organisation bureaucratique, ainsi que des possibilités relevant de la pure chance, liées au sort, tel que porté par l'idéal démocratique. Malgré leur apparente opposition, ces deux derniers types de jeu se caractérisent communément par le fait qu'ils supposent une égalité formelle, mettent en gage un profit, impliquent des calculs précis et appellent des règles strictes.

### **3.3.5 Cotta: l'ennui et le renouvellement des passions**

Scrutateur pendant un quart de siècle des relations entre le travail et le non-travail dans le cadre de l'économie capitaliste moderne, l'économiste français Alain Cotta (né en 1934) fait état dans son ouvrage intitulé *La société du jeu* (1993) de considérations relatives à l'avenir du jeu dans le cadre d'une civilisation où, à moins d'un renouvellement profond des

passions et des pratiques ludiques, l'abondance condamne selon lui à l'apathie et à l'isolement.

L'auteur déplore, en introduction de son essai, que le cadre contemporain de la manifestation ludique soit celui de l'ennui, maintenant qu'un certain niveau de confort est atteint et que de nombreux plaisirs sont accessibles à l'ensemble des citoyens. En fait, deux processus connexes sont menacés selon lui, à savoir le procès d'actualisation de l'être à travers son inscription volontaire dans des activités dont les contraintes ne compromettent pas la réalisation de soi et le procès de socialisation par lequel les règles de la vie en commun s'acquièrent à travers le jeu. Ainsi, d'une part, les désirs ne trouvent plus d'objets sur lesquels investir des énergies constructives, ce qui va à l'encontre d'une connaissance de la nature humaine voulant que dès sa naissance s'ouvre pour chaque être humain un champ de quêtes par lesquelles s'érigent sa propre identité, et, d'autre part, les formes récentes d'activités ludiques tendent à maintenir isolé le citoyen et à empêcher toute communion de l'ensemble social.

Cotta convient de l'attrait, voire de la fascination, qu'exerce le jeu. La tentation du jeu est d'autant plus forte que celui-ci est spontané et comporte des risques. L'essence du jeu ne se retrouve toutefois pas tant dans l'acte de jouer que dans les attitudes face à un lieu et à une durée, car si le jeu est puéril, le fait de jouer est en revanche très sérieux.

Bien qu'il postule une série de quatre motivations profondes animant l'activité ludique (violence plus ou moins maîtrisée; rêve de richesse; excitation nerveuse ou fébrilité; évvasion dans le monde symbolique), il propose une classification des jeux en trois catégories: jeux de corps, de stratégie et d'argent.

1. Les jeux qui impliquent l'activité corporelle sont les jeux les plus précoces et ceux dont le développement est le plus rapide. En fait, en très peu d'années, l'individu passe d'une gesticulation désordonnée à des performances notables. Les jeux de corps aboutissent ainsi à des pratiques codées que sont les exercices physiques et les sports. Ces pratiques ont une dimension quasi sérieuse en ce qu'elles peuvent être apparentées à des activités professionnelles, vu notamment l'importance qu'y prend l'entraînement. Le revenu et le niveau d'instruction en sont les deux principaux déterminants. Leur lieu de prédilection est le terrain, le club ou l'association à tous les échelons géographiques, ce qui a pour effet de rapprocher les cultures et d'encourager la fraternité. Par le spectacle auquel il donne lieu, ce type de jeu renaît d'une certaine façon à la fête, qui tourne toutefois souvent à la foire commerciale.

2. Plus encore que les jeux de compétition, les jeux de stratégie visent la victoire sur autrui. Ce type de jeu fait toutefois davantage appel à l'intelligence qu'aux muscles. Les règles qui les régissent sont des plus simples. Le niveau de hasard, variable, peut y être réduit presque à néant. Les jeux vidéo ou informatisés, qui font appel aux mêmes aptitudes (habiletés, adresse, ruse) et qui ont connu une propagation très rapide auprès du même public surtout composé d'adolescents et de jeunes hommes, innove par rapport aux jeux traditionnels. Ils entraînent en effet une mutation au plan des capacités ludiques prenant les aspects suivants: modification du découpage temporel et incorporation dans l'horaire quotidien, au travail, à la maison, voire en vacances; réduction de l'aspect social du jeu et effet atomisant associé à des pratiques individuelles; prolongement de la période de jeu jusqu'à un âge très avancé. L'indétermination contemporaine des fonctions sociales a de plus conduit à la multiplication des jeux de rôles dont la logique peut, dans l'ensemble, être rapportée aux jeux de stratégie. La théorie des jeux, dont les modalités appartiennent à cette catégorie, révèle une pénétration franche du sens et des procédures du jeu de stratégie dans la vie sociale, d'autant plus marquée qu'est grande la liberté laissée aux individus. Ainsi se caractérisent les dynamiques institutionnelles dont le fonctionnement n'est pas déterminé mais réside dans la mise en œuvre de stratégies individuelles. On se réfère à un partage d'un enjeu à l'issue d'un affrontement qui varie selon la position des joueurs et de leurs actions dans l'évolution de la partie. On se réfère aussi à la délimitation d'un terrain des relations économiques et politiques relativement à un espace-temps, en fonction de règles simples.
3. Nécessitant très peu d'équipements, les jeux d'argent supposent une égalité totale des joueurs, le mérite individuel étant réduit à sa plus simple expression, alors que les règles font place au maximum d'aléatoire. Ces jeux sont donc le plus souvent des jeux de hasard où interviennent les probabilités. Le jeu côtoie alors l'enjeu et la mise, de sorte que le sérieux l'emporte fréquemment. Par ailleurs, les jeux d'argent se situent au cœur des questions de l'échange social et de la justice, au moins au plan de la redistribution de la richesse. Il n'est donc pas surprenant que ce soit les États qui les dirigent. Si la passion des jeux d'argent traverse toutes les composantes de la société et toutes les sociétés, ils sont, de façon générale, surtout le fait des salariés. Considérant son effet accrocheur, la pratique du jeu d'argent est déstabilisatrice tant pour les participants que pour

la société. Pour autoriser cette pratique, il faut séparer soigneusement les règles relatives au travail de celles du jeu pour éviter un dédoublement des comportements.

Ces diverses catégories de jeu connaissent, selon Cotta, un essor considérable. Ainsi, les jeux de corps (pratiques qui s'appuient sur la force), de stratégie (exercices qui tablent sur l'intelligence) et d'argent (entreprises qui visent la richesse) envahissent la scène économique et politique. Ils sollicitent des moyens matériels croissants presque entièrement marchands. Les jeux représentent, à l'époque où écrit Cotta et selon ses références, de 5 à 6 % du produit national brut des démocraties libérales, soit deux fois plus que la recherche scientifique, et emploient autour de 5 % de la population active. L'extension des jeux est à ce point poussée que le temps et l'espace s'y rapportant ne sont pas résiduels par rapport au sérieux, mais constituent une partie importante de la vie. Cotta s'interroge alors à savoir si cette dynamique peut mener à la réduction complète du sérieux, à l'affirmation de la liberté acquise et maintenant généralisée, qui fait place à la créativité et repousse tout déterminisme. Il est évident que le jeu domine quand le confort est assuré, mais l'abondance qui conduit au tout-au-jeu menace en retour le domaine ludique qui nécessite de baigner dans l'élément du sérieux.

Très concrètement, Cotta voit poindre certains dangers en ce que le jeu s'accompagne de déséquilibres pathologiques. Ainsi la violence menace les jeux de corps, la schizophrénie les jeux de stratégie et le suicide les jeux d'argent. On assiste de plus selon lui, tant au niveau individuel que collectif, à un repli sur l'enfance autour du thème de l'innocence du jeu non perverti par l'argent. Insensiblement, les sociétés riches encouragent le prolongement de l'enfance et de l'adolescence dans une quête éperdue et narcissique des plaisirs faciles, ce qui tend à miner tout effort de cohésion et d'édification honorable.

### **3.4 THÉMATIQUES PRIVILÉGIÉES ET DÉFINITION DU « JEU »**

Groos estime que le jeu renforce et accroît, dans l'exercice de dispositions innées, le bagage héréditaire de l'être humain par l'acquisition de comportements adaptés à un environnement complexe. Le jeu a donc pour fonction la préparation des enfants à leurs tâches d'adulte et pour mode opératoire la préfiguration des actions réelles qu'ils auront à accomplir. Rattaché au processus de maturité des jeunes générations, le jeu occupe ainsi une position centrale dans le processus de socialisation. Groos conçoit par ailleurs le jeu comme une entreprise pure, soustraite à la pression et aux contraintes du monde. Détaché de la sévère réalité, le jeu apparaît

comme un univers qui a sa fin en soi et qui n'existe que tant qu'il est volontairement accepté. Il distingue dans le jeu la joie d'être et de demeurer cause et fait de son essence, une création dont le joueur reste maître, entre autres par sa capacité d'interrompre à tout moment l'activité dans laquelle il s'est engagé.

Le jeu renvoie pour Gulick à ce que font les gens lorsque l'empire du besoin physique cesse d'opérer pour laisser place à une quête libre de satisfactions d'ordre spirituel. Définissant l'individu comme un être submergé de désirs, et par là davantage comme un agent que comme une force directive, il résume sa pensée en deux moments corrélatifs : l'individu s'actualise le plus complètement dans le jeu et révèle d'autant plus son caractère qu'il inscrit ses actions dans ce domaine des plaisirs ; le jeu possède en retour une grande capacité d'actualisation et le domaine des plaisirs qu'il recouvre forme un des plus importants déterminants du caractère. Si, à ses yeux, le terrain de jeu idéal fut traditionnellement la résidence, en ce qu'elle destine toujours aux activités ludiques un lieu spécifique, il estime que la ville doit être conçue dans la modernité comme une vaste maison. Il importe donc que la puissance publique s'applique positivement à l'organisation de programmes récréatifs, comprenant l'aménagement d'aires de jeu, mais veille surtout à leur animation, de manière que les générations à venir puissent hériter des conditions physiques et morales d'une vie pleine et riche, digne des promesses de la démocratie qui s'érige sur les mêmes prémisses que le domaine ludique.

Huizinga aborde sous l'angle du jeu les époques et les civilisations, du monde antique au Moyen Âge européen, dans une histoire de la structuration des formes culturelles et institutionnelles par l'impulsion ludique. La pratique juridique et la guerre courtoise ainsi que nombre de domaines artistiques doivent ainsi leur dynamique constitutive à l'élan créateur du jeu. Issu du domaine religieux, cet élan se caractérise par la gratuité, la délimitation d'un espace-temps distinct de même que par l'acceptation de règles qui s'imposent de l'extérieur vis-à-vis de la communauté ludique. Cette dynamique, qui procure un véritable ravissement et se solde par l'attribution d'un prix honorifique au terme d'une célébration prenant la forme du défi, est toutefois radicalement compromise par la dimension strictement productiviste de la modernité, et ce, de deux manières : d'un côté, par le fait qu'avec la démocratisation politique, les règles qui président aux relations sociales cessent de s'imposer de l'extérieur, perdant par là leur caractère sacré ; d'un autre côté, puisque le jeu est relégué, dans la mouvance de l'industrialisation, à une dimension mineure de la vie supplantée par le sérieux qui traverse toutes les sphères d'activités.

Après avoir pris la mesure des études menées jusqu'au moment de ses propres recherches, Caillois réhabilite le jeu profane, caractérisé par un

intérêt matériel immédiat, dans le cadre d'une tradition qui tendait à faire du sentiment religieux l'unique source des activités ludiques. À partir de la détermination de quatre formes essentielles de jeu, rattachées à autant de dispositions fondamentales du sujet, il propose de différencier les sociétés primitives et modernes sur la base de la prédilection accordée à l'une ou l'autre de ces formes ludiques et des dispositions subjectives qui s'y rattachent. Selon sa thèse, la société primitive se caractérise par la place prépondérante qu'y occupent les jeux de masque et de vertige, soit par le travestissement et la déperdition du sujet, alors que la société moderne repose sur la primauté des jeux de compétition et de hasard, soit sur l'affirmation et la démission du sujet. Il jette ainsi les bases d'une sociologie comparative des sociétés à partir des types de jeu dominants.

S'il admet que le travail n'est pas actuellement pour l'individu l'occasion de sa propre réalisation, Cotta considère que le confort domestique et l'actualisation au prix de la solitude qui enrobent l'activité ludique conduisent pour leur part à l'ennui. Il en conclut que seul l'horizon du travail comme jeu peut contribuer à vaincre cette apathie. Car, malgré les dérives auxquelles ont récemment donné lieu les jeux de corps, de stratégie et d'argent (violence, schizophrénie, suicide), il reste convaincu que c'est par la voie ludique que l'être humain accède aux plaisirs les plus subtils de la vie. Préoccupé tant par l'équilibre individuel que social, il estime que la seule discussion justifiée pour faire face à ce diagnostic concerne le renouvellement des passions.

On peut résumer à trois les grandes thématiques qui ponctuent le corpus de la sociologie du jeu et autour desquelles les textes recensés articulent conjointement leur argumentaire. Ces thématiques se résument chacune à un concept clé, soit ceux de socialisation, d'actualisation et de civilisation.

### *1. Le jeu à l'intersection des nécessités de nature et de culture*

La nature humaine exige que chaque être passe par une longue période d'apprentissage pour manifester les aptitudes dont l'a doté la nature et prendre pleinement possession de ses propres moyens qui s'alignent conjoncturellement sur les compétences culturelles en vigueur. L'activité ludique apparaît dans ce parcours comme le mode le plus propice à cette double réalisation dans la mesure où elle l'accomplit avec des résultats au moins aussi probants qu'une éducation stricte mais s'effectue surtout dans un climat de joie, de légèreté et d'implication volontaire qui respecte davantage la jeune personne et la prépare mieux à sa vie d'adulte. Placé au cœur du procès de socialisation, le jeu apparaît ainsi au croisement des impulsions naturelles, selon les degrés de la croissance individuelle, et des

exigences morales de la société. Deux impératifs traversent cette conception d'un double façonnement opéré par l'activité ludique : d'abord qu'on laisse libre cours aux élans individuels en favorisant leur expression par l'aménagement de lieux appropriés (salles et terrains de jeu) puis que l'on s'assure par un encadrement réglementaire et une atmosphère adaptée que la pratique de ces activités livre son plein potentiel moral. Chez les jeunes, le jeu équivaut alors à un travail puisqu'il fait référence à un procès d'affirmation de leurs dispositions naturelles et d'acquisition de compétences sociales qui mobilisent toutes leurs énergies. Sa teneur change une fois la maturité acquise, le jeu faisant figure de pause entre deux tâches chez les adultes, la récréation se réduisant à des moments de détente non moins nécessaires mais moins directement formateurs.

## *2. Le jeu et la quête spirituelle*

Dans la mesure où l'individu s'investit pleinement dans une activité et reste maître de son engagement, le résultat en est toujours une création authentique, une actualisation de soi, quel que soit le domaine, ludique ou professionnel, où prend place cette activité. En revanche, partout où ses élans sont brimés, où sa participation n'est pas libre, l'individu est condamné à l'inauthenticité et à l'aliénation, que cette activité se déroule au travail ou en pleine récréation. Le phénomène d'actualisation de la personne n'est donc pas le propre du type d'activité pratiqué, jeu ou travail, mais de l'aspect volontaire du sujet vis-à-vis de son activité et du contrôle qu'il possède sur son déroulement. Toutefois, si, dans le cadre de tâches professionnelles, cet aspect volontaire n'est pas toujours facilement repérable et leur contrôle par l'individu est généralement très partiel, le cas des activités ludiques est beaucoup plus clair. On considère le domaine du jeu comme le plus propice à l'actualisation puisqu'il s'ouvrirait à cette quête par essence. Les conditions idéales de la réalisation de soi se trouvent de plus réalisées avec l'affranchissement du sujet vis-à-vis des besoins physiologiques impérieux, plaçant véritablement l'individu devant des choix d'activités qui expriment ses affinités profondes. Les sociologues du jeu s'entendent pour accorder plus d'espace à l'initiative individuelle et condamnent par avance tout effort d'imposition de formes ludiques désignées. Le premier maître de toute pratique ludique doit rester l'individu lui-même, puisque la base de l'autodiscipline repose sur l'acceptation de l'idée que l'individu apprend de sa propre activité. Ainsi l'individu, libéré de la tutelle d'une autorité non consentie, passe sous celle de sa conscience morale et renforce son sens éthique.

### 3. *Le jeu comme procès d'institutionnalisation*

En plus de contribuer à la socialisation des jeunes, à la détente des adultes et à l'actualisation du sujet qui s'y prête volontairement une fois comblés ses besoins fondamentaux, le jeu est partie prenante de la structuration des formes culturelles et institutionnelles. Sa logique électorale, qui sous-entend que les individus disposent de liberté, c'est-à-dire exercent sur eux-mêmes un certain contrôle, ainsi que le mélange de prévisibilité et d'imprévisibilité qui le caractérise, qualités dues au fait que sa dynamique renvoie à l'application de règles formelles dont les individus combinent les éléments d'innombrables manières dans leurs interactions, engendrant des séquences convenues ou faisant surgir des agencements inattendus, suivent des lignes de force que les auteurs attribuent à la démocratie, voire de façon plus globale à la civilisation. On reconnaît donc communément au jeu un effet vivifiant sur les formes culturelles et institutionnelles, conçues comme systèmes de codes, par sa capacité à les réactualiser à travers les innovations auxquelles il ne cesse de donner cours.

On peut maintenant circonscrire notre troisième objet, en tenant compte de ses fondements épistémologiques, des préoccupations à caractère psychopédagogique qui le traversent ainsi que du contenu des travaux parmi les plus marquants des sociologues du jeu. Le jeu se définit ainsi comme *une activité choisie par l'individu, exigeant la mobilisation de toutes ses facultés dans le respect de règles convenues et à laquelle il s'adonne pour en tirer du plaisir.*

## 3.5 ENJEUX SOCIAUX CENTRAUX

On peut cerner dans la sociologie du jeu trois enjeux sociaux fondamentaux qui s'inscrivent dans le prolongement des thématiques décrites. Ils ont respectivement trait à l'encadrement devant baliser la pratique ludique, à la nature controversée du jeu dans une société productiviste et à l'ambivalence des attitudes consolidées à travers le jeu entre esprit de compétition et coopération.

### 1. *Animation et arbitrage des pratiques ludiques*

Si le jeu est considéré comme une chose bonne en soi, en revanche seule sa supervision adéquate, assortie d'une animation s'adressant aux individus les moins matures, peut assurer sa contribution positive à la vie sociale. L'enjeu se situe ainsi dans la mise en œuvre des modalités d'encadrement des activités ludiques afin que les personnes qui s'y adonnent conservent un sentiment de liberté, que le milieu social qui les accueille

ne se sente pas menacé et que la société dans son ensemble en sorte renforcée. On fait donc intervenir le plus souvent l'action de leaders qui canalisent les énergies ludiques et celle d'arbitres qui régissent les différends pouvant survenir dans le déroulement d'un jeu considérant ses zones d'imprécision qui en constituent par ailleurs tout l'intérêt. L'intervention de ces deux instances procède d'une logique particulière car aussi bien le leader que l'arbitre occupent une position clé dans l'activité ludique puisqu'ils font partie intégrante du jeu, qui ne se déroulerait pas de la même manière en leur absence, et sont à la fois en retrait vis-à-vis de celui-ci, car leurs fonctions les placent dans une situation où ils représentent les intérêts de la société et prolonge la contrainte qu'on y rencontre jusque dans l'activité ludique. L'efficacité de l'animation et la qualité de l'arbitrage constituent donc un enjeu majeur.

## *2. Nature du jeu dans la société productiviste*

Un deuxième enjeu concerne les prétentions de gratuité qui accompagnent la promotion de l'activité ludique alors que cette dernière prend place dans un système de valeurs qui dénigre cette attitude. La mainmise du secteur privé lucratif dans le domaine du jeu témoigne à elle seule de la préséance des considérations pécuniaires et matérielles dans une société productiviste. Comme l'ont noté plusieurs auteurs, la rationalisation qui suit l'industrialisation est essentiellement fondée sur le calcul et la stratégie, sur l'intérêt personnel et la mesure à autrui. Le renouvellement des passions dont parle Cotta parviendrait peut-être à sortir le citoyen de l'état d'ennui où l'ont conduit le confort, la consommation dirigée et l'isolement, mais on voit mal sur quelles bases il peut s'opérer. Si d'aucuns dénoncent la timidité de l'intervention de la puissance publique en matière de direction des activités ludiques et le danger que recèle l'étendue et surtout les fondements purement mercantiles de l'implication de l'industrie du divertissement, on craint par ailleurs l'éventuelle imposition de formes ludiques homogènes comme celles que l'État a tendance à mettre en place.

## *3. Ambivalence entre coopération et compétition*

Deux dynamiques se confrontent dans les pratiques ludiques. D'une part, la coopération, où prévaut l'interdépendance ou la complémentarité requise pour assurer le fonctionnement de l'appareil de production et renforcer la cohésion sociale qui nécessite l'adhésion de chacun à l'ensemble, s'incarne dans les jeux d'équipe. D'autre part, la compétition, devant agir comme stimulant de l'activité économique, et dont on attend non seulement l'exaltation des passions mais surtout l'affirmation de la subjectivité et le dépassement de soi, s'incarne dans les jeux où l'affrontement domine.

Ces deux dynamiques font toutefois émerger des sentiments bien différents chez les individus et leur conciliation chez un même sujet ne va pas sans poser de problèmes. Elles conduisent en fait à deux résultats moraux distincts qui forment les pierres d'assise de la modernité. En effet, tant l'autonomie, qui prend souvent la forme d'une opposition à autrui, que la contribution de l'individu au fonctionnement d'un ensemble qui le dépasse, caractérisent les démocraties industrielles. Le domaine ludique est donc selon le cas décrit comme le principal laboratoire de l'éthique du vivre ensemble et comme le lieu de l'individualisme exacerbé, ces attitudes étant mises en tension variable selon les contextes.

### 3.6 CONCLUSION

La sociologie du jeu se déploie dans la foulée de l'école sociologique américaine dont l'accent a très tôt porté sur l'analyse des attitudes et des conduites individuelles dans un contexte de différenciation culturelle. Depuis les études de William Sumner sur les us et coutumes populaires dans *Folkways* (1906) à l'enquête ethnographique de William Thomas et Florian Znaniecki sur *Le paysan polonais en Europe et aux États-Unis* (1918-1920), de l'essai d'écologie urbaine sur *La ville* (1925) de Park, Burgess et McKenzie, au portrait du *Ghetto* (1928) par Louis Wirth et de *Middletown* (1929) par Robert et Helen Lynd, s'est développé un champ d'investigation attaché à rendre compte, en s'appuyant sur l'élaboration de nouvelles méthodes empiriques, des difficultés et des stratégies d'adaptation de l'individu à la réalité sociale évolutive, principalement marquée par l'industrialisation et l'urbanisation.

Il revient toutefois à Charles Cooley d'avoir le plus clairement exposé la forme de problématisation utilisée par la sociologie du jeu. Celle-ci a pour héritage philosophique le pragmatisme, tel que l'ont élaboré James et Pierce, et comme cadre épistémologique la psychologie sociale comme l'a formulée Ward. Adoptant formellement la conception atomistique de la totalité sociale à la suite des prescriptions de Cooley, la sociologie du jeu fait des problèmes liés à la désorganisation sa préoccupation politique principale, de la communication son domaine prioritaire de l'action sociale et du sujet individuel son intervenant central. Elle considère de plus la croissance comme la forme essentielle du changement, les innovations individuelles et le consensus respectivement comme sa source et sa condition.

La sociologie du jeu entretient avec la pédagogie active des rapports étroits et en partage une perspective à la fois en termes d'une prise en compte conjointe des besoins et des intérêts individuels et collectifs, de

la reconnaissance d'une quête personnelle légitime de nature spirituelle et de certitude qu'un état de société plus équilibré émane d'une pratique ludique saine et généralisée. Cela se traduit par la promotion de la mise en place d'un cadre réglementaire égalitaire, où tous, peu importe leur origine et leur position sociale, sont considérés comme égaux, par une approche incitative et non contraignante de l'autorité vis-à-vis des activités entreprises par les individus et par un accueil favorable aux pratiques ludiques comme voie royale d'une intégration sociale réussie.

C'est autour des œuvres de Groos, de Gulick, de Huizinga, de Caillois et de Cotta que nous avons illustré les thèses essentielles que l'on retrouve dans la sociologie du jeu. Le premier insiste sur l'acquisition des compétences indispensables à la vie sociale par le biais du jeu. Le deuxième, posant l'analogie entre l'activité ludique et la démocratie, fait du terrain de jeu un laboratoire de l'éthique. Le troisième reconnaît au domaine ludique sa pérennité sur les formes culturelles et institutionnelles dans la mesure où le calcul et la routine ne l'emportent pas systématiquement sur la gratuité et la créativité. Le quatrième distingue les traits spécifiques des sociétés primitives et modernes sur la base de leurs jeux de prédilection et conclut que triomphent avec la modernité les jeux de compétition et de hasard. Le dernier exhorte au renouvellement des passions afin de raviver les vertus expressives et spirituelles des activités ludiques avant qu'elles sombrent complètement, sous leur propre poids, dans la passivité et l'ennui.

Ces sociologues du jeu font état dans leurs ouvrages de trois thématiques privilégiées. La socialisation par le jeu, respectueuse de la nature ludique de l'être humain mais canalisant cette énergie vers une conduite morale, constitue le premier thème. Le deuxième thème concerne l'actualisation à laquelle doit donner lieu l'activité ludique par essence spirituelle et qui s'affirme avec d'autant plus de force que les besoins impérieux sont comblés. Le dernier thème se rapporte à la capacité instituante du jeu en ce sens où les auteurs s'y réfèrent comme la dynamique à l'origine de la vie culturelle en symbiose avec la vie démocratique. Ces considérations conduisent à une définition originale du jeu comme une activité choisie par l'individu, exigeant la mobilisation de toutes ses facultés dans le respect de règles convenues et à laquelle il s'adonne pour en tirer du plaisir.

Les trois composantes de cette définition se transposent en autant d'enjeux sociaux. La conduite minimale devant guider la pratique ludique pour réaliser ses vertus tant sociales qu'expressives pour l'individu se réfère à l'action de leaders et d'arbitres dont la situation a ceci de particulier qu'elle se situe à l'interface du fonctionnement autonome du jeu et de l'application de normes sociales externes. La nature controversée du jeu dans une société productiviste a trait au fait que bien que l'on désigne

l'activité ludique par des caractéristiques contraires à l'action sociale intéressée, elle n'échappe pas fondamentalement à l'emprise de la rationalisation. Enfin, l'ambivalence entre l'esprit de compétition et de coopération qui résulte de la pratique du jeu, bien qu'elle prépare aux fonctions requises par les démocraties industrielles, place les individus dans un état de confusion quant aux attitudes et aux comportements qu'ils doivent adopter dans différentes situations.

**TABLEAU 11**  
**Forme de problématisation, source doctrinale, figures dominantes, thématiques privilégiées et enjeux sociaux de la sociologie du jeu**

<b>Forme de problématisation</b>	
Héritage philosophique	Pragmatisme
Cadre épistémologique	Psychologie sociale
Conception de la totalité sociale	Atomisme
Acteur principal	Sujet individuel
Préoccupation politique centrale	Désorganisation
Domaine prioritaire de l'action sociale	Communication
Forme du changement	Croissance
Source du changement	Innovations individuelles issues de l'interaction
Condition du changement	Consensus
<b>Source doctrinale</b>	
Pédagogie active	Cadre égalitaire du milieu éducatif
Pestalozzi, Fröbel, Dewey, Montessori, Neill et Freinet	Approche non directive de l'autorité
	Jeu comme dynamique d'affirmation du sujet et d'incorporation des valeurs sociales
<b>Figures dominantes</b>	
Groos	Jeu comme pivot de la socialisation
Gulick	Jeu comme expérience de l'éthique
Huizinga	Jeu comme moteur culturel
Caillois	Jeu de compétition et de hasard dans la modernité
Cotta	Jeu menacé par son extension
<b>Thématiques privilégiées</b>	
	Le jeu comme nécessité de nature et de culture
	Le jeu et la quête spirituelle
	Le jeu comme procès d'institutionnalisation
<b>Enjeux sociaux</b>	
	Animation et arbitrage des pratiques ludiques
	Nature du jeu dans la société productiviste
	Ambivalence entre coopération et compétition

## LA SOCIOLOGIE DU SPORT

L'analyse sociologique du sport apparaît dans la littérature comme une construction hybride puisant aux trois grandes traditions sociologiques ayant guidé l'analyse du temps libre, du loisir et du jeu. Ses orientations de recherche recouvrent en effet les perspectives d'étude établies par Durkheim, Weber et Cooley et allient en conséquence la sociologie positive, la sociologie critique et la psychosociologie. Considérant cette hybridité, le sport se présente d'emblée comme l'objet du temps hors travail le plus chargé au plan sociologique. Le sport fait l'objet de surcroît de deux formes additionnelles de problématisation s'intercalant entre les trois déjà mentionnées. Nous verrons en première partie de ce chapitre comment l'approche marxiste présente des caractéristiques qui la situe à l'interface des Écoles allemande et française, principalement en ce qu'elle oscille entre les conceptions de la totalité sociale holiste et relativiste, soucieuse de dresser l'histoire de l'infrastructure matérielle de la société, qu'elle pose comme déterminante vis-à-vis de toute action sociale, et de décrire la stratification sociale tributaire des rapports de production capitalistes qui témoigne du choc des valeurs entre les classes. La sociologie dialectique du sport procède sur cette base à la dénonciation du sport de compétition en tant qu'il participe de l'exploitation et de l'aliénation tant de ses pratiquants que de ses supporters.

Puis, nous suivrons l'élaboration de l'approche figurative d'Elias que nous rangeons à l'interface des Écoles allemande et américaine, en ce qu'elle oscille entre les conceptions de la totalité sociale relativiste et atomistique,

ayant pour assise l'interactionnisme toutefois soumis à une dynamique de contrainte sur l'action rattachée aux formes culturelles en vigueur. Érigée sur ces prémisses, la sociologie figurative du sport en fait l'un des domaines privilégiés de civilisation, entendu comme acquisition de certaines attitudes et conduites présentant une sensibilité aiguë vis-à-vis de la violence excessive et d'une capacité croissante à l'autocontrôle.

Par ailleurs, la sociologie du sport tisse avec les doctrines gymniques des liens étroits selon deux modalités inverses. D'une part, les idées relatives au fait de compter sur de jeunes gens vigoureux pouvant servir à la défense de la Patrie, de lutter contre la dégénérescence de la race en voyant à l'entretien d'organismes sains et de développer harmonieusement le corps et l'esprit pour que le sujet puisse réellement être au service de la vertu constituent un héritage commun. D'autre part, une forte insistance apparaît dans les thèses rencontrées pour souligner que le sport se distingue radicalement de la gymnastique en ce qu'il est issu d'une tradition libérale, qu'il implique donc une participation volontaire et adopte une forme ludique, qu'il fait appel au sens de l'organisation et de l'initiative tout en favorisant le dépassement individuel par l'usage systématique de la compétition. En parcourant l'histoire des doctrines gymniques depuis deux siècles, selon ses trois domaines d'application (militaire, médical et scolaire) et suivant ses trois périodes constitutives circonscrites à partir de l'emprise dominante d'un paradigme (biomécanique, bioénergétique et bioinformatique), les positions tantôt normatives, tantôt prescriptives et tantôt éducatives prises par les sociologues du sport trouvent ainsi leur éclairage. La deuxième partie du chapitre est dédiée à cette élucidation.

Nous proposons d'aborder en troisième partie un panorama constitué des travaux de cinq auteurs dont les fondements, emprunts et préoccupations puisent au cadre analytique des cinq approches sociologiques répertoriées. D'abord attachés à représenter chacune de ces formes de problématisation, avec le souci supplémentaire d'ancrer la sociologie du sport dans une histoire qui remonte à l'institutionnalisation de la discipline sociologique, nous aborderons de manière chronologique les travaux de Coubertin, incarnant la sociologie positive, de Risse, représentant la sociologie critique, de Riesman et de Stone, pratiquant la psychosociologie, de Brohm, mettant de l'avant la sociologie dialectique, enfin d'Elías et de Dunning appliquant la sociologie figurative. Nous distinguerons ensuite les thèmes essentiels ressortant de cette sociologie, puis dégagerons comment l'objet sportif se définit de manière inductive avant d'engager la discussion sur les enjeux sociaux soulevés dans ce champ d'étude.

## 4.1 DEUX FORMES ADDITIONNELLES DE PROBLÉMATISATION

### 4.1.1 Dans le sillon de Marx

Philosophe et économiste, Karl Marx (1818-1883) synthétise les acquis théoriques de ses prédécesseurs en alliant l'économie politique anglaise, la méthode dialectique allemande et la pensée sociale française. L'épistémologie marxiste trouve ses assises dans le matérialisme historique dont l'armature conceptuelle est complexe du fait que l'auteur n'en a pas systématisé l'élaboration dans un ouvrage théorique, les éléments constitutifs se trouvant ainsi éparpillés dans l'ensemble de l'œuvre dont nous tentons de schématiser l'articulation. Une première série de concepts applicables à toutes les formes historiques de société peut être isolée : mode de production et formation sociale, agencés selon des niveaux infrastructural et superstructurel et définissant des rapports de propriété et de production ; forces productives, regroupant le travail vivant, les matières premières et les outils. Un deuxième ensemble est formé des concepts qui, sans être transhistoriques, caractérisent plus d'un mode de production : classes et lutte de classes, État, idéologie. Une dernière famille se compose des concepts confinés à l'étude de chaque mode de production, mais très majoritairement consacrés à l'étude du capitalisme : marchandise, valeur d'usage et d'échange, travail et force de travail, monnaie et capital, capital fixe et variable, plus-value, salaire, profit, intérêt et rente. Nous nous limiterons ici à rendre compte des concepts les plus importants en regard de l'objet de notre étude.

Hérité de Hegel, le thème de l'aliénation occupe une place centrale chez le jeune Marx. La propriété privée est présentée dans ses *Manuscrits de 1844* comme l'expression matérielle et sensible de la vie humaine aliénée puisqu'elle empêche la synthèse entre la liberté et la nécessité. Non seulement ancrée dans le domaine religieux, comme c'est le cas chez Feuerbach, l'aliénation a avant tout chez Marx une consistance économique. C'est que le travail constitue l'essence même de l'activité humaine, car en travaillant, l'homme transforme la nature, sa collectivité et lui-même. Or, sous le mode de production capitaliste, loin de pouvoir se réaliser pleinement par le travail libre et épanouissant, l'ouvrier se trouve dépossédé. Le travail aliéné rend d'abord l'individu étranger au produit de son travail, objet dont il est dessaisi au profit de l'employeur. L'organisation contraignante du travail ne laisse de plus aucun espace de liberté au travailleur qui se voit séparé de l'activité de production elle-même. De surcroît, la concurrence qui caractérise le marché du travail capitaliste émiette la communauté des ouvriers, brisant la solidarité et isolant chaque travailleur. Enfin et surtout, le travail aliéné, réduit à un pur moyen de subsistance, scinde l'ouvrier de l'être humain et repousse toute réconciliation. C'est pourquoi l'aliénation

ne peut être surmontée qu'avec une transformation radicale des rapports capitalistes issus de la société bourgeoise. Rappelons que pour l'auteur, la société n'équivaut pas à un ensemble d'individus, mais exprime la somme des relations et des conditions dans lesquelles se trouvent les individus les uns vis-à-vis des autres.

La notion d'idéologie revêt également chez Marx une importance singulière. Empruntant le terme aux idéologues français qui aspiraient à en faire un outil de science, il dote ce concept d'une charge politique en affirmant que chaque classe sociale déploie une représentation de la conjoncture selon sa situation et ses intérêts économiques, ainsi que d'une fonction critique de dissimulation ou de travestissement de la réalité par la classe dominante. Dans *L'idéologie allemande* (1846), il la décrit comme l'image déformée de la vie réelle de telle manière que la pratique sociale est opacifiée par les représentations que se donnent les êtres humains dans leur effort de compréhension du monde et d'orientation de leur conduite. L'idéologie brouille les rapports de production et occulte la lutte de classes. Davantage qu'un amalgame d'idées fausses, elle constitue une arme redoutable au service de la domination.

La lutte de classes est pour sa part présentée dans le *Manifeste du parti communiste* (1848) comme le moteur de l'histoire, une fois admise la propriété privée. Chaque classe est désignée par la place qu'elle occupe dans les rapports de production caractérisés dans l'ère bourgeoise par l'opposition entre le capital et le travail. Relativement aux périodes antérieures, l'antagonisme est simplifié et met face à face les détenteurs des moyens de production aux simples salariés. En résulte une exploitation éhontée qui prive les masses ouvrières du fruit de leur labeur et détourne les produits du travail socialisé vers le profit d'une minorité. Le prolétariat est alors investi d'un rôle historique consistant à émanciper l'humanité entière en s'auto-émancipant, à détruire toute domination de classe par le biais d'une dictature temporaire ayant comme terme la disparition de l'État. Car, en prenant Hegel à la lettre, Marx énonce que ce qui est faux en pratique ne saurait être vrai en théorie. Or, l'arbitraire et la violence effective de l'État n'en fait pas un arbitre valable pour gérer les conflits affectant la société civile caractérisée par des affrontements d'intérêts concrets. L'État n'est pas une instance incarnant la raison, mais constitue plutôt un instrument approprié par les possédants garant de profits.

Autre notion fondamentale de l'analyse marxiste, le concept de fétichisme de la marchandise caractérise la mystification dont sont empreintes les choses elles-mêmes. Présenté dans le livre 1 du *Capital* (1867), la logique du fétichisme repose sur l'impression que nous avons qu'une marchandise se comprend d'elle-même et qu'elle possède sa vie

propre, alors qu'en réalité, derrière ce bien que l'on va échanger, se cache non seulement une dépense de travail mais surtout un rapport social déterminé.

La pensée marxiste alimente l'analyse sociologique du sport au moins de trois manières. D'abord, en rattachant le phénomène sportif à la dynamique du marché sur la base d'une logique compétitive analogue. Des caractéristiques essentielles, telles que l'égalité formelle des participants, une situation première de concurrence, la poursuite de l'intérêt personnel et l'alignement nécessaire de tous au processus de production le plus efficient, sont ainsi communes aux deux domaines. Ensuite, en accusant le sport, issu de la bourgeoisie anglaise, d'être un pur produit de l'industrialisation capitaliste, exerçant d'abord sur le prolétariat anglais, puis sur les masses ouvrières de la planète, son emprise idéologique. Enfin, en plongeant les athlètes au cœur d'une profonde aliénation, en alléguant qu'alors qu'ils croient s'affirmer à travers le système des performances, ils sont en fait les valets de forces corporatives ou étatiques qui les subjuguent.

La critique du sport inspirée des thèses marxistes a antérieurement alimenté les milieux socialistes et communistes qui s'y opposent farouchement jusqu'à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, dénonçant le sport comme produit de la culture capitaliste, dégénérescence bourgeoise et instrument de dépolitisation de la jeunesse. La participation de l'URSS aux jeux olympiques de 1952 force toutefois un changement brusque de position. La critique du sport prend alors deux voies distinctes. D'abord, celle des orthodoxes rattachés aux partis communistes européens qui proposent l'abandon d'une dénonciation de l'essence bourgeoise du sport. Le sport est ici défini comme la forme historique la plus achevée de rapports sociaux puisque chronologiquement la plus récente. Puis, celle des intellectuels néo-marxistes pour qui le sport constitue une forme capitaliste d'exploitation des ressources du corps qui aurait simplement pris en URSS la figure d'un capitalisme d'État. La critique porte alors sur les formes compétitives de l'institution sportive, sur la logique apparentée de la production et du sport (rendement, record, aliénation), sur les enjeux de la corporéité soumise aux effets physiologico-sociaux de cette logique ainsi que sur la conception béatement optimiste de performances toujours améliorées.

#### 4.1.2 Dans le sillon d'Elias

C'est dans un petit manuel à saveur didactique intitulé *Qu'est-ce que la sociologie?* paru en 1970 que Norbert Elias (1897-1990) systématise les fondements de la sociologie figurative en abordant tour à tour la question de l'objet de la sociologie, la définition de sa démarche, les modèles permettant de prendre la mesure des enjeux centraux qui la préoccupent, quelques-uns

des concepts requis par cette nouvelle économie de la recherche ainsi que les principaux résultats auxquels elle a donné lieu.

Pour comprendre, tout d'abord, ce qu'est l'objet de la sociologie, l'observateur doit considérer les formations sociales, telles la famille, les classes sociales ou les institutions, comme autant de réseaux d'individus interdépendants dont il est susceptible de faire partie et non comme des objets tangibles vis-à-vis desquels il s'oppose extérieurement. Réfutant le modèle égocentrique et antagoniste posant l'individu contre la société, puisé aux sciences naturelles ou, pire, à la pensée magico-mythique qui s'acharnent toutes deux à cerner une cause originelle tantôt dans les lois immanentes de la matière, tantôt dans la volonté transcendante des êtres, Elias propose un schéma relationnel où les individus sont liés entre eux de multiples façons, formant ainsi des associations interdépendantes dans lesquelles l'équilibre des forces est plus ou moins instable et où chacun manifeste des valeurs ouvertes ou non satisfaites. Si bien que ce qui constitue l'objet central de la sociologie eliasienne ou figurative s'avère être la contrainte s'exerçant au sein des formations sociales des individus sur eux-mêmes et sur autrui. L'autocontrôle, renforcé par le contrôle qu'exercent les individus les uns envers les autres, n'est pas que l'apanage des chercheurs patentés, mais fait partie intégrante des attitudes de base propres aux êtres appartenant aux sociétés les plus évoluées.

Dans cette veine, la tâche de la sociologie consiste à mieux comprendre les complexes événementiels humains, dont les articulations de plus en plus entrelacées requièrent des éclairages pour en diminuer l'opacité. Si les sciences sociales sont moins assurées que les sciences naturelles, c'est que la dynamique d'autocontrôle et de contrôle réciproque des pairs y est moins poussée, de sorte que persistent l'enchevêtrement d'idéaux politiques et de considérations scientifiques. La voie indiquée par Elias consiste alors à remplacer les images subjectives (mythes, croyances, spéculations métaphysiques) par des théories ou des modèles de relations que l'observation des faits peut vérifier, corroborer et corriger.

La démarche que propose Elias passe d'abord par une opération de distanciation, processus à travers lequel on reconnaît à un champ événementiel, jusqu'alors perçu comme l'émanation d'intentions d'êtres singuliers qui se passe de vérification empirique, le caractère interpersonnel et relativement autonome d'un complexe d'événements spécifique. Les outils mentaux doivent, selon lui, perdre leur caractère de concept d'action pour prendre celui de concept fonctionnel. Les complexes fonctionnels sont relativement autonomes, partiellement soumis à l'autorégulation, indépendants des intentions et des idéaux des individus. En somme, le passage d'une pensée abstraite à une réflexion scientifique sur les sociétés est

caractérisé par une autonomie relative qui se rapporte à trois aspects distincts mais interdépendants des sciences: 1) relative autonomie d'un domaine scientifique à l'intérieur de l'univers des corpus événementiels; 2) relative autonomie de la théorie propre à ce domaine tant par rapport aux spéculations préscientifiques de type finaliste qu'aux théories des autres domaines; 3) relative autonomie des groupes professionnels scientifiques par rapport aux autres groupes professionnels scientifiques ou non.

Elias utilise des modèles de jeu, dont l'exemple dynamise les relations autrement statiques, afin de faciliter la compréhension des phénomènes auxquels la sociologie est confrontée. Leur usage éclaire les problèmes de pouvoir présents dans les activités sociales complexes en donnant une idée de la balance de l'influence réciproque qu'exercent entre elles les parties, tant dans les configurations où les capacités d'influence sont équivalentes que dans celles où la répartition des forces manifeste un profond déséquilibre. Une fois un certain niveau de complexité atteint, faisant généralement intervenir un grand nombre de joueurs ayant établi un rapport de forces équivalent, les modèles montrent par ailleurs qu'à l'instar d'une société évoluée plus personne ne peut unilatéralement contrôler le déroulement du jeu, celui-ci devenant alors relativement autonome vis-à-vis des intentions individuelles, faisant en sorte que tout développement du jeu ne se comprend plus qu'en rapport avec son contexte précis.

Passant à un autre registre, Elias considère que le caractère réifiant des moyens linguistiques traditionnels empêche de comprendre la vraie tâche de la sociologie. Il propose ainsi de nouveaux concepts mieux adaptés à la compréhension des réseaux d'interrelations formés par les individus, dont au premier rang celui de configuration. Applicable à des groupes restreints aussi bien qu'à de larges collectivités, le concept de configuration recouvre la pluralité des êtres considérés individuellement et collectivement dans leurs rapports d'influence réciproque. Figures globales toujours changeantes que forment les joueurs investis de tout leur être dans le jeu, les configurations sont plus difficilement perceptibles avec le prolongement des chaînes d'interdépendance qui unissent les individus. Au fondement de l'interdépendance dont il est question, Elias identifie les liens affectifs, professionnels et étatiques, ces derniers n'étant pas chez lui marqués du sceau de la permanence mais caractérisant l'unité de survie s'imposant à un moment de l'histoire. Ce concept d'unité de survie cherche à traduire ce qu'Elias perçoit comme le lieu de prédilection, à échelle variable mais toujours croissante, du contrôle de la violence physique en son sein et de sa promotion vis-à-vis des unités adverses. Si autrefois la tribu et le village furent l'incarnation de ce lieu, ce rôle est clairement attribué à l'État dans la modernité. L'évolution des configurations est par ailleurs très variable, bien qu'elle avance toujours dans le sens d'une plus

grande différenciation et intégration, et suit une logique non de détermination stricte ou de pur hasard mais de potentialité. Ainsi, dans le passage d'une configuration A à une configuration B, la seconde suit nécessairement la première mais n'exprime qu'une de ses potentialités, si bien que A ne devait pas nécessairement se transformer en B et n'a réalisé par là qu'une de ses virtualités.

Elias entreprend ensuite de débarrasser le concept de développement des scories idéologiques qui l'attachent à des considérations tributaires des contextes et des auteurs, à de grandes causes et de louables finalités. Les processus sociaux ne suivent pas de cours déterminé et couvrent selon lui de si longues périodes qu'ils échappent à la volonté humaine. La tâche de la sociologie consiste précisément à rendre ces processus aveugles et incontrôlables plus accessibles à l'entendement. À titre de balise générale, le niveau de développement d'une société se définit scientifiquement, selon lui, par l'intrication de trois caractéristiques interdépendantes: 1) son aptitude à maîtriser les événements naturels, donc son niveau technologique; 2) son aptitude à maîtriser les rapports sociaux, c'est-à-dire son niveau d'organisation sociale; 3) l'aptitude que possède chacun de ses membres à exercer une maîtrise sur soi, à s'orienter plus ou moins seul sans pour autant être indépendant des autres, en d'autres mots son niveau d'autocontrôle.

Sur le plan des résultats, Elias résume à trois directions l'orientation commune de toutes les transformations des relations humaines survenues dans les sociétés occidentales dans l'ensemble des sphères que recouvrent les notions pour lui restreintes d'industrialisation, de scientification, de bureaucratisation, de démocratisation, de nationalisation et d'urbanisation: 1) réduction des différences de pouvoir entre les gouvernements et les administrés, dont les expressions institutionnelles les plus visibles sont l'élargissement du droit de vote et l'avènement des partis de masse; 2) réduction des différences de pouvoir entre les diverses couches sociales, dont les expressions institutionnelles les plus marquantes se retrouvent dans le comportement électoral, le déclenchement de grèves et la tenue de manifestations populaires; 3) modification de l'ensemble des relations sociales dans le sens d'un renforcement des dépendances et des contrôles réciproques et multipolaires, tributaire de la différenciation croissante des activités sociales et de leur intégration parallèle, exprimant une diminution des différences de pouvoir entre les groupes sociaux et les individus à mesure que s'étendent les chaînes d'interdépendance.

Menés à partir de la fin des années 1930, les travaux d'Elias permettent de placer la transformation des jeux en sports dans le processus plus général de pacification de la vie sociale. Dans *La Civilisation des mœurs*, il retrace les formes historiques de la civilité, des convenances sociales et du

savoir-vivre privé. Il remarque qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle certains comportements rattachés à l'animalité (uriner, déféquer, éructer, péter) sont frappés d'un interdit public et relégués à l'intimité. Ce qui se présente d'abord comme proscription extérieure, se mue, selon Elias, à travers un processus de psychologisation, en une prescription intériorisée ou une auto-censure qui s'accompagne d'un sentiment de honte chaque fois que ces manifestations surgissent de manière impromptue.

**TABLEAU 12**  
**Synthèse des idées-forces de la sociologie figurative**

Dimensions des configurations	Types de maîtrise impliquée	Dynamique depuis le XIX <sup>e</sup> siècle
Procès de différenciation (multiplication des métiers)	Complexes événementiels extra-humains (nature)	Réduction des différences de pouvoir entre les couches sociales
Procès d'intégration (multiplication des lieux d'institutionnalisation)	Complexes événementiels humains (rapports sociaux)	Réduction des différences de pouvoir entre les gouvernements et les administrés
Procès de civilisation	Complexes événementiels subjectifs (autocontrôle)	Renforcement des dépendances et des contrôles réciproques et multipolaires

Poussant plus loin l'étude, il décrit dans *La dynamique de l'Occident* le passage progressif de la violence individuelle à la violence étatique et montre que plus le processus de civilisation des mœurs avance, plus se développent des mécanismes complexes pour réduire la violence à l'intérieur d'un État-nation. Une intériorisation des normes de retenue s'engage qui modifie les formes de conscience de soi et des autres ainsi que les formes de la sensibilité dans l'expérience du monde social. Le *self control* qui est exigé par les sociétés civilisées consiste en une maîtrise de soi généralisée à tous les domaines de l'expérience, relativement égale et douce, complétée par des contrôles externes plus omniprésents mais plus modérés, de sorte que les punitions et les sanctions deviennent moins radicales. Cette économie psychique, apparue avec l'introduction des codes de civilité chez les élites de l'Ancien Régime, avec leurs règles de comportement et de politesse, s'étend lentement à de nouvelles couches sociales pour former les bases de la civilité et des règles de sécurité de la vie quotidienne moderne. Plus précisément, la marque certaine d'une avancée du procès de civilisation se caractérise par la généralisation de l'autocontrôle, par l'égalité des contraintes sur le plan des relations s'établissant tant dans la sphère publique que privée, enfin par le caractère modéré de ces autocontraintes, en ce qu'elles ne sont pas excessivement limitatives.

La perspective mise de l'avant par Elias, en collaboration étroite avec le sociologue Eric Dunning à partir des années 1960 et résumée dans l'ouvrage intitulé *Sport et civilisation : la violence maîtrisée* (1986), aborde le phénomène du sport à partir d'une histoire de longue durée dans le cadre dudit procès de civilisation, défini comme les transformations de la structure de la personnalité qui rendent possible le relâchement contrôlé des émotions. Ainsi, le plaisir et l'engouement pour la pratique sportive tient à l'excitation que procurent une mise en jeu fougueuse des corps bien que respectueuse de la vie, et les péripéties d'une lutte acharnée qui n'est toutefois que le simulacre d'affrontements guerriers. Ce déploiement requiert deux conditions : que les activités sportives possèdent effectivement ce caractère mimétique qui permet le relâchement du contrôle ordinairement exercé sur les émotions et qu'une intériorisation individuelle des mécanismes de l'autocontrainte soit suffisamment forte et répandue.

## 4.2 LA GYMNASTIQUE COMME SOURCE DOCTRINALE

Centrée sur l'analyse du corps et de ses usages sociaux, la sociologie du sport puise aux doctrines gymniques diverses perspectives d'étude et tire de celles-ci certains éléments repoussoirs, ce qui lui permet de spécifier son objet. L'histoire de ces doctrines, établie selon les trois formes essentielles de son déploiement depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous permet donc de mettre en parallèle l'élaboration de la doctrine sportive et de mieux saisir comment sont délimités les concepts spécifiques à la sociologie du sport.

La gymnastique est définie de manière générale comme l'art d'assouplir et de fortifier le corps par des exercices assortis. Cet art donne lieu à l'élaboration de nombreuses méthodes qui spécifient des buts particuliers et déterminent des principes présidant à la sélection d'un ensemble d'exercices dont elles précisent les modalités de pratique. Les techniques gymniques reposent ainsi sur un mélange complexe de partis pris politiques, d'emprunts scientifiques et d'orientations pédagogiques.

On peut dégager du foisonnement de méthodes trois conceptions distinctes sur la base des buts pratiques poursuivis. La première aspire à la préparation militaire des pratiquants et est par là traversée par le souci d'une organisation efficace tournant autour d'instructions claires et d'une discipline stricte appliquées par un maître aguerri. L'usage d'appareils y est généralisé et l'uniforme y est de mise. Exigeant des aptitudes physiques spécialisées dont seule une élite est porteuse, la gymnastique militaire valorise la prouesse et comporte des manœuvres périlleuses. Elle ne dédaigne pas la démonstration devant les foules de performances athlétiques, de sorte que les grandes places publiques et les palestres érigées au cœur de

la trame urbaine en sont les principaux lieux d'expression. À dessein, elle inscrit le gymnaste dans les affaires de la cité et s'organise autour de communautés, où l'individu fait partie d'un ensemble plus vaste et organique, formant de rigides tuteurs du sentiment patriotique, si bien que l'idéal qui en ressort est celui du citoyen-soldat.

La deuxième conception est traversée de préoccupations d'ordre médical, en ce qu'elle se donne comme premier but la santé dans la double perspective hygiénique, ou préventive, et thérapeutique, ou correctrice. Érigée sur le principe d'exercices élémentaires ciblés, modérés et individualisés, avec ou sans appareils, la gymnastique médicale insiste sur la saine alimentation et prescrit en compensation de la vie trépidante mais stressante de la ville la retraite dans les espaces naturels situés en périphérie, voire dans des lieux éloignés mais particulièrement propices aux objectifs poursuivis (spa, plage, etc.). Fervente de connaissances scientifiques, elle considère malgré tout la nature comme la plus savante conseillère. Inscrivant le gymnaste dans un projet sculptural où la beauté et la grâce rejoignent la robustesse, elle entend lutter contre la dégénérescence. L'idéal physique arbitraire qu'elle met de l'avant est établi sur la base d'une norme définie alternativement comme modèle à suivre et comme moyenne caractérisant une population, valorisant la supériorité d'une forme corporelle sur les autres.

La troisième conception place le gymnaste devant un idéal académique et propose des exercices complémentaires à l'éveil intellectuel. La gymnastique éducative poursuit dans le domaine corporel non pas tant la performance athlétique ou la constitution physique exemplaire que le développement d'habiletés manuelles complémentaires au raffinement de l'esprit. Attentive aux motivations, elle propose sous un mode ludique des activités d'apprentissage, tels des excursions en forêts ou des travaux d'atelier, et situe ainsi le gymnaste dans des situations qui exigent tant la réflexion que l'action. Le maître ne prend pas ici les traits de l'officier ou du médecin mais de l'instituteur, puisqu'il ne s'agit ni de contraindre ou de prescrire, mais de guider l'effort. Le parc ou l'aire de jeux adjacente aux écoles en sont les principaux lieux d'expression.

Au plan historique, trois grandes périodes scandent l'évolution des doctrines gymniques déterminant, selon Gleyse (1995), autant de paradigmes étroitement liés aux exigences du travail productif et de la transformation des valeurs qui l'accompagnent. Ainsi, suivant sa terminologie, la première période (1800-1869), qui voit la généralisation du système des fabriques où la force physique brute est seule requise, valorise un corps mécanisé. La deuxième période (1870-1969), où l'on assiste à la rationalisation du procès de travail qui appelle l'endurance physique, met l'accent

sur un corps instrumentalisé. La troisième période (débutée en 1970), au cours de laquelle les processus de transformation sont automatisés et où l'économie des services triomphe, exige un corps représenté.

Les sections qui suivent proposent un survol des principales contributions aux traditions gymniques aux différents moments de leur développement. Le choix des auteurs respecte à la fois les conceptions et les périodes mentionnées, mais reste volontairement restrictif vu l'espace qui nous est imparti. Après en avoir rendu compte dans un tableau synthèse, nous présentons l'évolution de la doctrine sportive et identifions les principaux points par lesquels elle s'oppose aux doctrines gymniques.

#### **4.2.1 Première période: paradigme biomécanique**

De ses débuts, au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, jusque vers la fin des années 1860, la gymnastique moderne repose essentiellement sur l'étude des structures articulaires, osseuses et musculaires de l'être humain. Elle cherche ainsi à cerner sur les seules bases de la connaissance anatomique les lois qui régissent les mouvements en comparant le corps à un mécanisme complexe. Répondant à l'appel des réformateurs de la pédagogie (Locke, Rousseau, Basedow), un certain nombre d'humanistes, que rien dans leur formation classique ne prédisposait à l'enseignement de la gymnastique, s'intéressent au conditionnement physique, conçoivent et aménagent divers programmes et lieux d'exercices. Parmi les plus prestigieux, citons Jahn, Ling et Gutsmuths.

##### **4.2.1.1 *Jahn: le mouvement patriotique des turnen***

C'est au lendemain des guerres napoléoniennes, et plus particulièrement de la victoire française sur les troupes prussiennes à Léna en 1806, que Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852) élabore son programme gymnique articulé autour d'associations réunissant la jeunesse allemande avec pour fonction d'exalter le sens de la communauté nationale. Instrument d'affirmation culturelle et d'émancipation des peuples opprimés, la gymnastique prend chez lui un aspect plus formel ainsi qu'un style militarisé (Ulmann, 1965). Ardent patriote, diplômé en philologie doté d'une profonde érudition et d'une énergie hors du commun, Jahn se tourne vers l'enseignement des exercices corporels à partir de 1810. L'année suivante, il conçoit un plan d'ensemble qu'il met en application sur une aire d'exercices inaugurée à proximité du centre de la ville de Hasenheide. Jahn prêche par l'exemple en portant un uniforme sobre qu'il généralise aux jeunes pratiquants issus de tous les milieux. Pour bien marquer le caractère national de son système, il remplace l'expression «gymnastik» par celle de «turnen». Les vertus

fondamentales qu'il énonce et qu'il entend promouvoir consistent à faire des jeunes des êtres sains et frais, libres et fiers, joyeux et forts, pieux et francs.

Jahn publie en 1816 un ouvrage phare, synthèse de ses expériences réalisées sur le terrain. Intitulé *La gymnastique allemande*, il y promeut le rétablissement de l'équilibre entre le corps et l'esprit que la civilisation moderne a rompu en contrebalançant le raffinement par la virilité, initiative soutenue par la vie en commun de la jeunesse. Le texte, dont le style est empreint de charme et de vigueur, se compose de quatre parties. La première porte sur les exercices, regroupés pêle-mêle en 17 classes. La deuxième présente une demi-douzaine de jeux populaires et collectifs, de plein air et d'intérieur, sélectionnés par Jahn pour leur utilité et leurs attraits. La troisième donne des indications détaillées sur l'aménagement des aires d'exercices qui doivent idéalement se situer au cœur de chaque ville et pouvoir accueillir quelques centaines de personnes. La dernière partie met en rapport théorie et pratique éducatives. Elle insiste sur le réchauffement préalable, qui doit être suivi d'un court repos, puis décrit la pratique graduée d'exercices fondamentaux. Les moniteurs, que Jahn porte en haute estime, y sont présentés comme exerçant un véritable sacerdoce éducatif, patriotique et civilisateur (De Genst, 1949).

#### 4.2.1.2 *Ling: la gymnastique thérapeutique*

Fondateur de la gymnastique médicale, le Suédois Per-Henrich Ling (1776-1839) opère la synthèse entre les exercices corporels, la nutrition, l'hygiène personnelle et l'oxygénation. Après ses études universitaires, il séjourne au Danemark où il entre en contact avec les chantes littéraires de la mythologie scandinave. De retour en Suède, c'est par la pratique de l'escrime qu'il s'introduit à la gymnastique. D'abord adjoint d'un maître d'armes, à l'université de Lund, il y obtient un poste de professeur en 1804. Il augmente d'emblée son cours d'exercices gymniques, entretenant l'idéal d'une double renaissance nationale, de la force corporelle et de la poésie. Il sollicite en 1812 une subvention pour réaliser son plan de réforme de l'éducation physique nationale et obtient d'être appelé à Stockholm l'année suivante pour enseigner à l'Académie militaire de Carlberg ainsi qu'à la Haute École d'artillerie de Marieberg. Disposant de peu d'engins, Ling considère de toute manière que le corps se suffit en tant qu'appareil. Puis, de 1814 à 1839, il dirige l'Institut royal central de gymnastique de Stockholm, fondé à son initiative, où sont formés tous les maîtres suédois.

Ling publie surtout des œuvres littéraires évoquant de grands mythes nordiques. Son traité dédié aux gymnastes suédois intitulé *Principes généraux de gymnastique*, débuté en 1831 mais uniquement publié par les

soins de ses proches après sa mort en 1840, formule les bases fondamentales de son système. La partie introductive est consacrée aux lois régissant les mouvements de l'organisme humain. Puis, le livre aborde dans l'ordre les principes de la gymnastique éducative, militaire, médicale et esthétique. En conclusion, Ling partage quelques remarques générales à propos de la fatigue et de l'endurcissement corporel, de la gymnastique féminine, de l'importance de la joie et de l'émulation, montrant les avantages et les inconvénients des concours, de l'alternance du travail et du repos, de l'ordre et de la discipline, de l'alimentation, de l'hygiène, du vêtement, de l'eau, des locaux et des installations (De Genst, 1949). Son système se répandit en Europe de son vivant grâce à l'activité fervente de ses élèves les plus illustres.

#### 4.2.1.3 *Gutsmuths : fondement de l'éducation physique*

En plus d'être sensible aux propos des instigateurs de la pédagogie active, qui estiment qu'il faut adapter les méthodes au caractère de l'élève afin de parvenir à un développement harmonisé aux lois de la nature, Johann-Christoph Friedrich Gutsmuths (1759-1839) subit également l'influence des physiiciens, dont Hoffman et Frank, qui soulignent la négligence du développement corporel dans l'éducation traditionnelle. Géographe passionné de nature, Gutsmuths entreprend donc d'intégrer sous l'égide de l'éducation la responsabilité du maintien de la santé. Premier manuel de gymnastique éducative, son ouvrage paru en 1793, *Exercices pour la jeunesse*, est le fruit de huit d'années d'expérimentations au Philanthropinum de Schnepfenthal, dirigé par Salzmann, où l'auteur mène une carrière d'enseignant. Les Philanthropistes formaient à l'époque un cercle inspiré par un idéal de réforme éducative dont Basedow était la figure de proue, inaugurant le premier institut chargé d'incarner la pédagogie nouvelle à Dessau en 1774.

Gutsmuths dresse dans la première partie de son volume un diagnostic accablant. La faiblesse physique généralisée de la jeunesse est, selon lui, le résultat d'un système éducatif confiné au développement intellectuel et du manque d'efforts consentis pour répondre à ce problème. L'éducation harmonieuse, dont il se fait le promoteur, est une force motrice, porteuse d'innovations, tout autant qu'une préparation en vue de s'adapter aux nouvelles conditions induites par ces innovations. Elle doit être extensive et couvrir tous les aspects de la vie, préparer aux joies et aux peines, stimuler l'adhésion aux lois morales et sociales, éveiller à l'art et à la beauté.

La méthode de Gutsmuths peut être résumée par l'énoncé des sept principes suivants (De Genst, 1949) : 1) l'être humain constitue une unité

physique et spirituelle; 2) la faiblesse du corps conduit à celle de l'âme; 3) la plus haute culture intellectuelle, sans éducation corporelle, ne produit qu'une personnalité incomplète, manquant de santé, de joie de vivre, de beauté corporelle, de force, de résistance, d'adresse, de volonté et de courage; 4) la gymnastique naturelle des peuples primitifs doit, chez les civilisés, être remplacée par un art gymnastique; celui-ci peut être militaire, athlétique ou médical, mais seule la gymnastique éducative, qui fortifie l'âme et le corps en plus de posséder une haute signification sociale et patriotique, a une réelle valeur pour la nation; 5) le devoir le plus élevé de l'État et des maîtres de l'enseignement est celui d'organiser, de propager et d'appliquer à tous, hommes, femmes et enfants, la gymnastique éducative dans des locaux convenables à partir d'un choix d'exercices pertinent et dans une atmosphère propice; 6) il faut développer les soins hygiéniques et les exercices doivent se faire de préférence à l'air libre; 7) il faut tenir compte de l'âge, du sexe, de la profession, de la progression, de la constitution des individus pour établir leur programme d'activités.

#### **4.2.2 Deuxième période: paradigme bioénergétique**

Entre 1870 et 1960, l'élaboration des doctrines gymniques se tourne vers la physiologie, ou l'étude des grandes fonctions organiques, et s'intéresse particulièrement aux processus chimiques intervenant à l'intérieur du corps humain et agissant sur ses capacités de mouvement. Empruntant aux théories de la thermodynamique, les théoriciens postulent que la chaleur n'est pas le résultat d'un effort mais sa condition et que pour accroître le travail on doit d'abord augmenter la chaleur corporelle. Considérant les limites de l'organisme à produire cette chaleur, ils prônent également l'économie d'énergie dans l'exécution des tâches. On comprend mieux dès lors la nécessité d'un réchauffement préalable et d'une alimentation appropriée, données auxquelles on ajoute l'augmentation des capacités respiratoires destinées à faire entrer un maximum d'oxygène en vue de nourrir le feu interne. Suivant cette nouvelle approche, les mouvements sont classés selon la nature et le niveau de travail qu'ils requièrent et en remplacement de la distinction entre exercices simples et compliqués, caractérisant la période précédente, on conçoit dorénavant l'opposition entre exercices modérés et violents requérant du sujet non plus simplement de la force brute mais de la résistance. Autre particularité de la période, les doctrines émanent cette fois d'individus dont les occupations placent les exercices corporels au cœur de leurs réflexions. Nous illustrerons cette mutation en examinant les apports de Demeny, de Hébert et de Baden-Powell.

#### 4.2.2.1 *Demenÿ: l'ingénierie corporelle*

Se donnant pour défi de conjuguer approche scientifique, ou étude des régularités du mouvement, et pédagogie gymnique, ou considérations sur la finalité de la pratique de la gymnastique, Georges Demenÿ (1850-1917) procède à une rationalisation des exercices physiques dans son ouvrage *Mécanisme et éducation du mouvement*, rédigé en 1903, complément aux *Bases scientifiques de l'éducation physique* publiées l'année précédente. Son travail doit énormément à la rencontre de deux hommes. D'abord, J.E. Marey, qui use en vue de la rédaction de son œuvre phare, *La machine animale: locomotion terrestre et aérienne* (1873), de techniques inédites d'analyses dynamographiques et cinématiques, avec qui Demenÿ consacre de longues années à des recherches expérimentales. Ensuite, F. Lagrange qui, dans son livre *Physiologie des exercices du corps* (1888), dépeint le fonctionnement organique comme une machine apte à produire du travail, procède à l'analyse de la résistance et de la fatigue, en insistant sur le développement de la capacité respiratoire, en évoquant les problèmes liés au stockage du combustible et à l'élimination des déchets. Animée par une profonde conviction dans les possibilités d'amélioration continue de l'individu par le biais de la science expérimentale, la position de Demenÿ traduit son adhésion au positivisme. En témoigne dans ses écrits une série d'options privilégiées: nécessité du recours à la science, importance du progrès, rapport entre théorie et pratique, place de l'expérimentation dans la démarche.

L'auteur examine d'abord dans son ouvrage les forces internes et externes qui causent le mouvement. Il décrit alors le squelette du point de vue anatomique Il érige ensuite les lois générales du mécanisme des mouvements, insistant sur le centre de gravité, l'équilibre et la capacité de traction, le rôle des muscles dans l'exécution des différents gestes selon des critères de force et de vitesse, et procède au classement physiologique des exercices selon ce qu'ils exigent comme travail. Le chapitre suivant est consacré à la locomotion et présente une analyse cinématique et dynamique des allures normales selon différentes situations (marche, course, saut), présentation complétée par des notes sur la locomotion avec les bras (grimper, prendre appui, se suspendre). Puis, il porte son attention sur les allures diverses à partir de l'étude de disciplines sportives (natation, aviron, sport de glisse, équitation, danse, cyclisme). Enfin, il aborde les conditions économiques de l'utilisation de la force musculaire, lois applicables aux différents métiers. En sont retenues l'alternance des pauses et des temps d'efforts ainsi que l'incidence de la condition physique et climatique sur le rendement. Des exemples de calculs de dépenses énergétiques journalières (avec ou sans charge) sont présentés, le coût énergétique de la marche et de la course examiné. Ses ultimes remarques précisent que, de la manière la plus générale, toute gymnastique doit se fixer deux objectifs,

soit viser l'amélioration de la race, qui est l'homme biologique considéré comme élément social contribuant par sa perfection personnelle et socialement bien orienté, à accroître l'énergie collective, et enseigner à chacun le moyen d'obtenir dans son métier, le meilleur résultat avec le minimum de dépense et de fatigue.

#### 4.2.2.2 Hébert: la méthode naturelle

Lieutenant de vaisseau dans la marine française et excellent gymnaste lui-même, Georges Hébert (1875-1957) est l'auteur d'une méthode gymnique qui se caractérise non seulement par son extrême simplicité et la généralité de son application, mais également par son expérimentation prolongée. Autodidacte, l'auteur est pénétré de cette vérité élémentaire que la valeur d'un système de gymnastique ne se juge qu'à ses résultats. Son ouvrage intitulé *L'éducation physique par la méthode naturelle* (1912), synthèse de son *Guide pratique d'éducation physique*, présente les exercices physiques regroupés sous huit rubriques et constituant selon l'auteur le bloc utilitaire indispensable: la marche, la course, le saut, le grimper, le lever, le lancer, la défense naturelle (boxe et lutte) et la natation, le tout accompagné d'une partie préparatoire se composant de mouvements simples ou combinés des membres du tronc, de suspensions, d'appuis, d'équilibre, de sautilllements et d'exercices respiratoires assortis.

La méthode naturelle dérive de l'observation de la loi qui permet à tout être vivant à l'état libre de parvenir à son développement physique complet par la simple pratique des mouvements qui lui sont essentiellement utiles pour sa conservation et sa protection. Constatant au cours de ses nombreux voyages que les spécimens les plus remarquables de force, de beauté et de santé se trouvent parmi les peuplades sauvages et les tribus peu civilisées, Hébert érige le mode de vie du primitif en modèle et le propose à tous les individus sans distinction de profession ou de classe.

Tenant compte de la valeur physique générale d'un sujet, les caractéristiques fondamentales de sa méthode sont les suivantes (Hébert, 1912, p. 4-5): 1) production journalière, dans un temps déterminé, d'une somme suffisante de travail ou d'efforts, dans le but de développer la résistance et la vitesse, premiers des éléments de force à posséder; 2) pratique régulière et continue de tous les genres d'exercices utilitaires indispensables; 3) développement des qualités viriles: courage, volonté, sang-froid, audace, etc., et élévation parallèle du moral, soit le développement des idées de bienfaisance, de devoir et de dévouement; 4) endurcissement de l'organisme au froid, à la chaleur, au soleil et aux intempéries par le travail au grand air, l'entrée en rivière ou en mer et l'usage d'eau froide pour les ablutions; 5) rapprochement de l'état de rusticité par des habitudes de

frugalité, de sobriété, de simplicité dans la manière de vivre en général; 6) augmentation des aptitudes et des connaissances physiques par une pratique récréative ainsi que par l'apprentissage de travaux manuels.

#### 4.2.2.3 *Baden-Powell: le scoutisme*

Le scoutisme trouve ses origines dans le constat que pose l'ancien officier de l'armée britannique Robert Baden-Powell (1857-1941) sur l'inertie des jeunes citadins et leur manque de préparation à l'existence. Parmi la liste des défauts qu'il attribue à la jeunesse, il note d'abord l'absence d'idéal qui laisse place à l'égoïsme, au manque de patriotisme et à la cruauté. Puis sa mollesse, qui se traduit par de la paresse, voire de la débauche (alcoolisme). Ces vices ont pour cause commune le manque de discipline personnelle. Selon lui, l'éducation a échoué dans la formation d'êtres autonomes et n'a pas su prendre en charge la nature physique des jeunes, ce qui a pour effet d'entraîner une série de problèmes: santé, hygiène, savoir-faire, résistance. Une chevalerie de jeunes, axée sur la vie au grand air, le campement, le dépistage, la connaissance des forces naturelles et des êtres vivants, l'emploi de l'énergie et de l'adresse, l'acquisition de l'endurance et de l'entraide est autrement apte à rendre service à la Cité, à la Patrie et à l'Humanité.

C'est dans son livre *Scouting for Boys* (1908) que Baden-Powell énonce les fondements de sa doctrine. *Scouting* signifie aller en reconnaissance, rechercher les sentiers à suivre, ce que l'on traduit en français par le terme d'« éclaireur ». D'abord créé pour les garçons de 12 à 16 ans, il est rapidement étendu aux filles du même âge, avant d'être adapté aux enfants de 7 à 12, les louveteaux, enfin aux adolescents et adolescentes de 17 et 18 ans, les routiers ou les guides. L'auteur y expose sa conviction selon laquelle le but suprême de la vie réside dans le bonheur. Seulement pour lui, le bonheur ne doit pas être attendu passivement mais conquis. La conquête du bonheur ne consiste pas en l'accumulation de richesses ou en la détention du pouvoir, mais à se former soi-même dans un effort de dépassement et à aider les autres puisque cette entraide est l'assise de la réalisation du projet divin. Les bases philosophiques de l'action morale importent moins que l'action elle-même. Mais pour que cette action réussisse, il faut être prêt, ce qui signifie pouvoir ajouter à l'intention d'agir la capacité de le faire. C'est pourquoi il privilégie le mode ludique pour promouvoir sa gymnastique éducative.

Les cinq buts essentiels du scoutisme vont dans le sens d'une formation complémentaire à celle de la famille et de l'école sur les plans physique, pratique, intellectuel, moral et civique: 1) formation du caractère; 2) maintien de la santé; 3) acquisition de savoir-faire; 4) service du

prochain; 5) recherche de Dieu, élément que Baden-Powell convertit sous la pression d'une opinion moins fervente en recherche d'un idéal élevé, ce qui permet l'émergence au sein du mouvement d'associations non confessionnelles. L'extension du mouvement scout, dans des versions souvent adaptées mais avec les mêmes principes pédagogiques, est un phénomène planétaire. C'est par millions que les jeunes se sont enrôlés dans l'aventure à l'extérieur de l'enceinte scolaire. Après avoir connu sa période d'extension, le scoutisme est de plus agencé en méthode auxiliaire pour venir en aide aux enfants et aux adolescents souffrant de difficultés psychiques, c'est-à-dire appliqué à la rééducation. On peut donc le considérer comme l'un des mouvements gymniques les plus influents de l'histoire.

#### **4.2.3 Troisième période: paradigme bio-informationnel**

Le virage que connaissent les doctrines gymniques à partir des années 1970 consiste non à parfaire la méthode, en approfondissant la connaissance du mouvement et des techniques, mais à se placer du point de vue de l'apprenant, à faciliter le processus de sa socialisation, à favoriser l'expression de sa personnalité et à saisir les processus cognitifs par lesquels il se forme. Les pratiques pédagogiques changent, à la faveur de la méthode active, alors que le milieu du travail connaît parallèlement une mutation radicale, caractérisée par l'automatisation et la tertiarisation, affectant ses exigences en termes de temps, d'organisation et de dispositions physiques. En fait, la gymnastique cesse de poser comme moteur de l'action le raffermissement des muscles ou l'accroissement de l'énergie au profit d'une gestion efficace de l'information. Puisant au second principe de la thermodynamique (entropie), elle rattache le mouvement à des processus communicationnels et aux motivations qui les sous-tendent. Les tenants des nouvelles doctrines sont désormais des professionnels des pratiques corporelles ouverts sur la contribution d'un nombre élargi de sciences: la biologie, certes, mais surtout la psychologie génétique et les neurosciences. Pour illustrer notre propos, nous avons retenu les travaux de Mérand, de Le Boulch et de Parlebas.

##### **4.2.3.1 Mérand: jeux collectifs et progrès social**

Spécialiste des sports collectifs, en particulier du basket-ball, Robert Mérand anime à partir de 1950 les stages de formation de cadres offerts par la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT), d'allégeance communiste, et préside dès son inauguration en 1967 le Centre pédagogique et scientifique rattaché à l'organisme. Mérand et son équipe de professeurs d'activités physiques et sportives amorcent des recherches visant la transformation de la gymnastique sportive afin qu'elle s'intègre

à la fois aux perspectives ouvertes par la science et aux choix formulés à partir d'un engagement du côté du marxisme. C'est par la voie de nombreux articles parus dans la *Revue Éducation physique et sport* et surtout *Sport et plein air* qu'il a pris part aux débats entourant les orientations à donner à la gymnastique. La gymnastique sportive est promue pour divers motifs. D'abord, puisque dépourvu de finalités propres mais étant lié à l'idée de progrès, le sport se prête merveilleusement à la pédagogie révolutionnaire. Ensuite, puisqu'il implique tant la confrontation que la collaboration, il fait naître un comportement et un état d'esprit exemplaires propices à la socialisation dans toute sa complexité. Enfin, puisqu'il suscite la vocation de sportifs et de dirigeants, il constitue une préparation adéquate à la vie.

S'opposant au sport bourgeois considéré comme un simple mais dévastateur moyen de récréation qui donne lieu à tous les excès de l'individualisme exacerbé par l'idéologie qui l'accompagne, ce qui a pour effet de faire régresser son pratiquant, le sport travailliste fait du sportif accompli la préfiguration de l'être humain de demain, exalté par des parades, résultat de la science. Démocratiser la gymnastique sportive équivaut alors à participer à la construction d'une société nouvelle érigée sur des bases inédites à la mesure des athlètes physiquement épanouis et socialement conscients, produits d'une idéologie sensible aux besoins authentiques de l'humanité. La connaissance du pratiquant qu'on y pose comme essentielle emprunte à la psychologie génétique bon nombre de concepts (assimilation, accommodation, adaptation, invention, compréhension) susceptibles de renouveler l'enseignement. À la condition de prendre principalement une forme collective, cet enseignement est perçu comme apte à développer la citoyenneté, la socialisation, la formation morale, intellectuelle et physique des masses.

Mérand inspira un mouvement nommé la *République des sports* qui connaît sur une période d'une décennie (1965-1975) une expansion considérable auprès des collègues et des lycées français, rejoignant à son apogée 120 établissements, ainsi que dans le cadre de colonies de vacances où l'on mit en œuvre les stages Maurice Baquet, du nom de celui qui raviva l'intérêt pour la pratique sportive au sein de la gauche française.

#### 4.2.3.2 *Le Boulch : la psychocinétique*

Éducateur physique et spécialiste de la rééducation fonctionnelle, Jean Le Boulch est le créateur de la méthode psychocinétique qui draine dans son sillage un certain nombre de professeurs de gymnastique. C'est par le biais du concept de psychomotricité, qui remonte au XIX<sup>e</sup> siècle et met alors en évidence dans les études physiologiques les liaisons entre psychisme et mouvement entrant dans le traitement des êtres anormaux, qu'il élabore

sa doctrine. Fidèle à cette tradition, il estime que le mouvement peut être utilisé comme agent thérapeutique.

La psychocinétique, que Le Boulch élabore dans son ouvrage *L'éducation physique par le mouvement* (1966) comme méthode spécifique de gymnastique scolaire et rééducative, dans le cadre plus vaste d'un effort en vue de l'établissement d'une science du mouvement humain empruntant principalement à la psychologie et aux neurosciences (*Vers une science du mouvement humain*, 1971), a notamment pour caractéristique fondamentale de rompre avec le dualisme entre le corps et l'âme de la gymnastique classique en considérant le corps comme l'être même du sujet. Partageant les prémisses d'une conception de la totalité sociale relativiste, son analyse oscille entre une description en termes de costructuration de l'être et du monde, qui endosse les rapports de causalité et de fonction vectorisée par l'intentionnalité du sujet, fondée sur les relations d'implication. De sorte que l'auteur pose en alternance une conception de l'être humain comme système de traitement de l'information, réagissant neurophysiologiquement avec son environnement, et comme unité psycho-affective qui requiert pour manifester son originalité des conditions d'expression spécifiques.

La méthode psychocinétique accorde une place de choix à la notion de schéma corporel, puisqu'elle fait de son acquisition la condition de la structuration spatiotemporelle, pièce maîtresse du développement de la personnalité de l'enfant. Parmi les exercices prescrits, citons la prise de conscience segmentaire en position allongée au sol, la prise de conscience de l'état de contraction et de relâchement des différents groupes musculaires et la prise de conscience de la respiration, auxquels s'ajoutent des exercices d'éducation de l'attitude et de l'équilibre avec intériorisation. Il s'agit globalement de prendre conscience des sensations relatives à telle ou telle partie du corps et de la globalité de telle ou telle attitude.

Au-delà d'une recherche appliquée de formation personnelle, la psychocinétique aspire de plus à contribuer à l'insertion sociale en aidant le sujet à entretenir de meilleurs rapports avec le travail, l'école et le loisir. Le Boulch constate que le monde du travail, autonomisé et en voie de tertiarisation, n'exige plus de la même main-d'œuvre la même préparation physique qu'autrefois. L'attention l'emporte dorénavant sur la force brute et l'adaptation est forcée par les conditions changeantes et provisoires de travail. Pour sa part, l'école subit l'assaut d'une fréquentation de masse qui fait planer sur le système scolaire le spectre de l'échec. L'auteur souligne alors les bienfaits de l'action motrice sur le développement de l'intelligence tel que manifesté dans des sphères aussi élémentaires que l'acquisition de l'écriture, de la lecture ou de l'élocution. Enfin, avec l'automatisation de la production, qui entraîne la réduction du temps de travail,

mais qui s'accompagne également de tensions induites par une nouvelle organisation, l'extension du loisir requiert des individus une véritable maîtrise corporelle. Celle-ci implique une intériorisation des mouvements et le développement de qualités biologiques, motrices et psychomotrices afin de faire du corps un fidèle instrument de la conduite. Écartant de son programme toute activité authentiquement ludique, Le Boulch estime que seuls le contrôle de soi et la domination des émotions sont garants d'une bonne insertion professionnelle, scolaire et sociale, tâche à laquelle s'attelle la psychocinétique.

#### 4.2.3.3 *Parlebas: la pédagogie des conduites motrices*

C'est également par le biais d'articles, diffusés dans la *Revue Éducation physique et sport*, dont 19 sont rassemblés dans un ouvrage publié en 1976, que Pierre Parlebas pose les jalons de sa pédagogie des conduites motrices. Son projet débute par la conception d'une gymnastique structurale, chargée de pallier les failles de l'éducation physique en miettes. Cette approche consiste à remettre en question la démarche gymnique, non à partir des qualités du maître ou des propriétés de la méthode, mais du point de vue de l'élève dont on a trop longtemps oublié qu'il se présente à l'activité avec son bagage propre et pas uniquement avec une disposition naturelle donnée. C'est à la description de cette expérience construite, des processus qui président à la constitution du caractère actif de l'enfant, sujet réel et pas hypothétique ou universel et abstrait comme le considère la gymnastique classique, que Parlebas s'attache dès lors afin d'en dégager les structures.

Cette orientation l'amène à redéfinir l'objet propre de l'éducation physique, ne pouvant lui être disputé selon lui par aucune autre discipline, autour de la notion de conduites motrices. Celle-ci représente une manière d'être qui exprime l'individu dans une totalité agissante. Se manifestant par un comportement moteur mais ne s'y réduisant pas, souvent accompagnées d'une pratique linguistique qu'elles débordent, les conduites motrices réalisent un mode de relation à soi-même, au monde et à autrui riche en significations. Suivant son diktat méthodologique, Parlebas s'applique à saisir leurs modalités d'organisation. S'il réfute d'emblée la notion de structure au sens d'articulation d'éléments simples dont l'ensemble se mesure uniquement à l'aune de sa complexité, puisque les propriétés de cet ensemble n'ont d'aucune manière été modifiées, l'analyse qu'il opère de la forme au sens où la pose la gestalt, pour qui le tout est donné avant les parties qui le composent et se caractérise par des propriétés différentes de celles-ci, lui procure une première assise théorique: la structure est fondamentalement relation.

Plus précisément, Parlebas tire de cet enseignement la reconnaissance de deux structures : l'une objective, définie comme une distribution spatiale agencée selon un rapport de forces antagonistes qui tend à réaliser un équilibre et à présenter des régularités ; l'autre subjective, s'articulant autour d'une expérience affective et prenant la figure d'une projection qui engage la sensibilité et l'impulsion motrice. L'auteur fait correspondre au premier cas l'étude des réseaux de communication permettant des structures d'action collective, telle la position des joueurs de football sur le terrain, et au second cas, l'analyse du vécu de chaque joueur lorsqu'il entre concrètement dans son activité motrice, guidé par son affectivité, en communication avec les autres joueurs. Appliquée aux exercices corporels, cette théorie entame donc son étude d'un mouvement par l'effet communicationnel recherché ou par les signes extérieurs manifestés par le sujet selon ses gestes particuliers dans un contexte donné. Si bien que l'on peut dire que l'éducation physique structurale traite de phénomènes de communication motrice et débouche sur une sémiologie de l'action motrice, c'est-à-dire une interprétation des signes traduisant des messages véhiculés par le corps. La méthode propose alors des exercices à mi-chemin entre la résolution de problèmes et la pure dépense énergétique, soit des parcours d'obstacles nécessitant action et réflexion et où l'optimum s'obtient par une compréhension agie. Les conduites motrices font donc intervenir comme éléments constitutifs de structures transférées les rythmes, la coordination, les impulsions, les appuis et leur répartition, l'accélération, la pose des mains, l'appel des pieds, la réception active, etc., autant de notions auxquelles l'activité de l'individu confère un sens.

En somme, le concept de conduite motrice, qui puise tant à la psychologie génétique, qu'à la psychosociologie, à la sémiologie et à la sociologie, est envisagé par Parlebas selon trois perspectives connexes. D'abord, une perspective pédagogique, par laquelle l'auteur cherche à solutionner, par l'usage de ce nouveau concept, le problème d'émiettement de l'objet, de dépendance vis-à-vis d'autres sciences et de dualisme entre corps et esprit qui caractérise la discipline, en favorisant une nouvelle cohérence théorique réalisée autour de l'unité de la personne et en réconciliant ses dimensions motrice, cognitive, sociale et affective. Puis, une perspective structurale, qui met en évidence les structures communes des situations motrices représentées sous forme de réseaux de communication desquels Parlebas dégage des situations psychomotrices et sociomotrices, privilégiant nettement les secondes. Enfin, les problèmes de l'apprentissage moteur sont envisagés de manière dynamique ; pour ce faire, Parlebas se réfère à la notion de transfert, qui correspond à la transposition de schèmes appliqués à la résolution de problèmes cérébromoteurs.

### 4.3 L'AVÈNEMENT DE LA DOCTRINE SPORTIVE MODERNE

L'histoire des doctrines gymniques peut être rapportée à l'évolution de trois aspects étroitement liés au déplacement dans l'histoire de l'accent porté d'abord sur la préparation militaire, exigeant un corps athlétique et obéissant, destiné au service de la Patrie ; puis, sur l'intervention médicale opérant soit une correction à des maux physiques, soit une sculpture corporelle alliant grâce et vitalité dans sa lutte contre la dégénérescence, requérant un corps sain et harmonieux dédié au service de l'espèce ; enfin, sur l'action pédagogique visant le développement intégral de la personne, nécessitant un corps prompt et dispos au service de la vertu.

Le premier aspect réside en l'objet même de la gymnastique qui, jusque dans les années 1960, est défini comme la partie subtile du corps, âme ou esprit, jusqu'à ce que les théories réalisent l'unité de cette dualité héritée du christianisme. Suivant l'essor des techniques, particulièrement celles appliquées au travail productif, le corps est donc successivement conçu comme machine simple, levier dans la manufacture (1800-1869), puis comme machine énergétique, instrument dans l'organisation scientifique du travail (1870-1969), et plus récemment comme machine cybernétique, message dans le système global d'information (depuis 1970). Le deuxième aspect a trait à sa méthode, dont la prédilection pour la pédagogie active n'est venue supplanter la pédagogie traditionnelle qu'à compter des années 1960. Le dernier aspect renvoie à la détermination du sujet auquel elle s'adresse. La gymnastique s'est construite en postulant un individu hypothétique ou abstrait, auquel on devait tout apprendre, jusqu'à ce qu'on lui substitue le sujet concret habité d'une expérience réelle, ayant pour effet de consolider le passage à une pédagogie active. Ainsi, bien que la rupture qui a marqué le passage de la première à la deuxième période fut considérable, la fracture la plus radicale, au plan de l'élaboration des doctrines, est survenue en gymnastique au moment où l'on s'est moins intéressé à connaître la nature physique du mouvement, délaissant par le fait même le raffinement technique des exercices, pour se tourner davantage vers la compréhension du sujet qui se meut et s'exerce (voir le tableau 13).

La doctrine sportive a connu une évolution historique parallèle à celle de la gymnastique. Ainsi, trois périodes peuvent être distinguées dans sa manifestation moderne : sa naissance à Rugby, sous les hospices d'Arnold, alors qu'elle est empreinte d'un idéal purement éducatif (1830-1869) ; son essor, alors que, s'étendant à l'Empire britannique puis au reste du monde, elle endosse de plus des acceptions militaire et médicale (1870-1969) ; enfin son hégémonie alors que, pénétrant tous les programmes d'enseignement, elle renoue avec la primauté de son projet éducatif (à partir des années 1970). Nous proposons ici un survol de cette histoire en établissant

**TABLEAU 13**  
**Fondements et caractéristiques**  
**des doctrines gymniques depuis le XIX<sup>e</sup> siècle**

<b>Gymnastique militaire</b>	<b>Gymnastique médicale</b>	<b>Gymnastique éducative</b>
Période dominante: 1800-1869	Période dominante: 1870-1969	Période dominante: depuis 1970
Fondement scientifique: physique mécaniste	Fondement scientifique: thermodynamique (première loi)	Fondement scientifique: thermodynamique (seconde loi)
<i>Auteurs marquants pour chacune des trois périodes de l'histoire</i>		
Jahn (gymnastique allemande)	Ling (gymnastique suédoise)	Gutsmuths (gymnastique naturelle)
Demeny (gymnastique rationnelle)	Hébert (méthode naturelle)	Baden-Powell (scoutisme)
Mérand (gymnastique sportive)	Le Boulch (psychocinétique)	Parlebas (conduite motrice)
<i>Idéaux: finalités et modalités</i>		
Citoyen-soldat au service de la patrie Efficacité des gestes	Forme corporelle supérieure au service de la race (santé/utilité) Augmentation de la résistance	Aptitudes physiques affermies au service de la vertu Maîtrise corporelle
<i>Terrains privilégiés d'application</i>		
Places au cœur de la cité	Espaces naturels périphériques	Parcs-écoles et terrains de jeu
<i>Types d'exercices et supports</i>		
Performances athlétiques à l'aide de nombreux appareils	Exercices ciblés avec ou sans appareils	Activités ludiques sans appareil
<i>Caractéristiques de la méthode</i>		
Préoccupations stratégiques Commandements	Préoccupations thérapeutiques Prescriptions	Préoccupations éthiques Recommandations
<i>Figures de l'éducateur et du gymnaste</i>		
Maître/élite	Instructeur/anormal	Guide/tous

pour chaque période les rapports que la doctrine sportive entretient avec les doctrines gymniques.

C'est avec Thomas Arnold (1795-1842), qui devient le principal du Collège de Rugby à partir de 1828, qu'émerge la doctrine sportive moderne. Aux défis de l'édification morale de la jeunesse, Arnold répond non par l'autorité mais par l'autonomie des jeunes, selon une pratique connue sous le nom de *self government*. Les exercices physiques qu'il encourage sont intégrés à un procès plus vaste : l'éducation dans et par le jeu, impulsant des vertus tels l'effort, le courage, l'initiative, l'audace et l'autodiscipline. Selon ses vues, le triomphe des causes justes ne peut être servi que par des êtres courageux. Chargée dès sa naissance d'un projet militant, qui n'est pas sans rappeler les finalités portées par la gymnastique à la même époque, la doctrine sportive devient avec Arnold une institution, plus, un style de vie. Les erreurs commises au cours de cette autoéducation n'ont aux yeux du maître aucune conséquence fâcheuse car elles suscitent des réactions salutaires.

Cette application de pédagogie active renferme une conception sociale et politique. Selon Ulmann (1988), les convictions de l'instituteur sont profondément ancrées dans la philosophie utilitariste anglaise. Il en trace ainsi la filiation : dès Hume et Smith, et à plus forte raison à partir de Mill et de Bentham, l'existence de l'agrégat social s'explique par la communauté des intérêts des individus qui le constituent. La théorie du contractualisme marque profondément l'Angleterre à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle et fait de l'utilité commune le fondement de la société, affirmant l'étroite coïncidence entre l'intérêt particulier et l'intérêt général. L'utilitarisme, et le libéralisme qu'il a inspiré, sont ainsi posés comme toile de fond à l'avènement du sport. Appliquée au jeu sportif, cette idée aboutit en effet aux deux conséquences suivantes : à l'intérieur d'une équipe, les intérêts particuliers ne peuvent être discordants puisqu'ils tendent tous vers la victoire ; la concurrence des groupes particuliers ne font pas d'eux des ennemis car ils poursuivent dans leur affrontement même des intérêts communs qui consistent en l'occurrence à accroître la qualité du jeu et à perfectionner des qualités physiques. Or, il n'y a de jeu véritable que si l'adversaire agit librement et si les règles sont respectées. De sorte que le sportif est amené à reconnaître, par expérience, que la morale est la condition du sport, et par extension, de toute joute sociale.

Posée au service de l'action, la doctrine sportive s'inscrit, à l'instar de la gymnastique, dans une logique selon laquelle les vertus s'atteignent en maîtrisant le corps. Exclusivement destinée à l'élévation de l'âme, dans le but explicite de favoriser son emprise sur le corps, d'un naturel menaçant, elle ne concerne à ses débuts que les adolescents dont il s'agit de faire des hommes d'action et des citoyens responsables. D'un point de

vue pédagogique, elle a pour conséquence, nettement distincte de la gymnastique, le recul du rôle de l'enseignant, puisqu'elle ne met pas en jeu des exercices scientifiquement fondés et dirigés, mais des compétitions organisées par les élèves eux-mêmes, et qu'elle ne propose pas encore d'apprentissages techniques. Ainsi, dans la période de son émergence, le sport, qui assure aux élèves le gouvernement de leurs jeux, vise à une transformation de la pédagogie qui l'éloigne de la logique d'un art gymnique.

Au terme de son analyse, Ulmann décrit le sport naissant : 1) fondamentalement comme un jeu, c'est-à-dire un divertissement, idée à laquelle la terminologie emprunte, puisque le mot *desport* signifie à l'origine détourner de tout ce qui rend l'existence monotone, triste ou pénible ; 2) un jeu de compétition, se déroulant au plan physique, qui fait appel à des dispositions agonales ; 3) un jeu de compétition réglé, permettant l'atteinte d'autres finalités que la victoire, tel le perfectionnement des capacités naturelles, des techniques et de la conduite morale.

Au cours de cette première période, la doctrine sportive se distingue des théories gymniques selon plusieurs plans. Alors que l'activité gymnique propose, dans des buts précis, un processus rigoureux qui se déroule dans un climat lourd, mettant de l'avant des exigences de discipline et d'autorité, l'activité sportive, n'ayant d'autre fonction que préparatoire, se caractérise par la souplesse et entend former le caractère ainsi que le sens civique au péril de la santé et de l'ordre. Si la méthode gymnique dicte l'accomplissement d'un devoir (mode normatif de l'officier, prescriptif du médecin ou incitatif de l'éducateur), en revanche le sport, qui repose sur des règles librement consenties, soumet l'individu à sa seule contrainte. La gymnastique impose en salle ou dans un milieu naturel des mouvements fastidieux en subordonnant la compétition à un résultat utile alors que le sport offre sur un terrain de jeu en plein air des activités compétitives qu'il érige comme une fin en soi et s'organise entièrement autour de cet axe. Si, enfin, il y a derrière le projet gymnique un désir d'équilibre, il s'agit plutôt dans le cas du sport d'un désir de dépassement.

Moins d'un demi-siècle après son avènement, l'utilitarisme présente des difficultés que le sport même contribue à révéler. Il devient évident que là où il y a compétition, les intérêts finissent par se heurter et que les intérêts communs postulés au fondement de la société font place à des dissensions. Le triomphe des uns équivaut à l'échec des autres, si bien que la vertu moralisatrice du sport est remise en cause. Sorti de son cadre pédagogique, le sport donne lieu à d'âpres luttes visant sans détour la victoire au détriment du respect des règlements. De là, la codification tous azimuts des sports britanniques à partir des années 1870 et la transformation de la pratique sportive en travail que l'on rétribue à son rendement. Il est dorénavant impérieux de mesurer les performances afin de déterminer

sa productivité et d'accorder à ceux qui le méritent les honneurs qu'on leur doit, en espèces lorsqu'il s'agit de professionnels. Alors qu'elle s'étend à partir du domaine éducatif vers les domaines militaire, l'Europe traversant des conflits incessants, et médical, les hygiénistes très actifs souhaitant voir encourager l'exercice physique, la doctrine sportive connaît dans ce cadre un essor fulgurant partout où l'influence britannique se fait sentir (1870-1930), sauf là où s'érige une résistance culturelle, particulièrement sur le continent où la gymnastique est bien implantée et où le sport est considéré comme un produit étranger inadapté aux cultures en place, et où une résistance idéologique est associée, d'une part, au milieu catholique qui voit dans la doctrine l'éloge d'un narcissisme éhonté et la promotion d'un culte païen et, d'autre part, aux organisations d'allégeance socialiste et communiste pour qui le sport est carrément rattaché à l'impérialisme. Puis, à partir des années 1930, les États non libéraux accueilleront la doctrine sportive et l'adapteront à leur projet d'embrigadement de la jeunesse (Pivato, 1998).

Au cours de cette période, la spécificité du sport par rapport à la gymnastique tient à quelques grands traits culturels. D'abord, son apport à la formation morale, le sport reposant sur une approche philosophique d'origine libérale qui place la liberté individuelle devant des règles plus ou moins strictes et l'action d'un arbitrage. Puis, sa forme ludique qui accorde une grande place aux motivations des pratiquants. Enfin, son mode compétitif qui prend appui sur les instincts, modulés selon des périodes de maturation empiriquement circonscrites, qui exacerbe le désir de vaincre et exige le contrôle et la mesure.

À partir des années 1970, le sport domine les exercices corporels dans toutes les contrées de la planète. D'une part, constatant l'attrait qu'elle exerce sur les jeunes générations et reconnaissant les bienfaits qu'elle peut produire sur l'organisme, les médecins prescrivent de plus en plus l'activité sportive comme outil de prévention des maux liés à la sédentarisation et contribuent à l'instauration du corps athlétique comme modèle physique. D'autre part, les instituteurs accordent une place prépondérante au sport dans leurs cours d'éducation physique, constituant à leurs yeux une source appréciée de mieux-être physique et mental, favorisant la connaissance de soi ainsi que l'intelligence d'action et consolidant les qualités morales et sociales que la vie collective rend particulièrement nécessaires par l'inculcation du sens du *fair-play* et de la solidarité. La généralisation de la doctrine sportive appliquée à l'enseignement depuis lors relève de la même logique qui lui a donné naissance. Toutefois, considérant le recentrage de ses finalités dans le cadre d'un projet éducatif redéfini, consistant davantage à acquérir une maîtrise corporelle et à favoriser l'expression de la sensibilité, ses aspects autrefois centraux d'excès et de risque, associés

à la constitution des hommes d'action que l'on souhaitait former, sont occultés, de sorte que sa pratique est dorénavant ouverte à tous les jeunes, quels que soient leur genre et leur condition.

Phénomène de culture, la doctrine sportive a donc partie liée avec la civilisation technicienne se caractérisant par la croyance en la possibilité d'un dépassement humain indéfini fondé sur des réalités biologiques et historiques, un effort toujours plus poussé et plus organisé vers la connaissance ainsi que l'expression d'idéaux égalitaires. (Ulmann, 1988) Elle se rattache par ailleurs aux doctrines gymniques dans le prolongement de chacune des trois conceptions citées. À l'idée de progrès continu, on peut relier l'ambition de la gymnastique militaire valorisant l'exploit, s'adressant à une élite, exigeant une discipline d'enfer et donnant lieu à des spectacles dans des stades situés au cœur des agglomérations. À l'idée de sculpture du corps, on note les affinités avec les visées de la gymnastique médicale aspirant à modeler le physique par la pratique d'exercices méthodiques, prescrits par la science, en milieu naturel. Enfin, aux idéaux démocratiques, on peut associer la gymnastique éducative privilégiant la perspective ludique, favorisant le développement intellectuel et physique conjoint, dans une aire récréative adjacente à l'école.

#### 4.4 PANORAMA À PARTIR D'UNE REVUE D'AUTEURS

Par rapport aux sociologies précédentes, qui s'alignent chacune sur une perspective épistémologique selon la conception qu'elles adoptent de la totalité sociale, la sociologie du sport donne lieu à une observation hybride qui cumule ces trois formes de problématisation bien que, dans le cas d'une analyse concrète, l'une d'entre elles ressorte toujours avec plus d'acuité. Qui plus est, deux formes additionnelles de problématisation inspirées des travaux de Marx et d'Elias s'y intercalent, portant à cinq le nombre d'approches sociologiques dont le sport fait l'objet. Puisque notre propos consiste davantage à dresser l'éventail de ces approches qu'à en suivre le cours précis tout au long du xx<sup>e</sup> siècle, nous n'avons rattaché à chacune d'entre elles qu'un seul auteur représentatif des questionnements types qu'on y trouve. Nous avons donc retenu, selon le spectre épistémologique, les travaux de Coubertin, s'étalant de 1888 à 1919, pour rendre compte de l'approche positive, ceux de Brohm, rassemblés en 1976, pour témoigner de l'approche dialectique, ceux de Risse, réalisés en 1921, pour incarner l'approche critique, ceux d'Elias, publiés en 1986, mettant de l'avant son approche figurative, enfin ceux combinés de Riesman et de Stone, exécutés respectivement en 1951 et en 1955, pour traduire les préoccupations de l'approche psychosociologique. Afin de rendre justice aux

efforts déployés par ces auteurs, dont les plus récents ont pu compter sur les analyses des précédents, nous en proposons cependant un panorama suivant un ordre chronologique.

#### 4.4.1 Coubertin : le sport comme école des démocraties industrielles

Dans une œuvre ample et variée, l'historien et réformiste français Pierre de Coubertin (1863-1937) propose d'articuler l'activité sportive à la dynamique de croissance industrielle et démocratique des sociétés modernes, soit l'exigence d'une culture intellectuelle et physique combinée, destinée au plus grand nombre puisque la démocratie industrielle se fonde sur la reconnaissance de toutes les couches de la population. Si la postérité rattache principalement son nom à la renaissance de l'Olympisme, nous devons également reconnaître en lui l'instigateur de la sociologie du sport.

Constatant la nécessité d'une réforme pédagogique calquée sur l'approche arnoldienne, Coubertin pose à partir de 1886, soit dix ans avant leur tenue à Athènes, les premiers jalons du rétablissement des jeux Olympiques avec pour but premier d'éveiller l'intérêt des éducateurs et du public vis-à-vis des bienfaits des exercices corporels et de les inciter à réclamer l'élaboration de programmes nationaux d'éducation physique ainsi que des compétitions sportives amateurs. Tels que les conçoit le baron, les jeux Olympiques, fête de la pureté physique et spirituelle et offrande à la paix du monde, ont pour finalité essentielle l'édification morale de la jeunesse. Ils doivent allier, à l'instar des jeux antiques, l'athlétisme, l'art et la prière. Coubertin réhabilite le paganisme qui se définit chez lui comme le culte du corps humain, combinaison d'esprit et de chair, de sensibilité et de volonté, d'instinct et de conscience. S'il fait appel à la paix, à des valeurs d'honnêteté et de loyauté, de respect et d'estime réciproque, l'Olympisme moderne s'avère également être, chez son principal promoteur, une profession de foi libérale et s'appuie sur l'idéal démocratique et l'internationalisme. C'est que le néo-olympisme a pour cadre le cosmopolitisme, c'est-à-dire une certaine conception historique et bourgeoise des rapports internationaux où les acteurs de l'actualité mondiale se savent de la même race et se reconnaissent aux rituels des mêmes mondanités. Fruit de l'action visionnaire de Coubertin, le Comité international olympique, formé d'une élite imprégnée d'humanisme, constitue la première institution internationale des temps modernes.

Coubertin propose en 1901, dans *L'éducation d'un adolescent au XX<sup>e</sup> siècle*, de rénover la pédagogie dans le sens du développement de toutes les forces de l'individu, tant physiques qu'intellectuelles et morales. Le propos est fondé sur des perspectives de santé, de qualités physiques, de défense de la patrie et de vie morale. Il cherche à affermir les qualités

foncières que sont la vitesse, l'adresse, la résistance et la force, dans le cadre de la réconciliation du corps et de l'esprit. Son programme aspire à la formation d'un soldat-citoyen, agile et vigoureux, habitué aux règles d'une hygiène simple et saine, le front haut, le regard franc, le corps droit, qui entre dans la vie avec modestie et confiance, préparé à tous les combats. Ce projet de régénération physique de la jeunesse française, qui fait suite à un constat de surmenage, converge avec le diagnostic établi au même moment par les médecins hygiénistes qui s'émeuvent du piètre état physique des jeunes et des conditions malsaines de leur croissance. Il n'est certes pas question de mettre en valeur quelques sujets de talent, mais bien de soumettre tous les élèves à un entraînement progressif. Dans la mesure où il suffit de donner à l'armée de jeunes gens alertes, robustes et hardis, les exercices proprement militaires peuvent d'ailleurs être abandonnés au profit de jeux et d'activités sportives. Coubertin y voit même une meilleure préparation à l'initiative promue par la démocratie libérale, à l'adaptation continue qu'exige l'économie industrielle, à la sauvegarde morale la plus active et à la mise en valeur la plus féconde de leur personnalité.

Dénonçant la gymnastique parce qu'elle sépare le corps de l'esprit, ne s'adressant qu'aux forces animales de l'homme, Coubertin prône une philosophie de la culture corporelle. Cette philosophie part du principe que l'individu est le premier artisan de son propre perfectionnement. Il s'agit ensuite de fixer les ambitions de chacun, en tirant partie de la totalité de ses forces et en réduisant l'effet de ses tares. On identifie enfin les forces permettant de satisfaire les ambitions données. D'abord, les forces physiques qui débordent le seul aspect musculaire vers la coordination et le système nerveux. Puis, les forces morales et intellectuelles où les réflexions et les observations côtoient la volonté, l'audace et la persévérance. Enfin, les forces sociales, prenant à la fois figures de la lutte et de la solidarité. Dans un effort de synthèse de l'approche scientifique, qui ne débouche sur aucune perspective utilitaire, et l'approche hygiéniste, qui n'aboutit à aucune préparation concrète à la vie économique et politique, Coubertin résume ainsi sa pensée dans une œuvre complémentaire intitulée *La Gymnastique utilitaire* (1905):

Ainsi donc, la première jeunesse confiée aux soins de la gymnastique scientifique, de qui relèveraient également les organes délicats et les lentes convalescences – au cours de l'adolescence, un apprentissage plus ou moins complet des diverses formes d'exercices dont la civilisation moderne n'a pas seulement accru l'attrait, mais qu'elle a rendu utilitaire – au seuil de la virilité, une énergique période de préparation militaire – enfin, pour ceux en qui se manifeste l'instinct sportif, une liberté aussi complète que possible, tempérée seulement par quelque surveillance médicale, la vulgarisation de l'hygiène et des exhortations à la modération. (cité dans Boulongne, 1975, p. 221)

Le destin des démocraties modernes fait l'objet d'une réflexion guidée par l'introduction de la pratique sportive dans les mœurs occidentales dans une série d'articles rassemblés dans un ouvrage publié en 1913, *Essais de psychologie sportive*. Ainsi, à partir de ses observations faites à l'étranger, notamment en Inde, Coubertin manifeste la certitude qui l'anime, dans *Sports et colonisation*, relativement aux retombées positives de l'utilisation des sports jusque dans un cadre impérialiste. Les nations colonisatrices, l'Angleterre mise à part, ont craint à tort selon lui les répercussions politiques d'une défaite sportive.

Nous croyons que les sports, à condition bien entendu de ne pas leur laisser prendre des apparences trop militaires et un moule d'enrégimentation qui pourrait aider à les préparer en effet à quelque rébellion future, nous croyons que les sports, jusque dans les rangs populaires, doivent être encouragés conjointement chez l'indigène et chez le gouvernant. [...] Les sports sont en somme un instrument vigoureux de disciplinarisation. Ils engendrent toutes sortes de bonnes qualités sociales, d'hygiène, de propreté, d'ordre, de *self-control*. Ne vaut-il pas mieux que les indigènes soient en possession de pareilles qualités et ne seront-ils pas ainsi plus maniables qu'autrement? Mais surtout ils s'amuseront. Ils auront un intérêt dans l'existence, et un intérêt où un peu de patriotisme bien entendu viendra se mêler à beaucoup de souci personnel de culture et de perfectionnements corporels. Le sport ne doit pas être un instrument de gouvernement en matière de colonisation, mais une institution à côté, très propre à rendre d'éminents services. (Coubertin, 1992, p. 178 et 179-180)

Il constate ailleurs, dans *Le sport et la guerre*, que le sport exerce adéquatement aux périls et aux fatigues d'une campagne. Il estime ainsi que la jeunesse soumise aux sports est mieux préparée à la guerre qu'auparavant puisque, ayant acquis le sentiment du jeu, elle acquiesce à ses pôles de victoire et de défaite, ce qui la fait regarder l'éventualité d'un combat autrement, presque dans un sens ludique auquel Coubertin attribue le caractère de quasi aristocratique.

Les sports ont fait fleurir toutes les qualités qui servent à la guerre: insouciance, belle humeur, accoutumance à l'imprévu, notion exacte de l'effort à faire sans dépenser des forces inutiles. [...] Une armée de sportsmen sera plus humaine, plus pitoyable dans la lutte, plus calme et plus douce après. [...] Les sports ne tendent pas à rendre la jeunesse plus *belliqueuse*, mais seulement plus *militaire*, c'est-à-dire qu'ils lui donnent le sentiment de sa force sans l'inciter davantage à en faire emploi. (Coubertin, 1992, p. 196 à 198)

Les lendemains de la Grande Guerre, où triomphent non le courage de quelques grands hommes mais l'acharnement d'êtres anonymes, renforcent chez lui cette conviction. Ce n'est plus une élite culturelle qui est

garante de l'essor de la société mais les classes laborieuses. Ses préoccupations se tournent alors inexorablement vers le souci de doter ces classes des capacités de porter le flambeau de la civilisation, vers l'élaboration d'une *Pédagogie sportive* (1919). L'analogie entre le terrain de sport et la société, entre vie sportive et vie démocratique est maintes fois reprise chez l'auteur.

L'État démocratique ne peut vivre et prospérer sans ce mélange d'entraide et de concurrence qui est le fondement même de la société sportive et la condition première de sa prospérité. Point d'entraide et l'on verse dans l'individualisme brutal qui mène à l'anarchie; point de concurrence et c'est l'affaiblissement des énergies conduisant à la somnolence collective et à l'abdication. Toute l'histoire des démocraties est faite de la recherche et de la perte de cet équilibre essentiel et aussi instable qu'essentiel. Mais quelle est, en pédagogie, l'institution capable d'y préparer d'une façon directe? On s'efforcera vainement de la trouver en dehors du sport. (Coubertin, 1922, p. 140)

Pour que le sport soit accessible, Coubertin milite en faveur de l'aménagement de terrains municipaux ouverts à tout venant, répliques des *playing fields* britanniques, ainsi que de l'érection de gymnases conçus pour pratiquer les activités les plus diverses, dont il a puisé l'idée dans les *athletic clubs* lors de ses voyages aux États-Unis. Il est alors amené à distinguer le sport de compétition, qui doit donner lieu à un entraînement intensif, et le sport de loisir dont l'entraînement est plus relâché.

Dressant à grands traits l'histoire des exercices sportifs, Coubertin retrace trois grands moments. D'abord, l'Antiquité grecque, qui se caractérise par l'existence d'incitants sportifs que sont la compétition et l'émulation, la vénération du corps humain, l'incarnation du temple qui lui est dédié dans la figure du gymnase, enfin la tenue de jeux dont ceux d'Olympie furent les plus marquants. Puis, le Moyen Âge, où le sport s'épanouit dans le cadre des tournois et des joutes se déroulant suivant l'esprit de chevalerie. Enfin, les temps modernes, selon une série de considérations: avènement, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, des gymnastiques nationales à l'initiative de Jahn en Allemagne, de Ling en Suède et d'Amoros en France; émergence, vers 1830, de la doctrine sportive sous l'impulsion d'Arnold en Angleterre; confirmation d'une forte adhésion aux sports à partir milieu du XIX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis; intégration progressive du sport dans les réformes pédagogiques à partir du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle; enfin extension démocratique, à travers le goût du plein air, la simplification des costumes, la généralisation du football, la gymnastique utilitaire et la création des *boys-scouts* après l'institution des camps scolaires. Des périls menacent toutefois l'athlète moderne et l'esprit sportif, qu'il attribue particulièrement à l'absence de préparation physique et surtout mentale adéquate aux activités ainsi qu'au détournement du culte sportif vers le spectacle profane.

L'action morale et sociale des exercices sportifs est également circonscrite. Selon Coubertin, le sport dépose en l'individu des germes de qualités intellectuelles et morales qui vont éclore lorsque les activités sportives sont mélangées avec d'autres formes d'activités par le biais de l'action de l'éducateur. Ainsi, le sport ne doit pas être opposé au travail intellectuel, mais lui être associé. L'action du sport s'exerce sur l'entendement, compris comme l'ensemble des mécanismes relatifs à la compréhension et à la mémoire, à la réflexion et au jugement (décision), aux habitudes de pensée et au langage. Elle a partie liée avec le tempérament des jeunes gens, en les détournant du sexe et en canalisant leur colère, en leur donnant une expérience de la volupté et un accès au sens du plaisir physique intensif. Elle affecte également le caractère en ce qu'elle détourne du mensonge et du découragement, allie l'audace à la prudence, développe l'impassibilité et affermit le goût de la force cultivée. Cette action s'inscrit enfin dans le sens de l'identification des forces et des faiblesses de l'individu, ce qui lui permet de travailler à un perfectionnement.

La pratique sportive exerce un autre type d'action sur les rouages sociaux, suivant la manière dont elle affine et renforce certaines valeurs. D'abord, la coopération, le sport étant une école préparatoire de la démocratie en ce qu'il allie entraide et concurrence. Puis, la défense nationale, préparant adéquatement au service militaire. Ensuite, la piété filiale, contribuant à promouvoir les rapports intergénérationnels et le devoir conjugal. Enfin, l'éthique, apportant quelque remède à la question sociale, agissant par exemple dans la lutte à l'alcoolisme et réduisant les différences entre les classes, puisque nobles, bourgeois et prolétaires sont indistinctement conviés au plaisir de la joie musculaire.

Sans doute (et c'est là ce qu'il y a de supérieurement moral dans l'entraînement) la volonté et la persévérance, l'effort énergique et réfléchi parviennent à suppléer dans une certaine mesure à ce que la nature n'a point donné et ainsi ses décisions peuvent être atténuées ou redressées en quelque manière. [...] Nulle part l'inégalité naturelle et l'égalité sociale ne se trouvent donc combinées aussi ouvertement. (Coubertin, 1992, p. 140-141)

#### **4.4.2 Risse: le club sportif comme modèle de lien social**

L'argumentaire développé dans *La sociologie du sport* (1921) par Heinz Risse, articulé davantage autour d'une réflexion sur le phénomène sportif que sur des analyses factuelles ou historiques, s'appuie sur les thèses de Marx, de Tonniès et de Weber pour constater le rôle unique des sports dans les sociétés industrielles capitalistes. Précisons d'emblée que la notion de sport se rapporte pour l'auteur à l'ensemble de la culture corporelle d'un peuple, dont il exclut toutefois la gymnastique en ce qu'elle est rattachée

à des exercices de nature militaire, ce qui a pour effet d'évacuer l'incidence de la liberté devant être prise en compte dans l'observation du fait sportif. L'auteur observe en fait trois tendances essentielles associées à la dynamique sportive. Premièrement, le sport se caractérise par l'entraînement régulier, la mesure quantitative des performances et la quête de records. Deuxièmement, il constitue une voie d'actualisation pour l'être soumis aux machines. Troisièmement, il tend à réduire les frontières entre les classes sociales et présente ainsi un idéal égalitaire.

Risse propose dans son ouvrage d'aborder le phénomène sportif par deux voies sociologiques complémentaires. La première partie, dite positive puisqu'elle se consacre à la description de phénomènes sensibles, s'attache aux formes de socialisation induites par le sport, c'est-à-dire aux modalités d'association des individus et des classes par des relations sportives. La seconde partie, dite métaphysique en ce que son objet concerne le sens attribué aux pratiques, cherche à étendre la signification des formes analysées à leur contenu spirituel et culturel. L'objectif double que se donne l'auteur est de montrer, d'une part, dans quelle mesure le sport, comme idéologie, dérive d'une structuration sociale extérieure tel le système industriel et, d'autre part, dans quelle mesure le sport, en tant que culture corporelle qui prend des formes concrètes d'expression, renvoie à un sens indépendant des conditions économiques.

La partie positive se divise elle-même en deux sections. Dans la première, portant sur l'analyse du mouvement sportif, Risse fait état d'un sport moderne hautement rationalisé qui est, selon lui, le fait du passage de la communauté à la société, c'est-à-dire d'une différenciation de plus en plus prononcée des rôles sociaux, principalement dans le domaine de l'organisation du travail, conduisant à une aliénation généralisée à autrui en retour d'un confort accru. La rationalisation qui caractérise les activités sportives a trait à la professionnalisation, à l'usage de techniques scientifiques appliquées à l'entraînement, à l'incidence de la médecine (physiologie, alimentation, dopage), à la considération de facteurs psychologiques, à l'érection d'une vaste bureaucratie et à un mode de financement qui est passé des cotisations des membres à des revenus majoritairement perçus en frais d'entrée pour assister aux compétitions, le prix d'honneur étant remplacé par l'élément démocratisant de l'argent. La naissance du sport professionnel, en monnayant les triomphes, a sonné le glas du caractère aristocratique du sport et a compromis l'issue des compétitions puisque l'argent peut faire du sport l'objet de tricherie et d'expression des plus bas instincts.

Si le sport moderne a connu son émergence en Angleterre, c'est, selon l'auteur, que la division du travail y était plus poussée et qu'elle annihilait bientôt l'être humain par les exigences qui s'y rattachaient : production et

consommation de masse, subordination hiérarchique, etc. Une fois atomisés, les membres de cette société n'entrent plus en rapport que par voie de comparaison et de compétition. De surcroît, le travail aliéné dérobe les forces créatrices de l'individu. Pour s'accomplir pleinement, celui-ci doit donc s'orienter vers des activités du domaine de la culture, de l'esprit ou du corps, selon le génie qui lui est propre. Le sport, s'articulant autour d'associations établies en vue d'un but particulier, devient alors un mode privilégié de lien social. Il « est tout simplement une réaction à l'ensemble du système qui a transformé les hommes en machines ». (Risse, 1991, p. 39)

Les associations sportives, dans leur échelle progressive qui va du niveau local au niveau international, contribuent à la rationalisation du sport. Pour Risse, elles agissent comme d'anciennes corporations, puisqu'elles participent à la codification des pratiques et au travail d'organisation, dont les opérations de sélection et la préparation des compétitions, et soumettent les individus à leurs règles. La puissance des associations provient en grande partie de la domination de la presse. La presse sportive spécialisée est, selon lui, entièrement sous l'influence de la bureaucratie sportive, dont on peut faire le parallèle avec les partis politiques. L'ensemble du mouvement sportif se développe dans son contenu en réaction à l'habitus sociopsychique global de l'époque. Pour ce qui est de sa forme, il adopte plutôt l'ensemble des possibilités d'expression et d'organisation de cet habitus.

Risse s'intéresse dans la seconde section aux porteurs du mouvement, à partir de deux interrogations: quelles classes participent aux divers types de sport et d'après quels critères choisissent-elles précisément ces sports? Corrélativement, dans quelle mesure le sport lui-même, en tant que forme de socialisation, est capable de former des classes, ou d'après quels principes des regroupements d'intérêts se forment-ils à l'intérieur des associations?

Il procède d'abord à l'étude de l'organisation sportive concrète à partir de sa structure hiérarchique allant du club à la ligue, puis à la fédération, appuyé par des organismes publics, tels les ministères et les secrétariats, et d'une étude empirique partant du nombre d'adhérents à diverses pratiques sportives. Il constate que le développement du sport suit l'urbanisation, qu'il constitue la base de la socialisation urbaine vis-à-vis de laquelle le reste des interactions s'organise accessoirement. Il importe d'apprécier, sous cet angle de l'étude, dans quelle mesure les expériences de vie des membres des différentes classes sont soumises à la mécanisation et dans quelle mesure l'expression de leur individualité s'en trouve entravée. D'un côté, les classes supérieures, exerçant des activités indépendantes où l'individualité peut s'affirmer, se tournent vers le sport d'origine aristocratique, compatible avec ou découlant de certaines bases économiques,

dont la dimension intellectuelle est réduite et se pratiquant idéalement en pleine nature, à l'abri des regards. À titre d'exemples, Risse évoque la chasse, l'équitation et le tennis. De l'autre côté, les sports populaires se retrouvent au centre des grandes villes, profitant soit d'aménagements municipaux ou s'emparant de la rue que les classes laborieuses détournent de leur usage, ce qui permet dans tous les cas d'avoir accès à des installations et à des équipements à un coût réduit et de permettre un nombre élevé de spectateurs. La natation et les jeux sur l'herbe servent alors d'illustrations pour Risse.

Si trois types de sport cohabitent dans la modernité – les sports professionnels, les sports de masse et les sports de tradition aristocratique – ils ne sont à l'origine le fait que des deux classes mentionnées. Aux yeux de Risse, la bourgeoisie se trouve divisée sur le plan sportif puisque, dans la catégorie des sports professionnels, elle entre en concurrence avec les représentants des autres classes. D'une part, elle ne se retrouve que fort peu dans les sports de masse et, d'autre part, seuls ses représentants les plus animés par le désir de s'ennoblir, allant de pair avec une capacité financière, accèdent et vaquent aux sports de type aristocratique.

La deuxième partie de l'ouvrage renferme davantage une esquisse qu'une démonstration étayée des propositions de l'auteur. Strictement à titre évocateur, Risse mentionne que sur le plan métaphysique, c'est-à-dire des significations repérables dans la pratique, la culture dont les activités sportives font partie, continue, malgré la révolution sociale, d'être insufflée par l'aristocratie et non par la bourgeoisie. Cela ne va pas sans présenter certaines limites à l'extension des pratiques sportives puisque les cercles aristocratiques persistent à poser la suprématie de l'esprit sur le corps. Les codes langagiers afférents qu'ils emploient, parfois plutôt hermétiques, ne parviennent pas à masquer les valeurs exclusives qui animent ces cercles restreints. Ainsi, selon l'auteur, derrière les compétences se cache une volonté de puissance et derrière la quête d'honneur se trame l'idéal d'une individualité retrouvée.

#### **4.4.3 Riesman et Stone: le sport spectacle et l'intégration culturelle**

Parmi les pionniers de l'analyse sociologique du sport aux États-Unis, les noms de David Riesman et de Gregory Stone s'imposent par leur stature, la précocité et la convergence de leurs travaux. Considérant que la voie privilégiée de publication de leurs recherches réside en des articles de revue, ce qui ne permet d'aborder qu'un nombre restreint d'enjeux méthodologiques et sociaux, nous avons cru bon de rendre compte d'une œuvre de chacun de ces deux auteurs. Sociologue réputé, Riesman s'intéresse particulièrement aux mutations sociales et culturelles que traversent les

États-Unis après la Deuxième Guerre mondiale, notamment dans son ouvrage classique *The Lonely Crowd* (1950), apportant des éclairages nouveaux sur les phénomènes de loisir et de sport comme en témoigne son article paru en 1951, publié lui aussi conjointement avec Reuel Denney, *Football in America: a Study in Cultural Diffusion*. Moins connu mais tout de même important puisqu'il fut nommé représentant des États-Unis au Comité international pour la sociologie du sport dès sa création en 1964, Stone s'est directement consacré à l'analyse du sport et a publié plusieurs articles sur la question dont en 1955 celui intitulé *American Sport: Play and Display* qu'il a revu et corrigé en 1971.

La cause portée devant les tribunaux en octobre 1951 par le procureur général des États-Unis pour forcer un cartel d'universités à suspendre leurs mesures en vue de limiter la télédiffusion des matches de football se déroulant dans leurs enceintes procure à Riesman le prétexte d'une exploration dans les coulisses socioculturelles de cette industrie affectée par des scandales récurrents. Si l'aspect financier du football a pris une telle ampleur que seuls de grands acteurs économiques peuvent dès lors s'y aventurer, il remarque en parcourant son évolution depuis la fin de la Guerre civile que sa marche n'en a pas fait qu'un pur phénomène de marché. La rationalisation du football comme sport et comme spectacle démontre qu'il joue un rôle dans la logique d'intégration des classes et des ethnies, et, plus largement, dans la résolution des conflits entre les divers styles de vie se concurrençant à l'échelle du pays. La voie privilégiée par l'auteur pour saisir ce processus consiste à étudier les interrelations entre les changements survenus dans les règles depuis la première confrontation intercollégiale en 1869, les mutations opérées dans les stratégies et les transformations caractérisant l'esprit du jeu. L'analyse en termes de diffusion culturelle est validée par le fait que le football constitue un héritage culturel d'Angleterre. Riesman admet qu'au fond, chaque nation et chaque classe aménage à sa façon les joutes sportives. Le football, comme les autres sports, est le fruit d'une culture ou d'une construction historique.

*All these developments are to be seen as part of a configuration that includes changes in coaching, in the training of players, and in the no less essential training of the mass audience. (Riesman, 1966b, p. 243)*

La forme initiale du football remonte au x<sup>e</sup> siècle et procède d'un défi opposant les populations de deux villages. Sa pratique se formalise au fil des siècles, surtout lorsqu'il fait son entrée dans les collèges. En 1823, un certain Ellis, dérogeant aux règles admises, saisit le ballon dans ses mains et court marquer, infraction à l'origine d'une adaptation du sport en sa forme rugby popularisée au cours des années qui suivent à Cambridge. Sa consécration vint avec la formation de la *Rugby Union* en 1871, soit huit ans après la création de la *London Football Association*, qui fédère les clubs fidèles

à l'ancienne pratique. Le style de jeu, lancée par Ellis, déterminera la pratique du football aux États-Unis jusqu'à l'avènement de la passe avant.

Avant la Guerre civile, le football est pratiqué selon de multiples variantes dans des terrains vagues ou dans les cours d'écoles. C'est en passant par Yale et Harvard que le rugby est introduit aux États-Unis; il connaît un tel essor à partir de 1873 qu'il supplante en popularité la forme originale de football. Mais, sans la présence de joueurs expérimentés et rompus aux règlements parfois imprécis qui ont cours en Angleterre, la pratique du rugby est sensiblement modifiée et adaptée au contexte culturel américain. Ainsi, en 1880, est établie la ligne de mêlée qui sépare les attaquants des défenseurs, ce qui non seulement met fin aux mêlées spontanées du rugby mais résout le problème de la mise en jeu légale du ballon, opération confiée au joueur de centre. Deux ans plus tard, on impose le gain d'un nombre précis de verges en un nombre limité d'essais pour conserver l'initiative de l'attaque, ce qui empêche l'équipe menant au tableau de ralentir sciemment le jeu et donc de stimuler l'action par un échange fréquent du ballon entre les deux camps. Dans la foulée, on établit le principe du hors-jeu lorsque un joueur traverse la ligne de mêlée avant la mise en jeu du ballon, ligne établie par la localisation du ballon au sol avant son passage au quart-arrière et non plus de manière aléatoire suivant le mouvement du ballon. On venait dès lors, par ces simples modifications de la pratique originale, de redéfinir l'espace-temps de ce sport.

Une série de facteurs présidèrent selon Riesman à l'adoption de règles nationales distinctes plus formelles qu'en Angleterre. D'une part, les règles étaient conçues là-bas pour une élite selon des variations locales, alors que la pratique intercollégiale ne pouvait souffrir un tel localisme aux États-Unis. D'autre part, le rôle d'intermédiaire tout-puissant du capitaine, essentiel à la pratique anglaise, était court-circuité dans la société américaine d'obédience démocratique. La relation entre le jeu et le public fut également déterminante dans son adaptation aux États-Unis. Ainsi, alors qu'en Angleterre l'élite jouait devant un public d'un statut moindre mais composé de connaisseurs, aux États-Unis un groupe d'étudiants plus bigarrés s'y adonnaient devant un public relativement homogène mais plutôt néophyte. De plus, si les Britanniques sont bons perdants, l'élite ayant comme souci premier d'inculquer l'idéologie du respect des règles aux spectateurs plus que l'apologie du gain, les étudiants américains, n'ayant rien à montrer de spécifiquement édifiant à un public composé de pairs, n'affichent d'autre fin que la victoire, ce qui contribua au renforcement de l'aspect compétitif du sport aux États-Unis. Enfin, alors que des valeurs aristocratiques prévalent en Angleterre, le sport restant fermé à toute restructuration notamment inspirée par l'organisation du travail, en revanche aux États-Unis la pratique, fondée sur des valeurs bourgeoises

et sensible aux bienfaits de la rationalisation, se tourne du côté d'une spécialisation des tâches, de la formation des unités spéciales et de la synchronisation dans le déploiement des joueurs sur le terrain favorisée par les arrêts de jeu fréquents. Si bien que pour Riesman, le rugby pratiqué en Angleterre à la même époque apparaît en comparaison avec le football américain comme une activité préindustrielle.

La stratégie de jeu qui s'impose par la suite, développée par des hommes que Riesman compare aux grands innovateurs industriels (Taylor, Ford, etc.), consiste à créer le bon *momentum*, par le déplacement de certains joueurs de la ligne offensive, et au signal de la mise au jeu à créer une brèche dans la ligne adverse dans un fracas terrible. Si bien qu'en 1905, donnant suite aux récriminations du public exigeant l'adoucissement de la pratique, mais surtout soucieux de restaurer l'esprit sportif et de ne pas cautionner la manifestation extérieure d'une agressivité sans bornes, le président Roosevelt lui-même menace d'interdire le jeu si la violence qui l'accompagne ne s'atténue pas. L'appel est entendu. On permet l'année suivante la passe avant, ce qui ouvre le jeu, diminue la brutalité et fait davantage place à la finesse. À la faveur de l'essor des relations publiques, la popularité du football atteint, à la veille de la Grande Guerre, des seuils inégalés.

La nouvelle génération de joueurs qui joint les rangs du football à partir de 1915 se démarque nettement de ses prédécesseurs. Majoritairement fils de nouveaux immigrants catholiques établis dans le Midwest, leur entrée modifie considérablement l'esprit de jeu. Si autrefois le prestige personnel était limité aux cercles des collèges, dorénavant les médias véhiculent les exploits individuels d'inconnus dont les succès agiront fortement au plan symbolique. Hors de l'enceinte universitaire, où il n'est somme toute qu'un simple jeu et où les idéaux d'Arnold trouvent encore leur place, le football ouvre la voie à des carrières lucratives et devient dès lors un lieu d'ascension sociale et professionnelle. On généralise alors le lancer en spirale du ballon, qui permet d'étendre de beaucoup sa portée. Mais surtout, on introduit dans la stratégie l'élément d'une planification systématique de la conquête du territoire ennemi. Au-delà de la force qui l'a toujours fasciné, le public s'éblouit des nouvelles tactiques dont la valeur repose plus sur la ruse. Le quart-arrière cesse d'improviser et applique les jeux appris à l'entraînement, mettant à profit les plus récentes innovations technologiques. Faisant contrepoids à la couverture médiatique qui insiste le plus souvent sur l'exploit individuel, les plans de matchs s'orientent vers les principes issus des études de Mayo (1933) et cherchent à mettre à profit le travail collectif et le leadership coopératif. À l'évidence, selon Riesman, la formation des clubs de football, des patrouilles militaires et des équipes de travail renvoie au même cadre culturel. Il serait par

contre réducteur selon lui d'affirmer que le football est devenu une simple industrie ou une préparation à l'industrie. Dans la culture américaine, il n'existe pas de ligne de partage claire entre le travail et le jeu, si bien que c'est parfois en adoptant les traits typiques du travail qu'une activité parvient à affirmer le plus fortement son caractère ludique.

Le football a retrouvé dans les médias un peu de sa vocation éducative à travers le travail des commentateurs. Cependant, l'appât du gain, se faisant de plus en plus sentir non seulement chez les joueurs qui apprennent à connaître très tôt leur valeur monnayable, mais aussi chez les book-makers qui organisent le système des paris sur l'issue des matchs, menace l'accomplissement de cette tâche. Ce sport continue par ailleurs de représenter aux yeux de nombreux parents un rempart contre la sexualité débridée des jeunes. Une certaine érotisation entourant le jeu s'est toutefois imposée par la présence d'un nombre croissant de jeunes filles aux matchs, tant chez le public, fait plutôt inusuel, que dans le spectacle qui enrobe le jeu, ce qui tend à invalider cette aptitude. Quoi qu'il en soit, conclut l'auteur, du point de vue de l'intégration, le football semble avoir atteint ses limites à l'intérieur des États-Unis, et si ce sport peut encore servir de voie d'accès à la culture américaine, ce sera auprès d'un public étranger.

\* \* \*

Stone s'interroge au début de son texte sur la signification de la métaphore souvent employée selon laquelle la société équivaut à un jeu organisé à une époque où, selon lui, les jeux traditionnels sont entrés en désuétude, du moins en ce qui concerne les classes moyennes des villes et des banlieues, sans encore être remplacés par de nouveaux. Auparavant, en l'absence d'option éthique, c'est par le travail que les gens obtenaient de la valorisation sociale. Ce n'est qu'à compter des années 1920 que les églises protestantes ont levé leur complète réprobation vis-à-vis du jeu et des paris, à condition que leur pratique soit restreinte et confinée au divertissement. Le risque et le gain restaient l'apanage du travail. Jusqu'à la fin des années 1940, les grands partages prévalaient : travail/jeu, enfant/adulte, homme/femme, maison/usine ou bureau, noble/travailleur, protestant/catholique, nuit/jour, samedi/dimanche. Mais à partir de 1950, avec l'effondrement de la classe de loisir et l'avènement du loisir de masse, ce cloisonnement tend à s'estomper. Il s'avère de plus en plus difficile de séparer radicalement travail et jeu dans un nombre croissant d'activités.

L'histoire du jeu et du sport en Occident s'avère certes ponctuée de grandes compétitions mais également, selon Stone, de nombreuses contestations. En témoigne la critique acerbe de la massification contemporaine du sport, et particulièrement du sport spectacle qui implique sa commercialisation et sa professionnalisation.

Cherchant à connaître l'étendue exacte de l'importance économique du sport professionnel aux États-Unis, Stone constate ainsi que, de 1910 à 1960, la proportion de personnes employées dans le domaine du divertissement, du loisir et des services connexes réunis a doublé mais demeure sous la barre du 1% de la main-d'œuvre totale, les athlètes professionnels ne représentant pour leur part, en 1950, que 0,02% de l'ensemble. De surcroît, la majorité des petites entreprises sportives, généralement établies au niveau local et ayant cessé leurs activités entre 1950 et 1960, le nombre d'athlètes professionnels est passé au cours de cette période de 11 500 à 4 200, soit une diminution de près des deux tiers. En fait, l'impact du sport sur l'économie nationale n'est pas très impressionnant. Au cours de la période 1959-1963, la contribution de tous les divertissements, loisirs et services connexes, cinéma excepté, ne s'élevait annuellement qu'à 0,5% du revenu national. En 1963, alors que 6% de la consommation personnelle étaient destinée aux services récréatifs, seulement 0,12% de cette consommation était alloué aux coûts d'entrée pour les grands événements sportifs. Ce n'est donc pas directement que le sport professionnel a quelque effet sur l'économie, voire ce n'est peut-être pas dans le domaine économique que le sport spectacle a le plus de retombées. L'auteur penche plutôt vers une autre hypothèse. L'intérêt des grandes fortunes pour l'acquisition des clubs professionnels de sport ne viendrait pas d'espoirs de profits immédiats et substantiels, mais plutôt de la visibilité sociale qu'une telle propriété apporte vu sa grande publicité rattachée à la couverture médiatique.

Stone note un trait fort particulier à ce domaine. Contrairement aux autres industries, le sport présente une figure pyramidale inversée, où la majorité des personnes qui y travaillent à titre de vendeurs de la marchandise produite occupent le sommet, engagées dans l'administration, la promotion et les services associés, et où une faible minorité d'individus produisent effectivement la marchandise, soit les athlètes sur le terrain. Considérant le nombre très restreint d'athlètes qui parviennent à percer jusque dans les ligues majeures, il estime par ailleurs que l'idée que le sport soit le principal canal de mobilité sociale pour les personnes démunies et les membres des groupes ethniques est un mythe.

C'est sans doute dans les dépenses connexes que l'importance économique du sport spectacle s'accroît. La preuve en est la quantité de journaux qui lui sont consacrés et la part disproportionnée vis-à-vis des autres industries qu'occupent les nouvelles sportives à la radio comme à la télévision. Les revenus mirobolants associés au sport doivent donc être liés aux commanditaires et bénéficier aux industries de deuxième ligne. Considérant qu'aucune étude exhaustive n'a été menée sur la fonction du sport dans la consommation de la population, Stone entérine l'idée voulant que l'intérêt pour les pages sportives dans les journaux vienne d'une

recherche de continuité dans les nouvelles à saveur sociale, c'est-à-dire celles à travers lesquelles les membres de la société communiquent entre eux et sentent qu'ils forment un tout. À ses yeux, les sports sont aux États-Unis plus qu'une diversion des affaires publiques. Ils sont une force sociale unificatrice et un rempart vis-à-vis de la confusion émanant de la complexité de la société caractérisée non seulement par une différenciation poussée au plan des rôles économiques, mais également par une diversité unique de ses composantes sociodémographiques. Ce n'est pas uniquement à l'échelle du club que le sport opère cette convergence des intérêts ranimant le sentiment de la communauté, mais à l'échelle de l'ensemble de la société vis-à-vis de laquelle il agit comme un ciment ou une synthèse des différences, cette fonction ne pouvant être assumée qu'à travers une médiatisation de masse.

L'auteur se demande toutefois comment un sport organisé de plus en plus en spectacle peut demeurer digne et continuer à attirer l'attention des foules. Selon lui, tous les sports professionnels sont affectés par les principes antinomiques du jeu et du spectacle. Car, de la même manière que le spectacle tend à détruire le jeu et ses règles, le jeu tend à fuir les feux du spectacle. Ces deux domaines sont opposés par nature. Le spectacle est planifié et suit un cours calculé alors que le jeu reste toujours imprévisible.

Se penchant en terminant sur le fait curieux voulant que le sport professionnel reste considéré comme un jeu, Stone élabore sa propre hypothèse. Selon lui, la démocratisation des sports a confiné l'amateurisme à ses derniers retranchements, de sorte que les sports qui étaient autrefois du travail, telles la chasse ou la pêche, pratiquées par des amateurs, ne sont jamais joués, alors que les sports qui n'ont jamais été associés à une fonction laborieuse, tels le baseball ou le football, sont toujours joués bien que les individus s'y engagent en professionnels.

#### **4.4.4 Brohm : l'aliénation du sport de haute compétition**

D'inspiration freudo-marxiste, en rupture avec la gauche inféodée au stalinisme, la critique radicale du sport s'articule en France autour des travaux du professeur d'éducation physique Jean-Marie Brohm (né en 1940). Dans sa *Sociologie politique du sport*, publiée en 1976, ouvrage qui condense des thèses élaborées par l'auteur depuis 1964 dans la revue *Partisans*, le sport de compétition est abordé dans une perspective militante par deux voies complémentaires : sa genèse et sa structure ainsi que ses fonctions sociales. Brohm souligne particulièrement la liaison entre l'institution sportive et le capitalisme industriel, le rôle idéologique de la soumission à son appareil bureaucratique, l'aspect répressif de l'encadrement sportif sous les régimes dictatoriaux, la fonction mystificatrice d'un certain discours sur le sport,

enfin les effets aliénants d'un spectacle sportif purement axé sur le profit et la manipulation médiatique. En 1972 et 1976, il accuse l'Olympisme d'être une œuvre du capitalisme, du militarisme et de l'impérialisme. La revue *Quel Corps ?*, fondée en 1975 et dont il est l'un des piliers, lui sert de voie pour dénoncer la violence, le dopage, les scandales financiers et les trucages, ainsi que pour appeler au boycott du Mondial de football tenu en Argentine, en 1978, soumise au fascisme de généraux, de même qu'au boycott des jeux Olympiques de Moscou en 1980, pour négation des droits démocratiques élémentaires, répression des opposants et oppression des minorités.

L'auteur propose dans la première partie de l'ouvrage sa lecture de l'histoire de l'institution sportive. Les structures et le fonctionnement du système sportif moderne sont traversés, dans la société industrielle capitaliste, par le principe de rendement. L'avènement du sport de compétition dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle repose sur le système des paris et prend la forme d'une course mesurée contre des obstacles qui favorise et autorise les exploits. L'institution sportive édicte selon Brohm une série de directives: elle établit les règles de la pratique de sports donnés et sanctionne les écarts; elle organise des compétitions ouvertes et homologue les records officiels. Elle constitue par là un modèle d'intégration internationale sur le plan politique. L'administration mondiale de la pratique sportive, érigée sur une hiérarchie stricte à l'instar du capitalisme industriel, est accaparée par les fédérations dont elle tire son principal financement.

Brohm propose de considérer le sport comme un appareil idéologique d'État complémentaire aux appareils répressifs que sont l'armée, la police et la justice. Quatre éléments militent selon lui en ce sens. D'abord, l'effet premier du sport est de maintenir l'ordre établi et de consolider la domination de classe. C'est pourquoi les caractéristiques de l'institution sportive dépendent de la forme politique du régime. Puis, son approche auprès de la jeunesse, à travers un enrobage éducatif et cérémonial d'où est occultée l'idéologie bourgeoise qui la sous-tend, est foncièrement trompeuse. Ensuite, son double discours rattaché à sa diffusion dans les médias où le sport renvoie tour à tour à la consécration du *fair-play* et aux plus grandes tricheries, à l'effacement du «je» et au triomphe individuel, au développement intégral de l'être humain et à l'entraînement surspécialisé, à son accessibilité à tous alors que très peu sont associés à de grandes réussites, au progrès de l'humanité prenant plutôt la figure du chauvinisme national. Enfin, le sport opère un travail conjoint avec l'école, lieu privilégié de reproduction des inégalités sociales.

Concrètement, Brohm perçoit une homologie structurelle entre la concurrence marchande et le sport de compétition. Le fondement des deux dynamiques repose en effet sur la confrontation qui, issue de la conception libérale des intérêts économiques, investit toutes les relations sociales. Il

remarque qu'à l'instar du travail, posé comme marchandise dans un système d'échange et dont la valeur est mesurée par le temps abstrait de l'horloge et du chronomètre, le rendement sportif se caractérise par une même perspective d'efficacité se mesurant par une plus grande production dans un même temps de travail, ou par la réduction du temps exigé pour accomplir une même tâche.

Le système sportif est donc lié structurellement dès son apparition, puis dans son développement et ses contradictions, aux catégories du mode de production capitaliste. Si bien que trois principes animent le sport de compétition à l'instar du capitalisme industriel : la performance maximale, la concurrence et l'égalité des chances. On assiste alors, dans le cadre d'un espace-temps donné, à la division du travail et à la spécialisation. Un ensemble de facultés est retiré au corps pour le destiner à des opérations réduites mais optimales. Le record représente la courbe des plus-values sportives qui nécessite comme base d'amélioration continue l'existence d'un rendement suffisamment élevé pour favoriser l'exploit. De sorte que tout record a de la valeur. Il a même une fonction d'étalon dans le système puisqu'il permet tant la thésaurisation que la mesure et sert de moyen d'échange et de communication. Comme l'exemple du taylorisme l'a montré, le sport précède l'organisation scientifique du travail et en fournit un cadre référentiel. Il est lié au monde technique du fait qu'il est lui-même une technique.

Sur le plan du droit, le domaine sportif implique le même sujet juridique que le capitalisme. En fait, le sujet sportif dérive et prolonge le code civil et le droit commercial dans la constitution d'un système superstructurel. On a affaire à un sujet échangiste dans une situation d'égalité formelle, un sujet libre dont la volonté est inscrite dans la marchandise, la valeur d'échange, le travail abstrait et le sujet juridique caractérisant la production marchande capitaliste. La compétition sportive dicte la valeur des individus puisqu'elle pose les sujets sportifs en situation de concurrence. Elle équivaut à un système d'évaluation qui permet de prendre la mesure de la valeur. Le sport est le lieu de la consécration de l'idée de promotion sociale et d'ascension dans la hiérarchie, même si dans les faits seuls de rares cas y parviennent. Il est donc le microcosme de la démocratie bourgeoise. Enfin, le club peut être considéré comme la cellule démocratique de base du sujet sportif, le sport s'organisant suivant les principes de l'associationnisme bourgeois.

L'auteur s'attache en seconde partie de son volume à décrire les fonctions sociales de l'institution sportive. L'usage du concept de fonction renvoie, selon lui, à la notion de besoin relative à quatre ordres de préoccupations : économique, politique, social et idéologique, qu'il se propose d'aborder successivement.

La fonction économique de l'institution sportive est inscrite au cœur de son organisation et a pour fondement la compétition et le profit. Le statut juridique du sportif est d'emblée pénétré par les principes marchands. Rapidement, le sport est devenu un secteur du monde des affaires, une sphère de placements financiers structurée par la recherche de profits. Dès sa naissance en Angleterre, le sport est indissociable d'un système de paris (bulle de spéculation, identification d'exploits à de grandes firmes qui se payent des écuries) et d'une professionnalisation (marché de la main-d'œuvre sportive). Dès lors qu'il s'adresse à un large public et qu'il peut compter sur une visibilité médiatique accrue, comme aux États-Unis dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il prend la forme d'un spectacle de masse entièrement traversé par la logique économique. En témoignent les jeux Olympiques modernes qui, dès leur rétablissement, furent annexés à des foires commerciales.

Malgré l'affirmation d'apolitisme rattachée à l'idéologie sportive et à la volonté affirmée de ses dirigeants, le sport de compétition se voit dans la pratique étroitement associé avec l'État et mêlé à des enjeux d'ordre politique. Il intervient, au plan de la politique interne, par ses fonctions intégratives en appelant l'adhésion des classes populaires et de l'ensemble de la jeunesse à une soumission volontaire vis-à-vis d'une discipline qui prépare d'abord au travail et à la guerre, qui mobilise les énergies révoltées et les détourne de l'activité politique, qui dicte les moments d'asservissement et d'hystérie contribuant à la dépersonnification. Au plan de la politique externe, le sport joue un rôle double dans la concurrence que se livrent les États, puisqu'il exacerbe le sentiment national mais rend possible le rapprochement international. Dans ce procès de consolidation des régimes politiques, où le sport canalise le conflit de classes interne vers l'expression d'un orgueil national, les athlètes font fonction d'émissaires ou d'ambassadeurs des nations, voire pour les Occidentaux, de la civilisation.

La troisième grande fonction assumée par l'institution sportive se rattache au plan mythologique où les symboles répondent aux préoccupations relatives aux contradictions sociales et politiques, aux déchirures culturelles et idéologiques de même qu'aux antagonismes de classes. Brohm conçoit ainsi le fonctionnement ritualisé de l'arbitrage, la mise en scène de la douleur caractérisant le dépassement de soi, l'attention sans cesse portée sur l'exploit, les cérémonies sportives de masse aux forts relents militaires et autoritaires (défilés sous les couleurs, parades, décorations), le sport-spectacle mass médiatisé qui provoque la fusion des foules avec leurs idoles.

Enfin, l'auteur insiste sur la fonction de représentation des champions sportifs, considérés comme la clef de voûte du système puisque l'on peut remonter toute l'histoire d'une discipline sportive par la seule mention de

ses champions successifs et que chaque discipline est appliquée à produire un nouveau champion. Ceux-ci sont le fruit de l'application de découvertes scientifiques, dont l'apport consiste à faire reculer les limites, et projettent une image du corps ajusté à la technologie. Puisque leurs exploits ou leurs talents parlent pour eux, les champions sont des porte-parole de prestige tant pour le club que pour l'entreprise et l'État. Les champions sont garants de la valeur du sport. Véritables dieux du stade, ils sont les héros des temps modernes, surtout auprès des jeunes.

En somme, alors que les autorités sportives présentent la violence, le dopage ou la tricherie comme dysfonctionnements passagers d'un ensemble profondément caractérisé par le respect des règles et de l'être humain, le pacifisme et l'apolitisme, Brohm estime au contraire que ces problèmes sont constitutifs de la structure sportive, de la même manière que les abus du capitalisme en sont d'emblée partie prenante. Son analyse engage ainsi un procès de démythification de la logique sportive en apportant, pour chacune des contributions positives alléguées, sa contrepartie négative et cachée. Le parcours de l'auteur l'a donc mené sur trois axes théoriques et fait aboutir sur trois ordres de conviction. Son questionnement rattaché à la pensée marxiste l'amène d'abord à poser l'équivalence de l'institution sportive et de la société industrielle capitaliste. Puis, sa réflexion, d'inspiration freudienne, tournant autour du thème de l'aliénation lui fait concevoir le sportif comme une machine dont l'activité est foncièrement répressive. Enfin, son analyse en termes de mystification l'entraîne vers la reformulation d'un slogan connu de Marx: «Le sport est l'opium du peuple.» Livrant l'idéal révolutionnaire qui l'anime, Brohm conclut son pamphlet en affirmant que, considérant l'intrication organique de l'institution sportive avec les régimes économiques et politiques, on ne peut réformer le sport sans simultanément réformer les fondements économiques et politiques de la société qui le produit.

#### **4.4.5 Elias: sportification et procès de civilisation**

Élaborées à partir des années 1960, les recherches de Norbert Elias et de son collègue Eric Dunning portent l'ambition double d'une sociogenèse du sport et d'une psychosociologie des activités sportives. S'interrogeant sur le genre de société où acteurs et spectateurs apprécient des compétitions physiques entre individus ou équipes, avec les tensions et les excitations qu'elles emportent sans pourtant que le sang coule et que les adversaires se blessent gravement, les auteurs ont la conviction qu'une meilleure compréhension du sport est la clé de cette connaissance. C'est à cette tâche qu'ils s'appliquent en publiant en 1986 leur ouvrage *Sport et civilisation: la violence maîtrisée*.

De l'avis des auteurs, les situations critiques poussant les individus à agir sous excitation, notamment en public, sont devenues moins fréquentes dans les sociétés industrielles que dans d'autres types de société, ce qui laisse croire que l'organisation sociale favorisant l'autocontrôle y est davantage accentuée, les passions plus contenues et les débordements émotifs moins courants. Elias et Dunning postulent alors que les activités sportives constituent dans ces sociétés une enclave où la manifestation publique d'une excitation modérée reçoit l'approbation. Ils parlent même, empruntant la terminologie à Tonniès, de communautés de loisir s'instituant au sein des sociétés.

Du point de vue de sa genèse, le sport moderne s'est opposé à un ensemble de traits culturels. Ainsi, vis-à-vis des grandes célébrations traditionnelles, il n'a ni fonction rituelle ni finalité festive. Par ailleurs, le sport exerce vis-à-vis des clivages sociaux une action neutralisante en postulant en amont l'égalité formelle des chances des concurrents et en se fondant en aval sur une hiérarchie de performances individuelles. La spécificité du sport moderne, qui suit la même trajectoire historique que l'adoucissement des mœurs observé par Elias depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, se résume donc à quelques grands éléments : l'abaissement du degré de violence permis dans la mise en jeu des corps, l'existence de règles écrites et uniformes codifiant les pratiques, l'autonomisation du jeu et de son spectacle à travers l'aménagement d'espaces-temps spécifiques.

C'est dans l'Angleterre du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle que les auteurs repèrent la première émergence d'une configuration sociale qui imposent, dans l'exercice d'activités au sein desquelles se libèrent affects et pulsions, comme la chasse au renard, la boxe ou le football, le refus de la violence dangereuse, le contrôle de soi et le respect d'interdits contraignants. Elias propose le concept de « sportification » pour décrire le processus de transformation, lent et non planifié, d'un passe-temps en un sport. L'Angleterre se serait montrée particulièrement favorable à l'émergence d'un tel processus puisque, au terme des guerres intestines qui l'affligèrent au XVII<sup>e</sup> siècle, il y apparut, outre la monopolisation de la violence physique par l'État, un certain équilibre sur le plan des factions de la classe dominante, composée de la vieille aristocratie et de la gentry ou nouvelle aristocratie. Cette dynamique se solda par une forme inusitée de gouvernement parlementaire qui permit une course électorale acharnée mais pacifique, du fait que le *fair-play* ne menaçait pas foncièrement les intérêts de classe, pouvant de surcroît se généraliser à toutes les formes de compétitions, tant politiques qu'économiques et sportives. Ainsi, le procès de sportification n'est possible que dans les sociétés où les tensions politiques ont une forme réglée et pacifique, où les groupes qui luttent pour le pouvoir admettent leur égalité de chances en tant qu'acteurs obéissant à des règles

communément acceptées. La condition de l'éclosion d'une excitation émotionnelle provoquée par la pratique et le spectacle sportif résiderait donc dans la généralisation d'un mode d'exercice du pouvoir, c'est-à-dire d'un modèle d'affrontement et d'un équilibre des tensions qui fait incorporer par les individus un très fort contrôle de leurs affects.

Si la France a vécu son avancée sur le plan du procès de civilisation, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, autour de la suprématie incontestée du roi et de la subtilité de sa vie de cour, où la noblesse de Versailles l'emportait en honneur et en pouvoir sur la noblesse de la campagne, la situation fut tout autre un siècle plus tard en Angleterre. Ainsi, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les interminables luttes entre les monarques d'un côté et l'aristocratie terrienne et la bourgeoisie citadine de l'autre aboutirent à une situation où les couches supérieures, noblesse et gentry, étaient devenues égales en puissance, voire supérieures, au roi et à la cour. De là, au moins trois conséquences importantes selon les auteurs. D'abord, l'équilibre des forces en présence favorisa l'établissement d'un cadre parlementaire où la dynamique d'opposition réglée n'est pas sans rappeler une joute sportive. Puis, la provenance aussi bien rurale qu'urbaine des factions composant l'aristocratie foncière a eu pour effet d'y faire cohabiter l'esprit de la campagne, le plein air, les plaisirs simples et frustrés avec l'esprit de la ville, la vie de salon et les plaisirs complexes et subtils, ce qui engendra sur le plan des passe-temps, qui bientôt deviendront de véritables sports, un croisement singulier où le cricket côtoie la boxe, le football le billard. Enfin, dans la mesure où les gentlemen s'étaient affranchis du pouvoir absolu du monarque, ils pouvaient former à loisir des associations et articuler leur vie culturelle autour de clubs. D'ailleurs, notent les auteurs, ce sera à travers l'élargissement des activités de ces clubs que les règles codifiant les pratiques sportives s'unifieront et se généraliseront à des territoires toujours plus vastes, de la commune à la nation, puis à l'empire.

L'histoire de chaque sport est à la base l'histoire de la constitution d'un corps de règlements de plus en plus détaillé et précis qui impose à maturité un code unique à des manières de jouer ou de s'affronter. Mais par-delà le fait que des règles uniformes en viennent progressivement à remplacer des usages locaux, le sport se distingue par l'institution d'un droit spécifique d'arbitrage ou de gestion parallèle au droit commun. Ce que ces réglementations produisent du point de vue de la pratique, ce sont, d'une part, la réduction du niveau de violence tolérable dans les affrontements physiques et, d'autre part, le développement d'une éthique où la loyauté s'inscrit dans un cadre de respect des règles, quelle que soit l'issue de l'affrontement. C'est à travers la codification stricte que les jeux sportifs s'autonomisent vis-à-vis des joueurs et des usages locaux. Cette autonomie augmente au fur et à mesure que les organismes de surveillance, à un

niveau plus élevé d'intégration, prennent le contrôle du jeu comme c'est le cas dans des associations nationales puis internationales.

Elias et Dunning abordent de manière connexe la violence manifestée par les supporters. Celle-ci doit être comprise comme une moindre valorisation sociale et une moindre capacité à l'autocontrainte des pulsions chez une partie de la population qui, par sa situation d'exclusion, n'a pas atteint le stade du processus de civilisation qui caractérise la plus grande partie de la population des sociétés industrielles du XX<sup>e</sup> siècle. La violence la moins contenue viendrait ainsi des segments de la population qui, écartés des positions clés de la structure sociale, prétendent pourtant légitimement avoir droit aux bénéfices du développement social.

Permettre la satisfaction du besoin de plaisir chez l'homme, en particulier du plaisir qui équilibre le contrôle des sentiments dans la vie de non-loisir, est, à mon sens, l'une des fonctions fondamentales que les sociétés humaines doivent remplir. (Elias, 1994, p. 80) [...] En d'autres termes, une société qui n'offre pas à ses membres, et surtout aux jeunes, suffisamment d'occasions d'éprouver l'excitation agréable d'une lutte qui peut, mais pas nécessairement, engager la force physique et l'adresse, risque de rendre excessivement morne l'existence de ses citoyens; une telle société, en fait, ne fournit pas assez de correctifs complémentaires aux tensions peu excitantes de la routine de la vie sociale. (Elias, 1994, p. 78)

#### 4.5 THÉMATIQUES PRIVILÉGIÉES ET DÉFINITION DU «SPORT»

Bon nombre de thèmes ressortent du travail des auteurs examinés. Nous entendons toutefois limiter la discussion aux trois thématiques qui nous ont paru les plus cruciales, en cernant dans chaque cas les points de vue respectifs de tous ces auteurs afin d'en montrer le caractère transversal et l'écho spécifique qu'elles reçoivent selon l'approche sociologique retenue. Puis, nous inspirant de la teneur de ces thématiques ainsi que des dimensions soulignées par les auteurs dans leur propre conception de l'objet sportif, nous proposerons une définition du «sport».

##### 1. *L'avènement du sport dans les sociétés différenciées*

Tous les auteurs recensés insistent sur l'émergence du sport dans la société industrielle, où la vie présente un degré élevé de rationalisation économique et politique se traduisant par une organisation bureaucratique et une division poussée du travail qui prolonge les chaînes d'interdépendance

entre les individus. Les thèses convergent vers l'idée que là où le procès du travail fait l'objet d'une forte différenciation, peu importe l'orientation politique du régime, il s'accompagne d'une atomisation minant le caractère solidaire et identitaire de l'ensemble social, phénomène qui trouve dans le sport un lieu privilégié de reconstruction de la communauté et de renforcement du sentiment d'appartenance.

L'analyse de Coubertin met en évidence le fait que la formation de l'être humain dans les démocraties industrielles, qui ne s'adresse plus uniquement à une élite mais appelle un processus appliqué à la masse, doit à la fois préparer l'individu à un contexte où il doit faire preuve d'initiative, d'acharnement, de polyvalence, de performance, et offrir un exutoire au stress qui accompagne un tel processus de lutte continue. La reconstruction morale que le sport est censé alimenter repose sur une participation économique et politique active qui requiert une préparation adéquate en termes d'aptitudes physiques et d'état d'esprit. Concilier ces deux aspects chez le pratiquant par une pédagogie adaptée le prédispose à affronter les combats de la vie, même les plus périlleux, sous un mode ludique à partir des meilleures dispositions morales et sociales, les *sportsmen* représentant des modèles de combativité et d'abnégation.

Risse perçoit que l'organisation sportive contribue à la reconstruction de communautés là où la société différenciée n'a laissé que des individus isolés distribués selon des tâches complémentaires mais parcellisées. Les communautés sportives ont ceci de particulier qu'elles ne regroupent que des individus partageant d'emblée les mêmes intérêts, rassemblant le plus souvent des gens d'un même sexe, issus d'un même groupe d'âge et d'une même catégorie socioéconomique, ce qui les distingue nettement des communautés historiques prémodernes. C'est donc le mode associatif qui est privilégié comme type d'organisation, la formule club se généralisant à partir de l'exemple des sociétés libérales où un tel droit est antérieur à l'organisation sportive.

Le sport opère sans nul doute une action unificatrice, selon Riesman et Stone, dans une société où la différenciation n'a pas uniquement trait au milieu professionnel, mais également à la diversité culturelle. Considérant dans ce cadre qu'il faut plus que permettre l'association des individus selon leurs goûts et leurs intérêts, les deux auteurs constatent le rôle central joué par les médias de masse dans la construction d'émotions communes propices à l'affirmation d'un sentiment d'appartenance à l'ensemble social.

Pour Brohm, l'homologie des processus sportif et industriel est posée en référence au partage d'une même matrice. Dans les deux cas, le déroulement des activités s'organise autour de la compétition, qui

constitue le rapport phénoménal dominant. À l'instar du mode de production capitaliste, le système sportif comporte la confrontation d'unités de base (individus, clubs, équipes, nations) autour d'une même tâche à accomplir. Il implique l'objectivation dans la mesure des résultats, c'est-à-dire un classement suivant les valeurs relatives, qui se traduit par une hiérarchie à partir de laquelle on déduit les rétributions, honneurs et mérite. La concurrence marchande équivaut à la concurrence sportive et la forme marchandise à la forme sportive.

Enfin, pour Elias et Dunning, les sociétés industrielles se caractérisent par une organisation sociale régentée où prime un fort conformisme commandant le refoulement des passions, de sorte que rares sont les situations où les individus s'autorisent un haut niveau d'effusion. Les auteurs postulent en fait que dans le but de permettre l'expression des tensions issues de la routine quotidienne rattachée à un degré élevé de planification et de refoulement, les sociétés différenciées ménagent des occasions où la manifestation publique d'une excitation modérée reçoit l'approbation, au premier rang desquelles se situent les activités sportives.

## *2. La dynamique sportive et les rapports de classes*

Schématiquement, la pratique sportive est, sur le plan historique, d'abord l'apanage de la noblesse qui, au Moyen Âge, s'y voue dans le cadre de joutes et de tournois selon les qualités propres de l'institution de la chevalerie. Puis, à partir de la Renaissance, l'aristocratie reconfigure les jeux populaires sous une forme compétitive et met à l'avant-plan les valeurs courtoises. Ensuite, dans le sillon des révolutions anglaise et française et selon le rythme de son ascension sociale, la bourgeoisie transpose les sports aristocratiques dans le cadre de son système de valeurs fondé non plus sur le rang et le sang, mais sur le mérite. Enfin, avec la démocratisation du sport à compter du XIX<sup>e</sup> siècle, qui s'accompagne du professionnalisme et met un terme à l'amateurisme conçu comme défense de classe, les masses investissent le domaine par une pratique élargie à tous les segments de la population au fur et à mesure de leur reconnaissance sociale sans cependant altérer les valeurs bourgeoises d'effort et de discipline qui l'animent. On peut ainsi associer à l'institution sportive une dynamique différentielle de classes, privilégiant chacune certaines formes d'activités, fondées sur une échelle de valeurs qui en déterminent leur dignité relative. Mais on peut également constater, selon une tendance contraire, que le sport a un effet déculturant, tant auprès des classes que des nations, en ce qu'il soumet ses pratiquants au culte strict du rendement. Convergeant vers des performances comparées issues de défis dont les modalités sont convenues, le sport fait jouer l'efficacité sous une certaine contrainte, dynamique conduisant à l'innovation continue qui tourne le dos à toutes les

traditions, et s'avère productrice de techniques inédites dont la seule sanction se trouve dans le résultat de l'affrontement, menant ainsi à l'indifférenciation sociale et culturelle.

Coubertin se fait promoteur d'une pédagogie sportive qui prend dans la cité des hommes la figure du gymnase antique, lieu privilégié d'apprentissage des principes d'une triple fusion : d'objets, puisque le sport, l'hygiène, la science et l'art s'y trouvent mêlés; de générations, puisque adolescents, adultes et vieillards s'y côtoient; de classes, puisque le théoricien et le praticien, l'homme de science et l'homme de lettres, l'homme politique et le simple citoyen s'y coudoient. L'idéal sportif que promeut Coubertin emporte les conflits de classes et se solde par une union d'esprit et de corps.

Risse hiérarchise les pratiques sportives selon l'appartenance de classes non en ce qu'elles sont irrémédiablement opposées mais parce qu'elles rendent compte d'expériences de vie différentes selon le niveau d'entrave à l'expression de la personnalité que provoque une soumission plus ou moins prononcée à la mécanisation rencontrée dans le travail. Les sports sont donc de type aristocratique lorsqu'ils sont le fait des individus affranchis de la condition salariale et de type populaire lorsqu'ils sont le fait des individus enchaînés à la production. Il souligne l'ambiguïté de la situation des membres de la classe intermédiaire, soit la bourgeoisie, qui disposent d'une certaine capacité à s'affirmer personnellement au travail mais qui continuent de s'identifier aux valeurs du travail. Divisée au plan sportif, la bourgeoisie trouve dans la banlieue, espace intermédiaire entre le campagne et la ville accueillant respectivement les sports nobles et ignobles, le terrain propice à la pratique graduée d'activités sportives, du type populaire jusqu'au type aristocratique, selon la capacité financière de ses pratiquants.

C'est par la voie de leur professionnalisation, ouverte par l'ampleur de leur médiatisation, que les membres des classes défavorisées et des communautés ethniques ont pu, selon Riesman et Stone, faire des sports un lieu de carrières lucratives et d'ascension sociale, phénomène dont l'expansion reste toutefois assez limitée. Cette perspective, empruntant au concept de mobilité sociale, est la seule pouvant rendre compte de la dynamique du sport et des classes dans une contrée où la prédominance des valeurs démocratiques détourne d'emblée d'une pratique marquée par une hiérarchie rigide puisqu'elle accorde sa préférence au mérite.

L'analyse des structures et des rapports sociaux impliqués dans le sport amène Brohm à considérer l'institution sportive comme appareil idéologique d'État, au même titre que la religion, la famille, l'école et la culture, orienté par les objectifs stratégiques de classe. Les appareils idéologiques d'État se distinguent des appareils répressifs d'État (l'armée,

la police et la justice), exclusivement rattachés à la puissance publique, en ce que leur fonctionnement émane également du domaine privé. Intégré aux politiques officielles, le sport entre dans la dynamique de domination de classe, contribuant par conséquent à la reproduction élargie des rapports de production. Brohm souligne de surcroît la liaison entre le caporalisme sportif de la jeunesse et la politique de contrôle social impulsée par la bourgeoisie, les effets aliénant des spectacles sportifs en tant que véhicule de l'idéologie dominante et le rôle conservateur de la diversion sportive en tant qu'opium du peuple.

Pour Elias et Dunning, le sport exerce vis-à-vis des conflits de classes une action neutralisante puisque sa dynamique démocratisante met face à face dans des conditions d'égalité formelle des concurrents individuels qui ne représentent qu'eux-mêmes. Plus fondamentalement, le procès de sportification n'est, selon eux, envisageable que dans les sociétés qui ont trouvé des formes de règlement pacifique aux tensions politiques qui les traversent, où les groupes aspirant au pouvoir acceptent un cadre légal ménageant pour tous des possibilités équivalentes. Ils laissent malgré tout entendre l'existence d'une dynamique opposant deux catégories de population lorsqu'ils abordent le phénomène de la violence manifestée par les supporters en évoquant leur marginalisation vis-à-vis des leviers sociaux et des avancées du procès de civilisation. Les auteurs analysent toutefois moins ces sursauts d'agressivité en termes de lutte de classes que comme l'expression d'une prétention légitime aux bénéfices du développement social.

### *3. L'expérience sportive et la réalisation de soi*

Ne serait-ce que parce qu'il constitue une activité choisie par l'individu, le sport interfère avec l'actualisation du sujet, généralement pour la favoriser mais parfois aussi pour la compromettre. La forme compétitive des activités sportives peut en effet renforcer la confiance en soi et l'attitude positive ou, à l'inverse, conduire à un sentiment d'échec. L'encadrement du sportif par une équipe d'entraîneurs peut favoriser des performances optimales, mais également faire de l'athlète un rouage d'une machine qui en vient pratiquement à l'ignorer. La vénération par les foules et les médias peut flatter l'ego, mais la critique acerbe et parfois injuste mène à l'amertume et au cynisme.

Chez Coubertin, le thème de la réalisation de soi, tout teinté d'optimisme, en ce que l'expérience sportive est principalement régie par l'athlète qui se donne lui-même ses propres buts et progresse à son rythme, est mis en rapport avec les besoins sociaux. Si le sport fait l'objet d'une telle apologie, c'est aussi qu'il met à la disposition de la société des individus vigoureux, combattifs et résignés, susceptibles de contribuer de diverses manières au développement collectif ainsi qu'à la défense victorieuse de la nation.

Partant d'une analyse en termes de rationalisation, Risse considère que si l'expérience sportive est celle d'une communauté retrouvée, et donc d'une affirmation identitaire, elle se voit en revanche soumise au double contrôle qu'exercent sur les athlètes les équipes d'entraîneurs et la bureaucratie sportive. Dans le premier cas, les sportifs sont astreints à un ensemble de prescriptions techniques qui leur dictent non seulement des exercices préparatoires, mais également leur alimentation, assortie au besoin de surplus hormonaux et vitaminiques, la forme de leurs délassements quotidiens et jusqu'au rythme de leurs pratiques sexuelles. Dans le second cas, ils sont l'objet de réglementations, d'arbitrages et de sanctions selon des logiques corporatistes qui souvent les dépassent.

Riesman et Stone insistent pour montrer à quel point le sport professionnel, à l'instar du milieu de travail, voire de l'entraînement militaire, est le lieu d'une affirmation personnelle dans la mesure où l'équipe à laquelle appartient le sportif connaît des succès. Les médias peuvent certes faire d'un athlète une vedette nationale, ce qui reste un but toujours recherché par des professionnels dont la valeur sur le marché des joueurs en est majorée, mais la condition concrète de la pratique sportive repose de plus en plus sur le travail d'une équipe, composée d'athlètes, de recruteurs, de soigneurs et d'entraîneurs dont tous se reconnaissent tributaires.

Entièrement subordonné aux stratégies d'expansion du capital financier, objet d'instrumentalisation par les classes dominantes et traversé par une obsession pour la sélection des meilleurs, le sport de haut niveau est, selon Brohm, le lieu d'une ingénierie corporelle qui mutilé physiquement l'athlète et l'aliène mentalement. Assujéti au principe de rendement, le sport de compétition n'est d'aucune manière orienté vers le développement intégral de la personne. Brohm souligne au contraire le rôle répressif de l'entraînement sportif en tant que robotisation de l'existence et colonisation du monde vécu.

Pour Elias, la sportification entraîne à sa suite la transformation de la personnalité, de la sensibilité et de la liberté accordée aux individus, aux athlètes et aux supporters confondus, à mesure que croît l'autocontrainte. Chez le sportif, ce processus ne se traduit pas mécaniquement par des possibilités plus grandes de réalisation de soi, car celui-ci est toujours autant engagé dans sa pratique et s'y adonne avec autant d'ardeur quel que soit le niveau atteint par le processus de civilisation. Là où il bénéficie des retombées du phénomène, c'est dans la diminution des risques réels de blessures graves auxquelles il s'expose, puisque les sports s'avancent toujours plus loin dans le sens du mimétisme des affrontements guerriers.

\* \* \*

Gardant à l'esprit les contenus de sa doctrine constitutive, tenant compte des thématiques issues de la revue de littérature, mais surtout tenant de faire converger tous les éléments apportés par les auteurs pour circonscrire le phénomène, nous pouvons proposer une définition du « sport ». Celle-ci tient donc compte d'une référence à une adhésion volontaire et au respect de règles, à des exercices destinés au perfectionnement du corps, aux performances et à leur mesure, à sa dimension construite ou culturelle, à un rôle libérateur du point de vue des affects et des pulsions ainsi qu'à son côté fusionnel entre les athlètes et les foules. Le sport se définit comme *l'ensemble construit d'activités corporelles volontaires vouées à la compétition devant public, tendues vers le progrès et permettant le relâchement contrôlé des tensions.*

#### 4.6 ENJEUX SOCIAUX CENTRAUX

L'analyse sociologique du sport soulève un certain nombre d'interrogations relativement aux rapports qu'entretient le phénomène sportif avec la société au triple plan de son institutionnalisation, des rapports sociaux qu'il induit et de l'expérience à laquelle il initie. Puisant au corpus recensé et aux thématiques déterminées, il nous semble que l'on peut rapporter ces enjeux à trois questions essentielles tournant autour de l'autonomie politique de l'organisation sportive, de la dynamique de marchandisation qui emporte la pratique sportive et de l'ambivalence des valeurs sur lesquelles le sport repose.

##### *1. Autonomie de l'organisation sportive et emprise des pouvoirs publics*

Depuis qu'il a fait l'objet d'une intégration bureaucratique, à partir des années 1870, le sport se caractérise sur le plan de l'univers associatif par un haut degré d'auto-organisation des activités, les associations définissant des règles écrites s'appliquant à des échelles territoriales croissantes (locale, régionale, nationale, internationale) et comportant leur sens éthique, accompagné d'instances d'arbitrage pour appliquer les sanctions prévues. En marge des institutions scolaires et militaires, où dominait la gymnastique, le sport a requis des aménagements nouveaux qui, à partir de l'urbanisation rapide qui caractérise les pays industrialisés depuis cette époque, exigent des interventions publiques d'envergure. L'importance des financements à leur accorder et le décloisonnement des sports de l'enceinte scolaire vers les terrains municipaux ont donné prise aux pouvoirs publics.

Par ailleurs, l'indépendance des structures organisationnelles du sport international devait lui garantir son autonomie vis-à-vis des intérêts des États-nations, ce qui lui permettait de promouvoir des valeurs humanitaires

et universelles telles la paix et la fraternité. Les États nationaux, libéraux ou non, se sont toutefois montrés soucieux d'orienter le développement des structures sportives, remettant en question la capacité du sport à reformer des communautés autonomes puisque assujettissant son fonctionnement à des intérêts politiques immédiats (Maynaud, 1966). À travers son aide directe et indirecte dans les affaires sportives, passant par des instances officielles tel un ministère ou un secrétariat disposant de budgets dédiés et des mesures fiscales, les pouvoirs publics assument une régulation politique des pratiques sportives souvent au nom de la santé publique, entre autres par l'embrigadement de la jeunesse dans des clubs de tous les niveaux, et par la promotion d'un certain chauvinisme patriotique autour des sportifs les plus performants dans le cadre des compétitions internationales.

## 2. *Marchandisation extensive des activités sportives*

Le débat sur l'amateurisme, qui caractérisa la naissance du sport moderne en Angleterre, avait pour enjeu la défense de classe et l'exigence de pureté et de spiritualité que Coubertin voulait imposer à l'olympisme. Ainsi, la tradition anglaise stipulait que l'on cesse d'être amateur: 1) en touchant un prix en espèces; 2) en se mesurant avec un professionnel; 3) en recevant un salaire; 4) en prenant part à des concours ouverts à tous. Confinée à certains sports, considérés plus dignes non pas tant par leur valeur intrinsèque que par l'origine sociale de ses pratiquants, l'amateurisme cohabita avec le professionnalisme qui accompagne le phénomène de démocratisation, car dans la mesure où on entend ouvrir la pratique sportive à tous les intéressés, et notamment attirer les meilleurs, on doit leur permettre matériellement cette participation.

Outre l'élargissement de l'accessibilité, qui en constitue le versant positif, la professionnalisation du sport a eu trois conséquences dramatiques. Elle a d'abord conduit à un recul des valeurs fondatrices tel le *fair-play*, débouchant sur les problèmes de gains malhonnêtes, de tricherie de toutes sortes et de dopage, et entraîné dans les branches où l'équipement et les conditions d'entraînement sont coûteux l'établissement de chances différentielles de remporter selon les moyens financiers à la disposition; bref, elle a provoqué une rupture avec l'idéal méritocratique. Elle a de plus transformé ce qui était un jeu en un travail, en affublant le sport des scories typiques de tout processus productif. Elle a enfin détourné les compétitions vers le spectacle, les entrepreneurs sportifs et médiatiques étant de connivence particulièrement là où les retombées ne proviennent pas directement des luttes sportives mais des activités connexes. En un mot, la professionnalisation a servi de fondement à l'industrialisation du domaine qui détourne les vertus sportives vers une stricte logique de profit, transformant le monde sportif, dont les athlètes eux-mêmes, en un ensemble de marchandises à vendre aux plus offrants.

### 3. *L'ambiguïté des valeurs promues*

Le message qu'adresse le sport au commun des pratiquants est ambigu. Il ne peut échapper aux valeurs économiques et politiques traversant le sport de haut calibre qui en constitue la référence ultime. En effet, qui peut vraiment croire que, dans le cadre de compétitions où les enjeux idéologiques et financiers sont considérables, l'important est de participer? Le sport ne valorise-t-il pas fondamentalement que la réussite, jetant dans l'ombre tous ceux qui parviennent au mieux à n'être que seconds? N'établit-il pas sans ambages une hiérarchie des valeurs personnelles et culturelles souvent interprétées dans les termes d'un eugénisme social? Et pourtant, son message pédagogique a encore de la portée. Au niveau amateur, il sert de carrefour d'identification aux jeunes gens selon les origines sociales et les préférences de pratiques. Il conserve ses capacités d'éveil corporel, de socialisation, de coopération, de respect d'autrui et de la vie qui viennent s'adosser à celles d'efficacité et de rendement.

## 4.7 CONCLUSION

Considérant l'étendue de son spectre épistémologique et le caractère hybride de ses fondements, la sociologie du sport débouche sur une conceptualisation riche et complexe. La sociologie positive privilégie la perspective qui aborde le sport à partir des besoins de la société, comme le fait Coubertin, sur la base des nouvelles exigences posées par le développement des démocraties industrielles. Conduite par des considérations historiques, elle détermine ses exigences, notamment d'initiative et d'abnégation, à travers l'identification de lois causales et la prospective. Inspirée par les doctrines gymniques de type militaire, elle formule une série de recommandations ayant pour effet de maintenir ou d'accroître la cohésion sociale. D'abord, nécessité d'une reconstruction tant morale que physique de la jeunesse à travers le développement de la capacité de réalisation de prouesses physiques dans un état de sereine détermination. Puis, projet de réconciliation des couches sociales à travers l'aménagement de lieux d'exercices corporels indifférents à l'origine des individus qui les fréquentent. Enfin, imprégnation d'un sentiment religieux et insistance sur l'articulation du sport autour d'un véritable culte dont le spectacle inspire les foules. Dans tous les cas, un intermédiaire s'impose entre les membres de la société, soit la puissance publique, appelée à structurer et à soutenir le projet pédagogique sous-jacent. On peut isoler un certain nombre d'interrogations types émanant de cette approche: Quelle place occupe le sport dans la structure sociale? En quoi se distingue-t-il des autres institutions? Comment l'institution sportive assume-t-elle les différentes fonctions qu'on lui prête? Par quelles voies le sport peut-il promouvoir ou renforcer les

valeurs, les normes et les rôles sociaux? L'égalité de la distribution des équipements sportifs est-elle assurée dans l'espace géographique et social?

La sociologie dialectique du sport, telle qu'elle fut développée dans le système de contradictions du capitalisme circonscrit par Marx et dont le travail de Brohm procure une bonne illustration, fait de son objet le lieu de l'exploitation et de l'aliénation éhontées des athlètes et des masses. L'approche oscille, un peu comme celle de la sociologie critique, entre la description d'une positivité dont on peut retracer l'histoire, soit l'émergence et la consolidation de l'institution sportive dans la société capitaliste anglaise, et la prise en considération des stratégies de domination mises en œuvre par les classes régnautes, exercée sous le contrôle de l'État, à des moments précis de l'histoire. Elle diffère toutefois de l'approche critique en ce que, de nature prophétique bien plus que tragique, elle pointe du côté du renversement des procès à l'œuvre et de l'endiguement de la domination de classe. L'analyse engage à la destruction du système sportif participant de la même matrice que le système capitaliste: apologie du rendement par la mesure des performances et l'identification des conditions de leur accroissement, dynamique de compétition éliminant rapidement les moins performants et confortant une certaine élite, idéologie mystificatrice faisant paraître bénéfique et naturelle ce qui, en réalité, est néfaste et arbitraire, marchandisation tous azimuts imposant l'étalon argent et déshumanisant la pratique. Les interrogations types mises de l'avant par cette approche sont les suivantes: Par quelles modalités le sport participe-t-il de l'exploitation? Comment sert-il les intérêts de la classe dominante et contribue-t-il au mécanisme d'une hégémonie culturelle? En quoi peut-il servir de support aux idéologies et aux représentations sociales (identité collective, figures de héros, faits mythiques)? Par quelles voies parvient-il à détourner la jeunesse de l'action révolutionnaire et de la lucidité de classe?

La sociologie critique du sport s'attache au fondement et à la figure des comportements sportifs collectifs et brosse un tableau hiérarchisé des pratiques sportives conçues en relation avec les places aménagées par la structure de production dans un contexte historique donné. Comme en témoigne l'œuvre de Risse, elle s'intéresse aux valeurs qui guident le comportement des acteurs et réfléchit aux effets de différenciation sociale et culturelle des sports à partir de leurs caractéristiques propres et des dispositions culturelles des pratiquants. Elle s'intéresse à l'expérience des sujets en tant que rattachés à des entités sociales intermédiaires entre l'individu atomisé et la société comme totalité qui ne forment pas des classes telles que posées dans l'approche dialectique, mais des communautés caractérisées par le partage de valeurs rattachées à la similitude des situations vécues. En ce sens, elle ne procède pas de la pure détermination de causalités historiques, bien qu'elle postule le caractère déterminant de

l'infrastructure économique, ou de la systématisation des implications logiques qui animent l'individu, bien qu'elle affirme le caractère moteur des valeurs et des représentations des sujets. L'analyse en termes de stratification qu'elle met de l'avant pour saisir la dynamique sportive dans les sociétés industrielles permet la détermination d'une multitude de positions du sujet définissant autant d'attitudes statutaires envers le sport : la différenciation sociale, fondée sur des conditions matérielles de participation, s'opérant dans le monde démocratique entre les sports de riches et les sports de pauvres, la ségrégation raciale, particulièrement aux États-Unis, et sexuelle, surtout dans le monde libéral. Les interrogations types que l'on rencontre dans cette approche sont les suivantes : Quelles valeurs et quelles situations dans l'appareil productif président à la pratique de tel ou tel sport ? Comment les membres des minorités (sexe, classe, ethnie) peuvent-ils utiliser le sport pour construire ou renforcer leur identité, acquérir un plus grand pouvoir ou parvenir à influencer davantage la société ? Comment le sport restreint-il ou promeut-il le changement socioculturel ?

La sociologie figurative place le sport au centre d'un triple procès, de différenciation au plan économique, d'intégration au plan politique, et de civilisation au plan culturel. Entrevoyant dans le procès de sportification des modifications dans la structure de la société, des mœurs et de la personnalité, Elias estime d'un côté que la vie sociale se rapporte à des processus d'interdépendance et d'interaction où prime l'égalisation formelle des statuts individuels qui neutralise les conflits de classes ; d'un autre côté, à l'encontre d'une vision structuro-fonctionnaliste où les processus se réduisent à des états, reléguant le changement à quelque chose d'externe vis-à-vis de la société, il perçoit la contrainte mutuelle et celle exercée sur soi-même comme la pierre angulaire de la dynamique sociale. La compétition physique entre adversaires dans le cadre d'une régulation stricte vient non seulement placer des affrontements guerriers sous un mode mimétique qui a pour effet d'éviter de mettre véritablement la vie des participants en danger, mais également favoriser chez les spectateurs le relâchement salutaire des tensions dans des sociétés où les effusions autorisées sont rares et où la sublimation est généralisée. Les interrogations traversant cette approche sont les suivantes : Quelles conditions président à l'introduction d'un processus de sportification dans une société donnée ? Comment les athlètes et les spectateurs gèrent-ils leur émotions ? Comment le sport parvient-il à contenir l'agressivité et à réduire les tensions individuelles et sociales ? Comment les règles régissant les pratiques sportives parviennent-elles à préserver l'effet cathartique recherché tout en diminuant la violence concrètement manifestée ?

La psychosociologie du sport s'intéresse aux résultats utiles des pratiques sportives pour l'individu comme pour la société. Délaissant les

considérations historiques et son domaine de causalités, elle s'attache plutôt aux implications directes des rapports interindividuels en tant qu'ils sont guidés par des représentations subjectives et des valeurs culturelles qui font en sorte que le sport reste considéré comme un jeu malgré le fait qu'il soit intégré, à titre d'activité rémunérée, à une industrie. Riesman et Stone concluent à l'unisson que si le sport présente des possibilités de promotion et d'ascension individuelles inédites, attribuables à sa professionnalisation et à la méritocratie qui l'accompagne, et qui, en accordant à chacun sa chance, détruit à la base toute dynamique de conflit de classes, son apport le plus fécond réside dans le rapprochement des individus par ailleurs différenciés dans le processus de production et dans l'unification de la diversité ethnoculturelle qui caractérise la société américaine. D'ailleurs dans la pratique, le sport est tout autant le lieu de l'affirmation individuelle, fruit d'un talent personnel, que les médias exploitent afin de créer des symboles unificateurs, que de l'expérience sociale, fruit du travail de l'équipe et de la mise en commun des compétences. Les interrogations types relevant de cette approche sont les suivantes: Comment la pratique sportive transforme-t-elle le pratiquant physiquement, psychologiquement et moralement? De quelle manière la perception de soi affecte-t-elle les performances sportives? Quel rôle le sport joue-t-il dans la mobilité sociale? Comment le sport comme institution et industrie culturelle interagit-il avec les autres institutions et industries?

**TABLEAU 14**  
**Spectre épistémologique, interrogations types, thématiques et enjeux sociaux de la sociologie du sport**

<b>Types de sociologie selon le point de vue épistémologique (représentants)</b>				
Positive (Coubertin)	Dialectique (Brohm)	Critique (Risse)	Figurative (Elias)	Psychosociale (Reisman et Stone)
<b>Interrogations types</b>				
<p>Quelle place occupe le sport dans la structure sociale? En quoi se distingue-t-il des autres institutions? Comment l'institution sportive assume-t-elle les différentes fonctions qu'on lui prête?</p> <p>Par quelles voies le sport peut-il promouvoir ou renforcer les normes et les rôles sociaux?</p> <p>L'égalité de la distribution des équipements sportifs est-elle assurée dans l'espace géographique et social?</p>	<p>Par quelles modalités le sport participe-t-il de l'exploitation? Comment sert-il les intérêts de la classe dominante et contribue-t-il au mécanisme d'une hégémonie culturelle? En quoi peut-il servir de support aux idéologies? Par quelles voies parvient-il à détourner la jeunesse de l'action révolutionnaire?</p>	<p>Quelles valeurs et quelles situations dans l'appareil productif président à la pratique de tel ou tel sport? Comment les membres des minorités (sexe, classe, ethnie) peuvent-ils utiliser le sport pour construire ou renforcer leur identité, acquérir un plus grand pouvoir ou parvenir à influencer davantage la société? Comment le sport restreint-il ou promeut-il le changement socio-culturel?</p>	<p>Quelles conditions président à l'introduction d'un processus de sportification dans une société donnée? Comment les athlètes et les spectateurs gèrent-ils leurs émotions? Comment le sport parvient-il à réduire les tensions individuelles et sociales? Comment les règles régissant les pratiques sportives parviennent-elles à préserver l'effet cathartique recherché tout en diminuant la violence concrètement manifestée?</p>	<p>Comment la pratique sportive transforme-t-elle le pratiquant physiquement, psychologiquement et moralement? De quelle manière la perception de soi affecte-t-elle les performances sportives? Quel rôle le sport joue-t-il dans la mobilité sociale? Comment le sport comme institution et industrie culturelle interagit-il avec les autres institutions et industries?</p>
<p><b>Thématiques privilégiées</b></p> <p>L'avènement du sport dans la société différenciée La dynamique du sport et des rapports de classes L'expérience sportive et la réalisation de soi</p>	<p><b>Enjeux sociaux soulevés</b></p>	<p><b>Enjeux sociaux soulevés</b></p>	<p>Autonomie politique de l'organisation sportive Marchandisation extensive des activités sportives Ambiguïté des valeurs promues</p>	

## FONDEMENT D'UNE SOCIOLOGIE GÉNÉRALE DU TEMPS HORS TRAVAIL

L'analyse sociologique du temps libre, du loisir, du jeu et du sport, telle qu'en fait foi la littérature, se bute à un problème de cohérence épistémologique. De cette incohérence résulte une confusion dans l'emploi des notions et des catégories, et, plus globalement, une difficulté manifeste à valider l'étude de ces objets à l'intérieur même de la discipline. Nous étant attaqués de front à ce problème en procédant à une reconfiguration épistémologique des recherches concernées selon des axes clairs et bien enracinés dans la tradition sociologique, nous résumons, dans la première partie du présent chapitre, la démarche entreprise et les résultats obtenus, après avoir présenté le projet d'ensemble articulé autour de l'élaboration d'une sociologie générale du temps hors travail. L'idée de sociologie générale recouvre en fait les trois conceptions clés de la sociologie selon Aron (1983) et Mills (1983, p. 9), alors que le domaine du temps hors travail rassemble des objets de différente nature mais qui ont en commun de s'affirmer en contrepartie des impératifs du travail productif. Ainsi, le volume et les principales qualités du temps libre, à titre de phénomène social global, sont appréhendés comme des produits de la dynamique sociale générale. La délimitation de systèmes de pratiques et de leur procès d'institutionnalisation est réalisée par l'analyse du loisir, conçu comme ensemble différencié de comportements types. Enfin, la compréhension de la conduite

de l'acteur est abordée par l'étude du jeu, admis comme activité liée à la représentation subjective guidant l'action. À l'intersection de ces trois niveaux d'analyse, le sport fait l'objet de considérations le présentant tour à tour comme phénomène social global, système de pratiques différenciées et rapport cognitif du sujet à lui-même.

La seconde partie du chapitre est consacrée à l'examen succinct de trois problématiques transversales au domaine du temps hors travail, centrées sur les thèmes de l'éducation, de la culture et de l'éventualité du travail comme activité ludique, ainsi qu'à l'identification de trois points de jonction autour du statut du temps, du jeu et des acteurs.

## 5.1 LA SOCIOLOGIE GÉNÉRALE

L'approche que nous privilégions dans l'étude du temps libre, du loisir, du jeu et du sport est générale non seulement au sens où elle définit son champ d'investigation par la totalité des objets rencontrés dans la littérature, formant le domaine du temps hors travail, mais surtout parce qu'elle embrasse toutes les formes d'interrogation que l'on rencontre dans la tradition sociologique.

La sociologie générale épouse ainsi trois types distincts de démarche. D'abord, celle par laquelle on interroge le fonctionnement d'une société sur le plan normatif, s'intéressant aux modalités par lesquelles sont produites collectivement et reproduites individuellement les règles régissant l'ordre qui y est en vigueur et guidant son développement. On se situe par là sur le terrain de l'utopie. Puis, celle consistant à scruter les rapports conflictuels entre les acteurs sociaux, définis comme des groupes divisés sur les plans de leurs valeurs et de leurs intérêts selon la place qu'ils occupent dans le procès de production et le sort qui leur est réservé dans la distribution du produit du travail. On entre alors dans la sphère de l'idéologie. Enfin, celle suivant laquelle on appréhende les significations que les membres individuels de la société prêtent à leurs actions selon les systèmes d'interprétation en vigueur. On s'établit ainsi dans le domaine de la représentation subjective.

Le triptyque normes/utopie, valeurs/idéologie et significations/représentation recouvre les formes d'investigation constitutives de la tradition sociologique. C'est pourquoi une entreprise de recherche tenant compte de ces trois niveaux de questionnement peut être qualifiée de sociologie générale. Malgré l'évidente difficulté à allier ces trois modes d'interrogation, vu les différentes postures d'analyse que cette démarche d'ensemble implique, il nous a néanmoins semblé opportun d'orienter ainsi notre réflexion car elle permet un ordonnancement plus satisfaisant

et une meilleure compréhension des objets étudiés. Ainsi, le temps libre, le loisir et le jeu sont respectivement circonscrits par la voie de l'utopie, de l'idéologie et de la représentation subjective, tandis que le sport, par son caractère hybride, est appréhendé selon les trois directions réunies.

## **5.2 LE CONCEPT DE TEMPS HORS TRAVAIL**

L'expression de temps hors travail n'apparaît pas dans la littérature consultée. Le recours à ce concept vient du fait qu'il nous paraît pertinent de rassembler à l'intérieur d'un même domaine des objets dont le propre est justement de s'inscrire négativement par rapport au domaine délimité par le travail. En effet, que l'on parle de temps libre, de loisir, de jeu ou de sport, une propriété commune est inférée et définie par opposition à des caractéristiques propres au travail, notamment la sujétion à l'autorité sociale qui y règne, la contrainte qui y a cours relativement à l'exercice d'un pouvoir hiérarchique et l'incapacité relative d'initiative personnelle. Ainsi, dans le premier cas, il est purement question de temps, de son affectation ou de sa libération par rapport au travail productif, distinguant alors le temps de travail et le temps libre, celui-ci désignant ainsi la période durant laquelle les individus ne sont pas sommés de contribuer directement au procès de production. Dans le deuxième cas, il est question d'activités selon qu'elles ont pour finalité un revenu ou une dépense, peu importe leur niveau, plaçant alors dos à dos le travail professionnel et le loisir, celui-ci désignant le type d'activités non guidé du point de vue de l'individu par la perspective d'une rémunération. Dans le troisième cas, il est question du sentiment accompagnant la réalisation d'une pratique selon qu'elle est ressentie ou non par l'individu comme une contrainte, opposant le sentiment de nécessité rattaché au travail à celui de liberté lié au jeu, celui-ci désignant toute pratique initiée selon la volonté de l'individu. Enfin, dans le cas du sport, tous ces rapports peuvent être impliqués, selon le plan de l'analyse, suivant que les exercices sportifs répondent ou non à une activité sociale productive, à un objectif personnel de rentabilité et à un sentiment de contrainte.

## **5.3 LE SPECTRE DES APPROCHES SOCIOLOGIQUES DU TEMPS HORS TRAVAIL**

L'analyse sociologique du temps libre, du loisir, du jeu et du sport est contemporaine de l'institutionnalisation de la sociologie elle-même, terme par lequel nous entendons l'incorporation de la discipline dans l'enseignement universitaire et la diffusion des recherches entreprises dans des revues

nationales et internationales. Elle remonte donc au moment où les écoles sociologiques définissent leur programme d'étude selon des orientations nationales, soit entre 1880 et 1920. Ainsi, les textes fondateurs de la sociologie du temps hors travail, soit ceux de Lafargue (1883), de Veblen (1899), de Groos (1898) et de Coubertin (1912 et 1919), sont non seulement produits à la même époque que les œuvres maîtresses de Durkheim, de Weber et de Cooley, mais établissent de plus avec elles des filiations directes au plan épistémologique. Loin de pouvoir se réduire à un appendice tardif de la sociologie générale, la sociologie du temps hors travail plonge ses racines dans le socle même de la discipline.

Chacune des sociologies sous-jacentes à celle plus générale du temps hors travail a connu une évolution spécifique et a atteint un niveau d'institutionnalisation variable. Ainsi, la sociologie du temps libre s'est imposée de manière un peu diffuse à partir des années 1960 en s'appuyant davantage sur l'analyse de résultats d'enquêtes empiriques portant sur les budgets-temps et de statistiques nationales concernant les dépenses des ménages que sur la formation d'un organisme de recherche international ou la publication de revues consacrées, sous les traits de la sociologie des temps sociaux. La sociologie du loisir s'est structurée définitivement au milieu des années 1970, dans la foulée de la création du Comité de recherche sur le loisir de l'Association internationale de sociologie et du lancement des revues d'envergure internationale *Loisir et Société* (1978) et *Leisure Studies Journal* (1982). La sociologie du jeu, dans la mesure où on l'associe à l'étude de la récréation telle qu'elle s'est affirmée aux États-Unis, s'est constituée tôt mais à cette échelle réduite, soit dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, dans le sillon des travaux d'un réseau de chercheurs affiliés à la *Playground Association of America* (1906). Enfin, la sociologie du sport s'est résolument implantée à la suite de la mise en place du Comité de recherche sur la sociologie du sport (1966), aussi rattaché à l'Association internationale de sociologie, responsable de l'*International Review of Sport Sociology*. La première convention de la *North American Society for the Sociology of Sport* s'est tenue en 1980, soit quatre ans après le lancement de la revue trimestrielle *Sociology of Sport Journal*, alors que la Société française de sociologie du sport voyait le jour en 1983.

### 5.3.1 L'enracinement épistémologique

L'enracinement épistémologique des études du temps hors travail répond à un ordre de préoccupation double. Il s'agit à la fois de surmonter les difficultés notées par de nombreux auteurs quant à la teneur sociologique et à la validité scientifique de ce domaine, et de reconfigurer l'ensemble de ces recherches de manière à constituer une sociologie générale. Rappelons que les difficultés signalées ont trait à la confusion dans l'usage des notions

et des catégories, à la délimitation imprécise des champs de recherche, à l'aspect rudimentaire des méthodes employées souvent sans conjonction avec la théorie, à la redondance des thèmes abordés, à l'absence de perspectives historiques ainsi qu'au recours trop fréquent à des concepts plus subjectivistes.

Nous avons donc dégagé des filiations épistémologiques directes entre l'analyse du temps libre, du loisir, du jeu et du sport et les directions prises par les trois grandes écoles sociologiques. À l'école française, dont la figure de proue est Durkheim, est rattachée la sociologie du temps libre. La perspective holiste adoptée dans le sillon de la physique sociale, héritière du positivisme, caractérise en effet l'entreprise de Lafargue et de ses successeurs, soucieux de répondre à des exigences de solidarité sociale jusque dans le temps libre. Celui-ci se définit comme le temps libéré du travail social par les gains de productivité à l'intérieur duquel la justice et la cohésion sociales sont recherchées par l'application de politiques et d'autres mesures égalitaires tels la redistribution de la richesse et l'accès à la culture commune dont prioritairement à l'éducation.

À l'école allemande, construite autour des travaux de Weber, est rattachée la sociologie du loisir. La perspective relativiste adoptée dans la tradition de l'économie politique, héritière de la philosophie de l'histoire, caractérise le point de vue de Veblen et de ses continuateurs, appliqués à rendre compte de modes culturels de consommation définissant la sphère du loisir. Celui-ci se voit alors circonscrit comme l'ensemble des pratiques différenciées de mise en valeur des richesses accumulées s'incarnant dans des modèles de dépenses, prenant tantôt la forme de l'ostentation, de la consommation de masse et de l'abstinence héritée de la tradition.

À l'école américaine, érigée autour des orientations définies par Cooley, est rattachée la sociologie du jeu. La perspective atomistique adoptée dans la foulée de la psychologie sociale, héritière du pragmatisme, caractérise l'œuvre de Groos et de ses successeurs, tournés vers les vertus affirmatives, pour le sujet, et socialisantes, au plan des rapports intersubjectifs, de l'activité ludique. Le jeu est alors appréhendé comme le domaine des activités choisies exigeant la mobilisation de toutes les facultés dans le respect de règles auxquelles l'individu s'adonne pour en tirer du plaisir, appelant toutefois, pour que cette quête de plaisir reste compatible avec l'intérêt de tous, une juste adéquation de la compétition et de la coopération.

À l'intersection de ces trois écoles s'ouvre le domaine de la sociologie du sport comme en témoignent les réflexions de Coubertin, de Risse, de Riesman et de Stone. Les idées de foyer de stimulation d'émotions collectives, de pratiques hiérarchisées selon des modèles culturels et d'effort personnel exécuté en vue d'un dépassement s'y entremêlent bel et bien.

Le sport fait de surcroît l'objet de deux formes de problématisation additionnelles incarnées par le matérialisme historique et la sociologie figurative. S'insérant entre les conceptions holiste et relativiste, les théories de Marx, amalgamées à celle de Freud, ont donné naissance à la théorie critique du sport, portée à son plus haut niveau par Brohm et caractérisée par une dénonciation virulente des phénomènes d'exploitation et d'aliénation. Intercalée entre les conceptions relativiste et atomistique, l'approche d'Elias, puisant plus franchement aux thèses freudiennes, a conduit à l'élaboration du concept de sportification décrivant l'adoucissement progressif des mœurs et l'accroissement de l'autocontrôle, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, comme aspects centraux du processus de civilisation particulièrement manifestes dans le sport.

**TABLEAU 15**  
**Spectre épistémologique de la sociologie du temps**  
**hors travail selon ses différents objets**

<b>Types d'objets privilégiés selon les traditions sociologiques</b> <b>(figures emblématiques)</b>				
Sociologie positive (Durkheim)		Sociologie critique (Weber)		Psychosociologie (Cooley)
Temps libre		Loisir		Jeu
<b>Types de sociologie abordant l'objet sportif</b> <b>(figures emblématiques)</b>				
Positive	Dialectique (Marx)	Critique	Figurative (Elias)	Psychosociale

### 5.3.2 Les sources doctrinales

Dans la dynamique d'emprunts conceptuels qui caractérise l'avancement des sciences, il nous a semblé important de cerner les doctrines avec lesquelles les approches sociologiques du temps hors travail tissent des liens privilégiés en retraçant leur histoire depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'aspect normatif rattaché à la problématisation du temps libre, lui donnant son caractère projectif, nous a ainsi conduits à dresser une histoire de la pensée utopique conçue comme projet de reconstruction de la société. Nous avons alors distingué quatre bases distinctes sur lesquelles se sont élaborés les projets utopiques selon le caractère dominant attribué à l'être humain, leur fondement propre et le lieu typique de leur expression. Considérant l'être humain essentiellement comme un agent économique et

accordant la primauté au bonheur collectif, Owen et Cabet proposent une organisation raisonnée du travail en usine. Concevant plutôt l'être humain comme un agent politique et tentant de concilier le bonheur avec la liberté, Bellamy et Wells admettent les droits politiques comme partie prenante de la pratique gouvernementale. Posant l'être humain davantage comme agent culturel et attribuant la primauté à la liberté individuelle, Wiener et Rushkoff encouragent la participation culturelle à travers les réseaux de communication. Enfin, définissant l'être humain comme un être de passions et exaltant une liberté frugale, Fourier et Morris fondent leur utopie sur l'activité créatrice dont le domaine privilégié est l'art.

Il s'avère également instructif de prendre acte des positions prises par ces auteurs relativement au processus d'industrialisation, qui repose sur les deux piliers que sont la centralisation des décisions et l'innovation technique, et de la forme corrélative que prend le temps libre dans leurs projets. Owen et Cabet acceptent la centralisation des décisions induite par l'industrialisation, malgré le caractère prescriptif des activités qui s'étend jusque dans le temps libre, et adoptent envers les innovations techniques une ouverture béate. Bellamy et Wells endossent l'idéal de l'innovation technique mais posent des limites à l'étendue de la centralisation, faisant de l'usage discrétionnaire du temps libre la récompense d'un travail aliénant. Wiener et Rushkoff expriment un refus catégorique vis-à-vis de la centralisation décisionnelle tout en considérant l'innovation technique comme une donnée naturelle, position qui renverse le rapport entre le travail et le temps libre à la faveur de ce dernier. Fourier et Morris s'inscrivent en faux tant avec la centralisation qu'avec les innovations techniques et estiment que le travail créateur intègre les valeurs que l'on prête au temps libre.

L'étude de la pensée utopique, permettant de suivre la recherche d'un nouvel ordre social et spatial au cours des deux derniers siècles, nous procure un cadre historique par rapport auquel on peut adosser les positions des sociologues du temps libre. Les projets considérés placent invariablement, à partir de normes de conduite et d'aménagement, l'organisation sociale de la production comme condition préalable à l'avènement du temps libre et font état d'un souci mathématique relativement à la contribution de chacun des membres de la communauté au labeur collectif et à la distribution subséquente des richesses produites de manière à garantir l'épanouissement social des individus et à renforcer le sentiment collectif.

Le choc des intérêts et des valeurs lié à la problématisation du loisir, se traduisant par une hiérarchisation de types de consommation, nous a par ailleurs incités à retracer l'histoire de l'économie politique conçue comme réflexion sur les prétentions légitimes des groupes constitutifs de la société aux produits du travail. Nous avons alors pu constater avec

Smith et Ricardo que l'économie politique classique, obnubilée par la production, ne ménage aucune place au loisir en ne s'intéressant pas véritablement à la consommation individuelle. Cet état de fait change avec l'avènement du marginalisme, à partir des années 1860 et dont les travaux de Jevons illustrent bien l'orientation. En effet, l'accent de l'analyse se déplace de la production vers l'échange, de la rareté à l'utilité, de la valeur objective à la valeur subjective, situant le sujet économique au cœur de calculs sur les variations de plaisir et de peine qu'entraînent ses choix de consommation. La stratification sociale change de configuration et cesse de prendre uniquement assise sur les agents économiques (propriétaires fonciers, entrepreneurs et prolétaires) pour faire place aux regroupements statutaires des individus selon leur capacité de dépense et leurs préférences marquées envers certains types de produits et de services. La théorie générale de Keynes, élaborée au cours des années 1930, opère la synthèse des deux approches précédentes en ce qu'elle appréhende l'individu tant comme producteur que comme consommateur. Cette conciliation entraîne le nivellement des conditions qui a pour effet d'accroître l'importance relative du groupe statutaire intermédiaire (les classes moyennes). Trente ans plus tard, Galbraith constate que cette voie non seulement conforte la condition salariale mais mène de plus au conditionnement des besoins et à l'homogénéisation des choix de consommation. Le néolibéralisme, tel que nous le dépeint Rifkin, rompt à partir des années 1970 avec cette logique et polarise à nouveau les intérêts des groupes statutaires, voire réhabilite la structure liée au procès de production, mais en accordant une place privilégiée aux investisseurs.

L'étude de l'économie politique fournit la base chronologique sur laquelle on peut rabattre les perspectives défendues par les sociologues du loisir. Elle nous renseigne en effet sur la dynamique consommatoire, répartissant les individus selon une hiérarchie établie à partir de leurs préférences culturelles et de leurs capacités de dépense, en tissant des liens plus ou moins étroits avec la sphère de la production et les différentes positions d'agents qu'elle ménage, maillage qui sert de trame de fond à la sociologie du loisir.

La considération entourant la représentation subjective propre à la problématisation du jeu, lui donnant son caractère introspectif, nous a ainsi entraîné du côté de l'histoire de la pédagogie active, conçue comme entreprise de réforme de la pédagogie traditionnelle axée davantage sur la matière à transmettre que sur le sujet apprenant. Nous avons constaté que, de Pestalozzi à Freinet, en passant par Fröbel, Dewey, Montessori et Neill, la pédagogie active est dominée depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle par une seule et même thèse. En effet, tous les réformateurs de la pédagogie stipulent que le développement humain doit, pour atteindre ses plus

hautes aspirations, s'opérer dans un cadre égalitaire, s'accompagner d'une présence discrète du pédagogue, faisant office de guide plus que de maître, et tabler sur la pratique d'activités ludiques. L'étude de cette source doctrinale nous renseigne sur le fondement de l'approche des sociologues du jeu pour qui toute activité sociale part de l'individu, de ses expériences et de ses intérêts, et que, si une supervision s'avère nécessaire afin de garantir la compatibilité du jeu avec l'intérêt général, elle doit être la moins contraignante possible.

L'aspect normatif de l'organisation sociale, chargé d'assurer sa richesse et sa cohésion, le choc des intérêts et des valeurs autour de l'acquisition des produits du travail ainsi que la représentation du sujet relativement à l'aspect volontaire de sa pratique, ensemble constitutif de la problématisation synthétique du sport, ont appelé l'élaboration d'une histoire en trois volets de la gymnastique. La gymnastique militaire s'articule autour d'une préoccupation politique rattachée à l'idéal du citoyen-soldat. De Jahn à Mérand, en passant par Demenÿ, elle promeut des exercices physiques performants qu'elle inscrit dans des lieux situés au cœur de la cité avec pour but de renforcer la communauté. La gymnastique médicale est porteuse d'une dynamique culturelle oscillant entre un pôle rééducatif et un pôle esthétique, tributaire de l'idéal d'un physique supérieur. De Ling à Le Boulch, en passant par Hébert, elle met de l'avant des exercices thérapeutiques avec pour mission de rétablir le fonctionnement physiologique et de sculpter le corps selon des canons admis, préférablement dans un milieu naturel. Enfin, la gymnastique éducative propose un développement intégral de la personne, avec l'idéal de mettre le corps au service de la vertu. De Gutsmuths à Parlebas, en passant par Baden-Powell, elle encourage, d'abord dans les cours d'école et les parcs, la pratique d'exercices alliant aptitudes physiques et intellectuelles sans autre but que d'atteindre à l'harmonie des facultés humaines.

L'étude de la gymnastique dessine l'arrière-fond historique sur lequel s'appuient les postulats des sociologues du sport. Trois périodes ponctuent l'évolution de la doctrine gymnique selon les paradigmes dominants. Alors que prime le paradigme biomécanique (1800-1869), le sport n'est encore qu'une application de la pédagogie active. Puis, alors que s'impose le paradigme bioénergétique (1870-1969), il est soumis aux mêmes considérations que la gymnastique, à savoir que l'effort physique ne repose pas tant sur l'ossature et les articulations que sur les capacités respiratoires et la production d'énergie. Il en est de même pour la période récente (débutée en 1970), où, à l'instar de la gymnastique, le sport est défini dans les termes du paradigme bioinformatif, où la qualité de l'effort se mesure à la gestion des informations traitées par l'organisme.

**TABEAU 16**  
**Synthèse historique des sources doctrinales des sociologies**  
**du temps libre, du loisir, du jeu et du sport**

	<b>Temps libre</b>	<b>Loisir</b>	<b>Jeu</b>	<b>Sport</b>
	Pensée utopique	Économie politique	Pédagogie active	Gymnastique
1800-1869	Socialisme autoritaire <i>Owen, Cabet</i>	Classique <i>Smith, Ricardo (Marx)</i>	<i>Pestalozzi, Fröbel</i>	Biomécanique <i>Jahn, Ling, Gutsmuths</i>
1870-1969	Socialisme libéral	Marginalisme		Bioénergétique
1870-1929	<i>Bellamy, Wells</i>	<i>Jevons</i>	<i>Dewey, Montessori,</i>	<i>Demenj, Hébert, Baden-Powell</i>
1930-1969	<i>Wiener</i>	Keynésianisme <i>Keynes, Galbraith</i>	<i>Neill</i>	
1970...	Métasocialisme <i>Rushkoff</i>	Néolibéralisme <i>Rifkin</i>	<i>Freinet</i>	Bioinformatique <i>Mérand, Le Boulch, Parlebas</i>
a-historique	Socialisme anarchiste <i>Fourier, Morris</i>			

### 5.3.3 Les corpus et les thématiques privilégiées

Nous avons retenu, pour chacun des quatre domaines étudiés, une série d'auteurs selon trois critères: 1) leur représentativité vis-à-vis des différents domaines, considérant qu'un échantillon de contributions valait mieux qu'une présentation longue et fastidieuse de tous les auteurs répertoriés; 2) l'importance de leurs travaux telle que reconnue dans la littérature; 3) la date de publication de leurs œuvres, dans un souci de présenter un panorama qui couvre le développement de ces domaines tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Le choix des auteurs et le titre de leurs ouvrages sont présentés dans le tableau qui suit.

L'examen des corpus a permis de cerner dans chaque cas trois thématiques privilégiées. Ainsi, le corpus de la sociologie du temps libre met en exergue d'abord le thème de la redistribution de la richesse, qui met à l'épreuve la capacité d'une formation politique à assurer sa cohésion dans une perspective de justice sociale en permettant à tous de bénéficier des fruits du travail socialisé. Puis, le thème de la mise en œuvre d'un projet

**TABEAU 17**  
**Auteurs retenus pour les illustrations de cas**

<b>Sociologies</b>	<b>Temps libre</b>	<b>Loisir</b>	<b>Jeu</b>	<b>Sport</b>
Auteurs (titre et date originale des ouvrages)	Lafargue ( <i>Le droit à la paresse</i> , 1883) Friedmann ( <i>Problèmes humains du machinisme industriel</i> , 1946; <i>Où va le travail humain ?</i> , 1950; <i>Le travail en miettes</i> , 1956) Dumazedier ( <i>Le loisir et la ville</i> , 1966; <i>Société éducative et pouvoir culturel</i> , 1976; <i>Dynamique du changement culturel dans une ville moyenne</i> , 1988) Mothé ( <i>L'utopie du temps libre</i> , 1997; <i>Le temps libre contre la société</i> , 1999)	Veblen ( <i>Théorie de la classe de loisir</i> , 1899) Lundberg ( <i>Leisure: a Suburban Study</i> , 1934) Hoggart ( <i>La culture du pauvre</i> , 1957) Lalive d'Épinay ( <i>Temps libre, culture de masse et culture de classes</i> , 1983)	Groos ( <i>The Play of Man</i> , 1898) Gulick ( <i>A Philosophy of Play</i> , 1920) Huizinga ( <i>Homo ludens</i> , 1938) Caillois ( <i>Les jeux et les hommes</i> , 1958) Cotta ( <i>La société du jeu</i> , 1992)	Coubertin ( <i>Essais de psychologie sportive</i> , 1913; <i>Pédagogie sportive</i> , 1919) Risse ( <i>Sociologie du sport</i> , 1921) Riesman/Stone ( <i>Football in America</i> , 1951; <i>American Sports: Play and Display</i> , 1955) Brohm ( <i>Sociologie politique du sport</i> , 1976) Elias et Dunning ( <i>Sport et civilisation: la violence maîtrisée</i> , 1986)

éducatif, particulièrement destiné aux classes populaires avec pour but non seulement de mettre à jour le connaissances techniques des travailleurs, mais également d'offrir des possibilités d'épanouissement en contrepartie des tâches routinières susceptibles de les abrutir. Enfin, le thème de l'application de politiques culturelles urbaines devant favoriser, sur la base d'une accessibilité financière et géographique aux équipements collectifs (musées, théâtres, bibliothèques, etc.), la participation culturelle la plus large de manière à éviter la multiplication de sous-cultures qui mine le sentiment d'appartenance à une entité supérieure.

Les thèmes issus du corpus constitutif de la sociologie du loisir font état de comportements types fondés, d'une part, sur la position occupée dans la structure de production, selon que les individus se démarquent

par une émancipation vis-à-vis de la condition salariale (rentiers), connaissent une ascension dans le marché du travail ou subissent un certain confinement au bas de l'échelle, et, d'autre part, sur les valorisations culturelles spécifiques du couple travail/loisir. Le type aristocratique, ou rentier, se distingue par l'absence d'opposition entre le travail et le loisir et verse dans l'ostentation. Le type bourgeois, ou haut salarié, met l'accent sur la compensation du travail par le loisir et s'adonne massivement à la consommation. Le type populaire, ou bas salarié, se caractérise par le rejet des attraits prêtés habituellement au travail comme au loisir et leur préfère la tradition qui s'exprime par la maximalisation du temps passé en complicité affective parmi ses proches.

Le corpus retenu pour la sociologie du jeu a pour thèmes des processus. Ainsi, le jeu y est d'abord présenté alternativement comme nécessité de nature et de culture, apparaissant au croisement des pulsions, selon le degré de la croissance individuelle et des exigences morales de la société, si bien que l'activité ludique constitue la voie royale d'accès à la maturité physique et psychologique de même qu'à l'intégration sociale. Le jeu est ensuite placé au centre d'une quête spirituelle prenant les traits d'un processus d'actualisation qui, dans le cadre d'une activité parfois professionnelle mais plus souvent hors du travail, même si dans tous les cas elle ne s'affirme qu'une fois les besoins impérieux satisfaits, engage la volonté du sujet et accorde une place prépondérante à ses initiatives. Enfin, le jeu est posé au cœur d'un procès de structuration des formes culturelles et institutionnelles comme fruits de l'interaction des sujets, en ce que son déroulement repose sur des choix individuels s'opérant dans le respect de règles purement formelles à l'instar du phénomène démocratique, voire civilisationnel.

Il ressort du corpus établi autour de la sociologie du sport des thèmes convergents malgré la diversité des approches. D'abord, celui de l'avènement du sport dans les sociétés différenciées, c'est-à-dire là où on retrouve un degré élevé de rationalisation économique et politique qui se traduit par une organisation bureaucratique et une division poussée du travail qui prolonge les chaînes d'interdépendance entre les individus, comme mode privilégié de reconstruction de communautés d'êtres atomisés. Puis, celui du lien entre la dynamique sportive et les rapports de classes selon deux voies opposées, la première postulant une dynamique différentielle, chaque classe privilégiant ses propres formes d'activités, et la seconde posant au contraire un mouvement uniformisant, en ce sens où le sport soumet tous ses pratiquants au culte strict du rendement. Enfin, le thème de l'expérience sportive comme réalisation ou aliénation de soi, suivant que sa pratique est librement choisie et modulée à la mesure de l'athlète ou qu'elle relève d'un encadrement contraignant visant des performances optimales sans considération pour lui.

### 5.3.4 Les enjeux sociaux soulevés

Cherchant à faire culminer l'ensemble de la matière dans la formulation de problèmes concrets pour chacune des sociologies circonscrites, nous avons ajouté au contenu de ces thématiques l'apport spécifique des sources doctrinales et placé le tout dans son contexte épistémologique pour en dégager les trois principaux enjeux sociaux.

Ainsi d'une part, la sociologie du temps libre débouche sur la question de l'extension du temps libre qui fait problème du fait qu'elle est fonction de l'augmentation de la productivité du travail, ce qui implique que la société manifeste une préférence marquée pour les valeurs qui y sont rattachées, alors que l'augmentation du temps libre favorise l'éclosion de nouvelles valeurs qui nient ses propres conditions de possibilité. D'autre part, les modalités de concrétisation des aspirations de justice sociale et de réalisation d'une égalité de fait vis-à-vis de l'accès au produit du travail, c'est-à-dire au temps libre et aux ressources qui permettent d'en bénéficier, oscillent entre la généralisation de mesures correctrices, de type politique de discrimination positive, qui n'ont qu'un impact sectoriel, de surcroît lent à opérer, et des mesures universalistes, de type revenu de citoyenneté, dont on craint des effets pervers en termes de détournement vis-à-vis des valeurs du travail et d'un repli sur l'individualité. Enfin, notons le problème lié à l'usage asocial du temps libéré du travail qui, s'il apparaît légitime d'en user jusqu'à un certain point de façon discrétionnaire, ne saurait verser dans des activités qui menaceraient l'ordre et la sécurité publique, le lien social et la culture commune.

La sociologie du loisir pose comme premier enjeu la capacité des élites à insuffler des formes dignes de loisir, puisque si, jusque vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'éthique promue par la classe de loisir, d'origine nobiliaire, recouvrait à la fois le dédain du travail et le respect de valeurs élevées, la nouvelle classe de loisir, d'origine bourgeoise, ne parvient pas à témoigner des valeurs autres que matérielles, certes compatibles avec le travail mais qui ne le transcendent pas. Le deuxième enjeu a trait à l'effet inhibiteur que comporte le conformisme issu de la démocratisation du loisir pour le développement culturel, en ce que l'industrialisation du loisir, malgré la profusion du nombre d'activités qui l'accompagne, entraîne la réduction des types d'activités pratiquées. Le dernier enjeu soulevé concerne le caractère évanescent des traits culturels relevant de la tradition sous la poussée de l'urbanisation et du loisir de masse qui menace un héritage séculaire qui a toujours eu pour avantage immédiat, par la proximité et l'entraide qui le caractérisent, de conforter la situation des personnes démunies.

Au nombre des enjeux soulevés par la sociologie du jeu, citons d'abord la nécessité d'assurer la supervision, voire l'animation directe, des pratiques

ludiques qui seule garantit leur contribution positive à la vie sociale. Vient ensuite la question de la nature du jeu dans la société productiviste, considérant que les individus sont soumis à l'appât du gain et que l'emprise des entrepreneurs privés dans ce domaine ne fait pas émerger les valeurs les plus édifiantes. Signalons enfin l'enjeu relatif à l'ambivalence autour du développement du sens de la coopération et de la compétition que consolide le jeu, valeurs toutes deux recherchées mais qui, exacerbées, entraînent des effets pervers.

La sociologie du sport fait de l'autonomie de l'organisation sportive vis-à-vis de l'emprise des pouvoirs publics son premier enjeu, considérant que le haut degré d'auto-organisation caractérisant l'univers associatif, que ce soit au plan des règles, de l'arbitrage et jusqu'à l'administration des sanctions, est paradoxalement le fait de l'intervention gouvernementale, qu'elle prenne la forme de dispositions juridiques et fiscales ou de subventions directes et indirectes à travers le financement et l'aménagement

**TABLEAU 18**  
**Synthèse des thématiques privilégiées et des enjeux sociaux**  
**soulevés par la sociologie du temps hors travail**

<b>Sociologies</b>	<b>Temps libre</b>	<b>Loisir</b>	<b>Jeu</b>	<b>Sport</b>
Thématiques privilégiées	Redistribution de la richesse Éducation populaire Politique culturelle dans l'urbanisme	Ostentation des élites Consommation de masse des classes moyennes Tradition des classes populaires	Jeu entre nature et culture Jeu et quête spirituelle: actualisation par l'engagement volontaire Jeu comme procès d'institutionnalisation	L'avènement du sport dans la société différenciée La dynamique du sport et des rapports de classes L'expérience sportive et la réalisation de soi
Enjeux sociaux soulevés	Conditions de l'extension du temps libre sans compromettre les valeurs dominantes du travail Réalisation d'une égalité de fait Problème lié à l'usage asocial du temps libéré	Capacité des élites à insuffler des formes dignes de loisir Conformisme issu de la démocratisation du loisir Persistance de traits culturels relevant de la tradition	Type d'animation et d'arbitrage des pratiques ludiques Nature du jeu dans la société productiviste Ambivalence autour du développement de la coopération et de la compétition	Autonomie de l'organisation sportive et emprise des pouvoirs publics Marchandisation extensive des activités sportives Ambiguïté des valeurs transmises aux individus

des équipements. La marchandisation extensive des activités sportives constitue le deuxième enjeu, puisque l'expansion de la logique du profit a eu des conséquences importantes que ce soit sur les plans du recul des valeurs fondatrices, dont l'idéal méritocratique, de la transformation de ce qui était un jeu en travail, affublant le sport des scories typiques de tout processus productif, ou du détournement des compétitions vers le spectacle, métamorphosant les athlètes en affiches publicitaires. Le dernier enjeu réside dans l'ambiguïté des valeurs transmises par le sport aux individus qui ne peuvent échapper aux déterminations économiques et politiques qui traversent le sport de haut calibre, selon un diktat de réussite, mais qui continuent de tourner autour du simple fait de participer.

## **5.4 QUELQUES PROBLÉMATIQUES TRANSVERSALES**

La sociologie générale du temps hors travail permet de circonscrire un certain nombre de problématiques qui traversent l'ensemble du domaine et qui, par leur caractère transversal, ne reçoivent qu'un éclairage partiel lorsque saisies par une seule forme de problématisation. Nous avons retenu pour la présente discussion les problématiques relatives aux rapports d'abord entre l'éducation puis entre la culture et le temps hors travail, enfin à l'horizon du travail comme jeu.

### **5.4.1 L'éducation comme acquisition de compétences, distinction culturelle et élévation spirituelle**

Quel que soit l'angle à partir duquel on aborde le domaine du temps hors travail, on observe une référence constante à l'éducation qui se voit chargée différemment de sens selon qu'elle relève d'un problème rattaché à l'analyse du temps libre, du loisir, du jeu ou du sport. Or, il s'avère important de démêler les significations distinctes qu'elle recèle afin de préciser la portée de cette notion dans chaque cas et d'éviter une certaine confusion dans son usage.

L'éducation évoque, dans la sociologie du temps libre, l'élévation intellectuelle souhaitée des catégories inférieures de la population ainsi que la mise à jour des travailleurs au plan des connaissances techniques rendue nécessaire par la rapidité des transformations technologiques, ces deux aspects aspirant à de mêmes finalités, soit d'éviter un décrochage de segments importants de la population vis-à-vis de l'état général de développement de la société toujours en conjonction avec l'état d'avancement des connaissances. C'est donc sous les traits de l'éducation populaire et de l'éducation permanente que nous rencontrons ici la notion d'éducation.

Au cœur de la sociologie du loisir, l'éducation fait l'objet de deux traitements distincts. D'une part, le niveau d'éducation est mis en rapport avec les pratiques de loisir de manière probabiliste, c'est-à-dire que des corrélations d'ordre statistique sont constatées entre niveaux d'éducation et types de loisir (fréquence et spécificité des pratiques). D'autre part, l'éducation, comprise comme réseau accueillant divers programmes d'activités et comme levier social, rôle qu'elle assume dans le système méritocratique, est présentée comme l'institution clé du loisir bourgeois dans la banlieue huppée.

Saisie par la sociologie du jeu, l'éducation fait appel à une qualité spécifique qui caractérise les jeux, soit leur côté spirituel. Les jeux éducatifs sont valorisés en ce qu'ils contribuent à l'éveil mental et au développement de l'esprit, par opposition à l'ensemble beaucoup plus vaste de jeux n'exigeant que des aptitudes physiques ou, pire, condamnant les individus à la régression et à l'infantilisme en ne reposant exclusivement que sur le hasard. En fait, les personnes éduquées sont perçues comme un rempart vis-à-vis de la systématisation des jeux routiniers ou aliénants qui ne commandent aucune imagination et ne font appel à aucun sens critique.

Dans la sociologie du sport, l'éducation fait l'objet d'une triple considération. Il est d'abord convenu que, peu importe le niveau d'habileté physique atteint par un sujet, celui-ci doit parallèlement s'engager dans une activité de mise à jour de ses connaissances techniques considérant que le sport est lui-même une technique qui évolue. Une forte corrélation est ensuite établie entre le niveau d'éducation et la pratique sportive, de même qu'est reconnue la place qu'occupe le sport dans les institutions scolaires à tous les échelons, entretenant avec les activités intellectuelles un effet de renforcement mutuel. Enfin, bon nombre d'activités sportives sont particulièrement valorisées du fait qu'elles ne présentent pas uniquement des défis physiques, mais mettent également à l'épreuve la vivacité d'esprit.

#### **5.4.2 La culture comme politique, système de valeurs et savoir-faire**

La référence à la culture est omniprésente dans l'analyse sociologique du temps hors travail. Mais à y regarder de plus près, on constate qu'elle fait appel à différentes définitions ou dimensions selon le cadre dans lequel elle est problématisée. Si cet objet a donné lieu à d'amples études, on doit tout de même signaler que ces dernières se caractérisent le plus souvent par un usage indifférencié de la notion de culture et conduisent parfois davantage à l'obscurcir qu'à l'éclairer.

Ainsi, lorsqu'elle entre dans l'analyse du temps libre, la culture est définie comme culture commune, héritage partagé par tous les membres

d'une communauté politique. Elle recouvre alors l'ensemble des dispositions et des conduites promues par les autorités en conformité avec certains objectifs sociaux, correspondant à un état de société qui évolue globalement par stades emportant avec eux toutes les composantes de cette société. Tel est le sens à donner à la notion de politique culturelle utilisée en sociologie du temps libre. Elle se traduit par une activité visant l'élévation du niveau général de compétences culturelles en s'assurant, par l'adoption et la mise en œuvre de politiques, que tous les citoyens y ont accès quelle que soit leur origine géographique ou sociale.

La culture dont il est question dans l'analyse du loisir concerne une diversité de systèmes de valeurs et renvoie en fait à des cultures de classes. Elle se caractérise alors par une hiérarchie de modes d'expression spécifiques, qui opère une distinction de goûts, de caractères et d'aspirations, en rapport avec les moyens financiers à la disposition et le genre d'emploi occupé sur le marché du travail. Si trois cultures principales sont mises en exergue, soit la culture élitaire, la culture bourgeoise ou culture de masse et la culture populaire, un nombre beaucoup plus grand de sous-cultures apparaît à mesure que l'on étudie les pratiques de loisir dans le détail, selon l'éventail des caractéristiques sociodémographiques. Ainsi en vient-on à décrire la culture des femmes, des jeunes, des aînés, des membres des communautés ethniques, etc.

L'analyse du jeu confine la culture à une érudition personnelle et à une aptitude relationnelle. Ce sont en effet l'étendue et la profondeur des connaissances ainsi que la capacité relative à les communiquer et à en faire usage dans le cadre des activités ludiques qui déterminent qu'un individu est cultivé ou non. La culture équivaut ici à des savoir-faire.

Encore une fois, l'analyse du sport dresse un tableau plus complexe de l'incidence de la culture dans ce champ. Ainsi, la culture renvoie d'un côté, en tant que culture physique, alternativement à un programme gymnique qui rejoint toute la jeunesse d'une nation puisqu'il est inscrit au cœur d'un projet pédagogique et a pour effet de normaliser le rapport des individus au corps, c'est-à-dire à l'hygiène et à la décence, et à une activité physique qui met le sujet face à lui-même et l'incite à une meilleure connaissance, voire à un dépassement, de soi. D'un autre côté, elle spécifie l'origine sociale des pratiques sportives, d'abord, dans la tradition de l'économie politique, selon qu'elles sont de nature aristocratique, bourgeoise (professionnalisées) ou populaire, puis, à partir de recoupements statistiques entre caractéristiques sociodémographiques et profils d'utilisation, selon qu'elles sont le fait de catégories sociales distinctes : femmes, jeunes, aînés, etc.

### 5.4.3 L'éventualité du travail comme jeu

La sociologie générale du temps hors travail est également traversée par le constat unanime dans toutes les analyses sectorielles que l'activité du travail prend toujours davantage les qualités du jeu. Chacune à sa manière annonce le rapprochement progressif de ces deux sphères d'activités, voire le chevauchement effectif qui irait jusqu'à nier leur distinction.

Dans le cas de l'analyse du temps libre, le défi consiste à rendre le travail attrayant afin de garder centrées les valeurs sociales dominantes sur lui, puisqu'il constitue la condition primordiale de l'apparition et de l'extension du temps libre dans la société fondée sur l'interdépendance des occupations. Les utopistes le soulignent à l'unisson et les sociologues du temps libre l'affirment sans ambages, l'activité de production, bien qu'elle reste contraignante et rébarbative, doit être humanisée. Cette préoccupation a d'abord entraîné des ajustements externes à sa réalisation, comme l'aménagement de lieux plus sécuritaires et la réduction du temps de travail qui tendaient à absorber toutes les énergies utiles des travailleurs. Mais c'est de plus en plus en lui attribuant certains traits empruntés à l'activité ludique qu'on cherche à accroître sa capacité d'attraction.

L'étude du loisir aborde la relation d'interpénétration entre le travail et le jeu en décrivant le modèle aristocratique de loisir. Ce dernier ne présente en effet aucune opposition entre les activités du travail et celles du non-travail pour afficher des comportements exigeants mais dont la contrainte provient tant de leur société, soit des codes de conduites prévalant au sein de l'élite, que des individus qui doivent faire preuve d'une autodiscipline exemplaire. En fait, l'absence d'opposition entre travail et loisir tient pour l'essentiel au fait que les membres qui composent cette classe type sont des rentiers, et sont donc affranchis de tout travail salarié, ou, dans certains cas, sont des travailleurs dont l'emploi permet à la fois des revenus élevés et une actualisation au travail, si bien qu'ils ne cherchent pas par le loisir à compenser une condition de sujétion et de contrainte, comme en témoigne le comportement type des bourgeois, et qu'ils ne ressentent aucun sentiment d'objection vis-à-vis du travail comme du loisir tel que manifesté dans le comportement type des classes populaires, qui traduit leur incapacité à se promouvoir individuellement.

La sociologie du jeu précise en deux temps les relations entre le travail et le jeu. Elle souligne ainsi que chez les jeunes, ces deux domaines se confondent principalement du fait que le jeu acquiert les attributs du travail puisqu'il est l'objet d'un investissement de toute la personne et tend à sa réalisation. Elle souligne cependant que la situation change plutôt radicalement une fois que l'individu entre sur le marché du travail ou effectue des études exigeantes, son occupation professionnelle ou scolaire

accaparant la plus grande partie de ses énergies et le jeu se réduisant à une récréation plus ou moins futile entre deux tâches sérieuses. Les avis sont donc partagés quant à l'éventualité d'une réciprocité entre travail et jeu, car si certains analystes insistent pour dire que l'activité ludique ne saurait faire montre de ses atouts authentiques que dans un contexte où elle contraste avec des tâches laborieuses, pour d'autres seule la transposition du mode ludique dans le milieu du travail est susceptible à la fois de revigorer la production et d'élever le jeu au-dessus de la facilité, de la passivité et de l'ennui.

Les rapports entre le travail et le jeu sont doubles et inversés dans la sociologie du sport. De manière générale et formelle, le sport reste un jeu tant que son pratiquant ne reçoit en retour de sa pratique ni salaire ni équivalent, moment à partir duquel le sport n'est plus tant un jeu qu'un métier. Seulement, dans la mesure où le jeu est défini comme une activité volontaire n'étant affectée que de règles librement consenties et ne visant qu'à en retirer du plaisir, la pratique de sports même professionnels entre dans le domaine ludique. En retour, dans la mesure où l'on met l'accent, au plan des qualités propres au jeu, sur la mobilisation de l'être entier en vue de l'accomplissement de performances qui reposent sur un entraînement régulier, toute pratique ludique, même amateur, peut revêtir les attributs du travail.

**TABLEAU 19**  
**Caractéristiques des trois problématiques transversales**  
**à la sociologie générale du temps hors travail**

	<b>Sociologie du temps libre</b>	<b>Sociologie du loisir</b>	<b>Sociologie du jeu</b>	<b>Sociologie du sport</b>
Éducation	Intégration	Distinction	Maîtrise	Habilités
Culture	Commune	Différenciée (de classes)	Personnalisée (savoir-faire)	Physique/ esthétique
Éventualité du travail comme jeu	Rendre le travail attrayant : allègements et bénéfices.	Le travail devient un loisir exigeant de type aristocratique.	Le travail adopte le mode ludique : autonomie et souplesse.	Travail et jeu s'interpénètrent, tributaires de motivations.

## **5.5 LES POINTS DE JONCTION ENTRE LES SOCIOLOGIES SPÉCIALISÉES**

Nous avons déjà longuement souligné le fait que la sociologie du sport étend d'emblée ses ramifications aux autres sociologies sectorielles, cumulant ainsi leurs cadres et leurs catégories d'analyse. Trois points de jonction entre les traditions sociologiques doivent de surcroît être signalés afin de

rendre compte de l'articulation d'ensemble de la sociologie générale du temps hors travail. À l'intersection de la sociologie du temps libre et de la sociologie du loisir, le temps, respectivement défini comme cadre et ressource de l'action, constitue un concept pivot. Au croisement de la sociologie du jeu et de la sociologie du temps libre, le jeu, évoqué pour son pouvoir structurant au plan des relations sociales, pénètre les perspectives tant microsociologiques que macrosociologiques. Enfin, à l'interface de la sociologie du jeu et de la sociologie du loisir, rattaché au procès d'institutionnalisation des pratiques, le statut de l'acteur passe de manière plus ou moins fluide d'individuel à collectif, de contingent à historique, de rationnel à passionné.

### **5.5.1 Le temps comme cadre et ressource de l'action**

La notion de temps apparaît, dans la sociologie générale du temps hors travail, portée par deux logiques développementielles. Dans l'analyse des temps sociaux, le temps, bien que sa distribution soit le fait d'une construction historique, équivaut à un cadre naturalisé. Selon les exigences du progrès, un partage entre temps de travail et temps libre est opéré suivant lequel les fonctions de production et de reproduction sont réparties. Le temps et les occupations sont produits conjointement et sont tous deux le lieu de législations claires et d'une régulation stricte. Déjà avec l'analyse des budgets-temps, dressant le portrait statistique de l'allocation des budgets des ménages selon leurs différents postes de dépense et permettant des regroupements catégoriels, la sociologie du temps libre croise le territoire de la sociologie du loisir. Celle-ci insiste en effet sur la stratégie des acteurs dans la lutte pour l'affirmation culturelle (valeurs économiques et extra-économiques) des classes qui composent une société. Le temps libre correspond alors à une ressource dont disposent les acteurs entretenant avec la consommation un rapport de convertibilité. La rareté de temps impose aux individus des choix entre consommation et temps libre selon leur système de valeurs. Les choix effectifs témoignent éloquentement de l'utilité marginale faible du temps libre.

### **5.5.2 Le jeu: de microcosme à macrocosme de la société**

Tant pour les sociologues du jeu que pour ceux du temps libre, le jeu représente le modèle idéal selon lequel s'érige une collectivité. Ce parti pris en faveur du modèle ludique est toutefois le résultat de deux ordres de préoccupation fortement contrastés.

D'une part, le jeu est posé dans la sociologie du jeu comme un microcosme de la société, c'est-à-dire comme une reproduction à une échelle réduite des interactions entre sujets libres, voire comme une forme originaire

de toute communication sociale. C'est l'entrée dans le jeu qui compromet chacune des volontés et crée le sentiment de communauté. L'ensemble est dynamique puisque, le mode ludique échappant au strict déterminisme, leur pratique évolue au gré d'amendements aménagés entre les participants. Les thèses contractualistes, développées en philosophie politique depuis Hobbes, présentent cette dynamique à partir de la fiction des droits naturels. Elles proposent une conception de la communauté comme auto-organisation dotée des seules institutions émanant de l'assentiment de tous. Progressivement, de proche en proche selon les exigences d'une bonne communication, tous les membres d'une société connaissent les mêmes règles et jouent au même jeu.

D'autre part, dans la sociologie du temps libre, le jeu est plutôt envisagé comme une scène antérieure aux interactions, les structurant d'emblée et donnant leur sens aux rapports sociaux. Le jeu équivaut alors à un macrocosme de la société, c'est-à-dire que la dynamique qui anime la vie collective en son entier est celle-là même qui constitue le cadre de toutes les relations sociales. Ce qui unit fondamentalement les membres d'une communauté, quelle qu'en soit l'échelle (familiale, locale, régionale, nationale ou mondiale), réside dans une force de nature spirituelle, une appartenance commune à un culte dont les composantes dépassent le seul plan matériel. Le lien qui rassemble les individus sur une base rituelle dans une entité sociale supérieure est antérieur à leur association économique et plus décisif qu'elle au plan de la cohésion. Les rituels sociaux sont comme autant de plateaux où les sujets jouent et s'engagent mutuellement.

À la jonction des territoires de la sociologie du temps libre et de celle du jeu, le lien social apparaît comme incarné et médiatisé par le jeu. Ce dernier tend à être considéré comme antécédent à la société, aux formes institutionnelles, comme expérience humaine idéale, vêtue de tous les attributs du sujet. Le jeu caractérise l'originalité ou l'authenticité tant d'un individu que d'un caractère national. Il agit comme révélateur de personnalité; il fait place aux passions, aux dévotions, à l'exubérance. Mais surtout, il unifie les valeurs par-delà le conflit de classe, en dictant les règles de l'affrontement par lesquelles il procède et en exigeant de tous les sujets une forme ou une autre de conformisme.

Le rituel intégrateur actionné par le jeu emprunte donc alternativement la figure d'un microcosme, c'est-à-dire admet que la dynamique d'organisation du jeu illustre celle de la constitution de la société, et celle d'un macrocosme, en ce qu'un jeu de rapports sociaux préexistant aux interactions en détermine les modalités d'expression. De tous les jeux, le sport, auquel on associe les deux figures, est celui qui possède la plus grande capacité de fondation, de consolidation ou de reconstruction de communautés.

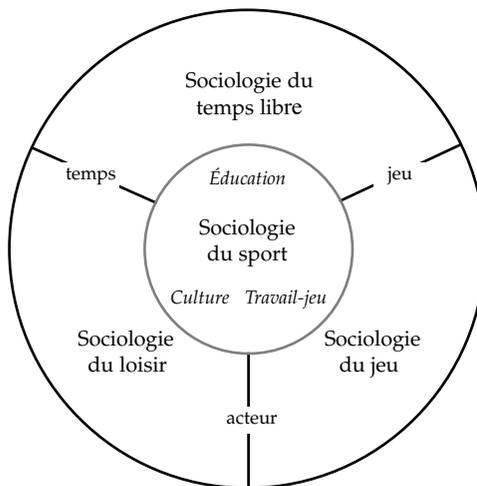
### 5.5.3 Le statut de l'acteur et l'institutionnalisation des pratiques

À la jonction de la sociologie du jeu et de celle du loisir, la pratique ludique, contingente et individuelle, rencontre le comportement de loisir, historique et collectif, adopté par des classes. Il s'agit en fait d'un procès d'institutionnalisation des pratiques qui recouvre la transformation du statut de l'acteur et implique que l'on modifie la manière de l'appréhender.

Dans la sociologie du jeu, les acteurs sont des sujets individuels dont on peut directement et empiriquement observer les pratiques en tant que conduites ludiques reposant sur la poursuite d'intérêts, si bien que l'effort d'analyse porte sur la compréhension des motivations ayant suscité telle ou telle conduite. Ce type d'acteur étant supposé agir rationnellement, les choix de pratiques sont directement révélateurs de la représentation qu'ont les sujets d'eux-mêmes et des possibilités de réalisation ou d'avancement qu'offre le contexte social.

Dans la sociologie du loisir, les acteurs acquièrent un statut collectif selon deux constitutions parallèles. Soit les comportements de loisirs caractérisent un sujet historique, une classe porteuse d'une culture spécifique, auquel on impute une logique comportementale relevant d'une idéologie, et donc non entièrement rationnelle. Soit les comportements sont référés à des profils d'utilisateurs déterminés par des relevés statistiques et des recoupements sur la base de données sociodémographiques menant à un éventail de catégories sociales dont la motivation collective de l'action demeure intangible.

#### *Problématiques transversales et points de jonction des sociologies spécialisées du temps hors travail*



Le point de jonction entre la sociologie du jeu et du loisir se situe dans le passage de conduites ludiques observées empiriquement chez un certain nombre de sujets individuels à des comportements collectifs de loisir, manifestés par des acteurs sociaux historiques ou simplement déduits de projections statistiques comme autant de groupes actifs. Cela a des impacts sur la conception des acteurs sociaux. Si dans la psychosociologie, les conduites individuelles sont ouvertes aux innovations, en économie politique, les comportements de loisir statutaires restent directement tributaires et conformes à des modèles culturels.

## 5.6 DES PROJECTIONS SUR L'ÉVOLUTION DU TEMPS LIBRE, DU LOISIR, DU JEU ET DU SPORT

Les différents textes abordés, retenus entre autres suivant un critère chronologique, décrivent, pour chacun des domaines étudiés, une trajectoire dont il s'avère instructif de prolonger les grandes lignes et d'actualiser la portée. L'exercice qui suit consiste en fait à problématiser, à partir des propos des sociologues passés en revue, la dynamique contemporaine du temps libre, du loisir, du jeu et du sport en nous intéressant à leur étendue ainsi qu'à leur contenu.

D'une part, on peut présager une diminution progressive du temps de travail et une augmentation corrélative du temps libre, selon une trajectoire qui se heurte rapidement à une limite. En effet, il apparaît que la semaine de 28 heures, soit l'équivalent de 4 jours par semaine, constitue le seuil minimum auquel les sociétés productivistes puissent réduire le temps de travail sous peine de voir les valeurs associées au temps libre l'emporter résolument sur celles du travail et ainsi ébranler le fondement de ces sociétés et menacer l'existence même du temps libre qui, rappelons-le, est tributaire de la productivité du travail. Des travailleurs désintéressés par leurs occupations laborieuses et obnubilés par des activités plus ludiques ne sont pas gages de hausse de productivité. Il nous semble ainsi que la réduction du temps de travail sous cette barre ne se heurte pas à une limite technique mais plutôt morale, au sens durkheimien, et que tous les prospectivistes ont manqué de vision sociale en affirmant que le temps de travail pourrait virtuellement être réduit à néant. Cela dit, ces 28 heures seront vraisemblablement réparties tout au long de la semaine selon des horaires de travail souples, afin de garantir le fonctionnement continu, et donc le plus rentable, des machines, de sorte qu'éventuellement les gens travailleront moins mais seront constamment en état de disponibilité par rapport aux besoins d'allocation de main-d'œuvre. Il se pourrait peut-être aussi que, dans les sociétés les plus libérales, où les idéaux républicains sont les moins présents, la libération du travail d'un segment de la main-d'œuvre soit

compensée par l'augmentation du travail du segment inférieur, engendrant une situation qui n'est pas sans rappeler les débuts de l'industrialisation.

D'autre part, on peut s'attendre à une extension du loisir de masse, à l'initiative des entrepreneurs, et à la généralisation du conformisme issu des activités programmées par le secteur privé. En effet, le processus de démocratisation à l'œuvre depuis plus d'un siècle a littéralement soufflé l'aristocratie hors du social, privant ainsi le loisir de sa source essentielle de renouvellement selon des formes saines et dignes. Qui plus est, le phénomène accéléré d'urbanisation emporte avec lui ce qui restait de pratique de loisir relevant de la tradition héritée de la campagne, livrant les nouvelles générations des classes populaires au loisir consommatoire. Bien sûr, les sociétés qui s'annoncent n'auront pas évacué toute ségrégation, mais elles se déclinèrent en une hiérarchie de groupes statutaires qui ne seront somme toute qu'une gradation de classes moyennes embourgeoisées, c'est-à-dire concevant le loisir comme la récompense méritée en retour d'un travail estimé honnête, et pratiquant des activités de consommation à la mesure de leurs moyens.

En ce qui concerne le jeu, on peut pressentir la concrétisation d'une double tendance. D'un côté, l'affirmation du sujet, dans sa quête éperdue de liberté, le conduira dans un plus profond isolement. D'un autre côté, la perpétuelle juvénilité qui accompagne la généralisation du domaine ludique aura pour effet de repousser la maturation du sujet et donc de bloquer le procès de réalisation ou de son achèvement. Riesman a déjà entrevu cette éventualité, dans la foule solitaire (1948) en décrivant l'Américain d'après-guerre comme exodéterminé, c'est-à-dire entièrement tourné vers l'extérieur qui lui dicte son « identité », phénomène en rupture avec le sujet endodéterminé qui caractérisait l'humanisme de la Renaissance et qui reste le seul mode connu d'autoréalisation.

Enfin, en ce qui a trait au sport, la conjonction de trois tendances semble s'opérer. En se généralisant à toutes les sphères d'activités sociales et à toutes les catégories sociales, le sport passera de manière décisive sous l'emprise des pouvoirs publics au nom de la santé publique et de l'ordre social. Nous assisterons à une réduction draconienne de l'autonomie relative des organisations sportives qui les caractérisait depuis leur naissance. L'extension de la marchandisation des activités sportives amateurs, puisque le sport professionnel est d'emblée partie prenante de l'industrie, entraînera par ailleurs l'obsolescence des valeurs fondatrices du sport pour le soumettre à la pure logique de la rentabilité économique et sociale. Le gain, à tout prix, dominera toute pratique sportive. Pour couronner le tout, le sport ne sera définitivement plus vecteur d'actualisation de la personne, mais levier principal de socialisation, dès lors qu'il est devenu un divertissement et qu'il n'est plus porteur de ses atouts pédagogiques.

## 5.7 CONCLUSION

Les objets du temps hors travail s'imposent comme des phénomènes incontournables pour la compréhension des orientations politiques, de l'évolution économique et de la mouvance culturelle des sociétés modernes. Bien qu'au plan sociologique, l'étude du temps libre, du loisir, du jeu et du sport remonte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'est dans l'ensemble que depuis 40 ans qu'on y consacre des efforts soutenus.

L'intérêt accru envers ces phénomènes a trait à une série de considérations: l'extension continue du temps libre, l'essor économique fulgurant du loisir, du jeu et du sport, la professionnalisation des interventions relatives à ces sphères d'activités (animation sociale et intervention culturelle, industrie du loisir et du sport) et la concurrence de plus en plus vive des valeurs qui leur sont rattachées vis-à-vis de celles du travail, ce qui, tout à la fois, confirme et annonce des transformations sociales profondes.

Cette dynamique ne va pas sans soulever des enjeux sociaux majeurs. Nous songeons ici au partage du travail et à la répartition de son produit, à l'éclosion de valeurs indifférentes, voire rébarbatives au travail, une fois dépassé un seuil critique de volume de temps libre ou encore au problème lié à l'usage asocial du temps libéré. Nous avons également à l'esprit le défi auquel font face les élites d'insuffler des formes nouvelles de loisir qui soient dignes, le danger que comporte pour les citoyens de la classe moyenne le conformisme issu de la démocratisation du loisir et l'évanescence des traits culturels relevant de la tradition menaçant l'identité des classes populaires. On s'interroge de plus sur la qualité de la supervision des activités ludiques, sur la nature même du jeu dans une société obnubilée par la production et sur l'ambivalence autour du développement du sens de la compétition et de la coopération chez le sujet ludique. On observe enfin l'emprise des pouvoirs publics sur les organisations sportives, la marchandisation extensive des activités sportives et l'ambiguïté des valeurs transmises aux participants relativement à la satisfaction obtenue par simple participation à un concours ou par l'impératif du gain.

Nous inspirant de la grande tradition sociologique, nous avons jeté les bases de trois champs d'investigation concurrents dont l'agencement, reposant sur des formes de problématisation spécifiques, des sources doctrinales particulières et des corpus différenciés, dessine les contours du temps libre, du loisir et du jeu.

La sociologie du temps libre affectionne l'approche historique et les méthodes comparatives. Elle s'intéresse tout particulièrement à la différenciation des temps sociaux induite par les différents stades de l'industrialisation et à la genèse du temps libéré du travail social selon une

perspective juridico-politique tenant compte de réalités économiques, en ce sens où elle suit l'avènement des législations entourant le temps de travail (normes régissant sa durée quotidienne et hebdomadaire, congés, vacances, retraite) balisant l'émergence et l'extension du temps libre à mesure que les gains de productivité le permettent. Les bases d'une telle observation la font aisément verser dans la prospective. Elle met de plus en évidence, à travers les études sur les budgets-temps, la capacité différentielle de divers segments de la population (bas salariés, femmes, familles nombreuses, etc.) à bénéficier du temps libéré du fait de ressources insuffisantes ou que des responsabilités nouvelles prennent dans certains cas le relais. Elle constate enfin l'exigence, dans la poursuite d'un idéal de justice sociale et de maintien de la cohésion sociale, de la mise en œuvre, par les instances autorisées, de mesures favorisant une meilleure distribution de la richesse et une participation accrue à la vie culturelle nationale par l'aménagement des équipements nécessaires dans la trame urbaine.

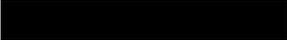
La sociologie du loisir s'érige résolument du côté de l'analyse économique, dont elle partage les catégories et les méthodes, et fait ressortir deux ordres de considérations. D'une part, que le loisir a partie liée avec le cycle de la production et de la consommation et s'inscrit au cœur de leur conditionnement réciproque, ce qui en fait la cible de l'appareil de persuasion. D'autre part, que les pratiques de loisir se hiérarchisent selon les niveaux de revenu et les préférences de consommation traduisant des modes de valorisation conjointe du travail et du loisir qui dépendent des possibilités variables d'affirmation qu'offrent les activités professionnelles, et conduisent à une stratification sociale articulée autour de trois classes statutaires (élite, classe moyenne et classe populaire). Elle s'intéresse plus spécifiquement à la transformation de la structure de l'emploi en conjonction avec l'élévation des niveaux d'éducation et de culture.

La sociologie du jeu fait siennes l'approche et les méthodes issues de la psychosociologie et met à contribution les enquêtes ou sondages pour appréhender son objet. Elle cible la part affective et cognitive des activités ludiques et cherche à comprendre les significations que les individus prêtent à leurs interactions. Opérant d'emblée un partage au plan de la représentation entre les pôles de la nécessité et de la liberté, pour ne retenir que les activités rattachées par les sujets à des choix manifestes, associés par eux à une actualisation, elle valorise le cadre démocratique dont le fondement est considéré comme similaire à celui du jeu. En effet, les règles formelles entourant la pratique d'activités ludiques entraînent l'égalisation des chances de chacun dans la recherche de son succès. Elle présente donc la communauté joueuse comme le microcosme de la société à travers laquelle les individus développent leurs compétences sociales dans la mesure où les aménagements consacrés au jeu font l'objet d'une conception et d'une

supervision adéquates. Elle centre son attention sur les services récréatifs, généralement sous une administration locale, et l'industrie du divertissement, vis-à-vis de laquelle elle exprime une certaine méfiance quant à la vocation sociale et morale de ses produits.

Puis, prenant la mesure du questionnement formulé à l'endroit de l'objet sportif, nous en avons conclu que nous avons affaire à un champ transversal se prêtant aux trois formes de problématisation précédentes, auxquelles s'adjoignent deux formes additionnelles. Cette perspective fait ressortir avec force la question des inégalités d'accès qui frappe particulièrement les membres des minorités ethniques et les femmes. Elle soulève les préoccupations relatives à la cohésion sociale en faisant du spectacle sportif le lieu des émotions communes et de la pratique sportive un rempart contre le vice (délinquance, sexe, alcoolisme, etc.), appelant à la généralisation des équipements qui en permettent l'exercice. Elle considère également le sport comme un objet central de conditionnement rattaché au phénomène de consommation directe et indirecte qu'il suscite, et tend à polariser ses pratiquants selon une combinaison entre leurs capacités de dépenses et leurs préférences de consommation, distinguant les sports populaires urbains des sports élitaires champêtres, et situant les sports bourgeois, dont le terrain de prédilection est la banlieue, à l'intersection de ces deux catégories essentielles. Elle associe de plus le sport, à titre de pratique autodéterminée, au développement harmonieux du corps et de l'esprit et à l'expression de la personnalité. Investi des mêmes valeurs que la démocratie, le sport est perçu comme contribuant à gommer les différences de classes et, lorsqu'il fait l'objet d'une conduite responsable, à élever les couches sociales les plus basses aux aspirations les plus hautes. Sous la loupe de la sociologie dialectique toutefois, le sport affiche des caractéristiques souvent contraires à celles dont il se réclame. Elle en fait plutôt le lieu d'une exploitation et d'une aliénation éhontées des athlètes et des masses par la classe régnante et son valet étatique, et le considère comme un instrument au service des intérêts de la classe dominante, pivot d'une hégémonie culturelle et d'une stratégie politique consistant à détourner la jeunesse de l'action révolutionnaire et de la lucidité de classe, logique qui ne peut être mise à bas qu'en renversant le système qui lui a donné naissance. Enfin, la sociologie figurative s'y intéresse à titre d'exutoire dans une civilisation où le haut niveau de planification et de routine qui accompagne le développement industriel requiert sa contrepartie ludique et excitante. Loin de se limiter à un relâchement du stress, les activités sportives induisent elles-mêmes des tensions qui doivent trouver d'heureuses résolutions. Le sport renvoie ainsi à la relation entre la structure des besoins d'ordre physiologique, psychologique et sociaux d'excitation caractéristiques de la société et la structure des événements conçus pour satisfaire ces besoins.

Si elle présente un éventail complet des formes de problématisation qui traversent la discipline, la sociologie du sport se limite cependant à un seul objet du temps hors travail. En revanche, à cette même limite que rencontrent les sociologies du temps libre, du loisir et du jeu, il faut ajouter leur caractère sectoriel du fait qu'elles ne déploient qu'une seule forme de problématisation. Si bien que ce n'est qu'en procédant à une sociologie générale du temps hors travail que nous couvrons l'ensemble des objets ciblés par les sociologies spécialisées et que nous épousons l'ensemble des formes de problématisation que la discipline a léguées, nous permettant d'étendre la compréhension des phénomènes sociaux se déroulant dans le cadre du temps hors travail aux normes qui régissent les sociétés, aux valeurs économiques et culturelles qui animent les classes constitutives d'une formation sociale et aux significations que leur donnent concrètement les individus. Elle cumule ainsi non seulement des exigences épistémologiques, mais elle permet de plus de saisir l'ensemble des objets du temps hors travail dans leur spécificité et leur complémentarité. Elle s'avère par là un outil précieux d'analyse.



## CONCLUSION GÉNÉRALE

Le temps hors travail interpelle la sociologie sur plusieurs plans. À une époque où l'introduction de machines intelligentes, capables non plus seulement d'accomplir des tâches d'exécution mais également de conception, laisse entrevoir le retrait accéléré et le rôle de plus en plus marginal des êtres humains dans la réalisation des tâches laborieuses, plusieurs interrogations émergent. Si les progrès techniques sont une constante du mode de production, en revanche leurs impacts sont plutôt imprévisibles tant au plan économique que politique et culturel. Comment la main-d'œuvre et l'organisation du travail seront-elles affectées par l'automatisation généralisée et comment se phénomène se répercutera-t-il sur la grandeur et le contenu du temps hors travail ?

Articulé depuis l'avènement de la modernité autour du travail, quelle force aura le lien social dans une société sans travail ? La nature des activités récréatives pratiquées actuellement suscite déjà de nombreuses inquiétudes quant à leurs effets délétères. Les sociétés modernes sont-elles appelées à se dissoudre sous l'impulsion ludique ? Comment du reste envisager l'éventualité d'une société productiviste sans l'emprise dominante des valeurs liées à la production ?

Par ailleurs, l'emprise croissante de l'entreprise privée et la systématisation de la règle du profit qui traversent singulièrement les sphères du loisir et du sport font également craindre la colonisation marchande d'un

espace-temps que l'on continue pourtant de considérer comme propice à l'actualisation de soi du fait même de sa gratuité. Assisterons-nous à une réduction dramatique du cadre des expériences vécues au cours du temps hors travail à mesure que la logique économique substituera par une quête purement matérielle ce qui jusque-là s'érigait principalement autour de valeurs spirituelles ?

En fait, la question du temps hors travail est toujours au moins indirectement impliquée dans les phénomènes de régulation politique, de croissance économique et de développement culturel. Elle demeure toutefois souvent l'impensé de la réflexion, le résultat non anticipé de l'action, un domaine secondaire de préoccupations. Si jusqu'à tout récemment, le temps hors travail était considéré comme une sphère résiduelle, son statut tend à changer depuis peu. En effet, de nombreux auteurs affirment avec de plus en plus de conviction que c'est à partir de ce domaine aux limites extensibles que s'érigent dorénavant les limites et l'essence de l'existence humaine dans ses dimensions politiques, économiques et culturelles. Même si on met en doute cette affirmation, faute d'un nombre suffisant d'éléments tangibles venant la soutenir ou en repoussant simplement le moment de sa réalisation, un fait demeure : les enjeux contemporains relatifs au temps hors travail apparaissent trop fondamentaux pour ne pas qu'on s'y intéresse sérieusement, c'est-à-dire méthodiquement. Une reconnaissance exhaustive de ce terrain doit être menée, une compréhension approfondie de sa dynamique et de ses rapports au temps de travail doit être encouragée par une réflexion mieux enracinée au plan sociologique et une observation plus soutenue. C'est à cette tâche que nous nous sommes attelés en débutant par ses aspects théoriques dont l'ampleur et la complexité nous ont procuré amplement de matière pour la réalisation de cet ouvrage.

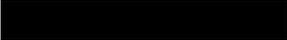
Le premier défi auquel nous avons fait face fut de structurer l'analyse sociologique portant sur le domaine entier du temps hors travail de manière que chacune des matières qu'il recouvre reçoive un éclairage satisfaisant et que l'ensemble demeure cohérent. Il s'agissait d'abord de mieux délimiter leur domaine, en en faisant chacune l'objet de formes spécifiques de problématisation et de cadres conceptuels distincts. Nous avons donc procédé à l'établissement d'une filiation épistémologique entre les domaines définis par le temps libre, le loisir, le jeu et le sport, en les enracinant dans les directions prises par les écoles sociologiques nationales. Nous avons également déterminé dans chaque cas la source doctrinale où chacune des analyses spécialisées a puisé ses concepts clés, considérant que les disciplines scientifiques tissent entre elles des relations étroites et multiplient les emprunts.

La deuxième étape consistait à étudier un échantillon de textes illustratifs des approches adoptées dans les quatre sociologies concernées afin d'en faire ressortir les grandes thématiques comme autant de phares nous permettant ultérieurement de mieux naviguer dans l'ensemble de la littérature. La sélection d'auteurs est également guidée par le souci d'une vision historique du développement des sociologies spécialisées, comme champs relativement autonome du savoir, dont l'essor est contemporain de l'institutionnalisation de la discipline elle-même (1880-1920).

L'identification des principaux enjeux sociaux dans chaque domaine d'étude fut accomplie dans un dernier moment. Ces derniers mettent en tension les formes de problématisation et les résultats de l'observation des sociologues. Ils permettent ainsi d'établir des ponts entre les orientations des théories sociologiques et la définition des problèmes sociaux rattachés au temps hors travail. Les éclairages que procure cette discussion pavent la voie à d'éventuelles recherches empiriques.

Il nous paraît donc que la reconfiguration des analyses sociologiques du temps hors travail opérée dans le présent ouvrage constitue un terrain fertile pour la poursuite de la réflexion centrée sur la dynamique sociale propre à l'évolution du temps libre, du loisir, du jeu et du sport, qu'elle procure des assises solides pour un approfondissement des recherches et un renouvellement des études spécialisées autour du concept élargi du temps hors travail dont nous croyons avoir démontré qu'il favorisait une compréhension plus globale des questions abordées.





## BIBLIOGRAPHIE

- Aron, Raymond (1983), *Les étapes de la pensée sociologique*. Paris: Gallimard (c1967).
- Aznar, Guy (1978), *Non aux loisirs, non à la retraite: essai de créativité sociale*. Paris: Galilée.
- Baden-Powell, Robert (1939), *Éclaireurs: un programme d'éducation civique*. Neuchastel: Delachaux et Niestlé (c1914).
- Beaudrillard, Jean (1970), *La société de consommation: ses mythes, ses structures*. Paris: Denoël.
- Bellamy, Edward (1951), *Looking Backward: 2000-1887*. New York: Modern Library (c1888).
- Bellefleur, Michel (2000), *L'évolution du loisir au Québec: essai socio-historique*. Sainte-Foy: PUQ.
- Bellefleur, Michel (2002), *Le loisir contemporain: essai de philosophie sociale*. Sainte-Foy: PUQ.
- Benton, Ted (1977), *Philosophical Foundations of the Three Sociologies*. London: Routledge and Kegan Paul.
- Berthelot, Jean-Michel (1990), *L'intelligence du social: le pluralisme explicatif en sociologie*. Paris: PUF.
- Boulongne, Yves, (1975), *La vie et l'œuvre de Pierre de Coubertin*. Montréal: Leméac.
- Bourdieu, Pierre (1980), Comment peut-on être sportif?, dans *Questions de sociologie*. Paris: Minuit (congrès HISPA de 1978).
- Bourdieu, Pierre (1987), Programme pour une sociologie du sport, dans *Choses dites*. Paris: Minuit (CEMEA, 1980 et congrès ICSS, 1983).
- Brohm, Jean-Marie (1992), *Sociologie politique du sport*. Nancy: PUN, (c1976).

- Busch, Marie Charlotte (1975), *La sociologie du temps libre : problèmes et perspectives*. Paris : Mouton.
- Cabet, Étienne (1973), *Voyage en Icarie*. Clifton (New Jersey) : A.M. Kelley (c1840).
- Caceres, Bénigno, *Allons au-devant de la vie : La naissance du temps des loisirs en 1936*. Paris : Maspéro, 1981.
- Caillois, Roger (1967), *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*. Paris : Gallimard (c1958).
- Cantelon, Hart et Robert Hollands (éd.) (1988), *Leisure, Sport and Working Class Culture : Theory and History*. Toronto : Garamond Press.
- Choay, Françoise (1965), *L'urbanisme, utopies et réalités : une anthologie*. Paris : Point.
- Clément, Jean-Paul et coll. (1994), *Sport et pouvoirs au XX<sup>e</sup> siècle : enjeux culturels, sociaux et politiques des éducations physiques, des sports et des loisirs dans les sociétés industrielles (1920-1990)*. Grenoble : PUG.
- Collinat, Cécile (2000), *Les grands courants d'éducation physique en France*. Paris : PUF.
- Collins, Randall (1985), *Three Sociological Traditions*. New York : Oxford University Press.
- Collins, Randall (1985), *Three Sociological Traditions : Selected Readings*. New York : Oxford University Press.
- Cooley, Charles (1967), *Human Nature and the Social Order*. New York : Schocken Books, (c1902).
- Cooley, Charles (1967), *Social Organization : a Study of the Larger Mind*. New York : Schocken Books (c1909).
- Cooley, Charles (1966), *Social Process*. Carbondale (Ill.) : Southern Illinois University Press (c1918).
- Corbin, Alain (1995), *L'avènement des loisirs, 1850-1960*. Paris : Aubier.
- Corneloup, Jean (2002), *Les théories sociologiques de la pratique sportive*. Paris : PUF.
- Cotta, Alain (1993), *La société du jeu*. Paris : Fayard (c1980).
- Coubertin, Pierre de (1888), *L'éducation en Angleterre*. Paris : Hachette.
- Coubertin, Pierre de (1972), *Pédagogie sportive*. Paris : Vrin (c1919).
- Coubertin, Pierre de (1992), *Essais de psychologie sportive*. Grenoble : Jérôme Millon (c1913).
- De Grazia, Sebastien (1964), *Of Time, Work and Leisure*. New York : Anchor Books/Doubleday.
- Defrance, Jacques (1995), *Sociologie du sport*. Paris : La Découverte.
- De Genst, Henri (1949), *Histoire de l'éducation physique*. Bruxelles : De Boeck, 2 volumes.
- Demenÿ, Georges (1993), *Mécanisme et éducation des mouvements*. Paris : Revue EPS (c1904).
- Dewey, John (1964), My Pedagogic Creed, in R.D. Archambault, *John Dewey on Education : Selected Writings*. New York : Modern Library (c1897).

- Dewey, John (1990), *Démocratie et éducation*. Paris : A. Collin (c1916).
- Dumazedier, Joffre (1962), *Vers une civilisation du loisir ?* Paris : Seuil.
- Dumazedier, Joffre et Aline Ripert (1966), *Le loisir et la ville, tome 1 : Loisir et culture*. Paris : Seuil.
- Dumazedier, Joffre (1974), *Sociologie empirique du loisir : critique et contre-critique de la civilisation du loisir*. Paris : Seuil.
- Dumazedier, Joffre et Nicole Samuel (1976), *Société éducative et pouvoir culturel*. Paris : Seuil.
- Dumazedier, Joffre (1988), *La révolution culturelle du temps libre*. Paris : Méridien-Klincksieck.
- During, Bertrand (1981), *La crise des pédagogies corporelles*. Paris : Scarabée.
- Durkheim, Émile (1998), *De la division du travail social*. Paris : PUF (c1893).
- Durkheim, Émile (1991), *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*. Paris : Livre de poche (c1912).
- Durkheim, Émile (1988), *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Flammarion (c1895).
- Elias, Norbert (1981), *Qu'est-ce que la sociologie ?* Clamecy : Pandora/Des sociétés, (c1970).
- Elias, Norbert et Eric Dunning (1994), *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*. Paris : Fayard, (c1986).
- Escriva, Jean-Pierre et Henri Vaugrand (1996), *L'opium sportif : la critique radicale du sport de l'extrême gauche à Quel corps ?* Paris/Montréal : L'Harmattan.
- Fourastié, Jean (1972), *Les 40 000 heures : le travail d'une vie, demain*. Paris : Denoël/Gonthier (c1965).
- Fourier, Charles (1966), *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, dans *Œuvres complètes*. Paris : Anthropos, tome 1 (c1808).
- Fourier, Charles (1966), *La théorie de l'unité universelle, originalement intitulée Traité de l'association domestique agricole ou attraction industrielle*, dans *Œuvres complètes*. Paris : Anthropos, tomes 2 à 5, (c1822).
- Fourier, Charles (1966), *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, dans *Œuvres complètes*. Paris : Anthropos, tome 6 (c1829).
- Freinet, Célestin (1994), *L'éducation du travail*, dans *Œuvres pédagogiques*, tome 1, p. 23-322. Paris : Seuil (c1946).
- Freud, Sigmund (1981), *Au-delà du principe de plaisir*, dans *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, p. 41-115 (c1920).
- Freud, Sigmund (1991), *L'avenir d'une illusion*. Paris : PUF (c1927).
- Freud, Sigmund (1971), *Malaise dans la civilisation*. Paris : PUF (c1929).
- Friedmann, Georges (1946), *Problèmes humains du machinisme industriel*. Paris : Gallimard.
- Friedmann, Georges (1963), *Où va le travail humain ?* Paris : Gallimard (c1950).
- Friedmann, Georges (1964), *Le travail en miettes : spécialisation et loisirs*. Paris : Gallimard (c1956).

- Friedmann, Georges (1966), *Sept études sur l'homme et la technique*. Paris: Gonthier.
- Fröbel, Friedrich (1861), *L'éducation de l'homme*. Paris: Hachette (c1826).
- Galbraith, John (1968), *Le nouvel État industriel: essai sur le système économique américain*. Paris: Gallimard, NRF (c1967).
- Gleyse, Jacques (1995), *Archéologie de l'éducation physique au XX<sup>e</sup> siècle en France*. Paris: PUF.
- Groos, Karl (1976), *The Play of Man*. New York: Arno Press (c1898).
- Gulick, Luther (1972), *A Philosophy of Play*. Washington (D.C.): McGrath et NRPA (c1920).
- Gutsmuths, Christoph (1970), *Gymnastics for Youth, or Practical Guide to Healthful and Amusing Exercises for the Use of Schools: An Essay Toward the Necessary improvement of Education Chiefly as it Relates to the Body*. U.S.A.: Brown Reprint Library (c1793).
- Guttman, Allen (1978), *From Ritual to Record: The Nature of Modern Sports*. New York: Columbia University Press.
- Hargreaves, John (1986), *Sport, Power and Culture*. Londres: St-Martin's Press.
- Hébert, Georges (1912), *L'éducation physique ou l'entraînement complet par la méthode naturelle*. Paris: Vuibert.
- Hébert, Georges (1925), *Le sport contre l'éducation physique*. Paris: Vuibert.
- Hoggart, Richard (1970), *La culture du pauvre*. Paris: Minuit (c1957).
- Huizinga, Johan (1995), *Homo ludens: essai sur la fonction sociale du jeu*. Paris: Gallimard (c1938).
- Huxley, Aldous (1958), *Brave New World*. New York: Bantam Books (c1932).
- James, Hans (1981), *The Play of the World*. Amherst (Massachuset): UMP.
- Jevons, William (1866), *Economy*. Londres: Journal of the Royal Statistical Society, XXIX, June, p. 282-287.
- Keynes, John Maynard (1969), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*. Paris: Petite Bibliothèque Payo (c1936).
- Lafargue, Paul (1978), *Le droit à la paresse*. Paris: Maspero (c1883).
- Lalive D'Épinay, Christian et coll. (1983), *Temps libre, culture de masse et culture de classes aujourd'hui*. Lausanne: Pierre-Marcel Faure.
- Lanfant, Marie-Françoise (1972), *Les théories du loisir*. Paris: PUF.
- Le Boulch, Jean (1966), *L'éducation physique par le mouvement*. Paris E.S.F.
- Le Boulch, Jean (1971), *Vers une science du mouvement humain*. Paris E.S.F.
- Le Pogam, Yves (1996), Images symboliques du corps et du sport en éducation physique et paradigmes sociologiques, dans Jacques Gleyse et coll., *L'éducation physique au XX<sup>e</sup> siècle: approches historique et culturelle*. Paris: Vigot, 1999, p. 203-215.
- Linder, Staffan (1970), *The Harried Leisure Class*. New York/London: Columbia University Press.
- Lundberg, Georges et coll. (1969), *Leisure: A Suburban Study*. New York: Agathon Press, (c1934).

- Marshall, Thomas (1950), *Citizenship and Social Class, and other Essays*. Cambridge: CUP.
- Marx, Karl, (1968), Économie et philosophie (Manuscrits parisiens), dans *Œuvres : Économie II*. Paris : La Pléiade, p. 5-141 (c1844).
- Marx, Karl et Friedrich Engels (1962), *L'idéologie allemande*. Paris: Éditions sociales (c1846).
- Marx, Karl (1965), Manifeste communiste, dans *Œuvres : Économie I*. Paris: La Pléiade, p. 161-195 (c1848).
- Marx, Karl (1968), Principes d'une critique de l'économie politique, dans *Œuvres : Économie II*. Paris : La Pléiade, p. 175-359 (c1857-58).
- Marx, Karl (1965), Contribution à la critique de l'économie politique, dans *Œuvres : Économie I*. Paris: La Pléiade, p. 235-452 (c1859)
- Marx, Karl (1965), Critique du programme du Parti ouvrier allemand, dans *Œuvres : Économie I*. Paris: La Pléiade, p. 1411-1434 (c1875).
- Mayo, Elton (1933), *The Human Problems of an Industrial Civilization*. New York: MacMillan.
- Mérand, Robert (1966), La république des sports, *Sport et plein air*, n° 90.
- Mérand, Robert (1968), Leçon d'ouverture: que devient la leçon d'éducation physique?, *Revue Éducation physique et sport*, n° 90.
- Mérand, Robert (1998), Les stages Maurice Baquet, p. XXIII à LIX, en introduction à la réédition de l'ouvrage de Maurice Baquet, *Éducation sportive: initiation et entraînement* (c1942). Paris: L'Harmattan.
- Meynaud, Jean (1966), *Sport et politique*. Paris: Payot.
- Mills, C. Wright (1983), *L'imagination sociologique*. Paris: Maspero (c1959).
- Montessori, Maria (1992), *Pédagogie scientifique*. Paris: Desclée de Brouwer, 3 tomes (c1909).
- Montessori, Maria (1992), *L'enfant*. Paris: Desclée de Brouwer (c1936).
- Montessori, Maria (1992), *De l'enfant à l'adolescent*. Paris: Desclée de Brouwer (c1936).
- Morris, William (1966), *News from Nowhere, or An Epoch of Rest*. New York/ London: Monthly Review Press (c1890).
- Mothé, Daniel (1997), *L'utopie du temps libre*, Paris: Esprit.
- Mothé, Daniel (1999), *Le temps libre contre la société*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Mumford, Lewis (1922), *The Story of Utopia*. New York: Boni and Liveright.
- Naville, Pierre (1967), *Le nouveau Léviathan 1. De l'aliénation à la jouissance: genèse de la sociologie du travail chez Marx et Engels*. Paris: Anthropos (c1957).
- Neill, Alexandre (1981), *Libres enfants de Summerhill*. Paris: Maspero (c1960).
- Orwell, George (1982), 1984. Paris: Gallimard (c1949).
- Owen, Robert (1966), *A New View of Society, or Essays on the Principle of the Formation of the Human Character*. London: Dent (c1813).
- Parker, Stanley (1976), *The Sociology of Leisure*. London: Allen and Unwin.
- Parlebas, Pierre (1976), *Activité physique et éducation motrice*. Paris: EPS.

- Parlebas, Pierre (1985), Problématique de l'éducation physique et sportive : spécificité des activités physiques et sportives et spécificité de leur objet, dans Arnaud, Pierre et Gérard Broyer (sous la dir.), *La psychosociologie des activités physiques et sportives*, p. 23-43. Toulouse : Prévot.
- Pestalozzi, Johan. Henrich (1882), *Comment Gertrude instruit ses enfants*. Paris : Delagrave (c1801)
- Piaget, Jean (1950), *Introduction à l'épistémologie génétique, tome III, La pensée biologique, la pensée psychologique et la pensée sociologique*. Paris : PUF.
- Picard, Michel (1980), Sur quelques rapports entre la sociologie et l'économie politique dans l'étude du loisir, *Loisir et Société*, vol. 3, n° 2, p. 325 à 353.
- Pivato, Stefano (1994), *Les enjeux du sport*. Paris : Casterman.
- Pronovost, Gilles (1983), *Temps, culture et société*. Sainte-Foy : PUQ.
- Pronovost, Gilles (1993), Comprendre la société : un bilan critique de la sociologie du loisir, dans Pronovost, Gilles et coll. (éd.), *Temps libre et modernité. Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier*. Paris/Sainte-Foy : PUQ/L'Harmattan.
- Pronovost, Gilles (1996), *Sociologie du temps*. Bruxelles : De Boeck Université.
- Pronovost, Gilles (2000), *Loisir et société : traité de sociologie empirique*. Sainte-Foy : PUQ (c1997).
- Ricardo, David (1977), *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*. Paris : Flammarion, (c1821).
- Riesman, David (1966b), Football in America: A Study in Cultural Diffusion (c1951), dans *Individualism Reconsidered and Other Essays*. New York: Free Press (c1954), p. 242-257.
- Rifkin, Jeremy (1996), *La fin du travail*. Paris : La Découverte (c1995).
- Risse, Heinz (1991), *Sociologie du sport*. Rennes : PUR (c1921).
- Roberts, Kenneth (1978), *Contemporary Society and the Growth of Leisure*. London : Longman.
- Rojek, Chris (1985), *Capitalism and Leisure Theory*. London : Tavistock.
- Rojek, Chris (1992), The Field of Play in Sport and Leisure Studies, dans Dunning, Eric et Chris Rojek (éd.), *Sport and Leisure in the Civilizing Process: Critique and Counter-Critique*, p. 1-35. Toronto : UTP.
- Rojek, Chris (1995), *Decentering Leisure: Rethinking Leisure Theory*. London : Sage.
- Rousseau, Jean-Jacques (1995), *Émile, ou De l'éducation*. Paris : Gallimard (c1762).
- Rushkoff, Douglas (1994), *Cyberia: Life in the Trenches of Hyperspace*. San Francisco : Harper.
- Samuel, Nicole et Madeleine Romer (1984), *Le temps libre, un temps social*. Paris : Klincksieck.
- Samuel, Nicole et Madeleine Romer (1988), *La dynamique du changement culturel dans une ville moyenne : Annecy (1956-1986)*. Paris : CNRS/IRESO.
- Samuel, Nicole (1993), D'une problématique à l'autre dans l'étude du changement culturel d'une ville française moyenne : Annecy 1956-1986, dans Pronovost, Gilles et coll. (éd.), *Temps libre et modernité. Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier*, p. 233-242. Paris/Sainte-Foy : PUQ/L'Harmattan.

- Sapora, A.V. et E.D. Mitchell (1961), *The Theory of Play and Recreation*. New York: The Ronald Press.
- Schor, Juliet (1991), *The Overworked American: The Unexpected Decline of Leisure*. New York: Basic books.
- Smith, Adam (1976), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations: les grands thèmes*. Paris: Gallimard (c1776).
- Sociologie et sociétés* (printemps 1995), sous la direction de Suzanne Laberge et Jean Harvey, *Le sport*. Montréal: PUM, vol. XXVII, n° 1.
- Stone, Gregory (1973), *American Sports: Play and Display* (c1955, c1971), dans Talamini, John et Charles Page, *Sport and Society: An Anthology*. Boston/Toronto, p. 65-85.
- Sue, Roger (1982), *Vers une société du temps libre?* Paris: PUF.
- Sue, Roger (1994), *Temps et ordre social: sociologie des temps sociaux*. Paris: PUF.
- Thomas, Roger et coll. (1987), *Sociologie du sport*. Paris: PUF.
- Ulmann, Jacques (1965), *De la gymnastique aux sports modernes: histoire des doctrines de l'éducation physique*. Paris: PUF.
- Ulmann, Jacques (1988), *Agon, ludus, jocus et sport*, dans *Corps et civilisation: éducation physique, médecine et sport*, 1993, chapitre V. Paris: Vrin.
- Vaugrand, Henri (1999), *Sociologies du sport: théorie des champs et théorie critique*. Paris/Montréal: L'Harmattan.
- Veblen, Thorstein (1970), *Théorie de la classe de loisir*. Paris: Gallimard (c1899).
- Vigarelo, Georges (sous la dir.) (2001), *Une histoire culturelle du sport: anthologie commentée des textes historiques de l'éducation physique et du sport*. Paris: Revue EPS.
- Weber, Max (1971), *Économie et société*. Paris: Plon, 2 tomes (c1922).
- Weber, Max (1985), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris: Presses pocket (c1905).
- Weber, Max (1992), *Essais sur la théorie de la science*. Paris: Presses pocket (c1917).
- Weber, Max (1963), *Le savant et le politique*. Paris: Union générale d'éditions (c1918).
- Weber, Max (1996), *Sociologie des religions*. Paris: Gallimard (c1917-1919).
- Wells, Herbert (1967), *A Modern Utopia*. Lincoln: University of Nebraska Press (c1905).
- Wiener, Norbert (1971), *Cybernétique et société: L'usage humain des êtres humains*. Paris: Union générale d'édition (édition synoptique, c1948 et c1954).
- Yonnet, Paul (1999), *Travail, loisir: temps libre et lien social*. Paris: Gallimard, NRF.
- Yonnet, Paul (1985), *Jeux, modes et masses: 1945-1985*. Paris: Gallimard, NRF.
- Zamiatin, Eugene (1952), *We*. New York: E.P. Dutton (c1920).



# A découvrir

Prix sujets à changement sans préavis



## L'ÉVOLUTION DU LOISIR AU QUÉBEC

**Essai socio-historique**

*Michel Bellefleur*

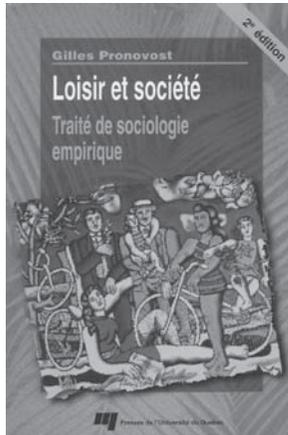
Dans la collection

TEMPS LIBRE ET CULTURE

ISBN 2-7605-0967-2, 432 pages

**52\$**

Un ouvrage de synthèse unique sur l'histoire du loisir au Québec. Du loisir familial et communautaire du Québec rural traditionnel au loisir moderne organisé (chasse et pêche, parcs et réserves, tourisme, sports, activités culturelles, mass média, etc.), l'auteur explique comment, par suite de la Révolution tranquille, les organisations qui ont vu le jour ont permis que se développent les différents types de loisirs, que des programmes de formation soient mis au service des personnels et que les milieux éducatifs s'y intéressent.



**2<sup>e</sup> édition**

## LOISIR ET SOCIÉTÉ

**Traité de  
sociologie empirique**

*Gilles Pronovost*

Dans la collection

TEMPS LIBRE ET CULTURE

ISBN 2-7605-0960-5, 428 pages

**48\$**

Comment peut-on faire une lecture critique de la société à travers l'étude du loisir moderne? Telle est l'une des questions fondamentales de cet ouvrage. Non pas que des phénomènes « nouveaux » apparaissent soudainement, mais bien parce qu'on peut mieux comprendre la société si l'on est attentif aux multiples facettes que nous révèle le loisir, comme l'évolution des valeurs et des comportements, les usages sociaux du temps, les rapports culturels entre les générations, les nouveaux rapports au travail, les dynamiques familiales et le temps libre, la vie culturelle locale, les modalités d'appropriation des médias et les dimensions éducatives du loisir.